



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

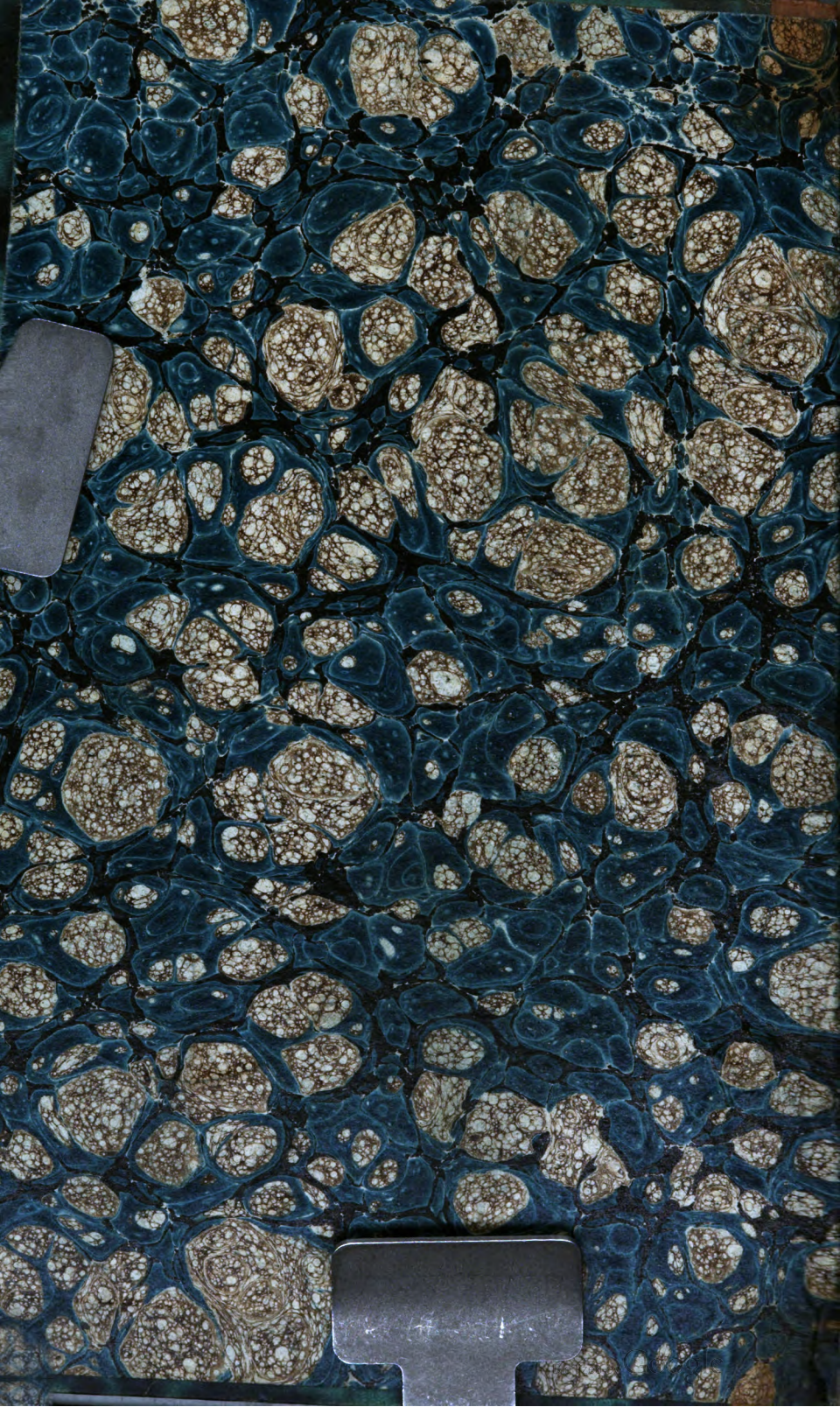
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







APPARITIONS ET RÉVÉLATIONS

DE LA

TRÈS SAINTE VIERGE

Depuis l'origine du Christianisme jusqu'à nos jours.

Paris.—Imprimerie Cosson, rue du Four Saint-Germain, 45.

APPARITIONS ET RÉVÉLATIONS

DE LA

TRÈS SAINTE VIERGE

DEPUIS L'ORIGINE DU CHRISTIANISME

jusqu'à nos jours ;

PAR M. PAUL SAUSSERET,

Curé du canton de Dampierre de l'Aube, chanoine honoraire de Troyes.

Ah ! c'est Elle-même que j'ai vue, oui, Monsieur,
Elle-même, en réalité, comme je vous vois là !...

Paroles de M. Alphonse Ratisbonne, au général Chlabowski
après l'apparition merveilleuse de la sainte Vierge au
même M. Ratisbonne dans l'église d'Ara-Coeli, à Rome.

*Sæpe, dum Christi populus cruentis
Hostis infensi premeretur armis,
Venit adjutrix pia Virgo cœlo*

Lapsa sereno.

*Prisca sic Patrum monumenta narrant ;
Templa testantur spoliis opimis,
Clara votivo repetita cultu
Festa quotannis.*

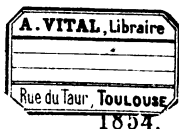
Souvent on a vu, quand un ennemi redoutable pressait
le peuple chrétien, la Vierge compatissante descendre
du haut de son bienfaisant empire et venir au secours de
ses enfants de la terre.

Ainsi l'attestent de nombreux monuments de l'antiquité ;
ainsi le prouvent beaucoup de temples illustrés par de
riches dépouilles opimes ; ainsi le proclament encore les
fêtes qui se célèbrent chaque année dans l'Eglise, en mé-
moire de ces miraculeuses et salutaires apparitions.

*Breviarium romanum, in Festo B. M. V. titulo
Auxilium Christianorum : Hymn. 1 Ve-per.*

TOME PREMIER.

CHEZ LOUIS



LIBRAIRE-ÉDITEUR,

23.

1854.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS

CHICAGO, ILL. 60607

THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS
1207 EAST 59TH STREET
CHICAGO, ILL. 60637
TEL. (312) 837-3000
FAX (312) 837-3000

THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS
1207 EAST 59TH STREET
CHICAGO, ILL. 60637
TEL. (312) 837-3000
FAX (312) 837-3000

THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS
1207 EAST 59TH STREET
CHICAGO, ILL. 60637
TEL. (312) 837-3000
FAX (312) 837-3000

A NOS FRÈRES ET A NOS SŒURS
DES
COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES.

C'est à vous qui, par la grâce d'une vocation de choix et de prédilection, et sous la protection d'un gouvernement juste, éclairé et ami de toutes les saintes libertés, et particulièrement de la liberté de conscience, le premier des droits de l'homme, avez fui du milieu de Babylone (1), vous êtes arrachés à l'embrasement de Sodome, avez laissé les morts enterrer leurs morts (2), et avez abandonné vos familles et vos biens pour avoir, en échange, ici-bas, une paix profonde, et, dans le siècle futur, une vie infiniment heureuse (3); c'est à vous qui, de nos jours, ressuscitez et continuez ces institutions monastiques autrefois si nombreuses dans le sein de l'Église

(1) Jerem. 51. — (2) Matth. 8. — (3) Marc. 10.

et qui donnèrent alors tant de prédestinés à la terre et au ciel ; c'est à vous, Religieux de tous ordres, Bénédictins, Carmes, Cisterciens, Chartreux, Bernardins, Franciscains, Dominicains, Servites, Célestins, Minimes, Trinitaires, Récollets, Prémontrés, Camaldules, Hiéronymites, Capucins, Jésuites, Oratoriens, Frères de Saint-Jean de Dieu ; c'est à vous, Religieuses de toute règle, Bénédictines, Carmélites, Franciscaines, Clarisses, Oblates, Dominicaines, Fille de la Charité, à vous tous, à vous toutes, *race choisie* (1), *famille d'élite* (2), que je dédie ce livre.

Chez vous toutes les vertus sont plus parfaites que dans le siècle ; car la perfection est le but final vers lequel tendent tous vos efforts ; et vous avez pris pour devise et pour règle de conduite cette parole du Maître : *Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait* (3). La foi qui est le principe de toutes les autres vertus et *la racine de toute justice* (4), la foi est donc aussi plus forte, plus vive, plus pure, moins mélangée d'alliage chez vous que dans le monde, où, comme les autres vertus ses

(1) 1 Petr. 2, 9. — (2) Ibid. — (3) Matth. 5, 48. — (4) Concil. Trident.

sœurs, elle souffre plus ou moins de son contact avec le siècle et de l'air empesté qu'elle respire au milieu de ceux qui ont, comme dit l'Apôtre, *une intelligence obscurcie* (1) par les nuages du péché, par les sophismes et les mensonges de l'erreur, et *un cœur gâté par l'incrédulité* (2).

Aussi est-ce avec confiance que je vous présente un livre que la philosophie sceptique et raisonneuse du siècle rejetterait avec dédain, mais que vous accueillerez sans doute non-seulement avec bienveillance, mais même avec bonheur; car il n'est, d'un bout à l'autre, que l'histoire admirable des bontés merveilleuses et extraordinaires de la Très Sainte Vierge, Mère Immaculée du Verbe, Protectrice et Patrone des Ordres religieux. Et c'est dans vos archives à vous, c'est dans les vieilles chroniques, c'est dans les annales pieuses de vos maisons, de vos couvents, c'est dans la vie de vos fondateurs, que j'ai puisé la plupart des faits que je rapporte.

Ajoutez que l'immense majorité des faveurs que raconte ce livre ont été accordées par la Reine du ciel à vos aînés, à vos aînées. Ce sont donc des titres de gloire pour vous qui êtes leur postérité,

(1) Ephes. 4, 18. — (2) Hebr. 3, 12.

car ce qui honore un membre rejaillit sur tout le corps.

Acceptez donc, ô mes frères, ô mes sœurs, ce gage de mon respect pour vous ; et, en retour, du fond de vos pieux asiles, priez pour celui qui vous l'offre.

PAUL SAUSSERET.

22 décembre 1852.

PRÉFACE.

Quand le génie d'un architecte a élevé soit un temple à la gloire de Dieu, soit un palais destiné aux puissances de la terre ; quand il en a creusé et assis les fondements, puis dressé les murs extérieurs, et enfin posé le comble ; en un mot, quand le corps du bâtiment est achevé dans tout ce qu'il a d'essentiel, c'est aux décorateurs de l'embellir à l'intérieur. Alors viennent les peintres et leurs frères les sculpteurs. Les uns avec leur palette, les autres avec leur ciseau, ornent cet édifice religieux ou civil ; et l'histoire, ou sacrée s'il s'agit d'un monument pieux, ou profane, s'il est question d'une construction civile, l'histoire apporte et fournit aux talents des artistes peintres ou statuaires des sujets convenables à la décoration de l'œuvre architecturale et en rapport avec sa nature et sa destination. Des toiles magnifiques, des marbres ravissants rappellent des événements et des faits en harmonie avec la sainte basilique ou avec le palais des rois et des grands de la nation.

Par les *figures bibliques*, par le *culte catholique* et par les *splendeurs célestes* de Marie, Mère de Jésus, nous

avons voulu aussi, malgré notre faiblesse, élever un monument en l'honneur de l'auguste et très digne Reine des cieux. Les *figures bibliques* en sont comme la base; le *culte catholique* en est comme le corps; et les *splendeurs célestes* en représentent le faite; ou, si l'on veut encore, comme nous l'avons déjà dit, les *figures bibliques* sont comme le portail, le *culte catholique* est la nef intérieure et les *splendeurs célestes* deviennent le chœur et le sanctuaire de notre pieux édifice.

Maintenant il nous reste, pour que notre œuvre soit complète, à l'orner et à l'embellir de ce que l'histoire de l'Église nous présente dans ses annales de glorieux à Marie.

Nous commencerons ce travail de décoration par les *Apparitions* et les *Révélation*s dont la Vierge clémentement et bonne a daigné favoriser certaines âmes d'élite plus chères à sa tendresse et plus dignes que les autres de ces communications et de ces marques de bonté.

Par ce nouveau volume nous prouverons non-seulement que Marie est toujours vivante, quoique la mort l'ait touchée, mais qu'elle vit dans le ciel, qu'elle y est grande et puissante plus qu'aucune autre des créatures qui peuplent cet heureux empire; nous démontrerons en outre que, du haut de son trône royal, elle conserve et entretient des rapports de bienveillance et de miséricorde avec notre vallée de larmes.

Par ce nouveau volume nous appuierons ce que , dans notre précédent ouvrage, nous avons dit de sa gloire dans la cité vivante et du pouvoir qu'elle y exerce; nous justifierons aussi, d'une manière indirecte, le culte d'hyperdulie dont elle est l'objet dans l'Église et les hommages incessants qu'elle reçoit en tous lieux de la part des fidèles.

Les recherches qui font le sujet de ce livre, les faits dont il se compose nous ont paru indispensables au complément de notre œuvre en l'honneur de la Divine Mère de Jésus-Christ.

Car quelques-uns peut-être de ceux qui auront lu en tout ou en partie nos travaux antérieurs sur cette Reine des élus, se seront dit : « Mais cette femme » dont on raconte des choses si étonnantes, à laquelle on décerne des éloges si flatteurs, pour laquelle on a tant de fêtes, tant d'encens, tant de prières, tant de pratiques pieuses, cette femme que l'on nous présente comme se trouvant esquissée dans toute la nature, figurée et crayonnée dans la loi mosaïque, presque adorée dans l'Église et toute-puissante dans le ciel à la droite de Dieu; cette femme dans laquelle on admire tant de vertus et d'attraits incomparables, à laquelle on accorde une si grande puissance, que l'on proclame si ravissante de beauté et de grâce, si bonne, si douce, si tendre, si compatissante à nos maux, si sensible à toutes nos misères, si empressée à exaucer nos

» moindres supplications, cette femme, cette créa-
» ture donne-t-elle signe de vie? Prouve-t-elle par
» quelques faits son existence glorifiée et la haute
» puissance dont la foi l'investit? Quelle preuve
» avons-nous de son immortalité et de son admission
» dans le séjour des bienheureux? Ce que l'on nous
» dit d'elle dans les chaires, dans les livres, dans
» tout l'enseignement catholique, ne sont-ce pas de
» pieuses et dévotes imaginations? Quelqu'un l'a-t-
» il vue depuis qu'elle a goûté la mort? A-t-elle ap-
» paru, s'est-elle montrée, a-t-elle parlé à quelque
» enfant d'Adam digne de confiance? Le rang qu'elle
» occupe, dit-on, dans les hauteurs des cieux, le
» pouvoir qu'on lui attribue sur les choses de ce
» monde, son crédit auprès de Dieu et sa préémi-
» nence sur les anges et sur tous les saints, ne sont-
» ce pas là de pures fables nées d'une crédulité que
» rien ne justifie? Ne sont-ce pas là des inventions
» d'un mysticisme exagéré qui, non content des réa-
» lités, se fait un monde fantastique qu'il peuple de
» puissances fantastiques aussi? »

Oui, telles ont pu être les pensées de quelques-uns de nos lecteurs et même de bien d'autres qui n'auraient jamais lu aucune de nos pages.

Nous venons ici répondre et aux uns et aux autres en réunissant en faisceau et dans un même cadre les principales *Apparitions* et *Révélations* de la très-sainte Vierge depuis qu'elle a payé à l'empire de la mort la

dette de toute créature issue du sang d'Adam. Nous disons les *principales*; car si nous voulions rapporter tout ce que l'on pourrait rassembler sous le titre d'*Apparitions* et de *Révélation*s de la Mère de Dieu, tout ce qui en a le caractère, tout ce qui en porte le cachet, nous ferions un recueil qui dépasserait de beaucoup les bornes d'un ouvrage tel que doit être celui-ci. Il nous faudrait pour cela un immense in-folio; mais nous voulons nous imposer des limites fort resserrées.

En général, nous écarterons les faits de cette nature arrivés à des personnes dont les annales de la piété ne nous ont pas transmis les noms; puis ceux de ces faits merveilleux qui ne nous paraîtront pas suffisamment appuyés d'autorités dignes de foi et rapportés par des auteurs qui méritent un certain degré de crédibilité; et enfin les *Révélation*s et *Apparition*s qu'on trouve maintenant dans presque tous les livres composés en ces derniers temps pour le mois de Marie.

Si, par notre travail, nous prouvons que cette Vierge auguste a apparu et parlé en mille circonstances diverses à un grand nombre de personnes voyageuses ici-bas et dignes, pour la plupart, par leurs vertus et leurs lumières, d'être crues sur leur témoignage, nous aurons démontré d'une manière incontestable que les choses glorieuses que toutes les générations racontent de Marie ne sont point de frivoles

et chimériques fictions, et que l'encens qu'on lui offre n'est point un encens perdu.

Ce livre est donc un corollaire nécessaire, indispensable, des ouvrages dont nous l'avons fait précéder.

Mais avant d'entrer en matière, faisons, dans cette préface, quelques réflexions sur les *Apparitions* et sur les *Révélation*s.

Et d'abord, tous ceux qui nient l'immortalité de l'âme et l'existence d'une autre vie au delà de la tombe, tous ceux qui refusent de croire à la métamorphose de l'homme telle que l'enseigne le christianisme, tous ceux aux yeux desquels tout est mort quand le corps est réduit en poussière; tous ceux-là nient forcément, et par une conséquence rigoureuse, la possibilité d'un entretien quelconque entre les morts et les vivants, et partant toute révélation, toute communication d'un être que le bras de la mort aura touché avec un être qui n'a pas encore goûté son breuvage homicide. Au seul mot d'*Apparition* et de *Révélation*, « renvoyé, » s'écrient-ils, « renvoyé au » bon vieux temps et à ces siècles où l'on croyait » aux histoires des revenants, mais à notre époque » de sagesse et de haute raison, on rit de tout cela. » A la mort tout périt; et jamais personne n'est re- » venu d'outre-tombe; quand le trépas a mis son » sceau sur un mortel, c'en est fait de lui à tout ja- » mais; et nul n'est venu dire ce qui se passe dans

» ces régions où tout entre et d'où rien ne sort (1). »

D'autres, tout en croyant avec l'Église que la mort change notre manière d'être sans pour cela nous ravir l'être (2); et qu'à cette vie d'un jour succède une vie sans fin, heureuse pour les bons, malheureuse pour les méchants, ont peine à croire à l'existence et à la réalité de relations véritables et de rapports intimes, confidentiels et miraculeux entre les habitants du ciel, de l'enfer et du purgatoire, et les pèlerins de notre globe. Dans leur pensée, il y a entre la vie du temps et celle de l'éternité, entre les immortels et les mortels, un espace, un abîme infranchissable.

Aussi ces derniers, comme les premiers, refusent nettement de croire aux *Apparitions*, non plus qu'aux *Révélations*.

Disons en tête de notre ouvrage à ces incrédules ce que le pieux auteur de *Triple couronne* dit au second volume du sien après avoir raconté plusieurs de ces faits merveilleux qu'on nomme *Apparitions* et *Révélations* :

« Il me semble que j'entends ici quelqu'un de nos sages mondains qui se rit de tout ce que je viens de

(1) Non est qui agnitus sit reversus ab inferis... non est reversio finis nostri : quoniam consignata est, et nemo revertitur. Sap. II.

(2) Vita mutatur, non tollitur. Liturg.

dire et qui n'en fait pas plus d'état que d'un conte bien agencé, ou de quelque forte imagination.

» Il ne fallait pas attendre autre chose de ces têtes bien faites, qui mettent toute la force du bon esprit à ne rien croire que ce qui se voit avec les yeux. A les ouïr parler, on jugerait qu'ils ont entrepris de donner la loi à Dieu et de limiter ses faveurs; et parce qu'ils sont bien éloignés d'être admis à de semblables familiarités, ils se veulent bailler le contentement de croire qu'il n'y a rien de meilleur en la pratique de la vertu que ce qu'ils expérimentent en eux. En quoi, à mon petit jugement, il n'y a pas moins d'ignorance que de présomption. Car, comme d'un côté, c'est une grande marque d'orgueil de s'estimer seuls sages, de se persuader que tant d'hommes savants qui ont fait l'examen de ces grâces privilégiées se soient abusés, de trancher des théologiens sans y entendre possible un seul mot, de faire des décisions en des matières dont ils n'ont nulle connaissance et encore moins d'expérience; de juger des choses intérieures comme d'un pré ou d'un jardin; de douter universellement de tout ce qui se trouve de semblable en l'histoire des saints; aussi, de l'autre, est-ce avoir peu d'esprit de s'imaginer que Dieu ne puisse rien davantage que ce qu'il fait ès âmes d'une condition ordinaire; ou qu'il n'ait point d'autres faveurs pour ceux qui l'aiment de tout leur cœur et qui font et souffrent pour lui de grandes

choses, que celles qu'il fait au commun des hommes qui se contentent de n'être pas méchants. Quiconque en juge de la sorte, se fait une conception trop basse de la bonté de Dieu, et est bien éloigné de comprendre les infinis abîmes de douceur qui sont en lui, dont il fait part à ceux qui, pour l'amour de lui, se privent de toutes les autres douceurs, qui ne respirent que lui et après lui, qui accomplissent non-seulement ses commandements, mais encore ses conseils; qui vont plus vite que le pas au moindre signe de ses volontés.

» Il est vrai que ces faveurs ne laissent pas d'être, parce qu'ils n'y croient pas; que Dieu n'est pas moins bon pour être regardé de travers, et que ceux qui en jouissent, se mettent fort peu en peine d'avoir l'approbation de semblables docteurs; au contraire, ils disent avec l'Épouse : à moi seule mon secret, à moi seule mon secret (1); et si la charité ou la gloire de Dieu ne les contraignait, ils se garderaient bien d'inventer de semblables caresses; mais il importe à ces esprits de dure créance à qui j'adresse ce petit mot d'avoir meilleure opinion de Dieu et de ceux qu'il lui plaît honorer; vu nommément que, faisant si fort les délicats, ils dérogent merveilleusement à la loi de plénitude de grâce. Car ou il faut qu'ils ne croient pas à ce qui se dit de la familiarité de Dieu avec

(1) Et dixi: secretum meum mihi, secretum meum mihi. Is., 24, 16.

Abraham, avec Moïse et avec quelques autres, ou il faut qu'ils confessent que Dieu a étrencé sa main et retranché de ses faveurs ; à quoi nul vrai fils de l'Eglise catholique ne consentira jamais. Ce n'est pas que je veuille conclure qu'il faille tout croire et tout recevoir. Je sais bien que le sage condamne de légèreté celui qui croit trop aisément (1), et que saint Jean entend que nous éprouvions les esprits pour reconnaître ce qui vient de Dieu (2). Mais je prétends, en premier lieu, que ce métier n'est pas pour tout le monde ; car si pour vider le différend d'un champ ou d'une vigne, les prud'hommes sont appelés ; si on ne voudrait pas se hasarder d'acheter un cuir sans avoir avec soi le cordonnier ; si en toutes les moindres affaires de la vie humaine, on s'en rapporte aux experts, sera-t-il dit qu'il y ait tant de liberté de conscience en une affaire si importante et pleine de difficultés ? Faudra-t-il que cette si profonde science se traite avec des mains profanes, et que tout le monde y fasse l'entendu ? En second lieu, je maintiens que, lorsque les choses sont bien autorisées, le plus assuré est de ne pas tant faire le rétif, considéré que Salomon nous avise quand il est question de porter jugement de Dieu, d'incliner toujours du côté de

(1) Non omni verbo credas. Eccli. 49.

(2) Nolite omni spiritui credere ; sed probate spiritus, si ex Deo sint ; quoniam multi pseudoprophetæ exierunt in mundum. I. c. 4.

la bonté et de la rechercher avec simplicité de cœur (1); et qu'un jour le Sauveur (2) glorifia son Père éternel, de ce qu'il avait caché semblables secrets aux sages du monde, pour les découvrir aux humbles et aux gens de peu d'apparence (3). »

Au reste, la question n'est pas de savoir si les *apparitions* et *révélation*s sont possibles, mais bien s'il y a eu des *apparitions* et des *révélation*s. C'est donc tout simplement une question de fait à laquelle on répond par les preuves de critique et d'autorité qui établissent un fait quelle qu'en soit la nature, à quelque ordre qu'il appartienne. Nous prouvons qu'il y a eu des *révélation*s et des *apparitions*; donc les *apparitions* et *révélation*s sont possibles, selon cet axiome *ab actu ad posse valet consecutio*; on conclut nécessairement du fait à sa possibilité.

Vous, mécréants, vous nous dites : les apparitions et révélation)s ne sont pas possibles; donc il n'y en a jamais eu; donc celles qu'on nous raconte, celles dont on nous parle sont autant de faits apocryphes, autant de contes mensongers. A cela nous répondons. il y a eu des apparitions et des révélation)s à toutes les époques de l'histoire chrétienne, depuis les pre-

(1) Sentite de Domino in bonitate, et in simplicitate cordis quærite illum. Sap. i.

(2) Et nunc gratias ago tibi, Pater, quia abscondisti hæc à sapientibus et revelasti ea parvulis. Matth.

(3) Tom. 2, p. 581.

niers jours de l'Église catholique jusqu'au temps où nous vivons ; et nous avons en leur faveur, nous avons pour les prouver les dépositions et le témoignage authentique des hommes les plus saints et les plus éclairés, des hommes les plus ennemis de la fraude et de l'imposture. Nous avons les procès-verbaux des commissions les plus graves et les plus consciencieuses. La plupart de ces faits , par là même qu'ils sortaient de l'ordre naturel, ont été l'objet des enquêtes les plus minutieuses , de l'examen le plus sévère et le plus approfondi. Un très grand nombre ont été reconnus non-seulement comme vrais, mais comme incontestables par la haute et infailible autorité de l'Église, tribunal compétent en ces sortes de matières, oracle toujours sûr de sagesse et de vérité.

Comment donc, après cela, s'obstiner à les nier sans renverser toutes les lois de la saine critique, de la logique et du bon sens ?

Sans doute l'imposture a pu chercher quelquefois à en imposer sur ce point. Le désir de paraître favorisé de grâces et de dons surnaturels a pu inspirer trop souvent à quelques esprits vaniteux la pensée de se donner comme ayant des relations avec les anges, avec les élus glorifiés, comme ayant vu, en conséquence, des choses cachées et voilées au reste des mortels, et comme ayant entendu de ces secrets que le ciel ne révèle que rarement à la terre et dont il ne fait part ordinairement qu'aux privilégiés de

Dieu, en récompense de leur éminente sainteté.

Mais les fausses apparitions et les fausses révélations prouvent d'abord qu'il y en a de vraies, comme la fausse monnaie prouve la bonne, comme l'erreur prouve la vérité, et les ténèbres la lumière.

Ensuite, a-t-on jamais accueilli dans l'Eglise comme authentique et comme réel tout ce qui a été donné sous le nom de révélation ou d'apparition, soit par la mauvaise foi, soit par la crédulité? n'a-t-on pas, dans tous les temps et dans tous les pays, soumis à un examen plus ou moins rigoureux et à l'appréciation de juges plus ou moins nombreux, plus ou moins éclairés, les faits de cette nature? N'a-t-on pas su toujours que ces relations avec le monde des esprits pouvaient être ou des inventions de ceux qui s'en disaient favorisés, ou des illusions de l'ange des ténèbres, ou des hallucinations d'un cerveau en délire, ou des jeux et des fantômes d'une imagination malade, ou un effet du dérangement des facultés morales et de l'organisme physique? N'a-t-on pas su toujours que l'orgueil et l'hypocrisie revêtent tous les masques; que l'ange de ténèbres se transforme aussi, parfois, en ange de lumière pour tromper, pour séduire même les élus, si Dieu le laissait faire? N'a-t-on pas su toujours qu'on pouvait prendre un rêve purement naturel pour une vision surnaturelle; un songe pour une révélation ou une apparition et les mirages trompeurs d'un esprit fai-

ble ou fasciné pour de saintes et célestes communications (1) ? N'a-t-on pas toujours soumis les faits surnaturels à la pierre de touche d'un examen éclairé, sage et consciencieux ? N'est-ce que de nos jours que la critique existe ou qu'elle est appliquée aux choses qui sont de son ressort ? N'a-t-elle rien rejeté, rien repoussé comme apocryphe, comme indigne de croyance et comme marqué au coin de l'imposture, du mensonge ou de l'illusion ?

En ce qui concerne les Révélations, ce n'est certes pas à la philosophie incrédule et raisonneuse de l'école voltairienne, c'est à la théologie qu'on doit les réflexions suivantes : « C'est avec la plus grande réserve et avec les précautions les plus méticuleuses ; ce n'est jamais sans un examen préalable fait avec lenteur, prudence et discernement ; ce n'est jamais qu'après mûre réflexion et après une discussion sérieuse et approfondie, qu'il faut accueillir les révélations particulières ; et on se convaincra aisément de

(1) On trouve dans le livre de la *Triple couronne*, tome 3, p. 435, un exemple frappant des précautions prises pour discerner les vraies révélations des fausses. L'extrême réserve avec laquelle Monseigneur de Quélen se conduisit dans l'affaire de la médaille dite miraculeuse ; la conduite de l'évêque de Grenoble et de l'archevêque d'Avignon au sujet de l'apparition de la Salette et du prétendu miracle de saint Saturnin-lès-Apt sont des preuves plus récentes et plus péremptoires encore de la sagesse et de la prudence que l'autorité ecclésiastique apporte en ces sortes de cas.

cette nécessité quand on se souviendra qu'il est arrivé plus d'une fois que , pour tromper les âmes, l'ange de Satan s'est transformé en ange de lumière, et que, sous l'apparence d'une révélation céleste, il n'a souvent présenté à l'imagination que des fantômes séducteurs et de vaines hallucinations. Il ne faut donc pas croire aveuglément à tout esprit. Mais, d'un autre côté, il ne faut pas non plus rejeter inconsidérément et de prime abord toute espèce de révélations. Mais, encore une fois, on ne doit y croire qu'après un examen attentif, non-seulement des choses révélées, mais encore des personnes auxquelles ces révélations ont été faites. Il faut en outre examiner si ces révélations s'éloignent du sens des Écritures, de la croyance de l'Église et des opinions généralement reçues par les théologiens. » *C. de Veg. Theol., marian. num. 381.*

Pour nous qui avons recueilli et amassé les faits qui composent ce livre, nous avons, dans les recherches qu'il nous a fallu faire pour exécuter cette œuvre, eu mille fois l'occasion de remarquer et d'admirer les précautions prises, soit par les personnes mêmes qui avaient ces révélations, soit par leurs directeurs, soit par les supérieurs et juges ecclésiastiques, pour discerner l'origine, la nature et le but de ces révélations ou apparitions. Nous avons eu mille fois l'occasion de reconnaître que nos tribunaux civils ne font pas plus d'enquêtes, plus d'investigations pour

s'assurer de la perpétration et des différentes circonstances d'un délit ou d'un crime sur lequel ils ont à statuer, que l'on n'a mis souvent de soin à étudier le plus ou le moins de créance que méritent ces apparitions ou révélations qui sortent du cercle des faits purement naturels.

Ainsi donc attribuer toutes les apparitions et toutes les révélations au dérangement d'un cerveau vide et épuisé par de longs jeûnes, par une diète sévère ou par une maladie aiguë, serait une folie et un acte de mauvaise foi; car beaucoup ont eu lieu dans la pleine santé de ceux à qui le ciel a accordé ces faveurs; les confondre avec les songes et les rêves ordinaires serait aussi peu juste; car, outre les caractères et les particularités qui les distinguent de ces phénomènes naturels, la plupart des apparitions et des révélations que nous enregistrerons ici ont eu lieu en plein jour, alors que ceux qui en ont été honorés étaient dans un parfait état de veille. Les imputer au mensonge et à l'hypocrisie de ceux qui les racontent serait une autre assertion inadmissible et odieuse; car nous aurons souvent, dans le cours de ce recueil, à citer, comme ayant eu de ces visions et révélations, ou comme les ayant attestées ou rapportées, des personnages d'une probité à l'abri de tout soupçon. Enfin leur assigner pour cause l'erreur ou l'ignorance serait aussi téméraire; car nous rencontrerons parmi ceux que nous citerons, comme ayant

eu de ces glorieuses intimités avec les Bienheureux , des hommes d'une science et d'un jugement incontestables et qui commandent le respect et la vénération autant par leur intelligence que par l'éclat de leurs vertus.

Quant à l'objection tirée du peu de probabilité qu'il y a que la sainte Vierge ait fait elle-même et en personne tout ce que lui attribuent les récits qui vont suivre , qu'elle ait quitté le ciel , visité notre terre , conversé et agi avec des mortels ainsi que le prétendent ces récits , nous ne ferons pas d'autre réponse que celle que nous trouvons dans le docte et profond Christophe de Véga.

« Le sentiment, dit-il, le sentiment commun des théologiens est que N. S. J. C. et la B. Vierge ne sont point réellement descendus du ciel en personne pour se montrer à tels ou tels. Ils pensent que ces apparitions ont eu lieu par le ministère d'anges qui ont pris la ressemblance de J. C. et de Marie ; car, poursuit de Véga, il ne paraît pas convenable que la sainte Vierge se soit si souvent dérobée à ce ciel dont, après Dieu, elle est le plus bel ornement. D'un autre côté dire qu'elle peut être en plusieurs lieux à la fois serait multiplier les miracles sans motif suffisant et sans nécessité. D'où il suit qu'il faut généralement attribuer aux esprits bienheureux , revêtus d'une forme étrangère , les différentes apparitions mentionnées dans l'histoire des saints. Ajoutons , pour-

suit toujours le savant auteur de la *Théologie de Marie*, ajoutons que peut-être aussi, par un privilège spécial et extraordinaire, et par l'effet d'une bienveillance toute particulière, elle a pu entrer elle-même et personnellement en relation avec quelque habitant de la terre et notamment avec le B. Ildefonse, lorsqu'elle lui apporta un riche vêtement sacerdotal, et avec saint Jacques le Majeur lorsque, vivante encore dans cette région terrestre, elle lui apparut en Espagne (1).

(1) *Negat communis theologorum sententia Christum Dominum ac B. Virginem è cœlis in terras reapse descendisse ut aliquibus apparerent; illas verò apparitiones per angelos speciem Christi ac Mariæ præ se ferentes factas. Quod autem in utroque loco existat esset plura multiplicare miracula sine sufficienti fundamento; undè ministerio angelorum fieri præfatas apparitiones dicendum est regulariter; forsan tamen alicui ex peculiari et specialissimâ benevolentiâ in propriâ personâ beatam Virginem apparuisse credibile est, ut cum B. Ildefonso sacerdotalem vestem attulit, et B. Jacobo apud Hispanos, adhuc in vivis agens, apparuisse creditur. Videndus Suarez, lib. 6, de Angelis, c. 24. Num. 23.—Theol. Marian. Palæstr. 35, Certam. 5, Num. 1888.*

C'est aussi le sentiment de Chrysost. Henriquez, qui, après avoir raconté un fait prodigieux d'après lequel la sainte Vierge serait restée plusieurs années dans un couvent où elle avait pris la ressemblance et où elle tenait la place et remplissait les fonctions d'une religieuse nommée Béatrix, qui avait fui de la communauté, ajoute : *Nec ideò intelligendum ipsam Virginem corporaliter tanto tempore in monasterio habitasse, sed spiritum*

Qu'on se souvienne de cette remarque ; elle servira à expliquer, dans le cours de cet ouvrage, bien des choses qui sans elle paraîtraient incroyables.

Du reste, dans les faits que nous rapporterons il n'y en a aucun qui n'ait été puisé par nous à une source respectable. Nous n'inventerons rien, nous ne ferons que reproduire ce que nous avons lu ailleurs, ce que d'autres ont dit et écrit avant nous. Les livres où nous puiserons ont été, pour la plupart, approuvés par les supérieurs auxquels appartenait le droit de les examiner. Nommons en particulier les *Vertus* et le *Pouvoir de Marie* par saint Alphonse de Liguori, dont tous les ouvrages, sans exception, ont été, lors du procès de canonisation de leur pieux auteur, soumis à l'examen d'une commission romaine, qui n'y a rien trouvé à reprendre ; *nil censuræ dignum*, dit son rapport. Ensuite le *Chronicon SS. Deiparæ, auctore R. P. F. Benedicto Gonono Burgensi, monacho coelestino Lugdunensi*, et approuvé en ces termes : « Nous soussigné Fr. Claude Marois, docteur en théologie et humble prieur du couvent des Frères prêcheurs de Lyon, avons lu et examiné avec toute l'attention possible le remarquable et excellent ouvrage du très grave et très prudent François Benoît

aliquem jussu divino, beatâ Virgine interveniente, Beatricis formam et habitum assumpsisse et ea qua dicta sunt fecisse. In Menologio Cisterciensi, 6 novembr.

Gonon, de Bourges, religieux célestin de Lyon, composé par lui pour le bien général des fidèles et intitulé : *Chronicon SS. Deiparæ Virginis Mariæ*. C'est bien plutôt des panégyristes éclairés et haut placés que des examinateurs, qu'il faut à ce travail. En conséquence, et en vue du bien public, nous permettons qu'il soit imprimé sans délai, et nous faisons des vœux pour qu'il soit accueilli avec la faveur, l'éloge et la reconnaissance qu'il mérite de la part de tous (1). »

Une autre approbation du même livre est ainsi conçue : « J'ai lu avec une joie pieuse les miracles opérés dans tous les siècles par les mérites de la sainte Vierge, et mis selon l'ordre des temps par les soins et les travaux du R. P. Benoît Gonon, de Bourges, religieux célestin de Lyon; et je pense qu'on peut sans crainte, et même utilement, les livrer à l'impression; en foi de quoi j'ai signé la présente approbation dans notre couvent des Carmes, le 27 décembre 1636. — Etienne Molin, prieur des Carmes (2). »

(1) Vidi et perlegi quâ summâ potui diligentia et curâ illustre et peregregium opus quod gravissimus ac prudentissimus P. F. Benedictus Gononus, Burgensis, Monachus Cœlestinus Lugdunensis, in commune opus bonum conscripsit, *Chronicon SS. Deiparæ Virginis Mariæ*, quod examini meo traditum fuit expendendum. Quod quidem laudatores dignissimos potius quàm examinatores postulabat. Consequens ergò est ut ad communem omnium utilitatem typis mandetur, et publicè feratur, suscipiaturque magnâ cum laude et omnium gratulatione, etc.

(2) Miracula intemperatæ Virginis Mariæ meritis patrata, et

Après le *Chronicon*, le livre qui nous a été le plus utile, est l'ouvrage précieux du jésuite Pierre Courcier, et qui a pour titre : *Negotium sæculorum Maria*. Ce volume est également revêtu d'une approbation du provincial de la province de Champagne, qui déclare qu'il a été soumis à l'examen et à l'approbation d'autres membres distingués de la même société. Il n'a été, que nous sachions, l'objet d'aucune censure.

La *Triple couronne de la B. Vierge Marie*, par le P. François Poiré, de la même compagnie, et nouvellement éditée par les RR. PP. bénédictins de Solesmes, à la grande satisfaction des vrais enfants de Marie, nous a également été d'un grand secours.

Ajoutons à cette liste, les *Grandeurs de la sainte Vierge* du R. P. d'Argentan, le *Calendrier de la Vierge*, par un auteur inconnu; *Marie Auguste*, ou *Cabinet des grandeurs de la Mère de Dieu*, par M. Ferry de Locres, ouvrage étonnamment loué en son temps; les *Sacrés éloges de la glorieuse Mère de Dieu*, par dom Jacques Branche, chanoine régulier et sacristain de Pibrac en Auvergne; la *Provision spirituelle en méditations pour tous les samedis de l'année, sur les plus beaux éloges de Nostre Dame*, par le P. Paul de Barry, de la compagnie de Jésus; l'*Annuaire de Marie*, par M. Menghi d'Arville, protonotaire apostolique; le

per sæcula labore et studio R. P. Benedicti Gononi Burg. Monachi Cœlestini Lugd. digesta piè legi; et sine scrupulo possunt, fructuosèque typis mandari, etc.

Culte de Marie, par J.-B. G. Les *Mois de Marie* et autres opuscules de MM. Letourneur, De Bussy, Le Guillon, Sambucy, Tharin, Didon, etc., ont été les autres sources où nous avons puisé, selon notre besoin, ou le fond, ou la forme. On ne trouvera pas ici un seul fait qui ne soit rapporté dans quelqu'un de de ces auteurs que nulle censure n'a frappés.

Du reste, la créance à la plupart des faits racontés dans ce volume n'est pas obligatoire, sous peine de péché. L'Eglise n'en fait pas des articles de foi ; et nous ne les donnons pas comme tels.

Mais nous les reproduisons comme des faits qui ont été crus et regardés comme vrais dans les âges de foi vive et de charité ardente ; nous les donnons comme des faits rapportés et attestés par de graves autorités ; nous les donnons comme des faits admirablement propres à prouver quelle idée se faisaient les siècles passés de la bonté de Marie et de sa sollicitude à l'égard de tous ceux qui l'aiment et qui la servent avec plus de ferveur ; enfin nous donnons ces faits comme étant très capables de nourrir, dans l'esprit et dans le cœur de tous ceux qui se sentiront portés à les croire, la piété, la dévotion et la confiance envers la sainte et digne Mère de notre Sauveur.

Nous n'écrivons point ces pages pour les esprits froids et superbes qui ont toujours peur de trop croire à la puissance et à la bonté de Dieu et de ses

saints ; qui se tiennent toujours en garde contre tout ce qui tend à prouver des rapports intimes entre les morts et les vivants , entre ceux qui ont traversé l'océan de cette vie , et qui ont atteint le rivage , et ceux qui naviguent encore sur ce périlleux élément.

Nous n'écrivons point ces pages pour les philosophes sceptiques , pour les disciples de Luther , de Calvin , de Voltaire et de Saint-Cyran. Nous écrivons pour tous ceux qui accueillent avec empressement , avec avidité , avec bonheur et joie tout ce qui , pour peu qu'il soit appuyé d'un témoignage respectable , tend à démontrer que le ciel est frère de la terre , que l'échelle que Jacob a vue dans un songe plein de mystère , et qui , ayant le pied sur notre globe , touchait le ciel par son sommet , que cette échelle n'est pas brisée ; que par elle les anges de Dieu et tous les habitants des célestes demeures descendent et remontent sans cesse ; que Dieu n'oublie pas l'homme ; que les anges et les saints quittent parfois leur beau séjour pour venir nous visiter et nous tendre une main amie ; et que Marie leur reine à tous ne trouve pas indigne de sa très haute majesté de s'abaisser jusqu'à venir ici-bas assister quelques-uns de ses serviteurs , quelques-unes de ses servantes , leur parler et leur révéler des choses que notre terre ne peut savoir que par miracle.

Et puis le moment où nous nous mettons à ce pieux travail est peut-être favorable aux livres de ce genre.

L'incrédulité a été la lèpre des trois derniers siècles. Après avoir d'abord rejeté les légendes, on a rejeté les dogmes; après avoir nié les miracles rapportés dans les *Vies des saints*, on est allé, de conséquence en conséquence jusqu'à nier ceux de la vie du Saint des saints lui-même.

L'ère dont nous voyons l'aurore semble vouloir répudier le scepticisme impie de l'école protestante et de l'école philosophique. La génération présente voit que l'incrédulité ne produit que des fruits de mort; qu'elle rompt avec le ciel et qu'elle bouleverse la terre en la couvrant à la fois et d'erreurs et de crimes. Elle maudit donc cette fille de l'enfer, et elle la repousse dans l'abîme, lieu de son origine.

L'heure semble donc venue de répondre au besoin de charité et à la soif de vérité qui paraissent se manifester; l'heure semble venue de redemander aux siècles de foi ce qu'ils ont cru, ce qu'ils ont aimé, pour en faire l'aliment des âmes qui aspirent aux douces croyances du mysticisme catholique.

Et maintenant, après avoir fait ces réflexions préliminaires, nous nous tournerons vers celle qui va être encore ici l'objet de nos travaux; et, l'œil élevé vers ces régions où elle règne en souveraine, nous lui dirons :

« O Marie, voici encore un livre entrepris en votre honneur, et inspiré par le désir que j'ai de vous servir et de vous faire aimer. Ayez-le pour agréable;

éclairez mon esprit ; dirigez mon jugement ; conduisez ma main et ma plume ; et surtout, ah ! surtout embrasez mon cœur. Faites qu'en parcourant les annales de vos bontés , j'apprenne naturellement et nécessairement à vous aimer davantage, et à vous mieux servir !

» Au moment où je mets la main à ce nouveau travail, le présent est ébranlé, et l'avenir est incertain comme il ne l'a jamais été. Peut-être même ces pages ne verront-elles point le jour ! N'importe , ô vierge sainte , je n'en poursuivrai pas moins la tâche que je me donne. Oui ; je la poursuivrai malgré l'agitation des flots sur lesquels vogue mon frêle esquif ; malgré le bruit du tonnerre qui prouve que l'orage n'est pas entièrement passé ; malgré les préoccupations toutes matérielles de l'époque actuelle ; oui, je poursuivrai ma tâche , malgré l'indifférence du grand nombre pour tout ce qui a rapport à l'ordre surnaturel. Oui, encore une fois, je poursuivrai ma tâche, afin d'occuper saintement les heures que je lui consacrerai. Mon livre va redire quelques-uns des traits les plus signalés de vos bontés, ô Marie. Puissé-je, en les retraçant, en savourer les doux parfums ; et puisse-je être le premier à qui mon livre fasse du bien pour cette vie et pour l'autre ! »

Janvier, 1852.

APPARITIONS ET RÉVÉLATIONS

DE

MARIE MÈRE DE JÉSUS.

—o—o—o—

I

Apparition à saint Jacques le Majeur.

Si l'on en croit une tradition qui a été en Espagne reçue et accueillie et partout et toujours, qu'on trouve consignée dans de graves et nombreux auteurs et appuyée sur des témoignages éminemment recommandables, l'auguste Mère de Jésus aurait, dès son vivant et tandis qu'elle était encore revêtue d'un corps mortel, préludé à la longue série d'apparitions merveilleuses de sa vie glorifiée ; elle aurait, avant même de quitter notre terre et de se dépouiller de notre mortalité pour prendre le vêtement glorieux de l'incorruptibilité, rendu croyables, par une apparition surnaturelle, toutes celles qui devaient, dans la suite des siècles, marquer et signaler son immortelle

existence, et le pouvoir dont elle jouit et l'affection qu'elle nous conserve dans la patrie des élus. L'Espagne aurait été, de toutes les provinces du monde, la première favorisée de cette grâce insigne, et S. Jacques le Majeur, apôtre de cette région, aurait été le premier que Marie aurait visité miraculeusement.

Voici ce que racontent, à ce propos, les écrivains qui ont reçu et consigné dans leurs livres cette traditionsi honorable pour le royaume appelé *très catholique*.

Saint Jacques, fils de Zébédée, était, depuis quelque temps, dans ces contrées que son zèle devait évangéliser. Mais le succès ne répondait pas à l'ardeur de ses désirs ; lents étaient les progrès de la bonne nouvelle ; le grain semé par lui levait à peine ; et petit était le nombre des âmes qu'il avait pu gagner à J.-C.

Un jour entre autres, il se laissa aller à une grande douleur ; et, la nuit venue, il prit, à l'exemple du divin Maître, ses disciples avec lui, les mena sur les bords de l'Èbre, comme Jésus menait les siens sur les rives du Jourdain, et il se livra là avec eux à une prière accompagnée de larmes abondantes.

Tandis qu'il s'abandonnait à ses pieux sanglots et à ses gémissements, la bienheureuse Vierge Marie, franchissant les distances et *portée*, dit Poiré, *par le ministère des anges*, lui apparut tout à coup au mi-

lieu d'un cortège d'esprits venus du ciel , qui remplirent l'air de chants et de parfums célestes. La Vierge se plaça sur une colonne de marbre érigée en ce lieu, et dont elle fit son piédestal. A sa vue, le saint apôtre se prosterna à terre, lui offrit les hommages les plus religieux et lui exposa la cause de ses cuisants chagrins. Celle qui était dès lors la suprême *consolation des affligés* lui adressa de douces paroles d'encouragement , elle ranima sa confiance et finit en lui disant de lui bâtir, à l'endroit même où ils étaient, un temple dans lequel devait être enfermée la colonne du haut de laquelle elle se montrait à lui. Elle ajouta (et c'est ici aussi la première des *révélation*s que nous ayons à mentionner), elle ajouta que l'Espagne aurait à jamais pour elle une dévotion particulière, et qu'elle, de son côté, prendrait cette partie de l'Église de son Fils sous son patronage spécial. Puis la Vierge disparut , laissant le saint apôtre fortifié et encouragé par cet éclatant témoignage de la bonté de Dieu et de l'intérêt que Marie portait à ses travaux et au pays qu'il avait mission de convertir à la foi évangélique.

Telle est l'origine qu'on assigne à la fameuse église de Notre-Dame-du-Pilier ou *del Pilar* à Saragosse.

Je sais bien , dit à ce propos le P. Poiré, qu'il y a des hommes doctes qui doutent fort de la vérité de cette histoire ; mais, d'ailleurs, je la trouve attestée par une si grande quantité de bons auteurs, qu'il se-

rait très malaisé de les désavouer tous et de combattre les raisons qu'ils allèguent (1).

Suivant le P. Courcier, cette apparition aurait eu lieu l'an 33 de N. S. J.-C. Mais le P. Gonon la met à l'an 41.

II

Apparition aux Apôtres peu de jours après l'assomption.

Il était bien juste, bien naturel que les Apôtres, ces serviteurs, ces disciples, ces amis, ces frères bienaimés du Sauveur et ces fils aînés de Marie, fussent récompensés de leur zèle pour J.-C. et de

(1) Vasæus in *Chronico hispaniensi*, Bosius, lib. 9, cap. 9. Vasconcellius in *Descriptione regni Lusitaniæ*, n. 22. Durantus de *ritibus Ecclesiæ*, lib. 4, cap. 2. Canisius, lib. 5, de B. Mariâ, cap. 21 et 23. Aliique præterea apud Spinellum, cap. 29, n. 30. Poiræum, *Triplicis coronæ tractatu* 1, cap. 12, §. 5, n. 25, Gononum in *Chronico Deiparæ anno* 41, p. 24. Christophorum de Vega in *Theologiâ Marianâ*, num. 1884.

Ce dernier cite en outre François Bivare qui, dans son commentaire sur Lucius Dexter (ann. 88, n. 1), dit que saint Jean l'Évangéliste fut, comme Marie et avec Marie dont il était l'inséparable compagnon, transporté à Sarragosse par le ministère des anges; mais le même auteur avance que la Mère du Sauveur et le disciple bien-aimé passèrent plusieurs jours avec saint Jacques avant de retourner, par le même moyen de transport, dans la ville de Jérusalem.

leur piété envers sa sainte Mère par la première apparition que fit à cette région terrestre la très glorieuse Vierge, après qu'elle eut été enlevée de ce monde et transportée dans les demeures bienheureuses. Ils l'avaient entourée de tant de soins après l'ascension de son Fils, il lui avaient prodigué tant de marques de respect, ils avaient rendu tant d'honneurs à son trépas, à son tombeau et à ses sacrées reliques, qu'ils avaient droit, de sa part, à une visite merveilleuse, qui leur prouvât à la fois et la gloire de Marie au ciel et le bon souvenir qu'elle gardait de leur amour et de leur dévouement.

Aussi sommes-nous heureux d'avoir à citer un fait qui prouve que Marie, élevée aux honneurs de la royauté du ciel, n'oublie pas, sur le trône et au sein de ses nouvelles grandeurs, ses enfants de la terre.

Il arriva, disent le P. Poiré et la révérende Mère de Blémur, que les Apôtres ayant été tous transportés en Jérusalem pour assister à la mort de notre divine maîtresse ; lorsqu'ils furent retournés de Gethsémani au cénacle et que, trois jours depuis ce bienheureux décès, ils eurent pris leur repas ensemble et pratiqué leur sainte coutume, la Mère de Dieu parut en l'air environnée de lumière et de gloire, ce qui ne leur causa pas moins de joie que d'admiration ; au milieu de cette agréable surprise, ils s'écrièrent tous d'une voix : *Panagia Deipara, adjuva nos !* c'est-à-dire : *Toute-sainte Mère de Dieu, assistez-nous.* Sur

quoi elle répondit avec un visage plein de douceur et de majesté : « *Je suis avec vous pour toujours.* »

Et n'était-il pas juste, s'écrie à cet endroit la pieuse Mère de Blémur, n'était-il pas juste que Notre Dame, ayant été couronnée reine du ciel et de la terre et saluée comme la souveraine de l'empire de son Fils, fit part de cette bonne nouvelle aux saints Apôtres avant que le monde en fût informé, puisque le Seigneur Jésus avait observé la même conduite après sa glorieuse résurrection, et qu'étant sur le point de monter à son Père, il leur apprit sa souveraine puissance et son dessein d'être éternellement avec eux et avec ceux qui leur devaient succéder (1)?

III

Apparition à une dame chrétienne nommée Villa.

C'était en l'an 46 ou 47 de N. S. J. C.

Saint Pierre venait d'envoyer plusieurs de ses disciples dans les Gaules pour y prêcher l'Évangile du royaume des cieux. En vertu de la mission que le prince des Apôtres lui avait assignée, saint Georges vint au Puy en Velay, et, à force de travaux, il parvint à convertir une bonne partie de cette cité à la

(1) *Triple couronne*, édit. de Solemes, t. III, p. 362, t. 2, p. 323.

foi catholique. Les mérites de Marie, ses vertus, son crédit au ciel étaient fréquemment le sujet de ses prédications ; aussi inspira-t-il aux nouveaux convertis une vive piété pour cette Vierge. Fort des progrès de l'Évangile et du nombre de ceux qui avaient embrassé la doctrine de J. C., il fit démolir un temple dédié à Apollon et bâti au sommet du mont Polinien ou Polignac ; et il le remplaça par un oratoire à Marie. Cette construction accrut encore la dévotion du peuple à l'égard de cette Mère de Dieu.

Une dame recommandable et par ses qualités et par ses grandes richesses , et qui avait nom Villa , s'était fait remarquer entre tous les fidèles par sa confiance en Marie. Cependant elle tomba malade ; une fièvre ardente la saisit et la dévora lentement. Déjà elle touchait aux portes de la tombe , quand la Reine du ciel se présentant à elle lui dit : « Ma chère » enfant , levez-vous ; quittez le lit sur lequel vous » avez déjà passé tant de nuits sans sommeil. Allez » le plus tôt possible à la chapelle que j'ai au haut du » mont Polinien, dans la ville du Puy ; c'est là que je » veux vous guérir. » La malade obéit. Dès le matin elle se fit porter par ses domestiques à l'endroit indiqué. Elle y remarqua une pierre longue et large, taillée en forme d'autel ; et, s'étant couchée dessus, elle s'y endormit du plus profond sommeil. Tandis qu'elle reposait ainsi, la sainte Vierge se fit de nouveau voir à elle et lui parla en ces termes : « C'est bien ici le

» lieu que je vous avais désigné; et quand vous vous
» réveillerez, votre fièvre aura cessé. Ce miracle de-
» vra être et pour vous et pour les autres la preuve
» et la garantie de l'affection que je porte à cet endroit
» et de la bienveillance que j'aurai toujours pour lui;
» je le choisis et je veux qu'à tout jamais les chré-
» tiens me rendent ici un culte tout particulier. »

La vision disparut; la malade s'éveilla; la fièvre l'avait quittée. Elle alla tout raconter à l'évêque du Puy, qui se transporta sans délai avec tout son clergé au lieu où le miracle venait de s'opérer. A peine le pieux cortège y fut-il arrivé, qu'il remarqua que le haut du roc Cornélien, à l'endroit où est maintenant l'église de Notre-Dame-du-Puy, était tout couvert de neige, quoique l'on fût alors au 11 de juillet et que l'on éprouvât les plus grandes chaleurs.

Ce second miracle fut encore appuyé par un troisième : car soudain on vit paraître un cerf qui, s'élançant dans l'endroit où la neige était tombée, traça en longueur et en largeur l'enceinte d'un édifice; après quoi il disparut.

Le pieux pontife, reconnaissant dans ce triple prodige la volonté du ciel, fit faire une palissade et planter une haie vive dans toute la ligne tracée par l'animal mystérieux, autant pour soustraire cette enceinte aux profanations que pour faire connaître à ses futurs successeurs les proportions et l'emplacement de l'édifice religieux qu'ils auraient à élever et qu'il était

obligé de remettre à des temps meilleurs et de laisser au zèle de ceux qui, après lui, occuperaient son siège.

On dit qu'au bruit de ces miracles saint Martial, apôtre d'Aquitaine, vint en hâte au mont Anic ; qu'il y érigea un autel non loin de la roche où s'étaient opérés les prodiges, et qu'en souvenir éternel de son pèlerinage en ce lieu, il laissa à la chapelle qui le sanctifiait une précieuse relique des vêtements de la Vierge.

Quant à l'église, elle fut achevée et consacrée par saint Evod ou Voie, septième évêque du Puy, l'an 221 de notre Rédemption (1).

IV

Apparition à une pieuse dame du Velay, à saint Evode, évêque du Puy et à saint Scrutaire, missionnaire apostolique en ces contrées et compagnon de saint Evode.

En parcourant les ouvrages auxquels nous demandons l'historique des apparitions de la bienheureuse Vierge, nous avons à traverser une période d'environ cent soixante-quinze ans, à partir de la vision dont

(1) Gonon. Chron. Deip., p. 35 et 39. Negot. sæcul., p. 55 et 63. Odo Gisæus in Histor. B. Virg. Aniciens., lib. 1, cap. 7, ex tabulis et archivio Eccles. Anic. Poiræus, tract. 1, cap. 12, § 5, n. 37 et ex eo Vincentius Charron in Calendario Virg. 11, Julii, denique Letourneur Episc. Virdun. in Mense mariano, die 19, p. 189.

nous venons de parler jusqu'à celle que nous avons à raconter maintenant et que les auteurs mettent à l'an 221 de l'ère catholique.

Mais pourquoi ce long intervalle? pourquoi cette lacune? pourquoi un laps de temps aussi considérable sans relations miraculeuses entre la Reine du ciel et ses sujets de la terre? Quoi, dans le siècle le plus orageux de l'Église, dans l'instant des plus rudes épreuves que le christianisme ait eues à essayer, alors qu'être chrétien c'était presque infailliblement être voué au martyre; quand on passait de la piscine baptismale dans les prisons, dans les cachots, dans les amphithéâtres, sur les chevalets, sur les bûchers et sur les échafauds, la Reine des martyrs aurait-elle paru avoir délaissé ses soldats à l'heure où la mêlée était plus sanglante que jamais? Ne les aurait-elle point visités au fort du combat comme un bon général s'en va de rang en rang exhorter, enflammer ses braves? Lorsque les Machabées luttaient comme des lions contre l'impie Antiochus et contre Héliodore, Dieu, pour les soutenir, avait souvent envoyé, sous une forme visible, quelques-uns de ses anges... et Marie qui, plus tard et dans les siècles suivants, se montra tant de fois, ainsi que nous le verrons, à ses enfants dévoués, aurait paru oublier ceux qui bravaient la mort pour la gloire de son Fils! Elle n'aurait favorisé d'aucune apparition ni les Pierre, ni les Paul, ni les André, ni saint Jean l'Évangéliste, ni

saint Luc, ni saint Matthieu, ni aucun des Apôtres, ni saint Denys l'aréopagite, ni saint Evode, ni saint Ignace d'Antioche, ni saint Savinien de Sens, ni saint Irénée de Lyon, ni saint Materne de Tongres, ni sainte Thècle, ni aucun de ces martyrs des deux sexes qui versèrent, par milliers, leur sang pour J. C. ! Elle ne serait jamais venue les fortifier contre les terreurs de la mort ni les encourager à cueillir généreusement la palme du martyre ? Jamais elle n'aurait fait briller à leurs regards, dans les horreurs de la prison, l'éclat et le rayonnement de sa beauté céleste ! Oh ! nous ne pouvons pas admettre une telle supposition. Nous aimons au contraire à croire que jamais les apparitions et les révélations de la très auguste Vierge ne furent plus fréquentes qu'alors ; nous aimons à croire que jamais elle ne descendît aussi souvent qu'alors vers notre pauvre vallée. Mais ces apparitions sont restées le secret des âmes qui les ont vues et des prisons dont les murs en ont été les témoins. Les martyrs souffraient et mouraient ; mais ils n'écrivaient pas les actes de leurs glorieuses luttes ; et, supposé qu'ils l'eussent fait, les païens n'auraient pas manqué de livrer aux flammes les *mémoires* de ces athlètes du Christ et le récit des maux que leur avait faits la terre, comme aussi des faveurs qu'ils avaient reçues du ciel. Il n'est donc pas étonnant, après ces réflexions, que nous n'ayons, pendant une durée d'un siècle et demi, à enregistrer aucun de ces

faits merveilleux. Sans nul doute, ils ont été plus nombreux et plus frappants qu'à aucune autre époque de l'ère ecclésiastique ; mais Dieu n'a pas voulu que l'histoire nous en fût transmise.

Voici donc la première apparition que nous rencontrons après celle dont nous venons de faire le récit. Elle est racontée en ces termes par le célestin Gonon ; et elle a, comme on le verra, plusieurs traits de ressemblance avec la précédente. Peut-être même que ces deux apparitions n'en font qu'une, que les auteurs auraient, pour ainsi parler, divisée et placée à deux différentes époques, en ajoutant, de leur crû, certaines circonstances par lesquelles la seconde se distingue de la première.

Au commencement du pontificat de saint Calixte, saint Évode, évêque d'Anic ou du Puy, fit le voyage de Rome pour y solliciter la permission de bâtir une église en l'honneur de la très sainte Mère de Dieu, et pour être autorisé à transférer au Puy son siège épiscopal, qui était auparavant dans la petite ville de Ruesse, appelée depuis Saint-Paulien, du nom de son sixième évêque.

Or, voici quelle fut la cause de ce voyage de saint Évode dans la ville des papes.

Une femme pieuse que nous appellerons Aurélie, et qui était malade depuis bien des années, reçut, pendant son sommeil, ordre de la sainte Vierge de se faire porter à bras par les gens de sa maison sur

le mont Anicum, que saint Georges, premier évêque de cette province, avait fait entourer, comme nous l'avons vu, d'une palissade et d'une haie; et il lui fut dit en même temps, qu'elle recouvrerait là son ancienne santé. S'étant donc fait transporter dans l'endroit désigné, et s'y étant endormie sur la roche basaltique, Aurélie fut, vers minuit, réveillée tout à coup par un concert ravissant. Elle vit, en même temps, une lumière extraordinaire; et elle se vit soudain portée auprès de l'autel, que saint Martial, apôtre et évêque d'Auvergne, avait, centsoixante-quinze ans auparavant, et du vivant de saint Georges, érigé sur le mont Anic, ainsi que nous l'avons dit plus haut. Là, l'auguste Mère de Dieu apparut à Aurélie, escortée de deux légions plus éclatante l'une, plus éclatante l'autre. Des anges formaient la première; des vierges composaient la seconde. La Reine du ciel s'avancant vers sa fille de la terre, lui parla en ces termes : « Vous voilà, ma chère enfant, déjà guérie de votre mal. Allez donc de ce pas, trouver mon serviteur Evode, et dites-lui de ma part de jeter le plus tôt possible, et dans cet endroit même, les fondements d'un temple où je sois à tout jamais honorée et priée, et où je puisse devenir la santé des malades et la consolation des âmes affligées. » La pieuse Aurélie, après avoir remercié sa céleste bienfaitrice de son heureuse guérison, alla trouver l'évêque; elle lui raconta comment la sainte Vierge l'avait guérie, et

l'ordre que cette même Vierge intimait à l'évêque de lui bâtir, sans délai, sur la hauteur du mont Anic, une belle basilique. Le saint prélat fut heureux d'entendre ce récit; mais, craignant d'être trompé par le père du mensonge, il ordonna à son troupeau un jeûne de trois jours, après lesquels il alla, avec tout son clergé et avec tout le peuple, sur la crête du mont Corneil. Mais, ô merveille ! le prodige qui avait déjà eu lieu l'an 46, se renouvela alors; car au plus fort de l'été, on trouva le rocher entièrement couvert de neige comme il l'avait déjà été cent soixante-quinze ans auparavant.

Cependant, malgré ce signe évident de la volonté du ciel, malgré même, l'ordre formel qu'il en reçut d'un ange dans une vision particulière, l'humble pontife ne voulut pas mettre la main à l'œuvre avant d'avoir préalablement fait le voyage de Rome pour y consulter saint Calixte, lui soumettre l'affaire, prendre sa décision et lui demander des secours.

L'auguste chef de l'Eglise, qu'une révélation céleste avait instruit de tout, même avant l'arrivée de l'évêque Voie, reçu avec grands honneurs son frère de Saint-Paulien; et lorsqu'il repartit, il lui donna saint Scrutaire qu'il chargea de l'accompagner en qualité de légat ou missionnaire apostolique dans ces provinces de la Gaule; et avant de les congédier, il leur fit présent, à tous les deux, de très nombreuses et très précieuses reliques pour la future église du Puy.

De retour dans son diocèse, saint Evode, de concert avec son compagnon, se hâta de construire la basilique demandée par la Reine des cieux; et, durant le travail, plusieurs apparitions de la bienheureuse Vierge vinrent encore exciter leur zèle et enflammer leur ardeur.

Enfin quand tout fut terminé, comme il ne restait plus qu'à consacrer ce nouveau temple, les deux prélats résolurent de retourner à Rome pour demander la permission de faire eux-mêmes la dédicace de ce pieux monument.

Mais ils avaient à peine fait un quart de lieue, que soudain deux vieillards vénérables, revêtus d'habits blancs et d'un extérieur remarquable, se présentèrent à eux. L'évêque de Saint-Paulien leur ayant demandé en quel lieu ils allaient, ces deux vieillards répondirent qu'ils venaient de Rome, qu'ils étaient envoyés par le pasteur des pasteurs pour dire à Evode et à Scrutaire son coadjuteur de ne point se mettre en peine au sujet de la dédicace du nouveau temple, parce que cette dédicace avait certainement été faite par le ministère d'anges que Dieu en avait chargés. Puis les deux inconnus remirent aux deux évêques deux reliquaires que ceux-ci reçurent avec une joie sainte, et qu'ils eurent ordre de porter pieds nus à leur église. Ensuite les vieillards ajoutèrent : « Ne croyez pas qu'il y ait ici ni illusion ni tromperie; et pour preuve de la vérité de tout ce que nous vous disons, c'est

» qu'à votre retour, vous allez trouver les portes du
» temple en question fermées comme vous-mêmes
» les avez fermées en partant, puis tout à coup elles
» s'ouvriront miraculeusement d'elles-mêmes. Les
» cloches se mettront aussi d'elles-mêmes en branle;
» les cierges et les lampes s'allumeront sans le con-
» cours d'aucune main visible. Une lumière vive et
» abondante remplira tout l'édifice; et vous trouve-
» rez sur l'autel les traces encore fraîches du chrême
» qui l'a consacré. »

Ayant ainsi parlé, les deux voyageurs disparurent. Saint Evode et saint Scrutaire, trouvèrent tout comme ces deux êtres mystérieux l'avaient prédit; et, à la tête de tout leur peuple, les deux pontifes rendirent à Dieu de solennelles actions de grâces.

On voit dans ce fait, s'il est exact, deux choses bien dignes de remarque. La première, c'est le respect et la profonde déférence des évêques d'alors pour le siège apostolique; et la seconde, c'est la précaution que saint Evodius prend pour se bien assurer de la vérité du rapport que lui fait la pieuse femme à laquelle la Mère de Dieu avait rendu la santé et exprimé ses volontés.

La subordination des pontifes de l'Eglise au vicaire de J.-C., ne date donc pas de nos jours; elle remonte donc aux temps primitifs de la société chrétienne; elle est ancienne comme l'Eglise.

Quant à l'apparition et à la révélation faites à la

pieuse Aurélie, saint Evode ne les accueille pas avec légèreté et précipitation. Il prescrit un jeûne de trois jours, ordonne aussi un *triduo* de prières publiques; et, durant cet espace de temps, il se livre à un examen sérieux et approfondi du fait qui lui est dénoncé; et quoiqu'un ange, comme l'attestent Gonon, Poiré et autres, l'eût confirmé, par une apparition faite à lui-même, dans la véracité du témoignage d'Aurélie, il demande assistance, lumière et bon conseil au ciel et à la terre, pour n'être pas surpris, pour n'être pas trompé. Sa conduite, sa sagesse, sa prudence seront une de nos réponses les plus péremptoires aux objections hostiles des adversaires de nos légendes (1).

V

Apparition à saint Grégoire Thaumaturge.

Assurément voilà un nom qui commande le respect et devant lequel doit s'incliner tout esprit que l'orgueil ou l'ignorance n'aveugle pas.

Saint Grégoire appelé Thaumaturge à cause des

(1) Chronicon SS. Deiparæ, p. 39, ad annum 221. Negot. sæcul., p. 63. Odo Gissæus in Historia Virg. Aniciens., lib. 4, cap. 7, 8, 9, 16. Poiræus in Triplici coronâ tract. 4, cap. 12, § 5, n. 37. Vincentius Charron in Calendario Virginis, 11 Julii. Claudius Robertus in Galliâ christianâ.

nombreux et éclatants miracles que Dieu opéra par lui, fut une des lumières de son siècle et il a laissé des *œuvres* qui témoignent de sa foi, de sa science, de son génie et de sa haute raison.

Or, voici, d'après son illustre biographe, saint Grégoire de Nysse, ce qui lui arriva vers l'an 231.

Disciple d'Origènes, et instruit à l'école de cet éminent docteur, saint Grégoire savait que l'enseignement et le langage de son maître n'avaient pas toujours été entièrement conformes à l'enseignement et au langage d'une pure orthodoxie. D'ailleurs, plusieurs questions clairement définies depuis ne l'étaient point encore alors; plusieurs points maintenant décidés par l'autorité de l'Église étaient alors controversés; et le langage théologique n'avait pas la précision qu'il a acquise depuis. Ensuite la philosophie née des écoles de la Grèce mettait une grande confusion dans la théologie de la révélation.

Aussi se trouvant obligé d'enseigner les principes de la foi catholique et craignant de le faire d'une manière inexacte, saint Grégoire se sentait plongé dans un grand embarras.

Une nuit donc qu'il était plus que jamais tourmenté par ces préoccupations, le sommeil le surprit au milieu de ses prières et de ses anxiétés; et pendant ce sommeil il vit, sous la forme d'un homme, un vieillard vénérable, d'une beauté et d'une dignité vraiment surnaturelles, ayant dans la démarche,

dans la tenue et dans le regard quelque chose de divin ; son visage respirait une ineffable douceur ; une imposante majesté se reflétait dans tous ses traits.

Saisi et effrayé à cette apparition, saint Grégoire se leva précipitamment et demanda au visiteur qui il était , et ce qu'il voulait.

Celui-ci s'empessa de calmer, par quelques paroles de paix dites à demi-voix , l'agitation du saint ; puis il ajouta qu'il venait de la part de Dieu même pour dissiper les nuages dont son esprit était rempli, résoudre les difficultés dont il cherchait la solution et lui faire connaître la doctrine de vérité.

Ces paroles rassurèrent l'élève d'Origènes ; la joie entra dans son âme , l'espoir y fit place à la crainte , et il osa regarder avec quelque confiance son interlocuteur.

Mais celui-ci étendant le bras comme pour lui montrer quelque chose qu'il indiquait du doigt , Grégoire regarda dans la direction de la main de cet être mystérieux , et il vit , du côté opposé à ce personnage , une autre apparition qui le surprit de nouveau et lui causa une vraie frayeur. Cette fois c'était une femme d'une beauté , d'une grâce et d'une majesté bien supérieures à la beauté , à la grâce et à la majesté de l'autre personnage. Cet être semblait surhumain ; il paraissait tenir bien plus de la divinité que de l'humanité.

Ebloui par l'éclat qui jaillissait de lui comme d'un foyer de lumière, saint Grégoire détourna la tête, baissa les yeux et donna entrée dans son esprit à mille pensées qui l'agitèrent comme, en un jour d'orage, les vents agitent et bouleversent la surface de la mer.

Cependant tout l'appartement était rempli d'une clarté qui tranchait singulièrement avec la profonde obscurité de la nuit; car chaque personnage de l'apparition merveilleuse semblait être un flambeau ardent, tant ils brillaient l'un et l'autre.

Saint Grégoire était donc là, les yeux timidement baissés et l'esprit fort agité.

Mais soudain, sur un signe du personnage qui semblait être une femme, l'autre parla à saint Grégoire, lui dit ce qui le tourmentait, répondit à ses doutes, éclaira ses difficultés et lui donna une parfaite connaissance de la vraie doctrine, en même temps que les mots pour la bien exprimer.

Ces deux êtres mystérieux n'étaient rien moins que la sainte Vierge et saint Jean l'Évangéliste.

Quand ils eurent disparu, saint Grégoire écrivit ce qu'il avait retenu, et il s'y conforma toujours dans les ouvrages qu'il composa et dans ses prédications. Aussi laissa-t-il aux âges suivants un exposé de la doctrine chrétienne qui fut adopté et suivi dans un grand nombre d'Eglises et qui préserva bien longtemps la sienne de toute hérésie.

Cette apparition est racontée dans les termes où

nous la donnons ici par saint Grégoire de Nysse, qui sans doute la tenait de la bouche de sainte Marine, son aïeule et sa nourrice spirituelle, laquelle l'avait probablement apprise de saint Grégoire de Néocésarée, dont elle était contemporaine, et qui avait été son pasteur et son maître dans les choses de Dieu.

Un biographe bien connu dit à propos du livre que l'on attribue au fait que nous venons de raconter : « Saint Grégoire de Nysse a écrit que la profession de foi sur la Trinité fut communiquée à saint Grégoire de Néocésarée par une voie surnaturelle. Cependant elle ne comprend rien au delà ni au-dessus des symboles ordinaires ; mais elle est exacte et orthodoxe avec une grande précision de termes, ce qui, dans un temps où les disputes embrouillaient la chose et où le langage théologique n'était pas encore formé, quoique la foi fût constante et conforme, pouvait être précieux, et, par là, être attribué à une instruction surnaturelle. »

Telle est l'orthodoxie de l'œuvre de saint Grégoire de Néocésarée, que le cinquième concile général, pour exprimer sa foi au mystère de la Trinité, se servit de l'exposition ou formule de ce saint docteur (1). »

(1) Sanc. Greg. Nyss. orat. de vitâ S. Greg. Thaum. Baronius tom. 2, Gonon. Chron. SS. Deip., p. 42. Negot. sæcul. M., p. 64. Poiræus de Tripl. coron. tract. 2, c. 7, § 3, n. 1, Feller, Biographie universelle. Art. Grégoire de Néocésarée.

VI

Apparition à saint Julien et à sainte Basilisse.

La première partie du quatrième siècle vit , dans l'Eglise catholique , fleurir un genre d'héroïsme qu'une grâce extraordinaire pouvait seule inspirer, qu'une vertu surhumaine pouvait seule soutenir, et qui éleva ceux qui eurent cette force et ce courage au-dessus des anges eux-mêmes ; car ces esprits célestes , n'ayant point un corps mortel , n'ont point non plus de combats à soutenir contre la chair, et ils ne peuvent par conséquent cueillir les palmes réservées aux triomphes remportés par l'esprit sur les sens et par la pureté sur les appétits charnels.

Nous voulons parler ici de ces alliances toutes spirituelles où le cœur était tout et où il n'y avait rien pour la nature et pour ses convoitises, que des luttes à soutenir, que des feux à étouffer, que des traits à émousser, que des passions à comprimer, que des tentations à vaincre, que des victoires à obtenir. Unions toutes mystiques , tout angéliques dont Marie et Joseph avaient donné l'exemple et le modèle au monde, et qui , sous le voile du mariage, ont abrité plus d'une fois , au grand étonnement de la terre et des cieux , le lis d'une virginité aussi pure, aussi parfaite que celle des esprits bienheureux.

L'homme terrestre , l'*homme animal* , comme l'appelle saint Paul , ne peut pas croire à la possibilité

d'un aussi généreux effort. Dominé par l'empire de ses instincts matériels, il ne peut concevoir la force et l'énergie que peuvent donner à l'âme la puissance de la foi et celle de la grâce; il ne peut s'imaginer que d'autres aient une vertu que lui-même n'a pas; semblable en cela aux soldats lâches qui ne comprennent pas la bravoure des héros; semblable aux intempérants qui refusent de croire à la sobriété des autres; semblable enfin au paresseux qui ne s'explique pas comment d'autres peuvent avoir pour l'action et pour le travail une ardeur incessante, une énergie infatigable.

Cependant il faut nier l'histoire de l'Église et ce qu'on nomme *la Vie des Saints*, si l'on ne veut pas admettre le fait de ces unions, tout étonnant qu'il soit.

Une de ces alliances héroïques fut contractée par saint Julien et par sainte Basilisse sur la fin du troisième ou dans les commencements du quatrième siècle. Forcé par sa famille de se donner une épouse, Julien, inspiré de Dieu, choisit, pour se l'associer, la jeune Basilisse qui, comme lui, désirait garder la continence, parce qu'elle mettait la pureté au-dessus de tout. D'un consentement mutuel ils se promirent donc, avant de contracter mariage, de vivre comme des anges à l'ombre d'un même toit et sous le même joug. Leurs biens seuls étaient communs; leurs cœurs seuls furent unis.

On dit que, pour récompenser ce noble sacrifice à l'instant où il commença, J.-C. leur apparut le jour même de leurs noces. Il était accompagné d'une suite nombreuse de bienheureux, et il remplit le lieu où étaient les époux et leurs joyeuses familles des parfums les plus doux du lis et de la rose, bien que l'on fût alors au plus fort de l'hiver. L'auguste Mère de Jésus, suivie et escortée d'une légion de vierges, se fit aussi voir à Julien et à sa chaste épouse. Puis le Fils et sa Mère mirent, aux yeux de l'assemblée, deux belles couronnes d'or sur la tête des deux fiancés, tandis que, d'un côté, les saints qui suivaient J.-C. s'écriaient en chantant et en s'adressant à l'époux : « Victoire à toi, Julien ! victoire, victoire à » toi ! » et que, de l'autre côté, les vierges qui formaient le brillant cortège de Marie, disaient et répétaient en chœur, en regardant Basilisse : « Honneur » à toi qui, méprisant les plaisirs de la terre, as acquis des droits assurés aux délices du ciel ! honneur à toi qui as écouté et suivi le conseil du » Très-Haut ! honneur à toi qui as entendu et compris la parole que tous n'entendent ni ne comprennent pas ! honneur à toi qui n'as voulu, sur cette » terre, qu'une couche virginale et pure ! ta place sera » belle au ciel ; grande y sera ta gloire ; brillante y » sera ta couronne. »

L'Église reconnaît et proclame le double triomphe de Julien et de Basilisse sur la chair et sur les bour-

reaux en les honorant tous les deux sous le titre de *vierges-martyrs* (1).

VII

Apparition à sainte Catherine.

A ce nom, les vierges chrétiennes qui, au milieu du monde, conservent sans souillure leur robe de pureté, éprouveront un doux sentiment de joie et de bonheur; car sainte Catherine est leur patronne après la Mère de Dieu, reine de toutes les vierges et vierge par excellence. C'est sainte Catherine qu'honorent les chastes épouses du Christ; c'est sainte Catherine qu'elles invoquent; c'est sainte Catherine qu'elles prennent pour modèle et pour protectrice. C'est sous son patronage qu'une fois chaque année elles se réunissent au pied des saints autels. Elles aspirent à marcher sur ses traces ici-bas, pour partager un jour sa gloire et sa félicité dans les parvis célestes.

D'après cela, nul doute qu'elles ne voient avec plaisir que leur patronne a été, dès ses jours de la terre, chère à la Reine du ciel, et prévenue des grâces et des faveurs spéciales de la Mère des élus.

Or voici ce que nous trouvons dans les livres où nous puisons pour faire celui-ci.

(1) Negot. Sæcul. M. p. 66. Hæc fusius habes in Metaphrasto Lipomano, Surio.

Sainte Catherine, que les Grecs appellent Hécatérina, était déjà nubile, qu'elle n'avait pas encore reçu le baptême des enfants de Dieu. Issue d'une noble origine, elle fut recherchée par un jeune seigneur d'une haute naissance aussi, mais qui, pourtant, lui semblait être en beaucoup de choses au-dessous d'elle. Néanmoins sa mère la pressait de d'accepter ce parti. Mais Catherine repoussait toutes les instances de sa mère en disant qu'elle ne voulait pour mari qu'un époux qui lui fût égal en noblesse, en beauté, en fortune et en science; or elle possédait chacun de ces avantages en un degré éminent. Sa mère souffrait de ses refus faits avec obstination, et qu'elle ne pouvait vaincre.

Cependant il arriva qu'un jour elles sortirent ensemble de la ville et allèrent se promener dans les champs. Tout en marchant, elles arrivèrent auprès de la cellule d'un vénérable ermite qui habitait dans ces lieux-là. Elles se présentèrent à lui. Et là mère de Catherine ayant dit à ce solitaire les prétentions extrêmes de sa fille, l'ermite, éclairé soudain par un rayon surnaturel, lui promit de lui procurer un époux qui serait non pas simplement son égal en avantages de tous genres, mais qui l'emporterait de beaucoup sur elle-même et sur toutes les créatures. La jeune fille ayant demandé à le voir, le pieux anachorète lui présenta un beau tableau représentant la sainte Vierge avec l'enfant Jésus dans ses bras; et il dit à

Catherine que c'étaient là les portraits de l'époux qui lui était destiné et de sa mère, ajoutant que si elle les priait avec foi, ils se feraient voir à elle.

Catherine étant rentrée chez elle, se prosterna, le soir avant de se coucher, devant l'image sainte ; et le sommeil étant venu la surprendre dans cet état, elle vit en songe Marie et Jésus. La beauté de ce Dieu surpassait toute autre beauté. La sainte Vierge ayant présenté Catherine pour épouse à son Fils, celui-ci repoussa cette offre avec un air de dédain, et il dit que cette épouse n'était pas assez belle pour lui. Le mépris que le Sauveur paraissait faire d'elle affligea vivement Catherine, qui déjà se sentait éprise d'amour pour son Dieu. Elle en devint triste à mourir, et elle se réveilla avec ce sentiment de tristesse dans l'âme. Son premier soin, le matin, fut d'appeler sa mère, de lui raconter tout, et de demander à aller retrouver le saint ermite. Sa mère y ayant consenti, elles retournèrent ensemble à la cellule de l'homme de Dieu, et Catherine lui exposa, dans les plus simples détails, ce qui lui était arrivé. Celui-ci, l'ayant instruite plus qu'elle ne l'était des choses de la foi, la baptisa en l'assurant qu'à dater de ce moment elle plairait à son divin et adorable Époux.

De retour dans sa maison, elle pria encore et s'endormit encore devant l'image sainte ; et, pendant ce second sommeil, la Vierge et son auguste Fils, plus éclatants que le soleil et accompagnés d'une nom-

breuse suite d'esprits célestes, lui apparurent de nouveau. Marie présenta encore Catherine pour épouse à son bien-aimé Fils ; celui-ci l'accepta , la trouvant, cette fois, assez belle et assez digne de lui ; car l'onde baptismale l'avait purifiée. Il lui mit même au doigt un anneau miraculeux. Catherine s'étant réveillée , trouva cet anneau à son doigt ; elle fut heureuse de le faire voir à sa mère , en lui racontant sa vision.

Depuis lors, embrasée d'amour pour J.-C. , elle n'eut plus que du dédain pour les pompes du siècle. Elle devint une des gloires les plus pures de son sexe ; elle s'éleva aux plus hautes vertus et fut comblée , dès cette vie , de faveurs surnaturelles. Sa mort fut glorieuse devant Dieu et devant les hommes ; et , après son trépas, les anges, selon la tradition, transportèrent son corps sur le mont Sinaï , où les chrétiens le découvrirent vers le huitième siècle. Dans le ciel elle est une des premières suivantes de la Souveraine de ce palais ; et Balinghem observe que souvent sainte Catherine accompagne la sainte Vierge lorsque celle-ci daigne apparaître et se montrer aux mortels (1).

(1) Chron. SS. Deip., p. 44 et 45. Petrus de Natalibus Episc. Equill. in Catal. sanctorum, lib. 10, cap. 105, Rib. in vitâ S. Cathar. Negot. sæculor. M., p. 67. Surius 15 novemb, Baronius, anno Christi 307.

VIII

Apparition à saint Nicolas, évêque de Myre en Lycie.

Dans le temps où la Mère de Dieu se montrait si bienveillante pour la future patronne des filles ou vierges chrétiennes, elle témoignait aussi une bonté toute particulière à celui que la jeunesse de l'autre sexe devait se donner un jour pour protecteur auprès de Dieu.

C'est qu'elle ne voulait pas que les jeunes chrétiens eussent rien à envier à leurs sœurs en J. C. ; car si, dès ici-bas, la patronne de celles-ci a été favorisée de grâces extraordinaires par la très sainte Vierge, l'illustre saint que les jeunes gens ont adopté, dans presque toute la chrétienté, pour leur intercesseur au ciel, n'a pas moins été en faveur, dès les jours de sa vie en ce monde, auprès de la Reine des cieux ; et, si c'est pour sainte Catherine un grand et insigne honneur que d'avoir, dès son vivant, été l'objet des complaisances de la Maîtresse de l'univers, ce n'en est pas un moins grand ni moins insigne pour le glorieux patron des jeunes fils des chrétiens de s'être vu comblé de bienfaits singuliers de la part de la Vierge qui siège à la droite de Dieu dans les régions inaccessibles.

Chacun connaît le zèle ardent de saint Nicolas de Myre pour la foi catholique. L'hérésie d'Arius sur-

excita ce zèle ; et les blasphèmes de cet impie le mettaient hors de lui. Il ne se possédait plus quand il entendait nier la divinité de Jésus , et enlever, par contre-coup, à l'auguste Marie le titre de Mère de Dieu.

Aussi le Fils et la Mère ne laissèrent pas sans récompense le dévouement de leur fidèle et intrépide serviteur. Une nuit, ils lui apparurent à la faveur d'un songe ; le Sauveur lui mit en main un livre d'Evangelies enrichi d'or et de pierreries ; et Marie le revêtit du manteau épiscopal appelé pallium. C'était une révélation de l'honneur qui l'attendait , et par lequel J. C. et sa très sainte Mère allaient le récompenser de son zèle pour leur gloire. En effet , peu de jours après, il fut miraculeusement nommé évêque de Myre.

En cette qualité il assista , en 325, au concile œcuménique de Nycée , convoqué pour condamner la nouvelle hérésie. Près de quatre cents évêques assistèrent à cette assemblée. En entendant les blasphèmes des partisans d'Arius , saint Nicolas ne put maîtriser son indignation ; et, dans son emportement , il appliqua un soufflet à un évêque arien. Selon d'autres, ce fut à Arius lui-même. Sur la plainte des évêques ariens qui étaient présents , les pères du concile, mécontents à leur tour de cet emportement, punirent cet acte de violence en retirant à celui qui s'en était rendu coupable le droit de porter les insi-

gnes de sa dignité, la mitre et le pallium. Nicolas se soumit à la sentence de ses juges.

Mais, dit le pieux Poiré, la Mère de toute bonté ne permit pas qu'il subit longtemps cette humiliation.

Un jour donc qu'il célébrait pontificalement une messe de la Vierge, à laquelle il était singulièrement dévot, et qu'il souffrait vivement, dans le fond de son âme, de ne pouvoir officier avec tous ses ornements, vu surtout qu'il n'en avait été dépouillé que par suite de l'ardeur de son zèle pour la foi, Marie lui apparut avec deux anges, dont l'un lui remit la mitre sur la tête, et l'autre le pallium sur les épaules. Il s'en trouve même qui disent, selon le pieux auteur de *la Triple couronne*, que cela lui advint la première nuit qui suivit son humiliante punition, et qu'il reçut l'une et l'autre de la propre main de sa bonne Mère, qui avait compati à son affliction (1).

IX

Apparition à un architecte du temps de Constantin.

Les miracles sont le fondement naturel, et nous

(1) Petrus de Natalibus in Catal. sanctor. lib. 1, cap. 38, etc. Pepinus in serm. de S. Nicolao. Petrus Sanchez in lib. de regn. Dei. cap. 8, n. 13, Chron. SS. Deip., p. 46. Negot. sæc. M., p. 68. Poiræus de Tripl. cor. tract. 2, cap. 7, § 5, n. 4, Lipoman., t. 5, Joan. Studita serm. de S. Nicol. Nota ad martyrolog. 6 decemb.

pourrions peut-être dire obligé de la vraie religion et de tout ce qui s'y rapporte. Aussi voyons-nous le divin auteur du christianisme les donner comme base à l'édifice qu'il était venu élever parmi nous à la gloire de son Père. Les miracles marquaient ses pas ; il les semait , pour ainsi dire , comme le laboureur sème le grain dans son champ , ou plutôt il les posait comme les pierres fondamentales de la loi évangélique ; et , avec la mission de continuer son œuvre , il donnait à ses Apôtres la puissance de faire des prodiges encore plus grands que les siens. Les miracles prouvent incontestablement l'action de la Divinité , et partout où s'opère un prodige surnaturel , le doigt de Dieu est là. C'est le sens de ce que dit un jour N. S. aux Juifs : « Si vous n'en croyez pas mes paroles , croyez-en du moins mes œuvres. »

Aussi trouvons-nous , à chaque pas , des miracles dans les premiers âges de l'Eglise. Demander pourquoi Dieu n'en fait plus maintenant autant qu'il en fit autrefois , c'est demander pourquoi un architecte n'élève pas les fondations d'un édifice jusqu'à son comble ; c'est demander pourquoi les racines d'un arbre ne montent pas jusqu'à son faite. Les miracles étaient nécessaires , ils étaient indispensables à la naissance du christianisme et de ses établissements ou institutions. Aussi les rencontrons-nous à chaque page de l'histoire de ces siècles primitifs. Les pre-

miers temples bâtis dans ces temps où la foi chrétienne ne faisait que de naître, ont presque tous un miracle ou (ce qui est aussi un fait miraculeux) une apparition et une révélation pour pierre fondamentale. Le frontispice de leur histoire est presque généralement le récit d'un miracle ou d'une apparition qui leur a donné naissance.

Nous avons vu déjà que plusieurs faits de cette nature avaient donné lieu à la construction première de l'antique et célèbre église de Notre-Dame-du-Puy sur les rochers du mont Anic.

Nous lisons dans Grégoire de Tours, sous la rubrique de l'an 324, que l'empereur Constantin, entre autres temples magnifiques qu'il fit construire dans tout l'empire à la gloire de Dieu sous l'invocation de Marie, en fit bâtir un dans les Gaules. C'était un monument digne du prince qui l'élevait et digne de la Vierge à laquelle cet édifice devait être consacré. On y amena des colonnes taillées dans la carrière d'où elles avaient été extraites. Mais comme leur volume était énorme, quand elles furent sur place on ne put les dresser. En vain, pendant plusieurs jours, on tenta de le faire; tous les efforts furent inutiles, toutes les peines perdues.

L'architecte surtout était bien affligé de cette difficulté. Mais une nuit qu'il en gémissait, il eut une vision; et dans cette vision la sainte Vierge lui apparut et lui dit : « Cesse d'être triste; je vais te faire

» voir comment tu dois t'y prendre pour mettre sur
» pied ces colonnes. » En même temps elle lui mon-
tra comment il fallait employer les machines, dispo-
ser les cordages et prendre ses positions. Puis elle
ajouta : « Prends avec toi trois écoliers ; il n'en fau-
» dra pas davantage pour t'aider dans ton entreprise ;
» avec eux tu réussiras , je t'en donne l'assurance. »
Lorsqu'il fut éveillé, il se rappela son songe ; il réfléchit à ce qui lui avait été dit ; et , ayant préparé ses
tours, ses câbles et ses poulies, en un mot toutes ses
machines, comme on le lui avait prescrit , il appela
trois petits enfants de l'école voisine. Dès qu'ils eu-
rent mis la main à l'œuvre de concert avec l'archi-
tecte, les colonnes se dressèrent avec une facilité
vraiment miraculeuse. Tout le peuple put être témoin
de ce prodige et voir comment trois jeunes enfants
de bien peu de force avaient réussi à faire ce que
mille bras robustes n'avaient pu exécuter.

Ce miracle et cette vision seraient deux preuves à
apporter à l'appui de ce que nous avons avancé dans
le *Culte catholique*, savoir, que la sainte Vierge a bien
pu inspirer aux architectes du moyen âge leurs gi-
gantesques cathédrales et leur venir en aide d'une
manière miraculeuse pour le plan aussi bien que pour
l'exécution de ces œuvres qu'on serait tenté d'attri-
buer à des puissances surhumaines (1).

(1) S. Greg. Turon. de gloriâ martyrum, c. 9. Chron. SS.

X

Apparition à Jean, patrice de Rome, à sa femme et au pape Libère.

Les réflexions que nous venons de faire à l'occasion du fait qu'on vient de lire sont applicables à celui que nous avons à raconter ; car, ici encore, il s'agit de la construction d'une église en l'honneur de la Mère de Dieu ; ici encore nous aurons à rapporter un miracle, une apparition et une révélation.

La ville choisie par J. C. pour être la capitale de son royaume terrestre ne devait certes pas être indifférente à Marie, et elle ne devait pas moins signaler son affection pour cette nouvelle Jérusalem, qu'elle ne l'avait témoignée pour d'autres localités beaucoup moins importantes dans l'ordre spirituel. Elle ne devait pas moins faire pour le centre de l'Église qu'elle n'avait fait pour quelques points de la circonférence.

Ce fut l'an 363 qu'elle choisit pour donner à Rome une marque de sa bienveillance et pour y affermir son culte par un prodige du genre de celui qu'elle avait fait, quelques années auparavant, dans le pays vélaisien.

Il y avait alors à Rome un patrice puissant par ses richesses. Sa femme ne lui avait pas apporté en

Deip., p. 46. *Negot. sæcul. M.*, p. 68. Baronius, anno Christi 324.

dot moins de fortune qu'il n'en avait lui-même. Ils se valaient l'un l'autre par la noblesse du sang, par les qualités de l'esprit, par les dons de la nature et par les vertus du cœur. Mais une grande jouissance manquait à leur bonheur et à leur union : ils n'avaient pas d'enfants et perdaient l'espoir d'en avoir.

Affligés donc de ne pouvoir pas transmettre leurs grands biens à des héritiers directs, ils résolurent d'instituer Marie leur héritière, et ils la prièrent humblement de leur faire connaître par quelque signe certain à quelle œuvre pieuse elle voulait qu'ils employassent leur immense fortune.

La divine Mère de Jésus entendit leur prière et exauça leurs vœux ; car le jour des nones du mois d'août, c'est-à-dire à l'époque où les chaleurs sont excessives à Rome, il tomba, pendant la nuit, une telle quantité de neige sur le mont Esquilin seulement, qu'une partie de cette colline en fut entièrement couverte. Cette nuit-là même Jean et sa femme virent séparément la sainte Vierge qui leur dit, dans un songe, de construire en son honneur et sous son invocation, un temple dans l'emplacement que, le lendemain, ils trouveraient couvert de neige. Elle ajouta que c'était là l'usage qu'elle voulait qu'ils fissent de ces biens qu'ils étaient dans l'intention de consacrer à sa gloire.

Le jour suivant le patrice Jean alla tout raconter au pape ; c'était Libère qui alors occupait la chaire

de saint Pierre. Le pontife répondit au pieux Romain, que lui aussi avait eu la même apparition et la même révélation. En conséquence, il ordonna une procession générale. Clergé et peuple allèrent, au chant des hymnes et des psaumes, à l'endroit désigné. On le trouva, en effet, couvert d'une épaisse couche de neige dans l'emplacement que devait occuper l'édifice demandé par la Mère de Dieu. On dit même qu'un nouveau prodige vint s'ajouter au premier, et que, sous les yeux mêmes de la multitude rassemblée, la neige, s'étendant et se divisant en longues lignes, forma elle-même sur le sol le plan et les proportions de l'édifice désiré par la Reine des cieux. Quoi qu'il en soit de cette seconde merveille, la première suffisait bien avec les apparitions et révélations dont elle était appuyée; on mit soudain la main à l'œuvre. Une belle église fut bâtie aux frais du patrice Jean et de sa vertueuse épouse. Elle s'appela d'abord basilique Libérienne, du nom de celui sous le pontificat duquel elle avait été construite; elle prit aussi le nom de Notre-Dame-des-Neiges, du miracle qui avait donné lieu à sa construction. Plus tard, elle fut désignée sous le titre de Sainte-Marie de la Crèche quand le berceau du Sauveur y eut été apporté. Mais beaucoup d'autres basiliques en l'honneur de la Vierge-Mère ayant été, avec le temps, élevées dans la ville sainte, et celle-ci étant restée la première de toutes par son ancienneté, par sa magnificence, par

ses nombreux privilèges et par les objets précieux qui forment son trésor, elle reçut le titre de Sainte-Marie-Majeure; et c'est sous cette désignation qu'elle est encore, de nos jours, distinguée des autres églises en l'honneur de la Mère de Dieu, et qui sont en plus grand nombre à Rome qu'en aucun autre lieu du monde.

On en fait la dédicace le cinquième jour d'août, parce que ce fut à pareil jour qu'une neige miraculeuse marqua l'emplacement que devait occuper ce temple si vénéré depuis (1).

XI

Apparition à sainte Monique, à sainte Basile de Césarée et à saint Martin de Tours.

Les noms que nous plaçons en tête de ce paragraphe sont trop illustres dans l'Église pour que nous omettions de dire que les grands personnages qui les ont rendus célèbres ont été favorisés par la bienheureuse Vierge d'apparitions surnaturelles. Car sainte Monique, saint Basile de Césarée et saint Martin de

(1) *Breviarium romanum*, die quintâ Augusti. *Chron. SS. Deiparæ*, p. 48. *Negot. sæcul. M.*, p. 70. *Annuaire de Marie*, tom. 1, p. 147. Letourneur, évêque de Verdun, *Mois de Marie*, p. 9. *Calendrier de la Sainte Vierge*, p. 176. Georges, *Fêtes de la B. V. M.*, p. 154. *Culte de Marie*, p. 156.

Tours ne sont pas des esprits faibles qui aient pu prendre des fantômes de l'imagination pour des visions célestes et des faveurs de Dieu.

D'un autre côté, aucune de ces apparitions n'ayant assez d'étendue pour fournir, à elle seule, matière à un paragraphe, nous avons cru devoir les réunir ensemble et en faire le sujet d'un seul et même article.

Ce sera d'ailleurs par elles que nous clôrons la série des apparitions et révélations du quatrième siècle.

Mais nous ne dirons qu'un mot de chacune de ces visions, et nous n'ajouterons rien au récit des auteurs qui les ont consignées dans leurs pages historiques.

La mère de saint Augustin, un des plus vaillants champions des titres, des privilèges et de la royauté de la Reine du ciel, la mère de saint Augustin, si digne par elle-même de servir de modèle à toutes les épouses et à toutes les mères, sainte Monique, ne pouvait pas n'être point très pieuse envers celle que son fils appelle la plus parfaite image de la divinité, *si formam Dei te appellem, digna existis*.

De son côté, Marie ne pouvait pas ne point donner quelque marque éclatante de sa royale bienveillance à celle dont les larmes, les jeûnes, les prières et les macérations avaient obtenu de Dieu la conversion d'Augustin, et qui avait ainsi donné deux fois la vie

à un de ceux qui ont le mieux, entre tous les docteurs de la foi catholique, écrit et parlé de Marie.

Aussi lisons-nous dans la Vie de sainte Monique que la sainte Vierge lui apparut, vêtue de noir avec une ceinture de la même couleur, large de plus d'un pouce. « Et c'est, dit un auteur moderne, par suite de cette apparition, que fut établie dans l'ordre de saint Augustin la confrérie de la ceinture de la Mère de Dieu. De là, poursuit-il, de là, sans nul doute, est venu pour les religieux et les religieuses l'usage de porter des ceintures et des cordons en l'honneur de Marie (1). »

La seconde apparition dont nous devons parler ici est celle dont la sainte Vierge favorisa saint Basile évêque de Césarée.

Quoique l'écrit le plus ancien qui rapporte cette vision soit la vie de ce même saint, par le prêtre Amphiloché, vie que plusieurs critiques, et notamment Baronius, regardent comme apocryphe ou du moins comme altérée, néanmoins, nous croyons devoir la reproduire ici parce que, malgré les doutes que l'on a sur l'authenticité ou la vérité de cette histoire, plusieurs auteurs fort graves l'ont reproduite dans l'occasion.

Voici donc ce qu'on lit dans ce panégyrique de saint Basile par le prêtre Amphiloché, auquel plusieurs donnent le titre de saint.

(1) Culte de Marie, p. 468. Ann. de Marie, t. 2, p. 140.

Julien l'Apostat marchait contre les Parthes. Il écrivit à saint Basile, évêque de Césarée, de lui préparer des vivres et d'autres provisions pour lui-même et pour son armée. Le pontife lui répondit que les biens de l'Eglise ne lui appartenaient pas ; qu'ils étaient le patrimoine de J.-C. et de ses soldats ou serviteurs , et non celui des conquérants et des ravageurs de terres. Cependant, pour mettre sa ville à l'abri du pillage , le saint prélat se hâta d'envoyer à l'empereur un énorme chariot chargé de provisions de toute nature. Malgré cet envoi , Julien , irrité des paroles de l'évêque , jura de détruire , à son retour , l'église de Césarée. Mais le pieux pontife , plein de confiance en Dieu et en Marie, voulut se les rendre favorables contre les mauvais projets de l'ennemi des chrétiens. Il ordonna donc un jeûne et des prières publiques ; et, par ces actes religieux , il se mit spécialement, lui et tout son troupeau , sous la protection de Dieu et sous celle de la Vierge-Mère à laquelle la principale église de Césarée était dédiée. Pour lui, il ne cessait de prier pour son peuple. Or , un jour qu'il répandait , avec des larmes abondantes , son âme devant Dieu, il fut ravi en extase, et il vit dans cette extase la bienheureuse Vierge qui se plaignait à son fils des sacrilèges desseins de l'empereur apostat. Il entendit en même temps J.-C. demander aux saints qui entouraient son trône , quel était celui d'entre eux qui voudrait aller venger sa glorieuse Mère.

Aussitôt saint Mercure qui avait souffert sur la terre, la mort pour J.-C., et dont les restes sacrés avaient été inhumés dans l'église épiscopale de Césarée, se présenta et s'offrit d'aller empêcher l'effet des menaces du prince impie contre un temple et une ville dont Marie était la protectrice. Etant donc allé reprendre son corps dans le sépulcre, et ayant revêtu l'armure qu'il portait autrefois dans les combats, il se rendit dans les plaines où les deux armées ennemies étaient en présence; et quand la bataille fut engagée, tandis que les troupes de part et d'autre faisaient des prodiges de valeur, saint Mercure lança une flèche invisible qui alla percer Julien d'un coup mortel. L'apostat tomba sur-le-champ, en s'écriant, comme chacun sait : « Tu as vaincu, Galiléen, » et en lançant vers le ciel des flots du sang qui s'échappait à gros bouillons de sa large blessure.

Saint Basile sut tout cela par révélation et dans le moment même où les faits s'accomplissaient. Il en fit part à son peuple dans les moindres détails; et quand l'armée romaine revint à Césarée après sa sanglante défaite, elle confirma l'exactitude du récit du saint évêque; et tous rendirent grâce au Dieu qui sauve ceux qui espèrent en lui (1).

(1) Chron. SS. Deip., p. 47. S. Amphilochius in Vitâ S. Basilii. Naclerus, t. 2. Chronici, generatione 23. Niceph., lib. 40, c. 35. Lyranus, Discip. in Prompt. exempl. c. 48. Abbas Uspergensis in Juliano Apostata, Bozius de signis Eccles., tom.

La troisième apparition que nous mentionnerons ici, est celle qu'eut saint Martin de Tours. Sulpice-Sévère, son historien, dit, dans sa *Vie*, que très souvent la sainte Vierge apparut à ce grand saint qui fut l'ornement de l'Eglise et la gloire des Gaules, et qu'elle s'entretint plusieurs fois avec lui comme une mère avec son fils, comme une reine avec un de ses officiers ou ministres. Le démon lui ayant fait faire une chute qui le blessa grièvement, la sainte Vierge le guérit. « J'en ai vu, dit Gonon, j'en ai vu l'histoire écrite et représentée par la peinture dans le monastère de Marmoutiers, que saint Martin avait lui-même fait bâtir de son vivant, près de sa ville épiscopale. »

Voici comment l'auteur du *Chronicon Deiparæ* raconte ce fait merveilleux :

Une certaine nuit que, selon sa coutume, le saint évêque s'était levé vers une heure ou deux du matin pour chanter les matines avec quelques religieux, le démon, qui lui en voulait à cause de sa sainteté, sema, à la faveur des ténèbres, des poids ronds sur l'escalier par lequel le prélat devait descendre à la chapelle. L'homme de Dieu qui ne se doutait de rien, et qui ne prenait pas plus de précautions qu'à l'ordinaire, descendit comme toujours l'escalier avec as-

2. Auctor Pomerii, lib. 2, p. ultim., c. 1. Negot. sæcul. M., p. 72. De Locres, Marie-Auguste, p. 93.

sez de promptitude. Mais, dès les premiers degrés, il tomba du haut en bas, se fracassa les côtes, se meurtrit tout le corps, et il se serait même tué infailliblement, si la Mère de Dieu, accourant à son aide, ne l'eût elle-même relevé, n'eût guéri ses blessures, et ne l'eût reconduit à son austère cellule en lui disant que le démon était le seul auteur de ce déplorable accident (1).

XII

Apparition à l'abbé Cyriac.

Peut-être n'aurions-nous pas donné ici une place à cette vision, sans l'importante leçon qui l'accompagne.

Depuis que la vérité s'est incarnée parmi nous, depuis qu'elle a répandu par les livres sa pure et céleste doctrine, le démon, cet implacable ennemi de Dieu et des hommes, a fait d'incessants efforts pour semer, par les livres aussi, l'erreur, le mensonge et le vice. Les ouvrages infectés de son homicide venin, sont aux âmes ce que la lèpre et d'autres maux de ce genre sont au corps; les mauvais livres sont, dans l'ordre intellectuel et moral, ce que certaines plantes

(1) Chron. SS. Deip. 57. Sulpit. in Vitâ S. Martini. Antiquit. Major. Monast.

nuisibles et malfaisantes sont à la terre qu'elles épuisent, aux arbres qu'elles rongent et aux prairies qu'elles dévorent comme un véritable cancer.

Surtout dans ces derniers temps, les mauvais livres ont été le fléau de la société. Ils ont perverti tous les âges, depuis l'enfant jusqu'au vieillard; tous les rangs, depuis le prince et le grand seigneur qui habitent les palais, jusqu'au paysan des chaumières; depuis l'opulente duchesse, jusqu'à la femme de chambre et à l'humble fermière; tous les états, depuis l'homme des champs jusqu'à l'homme de loi ou d'épée. Peu ont échappé aux ravages de cette peste sortie des régions sataniques; et, de nos jours, les mauvais livres, vomis, depuis plusieurs siècles, par le génie du mal, infectent toute la société. Il y a peu de maisons qui ne recèlent quelques-uns de ces ennemis dangereux qui, passant de mains en mains et d'âge en âge, communiquent, d'âge en âge aussi et de générations en générations, leur virus contagieux. Malheur donc, mille fois malheur à qui va s'abreuver à ces sources empoisonnées! Malheur à qui se repaît de ces substances vénéneuses! Malheur à qui garde chez soi des livres irréligieux ou des brochures immorales! c'est garder des poisons, des serpents toujours dangereux, des matières inflammables qui peuvent à tout moment causer un incendie! Malheur surtout, mille fois malheur à qui préfère les mauvais livres aux bons : c'est préférer la boue

à l'or, la nuit au jour, les ténèbres à la lumière, la maladie à la santé, la mort à la vie, le vice à la vertu, le crime à la sagesse, l'incrédulité à la foi, l'irréligion à la piété, le remords à la paix du cœur, le châtimement aux récompenses, un avenir à jamais affreux à l'espoir d'un bonheur éternel et infini.

A propos des mauvais livres, voici ce que nous lisons dans le *Pratum spirituale*, attribué à saint Sophrone. L'auteur y parle ainsi en rendant compte d'une de ses pieuses pérégrinations :

« Nous arrivâmes dans notre course chez le prêtre Cyriac, abbé du monastère de Calamon, près du Jourdain ; et, dans la conversation que nous eûmes avec lui sur l'hérésie dominante de l'époque, ce saint homme nous raconta le trait suivant :

« Un jour, je vis en songe une femme d'un extérieur distingué, revêtue d'une robe de pourpre et accompagnée de deux hommes de l'air le plus respectable et d'une physionomie pleine de dignité. Je pensai que cette femme était l'auguste Mère de Dieu et que ces deux personnages dont elle était suivie étaient saint Jean-Baptiste et saint Jean l'Évangéliste.

» Etant sorti de ma cellule, devant laquelle je croyais la voir passer, je la priai d'y entrer. Elle refusa. Je persistai en lui faisant les plus vives instances et lui disant : « Je vous en prie, ne me faites point un tel affront. » J'y ajoutai beaucoup d'autres choses de ce genre. Lorsqu'elle me vit ainsi persé-

vérer dans ma prière, me regardant d'un œil sévère, elle me dit : « Tu as chez toi mon ennemi, et tu veux que j'y entres ! » A ces mots elle passa outre et disparut.

» M'étant ensuite éveillé, je me livrai à la douleur et je cherchai en moi-même si je n'avais pas commis quelque faute considérable qui l'offensât personnellement, ou si je n'avais pas quelque passion, quelque affection qui lui déplût ; car j'étais seul dans ma cellule ; personne n'y était avec moi. M'examinant donc à fond et pendant bien longtemps, je ne pus parvenir à me trouver coupable d'aucun tort vis-à-vis d'elle. Mais me voyant dominé et tourmenté par ma douleur, qui avait éloigné le sommeil de mes yeux, je me levai et pris un livre pour faire une lecture, espérant trouver là une distraction à mes ennuis. Or, le livre que je pris me venait du bienheureux Hésychius, prêtre de Jérusalem. En parcourant cet ouvrage, je trouvai à la fin du volume deux livres de Nestorius, mis là par le copiste. Je ne tardai pas à comprendre que c'était là l'ennemi de notre sainte dame et reine Marie, mère de Dieu. Dans cette conviction, je sortis de chez moi ayant le livre sous le bras, et je le reportai à celui qui me l'avait prêté. « Mon père, lui dis-je, reprenez votre livre, car il m'a causé plus de mal qu'il ne m'a fait de bien. » Hésychius ayant voulu savoir quel était le mal que son livre avait pu me faire, je lui racontai tout. Alors,

n'écoutant que son zèle et son indignation, il arracha du volume les deux livres de Nestorius et les jeta au feu en s'écriant : « Frère bien-aimé, l'ennemi de J.-C. et de sa très sainte mère, Marie toujours vierge, ne demeurera pas plus avec moi qu'avec vous. »

Qu'ainsi parle tout chrétien, et bien plus encore tout prêtre qui aurait en sa possession, qui aurait dans sa bibliothèque des livres condamnables, des livres ou hérétiques ou impies, ou licencieux ! Qu'il les brûle en disant comme l'abbé Cyriac et comme Hésychius : L'ennemi de Dieu, de la Vierge et des saints n'habitera pas plus longtemps sous mon toit, dans ma chambre, *non manebit in cellâ meâ Mariæ inimicus* (1).

XIII

Apparition et révélation à l'empereur Léon le Grand ou Léon I^{er}.

Nous empruntons à l'historien Nicéphore le récit qu'on va lire.

Léon, dit-il, était encore simple soldat ; il n'avait pas encore ceint le diadème impérial, qu'un jour il alla se promener dans les environs de Constantinople vers un endroit peu éloigné des murs de cette ville

(1) Pratum spiritale c. 46. Chron. SS. Deip., p. 58. Negot. sæcul. M., p. 77.

et qu'on appelle maintenant *la Fontaine*. Dans sa promenade solitaire, il fit rencontre d'un aveugle qui, étant seul aussi et ayant quitté son bon chemin, allait de droite et de gauche le cherchant avec beaucoup de soucis et de fatigue, et ne le trouvant point. Léon, dont le cœur était très bon et l'âme très sensible, ayant aperçu cet aveugle et vu son embarras, fut touché de compassion pour cet infortuné. Il alla donc droit à lui, le prit par la main et lui servit de guide. Il devint, pour ainsi dire, son œil et son bâton, lui faisant éviter les mauvais pas, détournant avec la main les épines et les branches d'arbres qui pouvaient le blesser, et repoussant du pied les pierres et autres choses contre lesquelles l'infortuné aurait pu se heurter et trébucher.

Déjà ils avaient fait une assez longue course; déjà ils avaient parcouru une assez longue étendue de chemin, lorsqu'ils arrivèrent à un lieu où ordinairement il y avait de l'eau, mais qui ne présentait plus alors qu'une mare fangeuse parce que les chaleurs qui, depuis quelque temps, étaient devenues excessives, en avaient tari l'eau et n'y avaient laissé qu'une boue épaisse.

Cependant le pauvre aveugle était mourant de soif; et peu s'en fallait qu'il ne tombât en défaillance tant la chaleur, qui, ce jour-là, était extrême, l'avait exténué. Dans cette extrémité, il se coucha à terre et conjura Léon de soulager sa soif et de le

laisser prendre un instant de repos sous un ombrage quelconque. Léon y consentit et partit aussitôt pour aller à la découverte d'un peu d'eau pour son aveugle. A cette fin, il s'enfonça dans une forêt voisine que, malgré son épaisseur, il parcourut en tous sens, sans pouvoir rien trouver. Aussi revint-il le cœur triste et l'âme fort affligée vers le malheureux aveugle, auquel il exprima, dans les termes les plus vifs et les plus sympathiques, toute la peine qu'il éprouvait de l'insuccès de ses recherches et de l'impossibilité où il était, bien malgré lui, et à son grand regret, de pouvoir alléger un besoin aussi pressant.

Il faisait ces doléances quand tout à coup, ô surprise ! ô merveille ! il entend une voix céleste qui, partant des airs, lui dit : « Pourquoi, Léon, pourquoi vous tant tourmenter ? vous avez tout près de vous ce que vous avez vainement cherché bien loin et en vous fatiguant beaucoup. » A cette voix, à ces paroles, il demeura stupéfait, et son premier sentiment fut un sentiment de frayeur. Mais, après un moment de terreur et d'hésitation, il se mit de nouveau à chercher ce dont l'aveugle avait si grand besoin ; mais il était comme aveuglé lui-même ; l'étonnement lui dérobait presque la connaissance ; tellement que plus il cherchait et moins il trouvait. A peine quelques pas le séparaient de l'eau, et il ne la voyait pas. Il est vrai que deux obstacles l'en empêchaient : le premier, c'était l'épaisseur

du taillis; le second, c'était la grande quantité de vase ou limon qui, formant une mare assez large, ne lui permettait pas d'aller jusqu'à l'eau qui était au centre. Aussi était-il plein de dépit : d'abord parce qu'il ne pouvait secourir le pauvre aveugle qu'il avait amené là; et ensuite parce qu'il ne pouvait découvrir ce que lui indiquait la voix mystérieuse, ni profiter de ses bienveillantes révélations. Il était dans ces sentiments et il continuait à chercher, quand il entendit de nouveau la même voix lui adresser les paroles les plus amicales; car, l'appelant par son nom, elle lui annonça clairement qu'un jour il revêtirait le manteau impérial. « Futur empereur, lui dit-elle, Léon, entre dans ce sombre taillis; tu y trouveras une eau peu claire, à la vérité, mais en état pourtant de désaltérer ton aveugle. Prends ensuite de la boue de cette même mare pour en mettre sur ses yeux. Tu sauras bientôt qui je suis; depuis longtemps ce lieu est à moi, et je l'aime. Quant à toi, une fois parvenu à l'empire, élève-moi ici un temple où je vienne de temps en temps et où je me montre empressée à exaucer les vœux qui m'y seront adressés et à répandre mes largesses sur tous ceux qui m'y prieront avec confiance et dévotion. Il n'y a rien qui ne doive céder ici à ma puissance, rien qui puisse faire ici obstacle à ma volonté, rien enfin qui ne doive sur-le-champ reconnaître ici mon empire, quand même ce serait le prince des démons, quand

même ce serait encore la plus incurable de toutes les maladies. Je n'exige qu'une chose : c'est que la demande de secours me soit faite comme il convient et avec piété. »

Léon, tout hors de lui, tant il éprouvait de joie, traversa le taillis, puisa et prit d'une main de l'eau ; de l'autre, de la vase, et il courut à son aveugle qui déjà ne sentait plus ni ses maux, ni ses besoins ; car il était presque mort. Il lui frotta les yeux avec la boue comme autrefois le Sauveur l'avait fait à l'aveugle-né ; puis il lui versa dans la bouche quelques gouttes d'eau, qui soudain le rappelèrent à la vie.

« Et voilà, s'écrie l'auteur qui rapporte ce fait, ô Marie ! Mère de Dieu, voilà que, sur-le-champ, éclate votre puissance, et qu'un peu d'eau et de boue devient pour cet aveugle ce que Siloë fut pour celui de l'Évangile ; car il fut guéri à l'instant ; sa cécité disparut et il sortit de la nuit dans laquelle il avait été plongé pendant de bien nombreuses et bien tristes années ! »

Peu de temps après, Léon, ayant été, comme la sainte Vierge le lui avait prédit, élevé à l'empire, se reconnut redevable à la Mère de Dieu de son élévation, lui rendit de publiques et solennelles actions de grâces, fit nettoyer le lieu où elle lui avait parlé, en fit arracher le bois, enlever avec soin toute la vase et creuser la place de l'eau. Une belle muraille l'environna, et au-dessus s'éleva un temple magnifique.

Nicéphore décrit ensuite ce remarquable édifice, et il ajoute qu'il a lui-même écrit un livre des miracles opérés en cet endroit par la très sainte Vierge.

Poiré dit formellement qu'elle se fit voir à Léon et à l'aveugle guéri. Mais Nicéphore ne parle nullement d'apparition.

O Marie, je ne suis pas digne de vous voir de mes yeux impurs dans l'éclat de votre beauté. Faites-moi seulement, comme à Léon, entendre votre douce voix, *fac me audire vocem tuam*; et mon bonheur ne sera surpassé que par celui des bienheureux qui vous contemplent dans le ciel vous et Jésus le fruit divin de vos chastes entrailles (1)!

XIV

Apparition à Cosmiane.

Mère de Celui qui est la vérité incarnée, Marie ne peut naturellement sympathiser avec l'erreur; Mère de l'Époux divin dont la robe est sans couture, Marie ne peut pactiser avec l'hérésie qui déchire et met en lambeaux cette robe mystique. Aussi la regarde-t-on comme l'adversaire née de toute secte dont les dogmes diffèrent de la foi de l'Église, et plusieurs saints la nomment *le marteau qui brise l'erreur*. Rappelons ici que la liturgie catholique lui

(1) Niceph. lib. 45, c. 25. Chron. S3. Deip., p. 65. Negot. sæcul. M., p. 79. Poiré, Tripl. cour., t. 3, p. 27.

attribue la ruine et l'anéantissement de toutes les hérésies qui ont jamais germé dans le champ du père de famille. Innombrables sont les âmes qu'elle a, dans la suite des siècles, enlevées au prince des ténèbres et appelées ou rendues à la lumière d'une pure et céleste doctrine. La noble Cosmiane, épouse de Germain Patricius, fut une de ces brebis que Marie arracha au loup, une de ces victimes qu'elle ravit à l'enfer.

Cette femme, qui vivait au commencement du sixième siècle, avait embrassé l'hérésie de Severius Acéphale. Cependant, une nuit de Pâques, la pensée lui vint d'aller seule adorer N. S. J.-C. à son sacré tombeau. Elle se dirigea donc avec une grande piété vers le lieu saint ; et déjà ses pieds en touchaient le seuil, quand tout à coup la Mère de Dieu lui apparut visiblement. Quelques saintes femmes l'accompagnaient et lui faisaient cortège. Se plaçant en face de Cosmiane et lui fermant le passage, elle lui dit : « Comment, n'étant point des nôtres, prétendez-vous entrer ici ? » et elle continuait à lui défendre l'entrée de la maison de prières. « Non, non, répétait-elle aux femmes de sa suite, non, elle n'entrera pas puisqu'elle n'est pas des nôtres. » Cosmiane insistait pour qu'on lui permit d'entrer. La sainte Vierge lui dit : « Femme, vous n'entrerez pas que vous ne soyez unie de communion avec nous. » A ces mots Cosmiane, ayant reconnu que l'erreur qu'elle professait

était l'empêchement qui lui fermait l'entrée du temple, que la secte à laquelle elle s'était attachée était le seul obstacle à ses pieux désirs, et qu'il ne serait levé qu'autant qu'elle rentrerait dans le sein de l'Eglise, fit venir un diacre, le pria de lui donner le précieux sang de J.-C. ; et, ayant communiqué sous l'espèce du pain et du vin (ce que ne faisait pas sa secte), elle entra sans difficulté et put aller jusqu'au sépulcre adorer et prier le Dieu mort et ressuscité pour le salut du genre humain.

O Marie, grâce à Dieu et à vous par les mains de laquelle tout don précieux nous vient du ciel, grâce à Dieu et à vous, j'ai le bonheur de pouvoir dire après et comme le grand Apôtre que *j'ai gardé la foi* de l'Eglise, ma mère. Puissé-je la garder toujours sans mélange d'erreur ! puisse-je *être toujours des vôtres* ! puisse-je ne jamais quitter un tronc plein de sève et de vie pour m'attacher à des branches deux fois mortes ! puisse-je ne jamais cesser de m'abreuver à une source pure et limpide comme le cristal, pour aller à des citernes fangeuses ! Que si j'avais ce malheur, soyez-moi bonne, ô Marie, comme vous le fûtes à Cosmiane, et faites-moi rentrer dans le troupeau de J.-C., dans le bercail de Pierre et dans votre famille à vous comme vous y avez rappelé l'épouse de Patricius (1).

(1) Sophronius, *Pratum spiritale*, c. 48. Baronius, t. 6, ad annum 513. Chron. SS. Deip. 74. Negot. Sæcul. M. 82.

XV

Apparition à Théophile, économe de l'église d'Adana.

Il y a peu de livres rapportant les bontés merveilleuses de Marie et les actes les plus signalés de sa tendresse maternelle, où ne se trouve le fait que nous allons raconter.

Il a été transmis à la postérité par Eustachius, patriarche de Constantinople, et qui en a été non-seulement le contemporain, mais même le témoin oculaire, au dire de saint Liguori. Saint Pierre Damien, saint Bernard, Fulbert de Chartres, saint Bonaventure l'ont cru et mentionné dans leurs ouvrages. Métaphraste, Surius, Sigebert, Delrio, Vincent de Beauvais, saint Antonin, Canisius, les PP. Courcier et Gonon parmi les auteurs anciens en ont aussi parlé. Et parmi les modernes, on le trouve dans saint Liguori, Lalomia, d'Argentan, Menghi-d'Arville, et dans presque tous les ouvrages faits pour le mois de Marie. Aussi est-il très connu de tous les enfants de cette Vierge.

Pourtant nous n'hésitons pas à le reproduire encore ici, d'abord parce qu'il est un des plus beaux traits de la clémence de Marie et qu'il forme une des plus belles pages des annales de sa puissance, et ensuite parce qu'il est cité par des autorités aussi nombreuses que vénérables. Puis notre but est qu'il serve à relever le courage et à ranimer la confiance de toute âme

qui aurait eu le malheur de s'abandonner, soit d'une manière, soit d'une autre, à l'esprit de malice, et de faire voir à cette âme que Marie peut la sauver comme elle sauva Théophile.

Ce Théophile était économe ou intendant de l'église d'Adanas dans la Cilicie mineure. Sa vertu était telle, et son mérite si bien connu, qu'à la mort de son évêque le peuple tout entier le demanda pour successeur du prélat décédé. Mais Théophile refusa constamment cet honneur, préférant un rang modeste à une élévation dangereuse et pleine de périls. Cependant Dieu permet que ses enfants soient éprouvés. Théophile le fut ; car, accusé par des envieux (la vertu et le mérite en font toujours) auprès de l'évêque dont il avait humblement refusé le siège, il se vit dépossédé de toutes ses dignités, dépouillé même du sacerdoce et réduit à la condition et au rang de simple laïque. Son humilité ne fut pas à la hauteur de cette épreuve ; faible roseau, il succomba à la tentation ; la tempête le renversa ; l'orgueil et la vengeance entrèrent dans son cœur ; et, écoutant leurs pernicious et perfides conseils, il alla trouver un juif qui passait pour magicien, lui conta ses chagrins, et lui demanda un moyen de se venger de ses ennemis, de prouver son innocence, de recouvrer son honneur et de reconquérir son poste : inspiré par le démon dont il était l'agent, le magicien répondit qu'il était en état de répondre à ses

vœux et de le satisfaire ; mais à une condition : c'était que Théophile renierait positivement et par écrit Jésus-Christ et sa sainte Mère. Cette proposition fit d'abord frémir Théophile ; tout sentiment religieux n'était pas encore éteint dans cette âme ulcérée. Il y eut un moment de lutte violente et terrible entre sa conscience et la passion, entre la foi et la haine, entre la grâce et la nature ; mais celle-ci l'emporta , et Théophile donna un acte d'abjuration rédigé en bonne forme et signé de son sang. Quelques jours s'écoulèrent à peine, qu'il fut reconnu innocent et réhabilité dans toutes ses fonctions. Mais son affreux reniement lui pesa alors sur le cœur comme un poids écrasant. Le remords lui fit sentir ses aiguillons déchirants ; la pensée du fatal billet qu'il avait délivré en témoignage de son parjure devint alors pour lui un horrible cauchemar. Cette pensée l'obsédait et le poursuivait partout ; pour lui plus de paix, plus de repos ni jour ni nuit. Dans ces angoisses mortelles il eut recours à celle que l'Eglise nomme le *refuge assuré des pécheurs* ; il courut à un de ses temples , se prosterna sur le pavé devant une de ses images, arrosant la terre de ses larmes et remplissant le lieu saint de ses sanglots et de ses plaintes. Quarante jours et quarante nuits le virent dans cet état qui touchait de pitié tous ceux qui venaient prier dans cette même église. Cependant , au bout de ce temps , la Mère de Dieu lui apparut dans l'ombre et le silence

d'une nuit, lui reprocha son crime afin de lui en imprimer une horreur encore plus vive ; puis elle lui promit de retirer des mains de Satan le malheureux billet. Elle tint parole. Théophile, encouragé dans sa pénitence et fortifié dans son espoir, continua à jeûner, à prier et à pleurer. Deux ou trois jours après, la Mère de miséricorde lui apparut de nouveau, l'assura de son pardon, l'exhorta à pleurer son péché jusqu'à la mort et lui promit qu'après cette vie il aurait, dans l'éternel bercail du Christ, la paix qu'y trouve toute brebis momentanément infidèle dans ses jours de la terre, mais que le bon pasteur a rapportée sur ses épaules. La confiance et l'espérance rentrèrent dans l'âme de Théophile ; et à peu de temps de là, un matin, en s'éveillant, il trouva la cédule impie posée sur sa poitrine. Dire sa joie est impossible. Comme c'était un dimanche, il courut à la cathédrale. Déjà le peuple y était ; l'évêque y officiait avec tout son clergé. Théophile fend la foule, arrive jusqu'au pied de l'autel, se prosterne devant l'évêque, avoue publiquement sa faute, raconte tout ce qui s'est passé, bénit Dieu et Marie, et prie toute l'assemblée de les bénir pour lui. L'évêque prit ensuite la parole et profita de cette circonstance pour exhorter son peuple à la fidélité à Dieu et à la confiance en Marie ; puis, ayant absous Théophile, il continua le sacrifice, et, à la fin, il communia de sa main l'intendant, qui fut tellement pénétré de bonheur et de gratitude, que,

succombant sous le poids de tant d'émotions diverses, il fut pris d'une fièvre violente qui l'enleva en quelques jours et lui ouvrit l'entrée du ciel (1).

Faisant allusion à ce trait, saint Bernard, dans son *Panegyrique* ou *Éloge et prière*, dit à l'auguste Mère de Dieu : « Vous ne dédaignez pas, vous ne » repoussez pas un pécheur quelque lépreux, quel- » que hideux qu'il soit, du moment où il crie vers » vous, du moment où son cœur repentant vous in- » voque. Votre main maternelle et bonne s'étend » pour le tirer de l'abîme du désespoir. Vous lui » versez dans l'âme le baume de l'espérance ; vous le » pressez sur votre sein ; vous le réchauffez dans vos » bras, et vous ne le quittez qu'après l'avoir récon- » cilié avec le Juge redoutable. Ce fameux économe » de l'Eglise d'Adanas, Théophile, que vous avez » rendu à la vie de la grâce, est une des preuves » les plus frappantes de cette indulgente bonté qui

(1) S. Petrus Damian. Sermon. 4. De Nativit. B. M. Bernard. in sermon. Panegyric. seu deprecatur ad B. V. M. Bonaventura in Speculo Lect. 8. Vincentius Bellovacensis, lib. 21 Speculi historialis, cap. 70. Antoninus 4 parte, Titul. 15. Canisius, lib. 5. Marialis cap. 20. Metaphrast. apud Surium, t. 4, in mense Februar. Sigebert in Chron. Delrio, lib. 3. Disq. Mag. q. 7. Sect. 1. Liguori, Pouvoir de Marie p. 124. Negot. sæcul. M., p. 83. Chron. SS. Deip., p. 79. Calendr. de la Vierge, p. 36. Le P. d'Argentan, t. 3, p. 333 et suiv. Menghi-d'Arville, Ann. de Marie. Le P. Lalomia, Mois de Marie. Fulbert. Carnot. Sermon. 4. De Nativit. B. Mariæ.

» vous caractérise. » *Tu peccatorem quantumlibet fœtidum non horres, non despicias; si ad Te suspiraverit, tuumque interventum pœnitenti corde flagitaverit, Tu illum a desperationis barathro piâ manu retrahis, spei medicamen aspiras, foves, nec deseris, quousque horrendo Judici miserum reconcilies. Famosum hujus tuæ benignitatis testimonium est per Te restauratus gratiæ Theophilus.*

XVI

Apparition à un enfant juif.

Les auteurs qui ont recueilli ces faits et gestes merveilleux de la puissance de Marie, mettent en l'an 352 le prodige étonnant que nous allons raconter.

Les incrédules qui rejettent sans exception tous les miracles, et les esprits qui, sans pousser aussi loin le délire, n'ont qu'une demi-foi, tous ceux qui croient pouvoir dire au Créateur de toutes choses : « Vous ferez tel prodige, mais vous ne ferez pas tel » autre; il vous sera permis de renverser telle et » telle loi de l'univers, mais vous respecterez telle » autre; vos œuvres vous obéiront en telles et telles » circonstances, mais elles seront au-dessus de vous » dans tel et tel autre cas. » Tous ceux qui s'arrogent le droit d'assigner des limites à la puissance de Dieu et de lui dire, comme lui-même le dit aux flots

de l'océan : « Vous irez jusque-là ; mais là, vous vous arrêterez ; » tous ceux-là ne croiront pas le récit que nous allons faire ; ils le rejetteront comme un conte, fruit des siècles d'ignorance et de superstition, et ils le relégueront parmi ce qu'ils appellent les pieuses fables de nos pères.

Pour nous, nous n'hésitons pas à le consigner ici, parce que des auteurs graves lui ont donné, avant nous, place dans leurs écrits. Évagre, qui vivait au milieu du sixième siècle et par conséquent à l'époque où arriva ce fait, le raconte dans son *Histoire ecclésiastique*, et Évagre fut un des écrivains les plus distingués de son temps. Surnommé *le Scholastique*, il avait brillé d'un assez vif éclat dans le barreau d'Antioche, et il devint ensuite questeur et garde des dépêches du préfet. « Son histoire, dit un critique, est appuyée ordinairement sur les actes originaux et les historiens du temps. » Le savant Baronius a aussi consigné ce miracle éclatant dans ses doctes *Annales*.

A l'époque où Menna était assis sur le siège patriarchal de Constantinople, c'était encore un usage déjà ancien dans cette église de distribuer aux petits enfants qui fréquentaient les écoles, les morceaux ou fragments précieux du pain eucharistique, c'est-à-dire du corps très pur et très saint de J.-C., alors qu'il en restait une certaine quantité après la communion des fidèles adultes. Aussi les écoliers étaient-

ils fort exacts à se présenter à heure fixe au lieu où se faisait cette distribution ; car ils étaient avides de manger ces restes sacrés.

Mais il arriva un jour qu'un enfant dont le père était juif de religion et verrier de profession, se trouvant à aller en classe avec ses autres camarades catholiques, alla aussi avec eux , au sortir de la classe, à la distribution, et reçut comme eux une part du pain sanctifié.

Mais comme il rentra, ce jour-là, plus tard que de coutume, à la maison paternelle , on lui en demanda la cause, et il fut forcé de la dire. A ce récit, son père, n'écoulant que sa colère et étouffant en lui les sentiments de la nature, saisit son enfant et le jeta dans le fourneau où il fabriquait son verre. La mère était absente au moment où fut commis cet acte de barbarie. Ne voyant donc plus son fils et ne sachant aucunement ce qu'il était devenu , elle se mit à parcourir toutes les rues de la ville, demandant à tous ceux qu'elle rencontrait des nouvelles de son cher enfant et priant Dieu avec sanglots de le lui faire retrouver. Vains efforts ! cris et recherches inutiles ! Trois jours entiers, longs pour son cœur comme trois siècles, la virent dans un cruel état , et pas un de ces jours ne vint lui apporter l'ombre d'un renseignement. Brisée par la fatigue, par la douleur et plus encore par l'insuccès de toutes ses démarches, elle était restée chez elle le quatrième jour après la disparition de son en-

fant bienaimé. Mais elle n'avait pas pleuré toutes ses larmes ; et si elle ne remplissait plus de ses cris déchirants les rues de la cité, elle en remplissait sa maison. Dans une des crises de sa douleur, elle alla se placer pour pleurer tout à son aise devant la porte de l'endroit où travaillait son mari, qui alors était sorti ; et là, donnant un libre cours à ses sanglots et à ses larmes, elle se mit à prononcer, au milieu de ses plaintes, le nom de son enfant chéri. A peine ce doux nom était-il sorti de sa bouche, que, soudain, du fond du fourneau, l'enfant répondit clairement à la voix de sa mère ; celle-ci, ivre de joie et transportée de bonheur en entendant son enfant, ne se donne pas le temps d'aller chercher la clef, la tendresse décuple ses forces, elle brise et enfonce d'un seul coup la porte de l'atelier, et, d'un bond, elle se trouve à l'orifice du fourneau. Alors, ô surprise ! ô effroi ! ô merveille ! elle voit dans ce fourneau-là même son enfant sain et sauf, son enfant plein de vie au milieu des charbons allumés tout autour de lui !... — « Comment, ô cher enfant, comment, lui crie sa mère, peux-tu donc vivre ainsi et n'être ni brûlé ni mort de faim depuis trois jours. — Chère mère, répond l'enfant, à peine ai-je été jeté dans ce four embrasé, que j'ai vu une belle dame couverte d'un manteau de pourpre approcher de moi, me toucher et me rendre invulnérable. A dater de ce moment, le feu ne m'a fait aucun mal, et plusieurs fois depuis, la même

dame est venue me voir, m'apportant toujours de l'eau pour éteindre le feu et des vivres pour apaiser ma faim. » Cette dame c'était la Mère de Dieu, reine du ciel et de la terre.

L'empereur Justinien ayant eu connaissance de cet événement, ordonna qu'on instruisit et que l'on baptisât dans la foi catholique la mère et l'enfant. Quant au père, sur le refus qu'il fit de recevoir le baptême, il subit la peine capitale qu'il avait méritée par sa barbare cruauté (1).

Tel est le récit d'Évagre.

On dit qu'un fait semblable arriva dans la ville de Bourges, en 546. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y avait dans cette ville (et le P. Gonon dit l'avoir vue) une chapelle dédiée à la sainte Vierge, sous le titre de *Notre-Dame-du-Four-chaud*, et qui, suivant la tradition, avait été bâtie sur l'emplacement occupé auparavant par la maison du juif.

A ceux qui nieraient ce fait, sans pouvoir nous donner la preuve du contraire, nous demanderons si Dieu ne peut plus renouveler le miracle des trois

(1) Evagrius lib. 4, cap. 35. Gregorius Turon. lib. 4. De gloriâ Martyrum, cap. 10. Baronius, tom. 7, in annum 552. Negot. sæcul. M., p. 86. Chron. SS. Deip. 81. Spinellus, Tract. de Templis, n. 66. Balinghem ac Vincentius, Charron in Calendario Virginis, 8 Aprilis. Poiræus in Triplici coronâ.

jeunes Hébreux dans la fournaise de Babylone ; nous demanderons si son bras s'est raccourci, comme parle l'Ecriture, et si, armée d'une puissance surnaturelle, Marie ne put faire en l'an de J.-C. 552, ce que Dieu fit vers l'an 538 avant l'ère de la Rédemption, en faveur d'Ananias, d'Azarias et de Misaël ; nous demanderons de nous expliquer l'origine, la cause et le nom de l'édifice dédié à Notre-Dame *du Four-chaud* ; nous demanderons d'apporter contre la tradition et l'autorité des auteurs qui rapportent ce fait, des pièces qui prouvent sa fausseté. Un poète n'a-t-il pas dit : « Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. » D'où il suit que l'invraisemblable peut être quelquefois vrai, surtout quand il s'agit de prodiges surnaturels.

XVII

Apparition à Narsès, général de Justinien.

Ici ce n'est plus à un enfant que Marie apparaît ; c'est à un homme de guerre, c'est à un général en chef ; et ce n'est plus seulement pour délivrer un pauvre enfant des flammes dans lesquelles il a été précipité par un père inhumain, c'est pour sauver tout un pays, tout un empire, du pillage et de l'hérésie, c'est-à-dire de la dévastation matérielle et morale.

Depuis plus de soixante ans , l'Italie était en proie à mille vexations de la part de ces Goths qui lui firent tant de mal. Théodoric et Totila , rois de ces peuples barbares, avaient mis cette belle province dans le plus déplorable état. Cependant la piété de l'empereur Justinien désarma enfin le ciel. Ses bonnes œuvres montèrent jusqu'au trône de Dieu et obtinrent miséricorde. Marie , à laquelle ce prince était très dévoué , avait plaidé auprès de Dieu la cause de l'Italie ; elle l'avait gagnée , et avait voulu devenir la bienfaisante dispensatrice des célestes faveurs.

Il y avait alors dans les armées de l'empire un général fort distingué qui s'appelait Narsès ; il était très petit de taille et d'une constitution extrêmement délicate. Malgré cela , il était d'une valeur à toute épreuve ; et sa piété n'était pas moins grande que sa bravoure et son habileté militaire. Il était surtout si dévot à la très sainte Vierge, que jamais il ne faisait rien sans prendre son avis, et sans se mettre sous sa puissante sauvegarde. Marie, de son côté , avait pour lui tant de bonté, qu'elle lui apparut souvent, mais particulièrement à la veille des grandes batailles qu'il livra à l'ennemi. C'était Elle qui lui traçait ses plans de campagne ; Elle qui lui apprenait quelles marches il devait faire , quels chemins il devait suivre, quels pièges et quelles embûches il devait éviter, quelles positions il devait prendre, et avec

combien de troupes il devait engager l'affaire. En un mot, elle l'instruisait de tout ce qui pouvait lui assurer la victoire. Mais une des plus grandes grâces qu'elle lui ait jamais faites, fut l'assistance toute spéciale qu'elle daigna lui accorder dans cette célèbre bataille qu'il livra à Totila, dans les plaines de la Toscane, l'an 553. Tandis qu'il était, la veille, occupé à prier et à honorer sa céleste et divine protectrice, Marie se montra à lui, au dire de tous ceux qui étaient avec lui alors; elle lui donna ses instructions, et lui promit qu'elle lui donnerait elle-même, du ciel, le signal du combat et qu'elle-même aussi en dirigerait invisiblement les opérations. Elle tint parole. Narsès fut si bien inspiré, il commanda ses troupes avec tant d'habileté, que l'armée de Totila fut complètement taillée en pièces, et que le prince barbare périt lui-même dans cette défaite (1).

« Chefs d'armées, capitaines, hommes de guerre,
» s'écrie ici un pieux écrivain, vous voyez sous
» quelle égide tutélaire vous devez vous placer si vous
» voulez vaincre vous-mêmes, et faire triompher les
» peuples qui vous ont confié leur défense; vous
» voyez qu'il n'est pas, après le Seigneur des armées,

(1) Evagrius lib. 4, cap. 23. Nicephorus, lib. 7, cap. 13. Paulus Diaconus, lib. 2. De Gestis Longobardorum, cap. 3. Negot. sæcul. M., p. 86. Chronicon SS. Deip., p. 82. Baroni-
nius, t. 7. Poiræus in Tripl. coron. Tract. 3, c. 7, § 2, tom. 3,
p. 6.

» de protection plus puissante que la protection de
» celle dont l'Ecriture et l'Eglise disent de concert
» qu'elle est forte et redoutable comme une armée
» en bataille. »

XVIII

Apparition aux soldats qui assiégeaient Constantinople.

Tant que la ville du grand et immortel Constantin fut unie par les liens de la foi, de la piété et de la soumission à la ville de saint Pierre, tant que son Eglise se borna à être une fille respectueuse de l'Eglise mère et maîtresse, tant qu'elle vénéra d'un culte pieux et fervent la puissante reine des cieux que son illustre fondateur lui avait si bien appris à aimer et à honorer, après Dieu, par-dessus tout, elle reçut du ciel des faveurs extraordinaires. Mais du moment où elle eut rompu avec le centre de l'unité catholique; du moment où elle eut levé, contre la capitale de l'univers chrétien, l'étendard de l'insurrection; du moment où son patriarche eut dit : je n'obéirai pas, *non serviam*, je monterai *ascendam*, je serai le premier dans l'Eglise du Christ, ou du moins je marcherai l'égal et le rival des successeurs de Pierre, dès lors le ciel n'eut plus de relations merveilleuses et sensibles avec cette cité reine de l'Orient, et devenue infidèle et prévaricatrice. Leçon frappante pour la grande ville, qui dans les temps mo-

dernes est , au point de vue temporel et sous mille rapports, pour les contrées de l'Occident, ce que fut autrefois Byzance pour l'Asie, l'Afrique et l'Europe. Oui, ville de sainte Geneviève, souviens-toi de la cité que patrona sainte Sophie; ne l'imité pas dans son schisme, dans sa révolte, si tu ne veux pas la suivre dans sa chute et dans ses malheurs. Contente-toi du rang que Dieu t'a départi; il est certes encore assez beau et assez glorieux; contente-toi de primer par les richesses artistiques, par les sciences humaines et par mille autres choses encore, et sache toujours humilier ta royauté de la terre devant la royauté surnaturelle de Rome et devant la triple tiare de ces pontifes vénérés auxquels le Fils de Dieu a dit : *« Paissez mes agneaux; paissez aussi mes brebis; paissez tout mon troupeau. »*

Constantinople était dans cet heureux état de dépendance hiérarchique voulu par le Sauveur; après Dieu elle vénérât, d'un culte plein de ferveur, la bienheureuse Vierge, sous le patronage de laquelle Constantin l'avait placée, quand Cosroès, roi de Perse, leva dans ses Etats une puissante armée qu'il augmenta encore des troupes que lui fournirent plusieurs nations barbares qu'il souleva contre l'Empire. Il confia le commandement d'une partie de ses forces à Sarbara l'un de ses lieutenants, et l'envoya mettre le siège devant Constantinople, tandis que lui tiendrait en échec Théodore frère de l'empereur Héra-

clius , qui était alors en Perse avec une grande partie des forces de l'Empire, l'empêchant ainsi d'aller secourir la ville assiégée. Mais Cosroès avait compté sans Dieu ; et Dieu vint , par Marie , défendre Constantinople, ainsi qu'on va le voir d'après les historiens Théophane et Cédrenus , que les PP. Gonon , Le Courcier et Poiré , ont répétés dans leurs ouvrages.

Déjà, depuis dix jours, les barbares étaient devant Constantinople. Ils en battaient les remparts avec une incroyable ardeur, et leurs machines en renversaient souvent des quartiers entiers que les pauvres assiégés avaient mille peines à rétablir. Cependant leur patriarche Sergius s'épuisait en pieux efforts pour exciter son peuple à recourir à Marie ; et, pour mettre la ville sous sa protection, il fit une procession à l'entour des murailles et porta lui-même l'image de la Mère de Dieu avec les autres reliques de cette même Vierge qu'il avait fait retirer du riche sanctuaire de Notre-Dame-des-Guides. Mais, malgré tout son zèle, le courage commençait à manquer aux assiégés ; et déjà les assiégeants se croyaient maîtres de la place, lorsque, au matin du onzième jour depuis le commencement du siège, on vit une grande et belle dame sortir de l'église des Blaquernes qui était hors de la ville, mais peu éloignée des murs. Cette dame, à l'air imposant, à la démarche grave, au port de reine, n'avait pour escorte que deux eunuques. Elle traversa

tout le camp d'un air calme et assuré. Les ennemis , s'imaginant que c'était l'impératrice qui, en l'absence de son époux, allait trouver leur général pour traiter avec lui des conditions de la paix, la laissèrent librement passer. Mais, la voyant sortir du camp et franchir les tranchées , ils reconnurent leur erreur et coururent après elle pour se saisir de sa personne ; mais elle s'échappa de leurs mains et disparut comme les fantômes qui se jouent de nous dans les rêves. Les deux personnages qui l'escortaient disparurent de même. Irrités d'avoir été joués de cette sorte, les barbares s'en prirent les uns aux autres ; dans leur querelle ils en vinrent aux mains ; et, la dispute s'échauffant, ils se massacrèrent avec tant de fureur et d'acharnement que si la nuit ne fût venue mettre fin à cette boucherie, pas un seul n'eût échappé et l'armée eût été détruite entièrement. Cette division et ses suites fâcheuses obligèrent les chefs à lever le siège en toute hâte et à reprendre la mer sur laquelle les poursuivit le céleste courroux ; car une tempête s'étant élevée, presque toute leur flotte périt. Ce fut ainsi que Marie protégea la ville qui avait dès lors reçu le nom de cité de la Vierge (1).

(1) Theophanes in *Annalibus Græcorum*, anno 16 Heraclii. Paulus Diaconus, lib. 18 *Historiæ*, Cedrenus item ; Baronius, *Negot. sæcul. M.*, p. 93. *Chronicon SS. Deip.*, p. 91. Poiré , tom. 3, p. 14 et 15.

XIX

Apparition au saint abbé Théodore, devenu depuis évêque d'Anastasiopolis.

Quelques années avant le fait que nous venons de raconter, c'est-à-dire en 613, mourut un homme d'une grande vertu et d'une haute réputation de sainteté. Après avoir été un religieux fervent, humble et soumis, il était devenu abbé du monastère qu'il avait longtemps édifié dans un rang inférieur ; puis Dieu retira cette lumière de dessous le boisseau et la plaça sur le siège d'Anastasiopolis, lui donnant ainsi place parmi les princes de son peuple et l'élevant à la vue d'un plus grand nombre sur le chandelier de l'Église.

Mais avant son avènement aux honneurs de l'épiscopat, et tandis qu'il gouvernait ses frères en qualité d'abbé, Théodore avait fait bâtir tout près de son monastère une petite église qu'il dédia à la sainte Vierge. C'était là qu'il aimait à aller passer devant Dieu et aux pieds de Marie toutes les heures qu'il pouvait donner à l'exercice de la prière ; c'était là qu'il allait chercher lumière et bon conseil pour bien conduire sa maison ; c'était là qu'il allait gémir sur les péchés du monde ; là qu'il allait bénir Dieu de son amour pour les hommes et demander grâce et pardon pour leur coupable ingratitude. C'était là surtout qu'il aimait à aller confier à Marie les intérêts tant spirituels que temporels de sa communauté.

Tant de dévotion devait avoir sa récompense ; cette récompense lui arriva. Son monastère fleurit comme un champ béni du Seigneur. Il devint une oasis de paix et d'innocence. Le saint abbé monta lui-même de vertus en vertus à un degré éminent qui l'approcha des anges.

Cependant il est rare que la vertu, même la plus pure, n'ait pas ses ennemis, comme la rose a ses épines qui parfois la déchirent. Si le Christ, c'est-à-dire la sainteté incarnée, a eu ses persécuteurs, quelle vertu d'homme pourrait prétendre à n'avoir que des amis et des admirateurs ? Le saint dont nous parlons souleva contre lui (l'histoire ne dit pas comment) des haines si violentes qu'un jour il fut empoisonné sans que l'on pût savoir par qui. Il demeura trois jours entiers sans mouvement, sans connaissance et sans parole, tellement qu'on le crut mort.

Mais Marie veillait sur lui. Au bout de ces trois jours elle lui apparut en songe, lui dit la cause de son mal et lui nomma les auteurs de son empoisonnement. En même temps cette Vierge que l'Église proclame *le salut des malades*, mit dans la main de son fidèle et dévot serviteur trois pilules destinées à lui faire rendre le poison qu'il avait dans le corps. Après cela elle disparut ; le saint se réveilla de sa longue léthargie, trouva dans sa main les trois pilules miraculeuses, les prit et fut guéri. Il raconta à ceux de ses amis qui vinrent le voir la vision qu'il avait

eue ; mais jamais on ne put lui arracher le secret des noms de ses empoisonneurs , pour lesquels il pria , tout le reste de sa vie, Dieu et la sainte Vierge (1).

Tout ceci est rapporté dans la *Vie* de ce saint abbé et pontife par le prêtre Grégoire, qui fut un des disciples de Théodore ; et, pour nier ce fait , il faut accuser de mensonge ou l'histoire ou le héros.

XX

Apparition à une jeune chrétienne nommée Muse.

Cette apparition, que Gonon met en l'an 641, est, selon la remarque du P. Courcier, d'une date évidemment antérieure , puisqu'on la trouve racontée dans le quatrième livre des Dialogues de saint Grégoire pape, lequel mourut en 604.

Quoi qu'il en soit de cette observation critique, le fait dont il s'agit nous a été transmis, comme on le voit, par une autorité bien digne de respect , saint Grégoire ayant été une des gloires de la papauté et un des grands docteurs de l'Église latine. La créance à cette vision devient d'autant plus facile et d'autant plus raisonnable , que le canal par lequel l'histoire nous en est parvenue est plus pur et plus vénérable.

(1) Poiré, Triple couronne, tom. 3, p. 116. Chronicon SS. Deip., p. 89. Surius 22, Aprilis. Negot. Sæcul. M., p. 91. Vide etiam Baronium in notis martyrologii 22 Aprilis.

Muse était une jeune fille appartenant à de riches parents. Les biens du monde que J.-C. appelle une source d'iniquités, *mammona iniquitatis*, ont pour cortège des tentations que ne connaît pas la pauvreté. Aussi le Sauveur s'écrie-t-il : « Malheur à vous, riches » de la terre, car il vous est plus difficile d'entrer » dans le royaume des cieux qu'il n'est difficile à un » câble de passer par le trou fort étroit d'une aiguille. » La jeune Muse faillit faire, à son préjudice et au prix même de son salut et de son éternité, l'expérience de cette effrayante vérité. Quoique ayant été bien élevée et formée à la vertu par une éducation pieuse; quoique n'ayant sous les yeux, dans la maison paternelle, que des exemples de sagesse et des modèles de religion, néanmoins la fortune dont jouissaient ses parents commençait à l'enivrer de folles vapeurs. Elle avait bien la crainte de Dieu, l'horreur du vice, une foi vive et une tendre et filiale dévotion à la sainte Vierge. Mais la piété s'éteignait peu à peu dans son cœur; le goût pour la prière allait s'affaiblissant en elle; et, petit à petit, elle se familiarisait avec une vie tiède et lâche. De mauvaises compagnies avaient commencé, dans son âme, un travail de ruine et de destruction; des lectures dangereuses vinrent encore aider à cette œuvre de mort, que poursuivirent énergiquement des spectacles pernicioeux. Enfin, Muse marchait d'un pas rapide et effrayant vers sa perte éternelle, quand, une nuit, sa chambre fut tout à coup

illuminée d'une clarté extraordinaire, et, dans cette clarté, elle vit la Mère de Dieu qui était accompagnée d'une suite nombreuse de jeunes vierges en robes blanches et à peu près de l'âge de Muse. Leur vue et leur beauté enchantèrent celle-ci qui se sentit soudain le désir d'être incorporée à leur glorieuse compagnie ; mais un autre sentiment, celui de l'humilité, et le cri de sa conscience vinrent aussitôt lui rappeler qu'elle n'était pas digne d'entrer en pareille société. Cependant la Mère de Dieu s'approchant d'elle lui demanda avec une bonté infinie si elle n'avait pas quelque envie d'être enrôlée dans cette blanche et pure cohorte pour l'y servir, Elle, reine du ciel et de la terre. Muse ayant répondu qu'elle ne souhaitait rien tant, Marie lui ordonna seulement d'avoir des mœurs plus graves et plus austères, de rompre avec les compagnies, les lectures et les spectacles capables de la perdre, et elle lui promit que si elle suivait son conseil, elle serait au bout d'un mois admise parmi ces vierges dont elle enviait le sort, et entrerait à son service. Puis la vision disparut. Muse réfléchit devant Dieu sur cette apparition, et elle changea entièrement ; autant on l'avait vue légère, autant elle devint sérieuse ; elle acquit même, en peu de jours, une sagesse et une gravité au-dessus de son âge. Ce changement si subit étonna ses parents qui d'abord en furent enchantés, car la conduite de leur fille leur avait précédemment inspiré de vives alarmes. Ils fu-

rent donc heureux de la voir revenir dans une meilleure voie. Puis ensuite ils craignirent, car ils n'avaient pas d'autres enfants, qu'elle ne les quittât et ne renonçât au monde pour entrer dans le cloître. Aussi cherchèrent-ils un peu à diminuer sa dévotion ; mais ayant eu connaissance de la vision dont leur chère fille avait été favorisée, ils en témoignèrent leur joie et approuvèrent de tout leur cœur la conduite de leur enfant. Muse se préparait donc à entrer dans un couvent pour y servir Dieu et Marie avec plus de ferveur et de sécurité, lorsque, vingt-six ou vingt-sept jours après sa vision, elle sentit un accès de fièvre qui l'enleva en quatre jours. Ce fut alors seulement que le sens des paroles que Marie lui avait dites fut parfaitement compris ; car ce n'était pas parmi les vierges de la terre que la Mère de Dieu la voulait, c'était parmi les vierges et les anges du ciel.

On dit qu'à l'instant de sa mort la sainte Vierge apparut encore à cette enfant chérie, et au milieu du même cortège que Muse avait déjà vu. Toutes les pures épouses du Christ dont il se composait appelèrent à elles leur sœur mourante ; Marie lui tendit les bras. La malade, à ce signe, fait un mouvement énergique ; elle sort ses bras du lit comme pour se jeter dans ceux de l'auguste Reine qui daigne venir la chercher. Un éclair de bonheur brille dans son regard et illumine ses yeux ; puis, faisant un suprême effort, elle s'écrie : Me voici, ô ma Mère, me

voici ! et, en disant ces mots , elle passa de la terre au ciel (1).

XXI

Apparition à un juif.

C'est à des manuscrits que l'auteur du *Chronicon Sanctissimæ Deiparæ* emprunte le fait suivant qu'il dit avoir eu lieu en Lombardie vers l'an 640.

Un riche marchand juif fut un jour arrêté sur un grand chemin par des brigands qui, voulant le voler, l'accablèrent de coups, le couvrirent de plaies, le chargèrent de chaînes et le précipitèrent dans un cachot. Il était là, plongé dans la plus profonde douleur, et attendant sa fin prochaine, lorsqu'il lui vint en pensée de recourir à la Vierge que les chrétiens invoquent dans leurs nécessités. Il s'écria donc avec larmes : « O Dame, Reine du ciel et de la terre, » faites voir en moi, vil et immonde animal, que ce » que les chrétiens disent de vous est vrai, savoir » que vous êtes le salut du monde, la rédemption des » captifs et la libératrice des esclaves du démon. » Venez donc à mon secours. » Il passa trois jours entiers dans le lugubre lieu où on l'avait jeté ; et,

(1) S. Greg., lib. 4. Dialog. c. 14 sur 17. Bredenbach. lib. 2. Collat. sacr. c. 15. Canisius de B. Virgin. lib. 5, c. 23. Chronicon SS. Deip., p. 93. Poiré, tom. 3, p. 208. S. Liguori, Vertus de Marie, p. 152.

durant ces trois jours, il ne ferma pas l'œil et ne cessa de répéter la même prière à Marie. Cependant, à la fin, il s'endormit de lassitude ; et, pendant son sommeil, il vit une dame remarquable par sa beauté et son éclat se présenter devant lui. Elle était accompagnée de deux jeunes suivantes, dont une brisa les chaînes qui le liaient dans sa geôle. La joie le réveilla en sursaut ; et il vit avec étonnement que ses fers lui étaient effectivement ôtés ; il cherchait en lui-même quelle pouvait être la personne toute-puissante et charitable qui l'avait ainsi secouru, lorsqu'il aperçut près de lui, non plus dans le sommeil, mais étant pleinement éveillé, la Souveraine du ciel dont la splendeur éblouissante remplissait de sa clarté le noir séjour où il était. Le juif, se jetant à ses pieds, lui dit : « Je vous en prie, ô ma libératrice, dites-moi qui vous êtes ; car j'ai besoin de savoir à qui je suis redevable d'un aussi grand bienfait. » — « Je » suis, répondit l'inconnue, cette Vierge Marie que » tu as invoquée avec tant de ferveur et de larmes ; » et bien que toi et ton peuple vous nous ayez reniés » moi et mon Fils, le divin Rédempteur du monde, » cependant je veux vous rendre le bien pour le mal. » Puissé-je du moins, par le service que je viens de » te rendre, te ramener des voies de l'erreur dans » celles de la vérité ! C'est pour cela que j'ai ré- » pondu à tes cris. » A ces mots la bienheureuse Mère de Dieu disparut. Dès le lendemain matin le

juif, devenu libre, se rendit à la ville voisine, y reçut le baptême ; et, depuis, il fut fidèle à ses saints engagements (1).

Ce fut ainsi que Marie assista un de ces hommes dont la race déicide a crucifié son Fils. Mais peut-elle avoir de la haine contre ceux pour lesquels le Sauveur a versé son sang, et qu'il n'a pas exclus de son immense amour ? Non, non ; et tous les siècles avant et depuis ce juif jusqu'à Alphonse Ratisbonne, ont montré que Marie se souvient qu'elle aussi descendit d'Abraham. Et quoique son peuple ait percé son âme d'un glaive de douleur, elle n'a pas cessé de l'aimer ; elle ne cesse pas de demander, dans les hauteurs des cieux, sa conversion et son salut. Puisse-t-il enfin solliciter lui-même et mériter ce grand et ineffable bonheur !

XXII

Apparition à saint Ildefonse, archevêque de Tolède.

En nommant saint Ildefonse nous avons prononcé un nom bien doux aux lèvres, un nom bien cher à Marie et bien connu de toute la famille de cette Vierge.

En effet, saint Ildefonse fut une de ces natures d'élite qui semblent avoir une origine céleste plutôt

(1) S. Gononus, p. 95.

que terrestre, et angélique plutôt qu'humaine. La vertu, l'innocence, la candeur paraissaient innées en cette âme toute virginale et pure. Dès le berceau saint Ildefonse fut un modèle de sainteté; son enfance fut sans tache, et son adolescence aussi. Les mœurs de sa jeunesse furent irréprochables; et l'âge que tant d'autres abandonnent aux dérèglements et jettent en proie au démon, il le consacra, lui, aux exercices de la piété la plus fervente et aux études qui ornent, fortifient et développent l'intelligence. Et son but, dans ces travaux, n'était pas de briller par un vain éclat d'orgueil, mais d'acquérir des armes pour défendre la cause de Dieu et celle de Marie qu'il aimait tendrement. Aussi une des prières qu'il adressait le plus souvent à cette Vierge, Reine de son cœur et Dame de ses pensées, était celle-ci que l'Église met, dans sa Liturgie, à la bouche de tous ses enfants, quand ils l'ont saluée par l'*Ave Regina* : Daignez, daignez, Vierge sacrée, me permettre de vous louer et donnez-moi d'être fort contre vos ennemis, *dignare me laudare te, Virgo sacrata; da mihi virtutem contra hostes tuos*; « Agréez-moi, répétait souvent saint Ildefonse, agréez-moi, ô Mère de Dieu, comme le défenseur de vos augustes privilèges et comme le panégyriste de vos suprêmes grandeurs; que je vous loue par ma conduite, par mes actes et par la pureté de mes mœurs ! mais que je vous loue aussi par mes paroles, par mes discours et dans de

pieux écrits ; je vous consacre mon cœur et toutes ses affections ; mais je vous consacre aussi mon esprit et toutes ses puissances ; je vous consacre ma plume et tout ce qu'elle écrira ; ayez tout cela pour agréable , et faites que je devienne un digne champion de votre gloire , un bon soldat de votre armée , *dignare me laudare te, Virgo sacrata*. Revêtez-moi de force contre vos ennemis , qui sont aussi les miens , *da mihi virtutem contrà hostes tuos*. Que je sois invulnérable à toutes les attaques dont je serai l'objet , et à l'abri de tous les traits qu'ils lanceront contre moi ; obtenez-moi même la grâce de renverser leurs bataillons et de faire triompher de leur noire malice et de leurs odieux mensonges la cause de votre honneur et de vos prérogatives. *Da mihi virtutem contrà hostes tuos*. » Ainsi priait , le plus souvent , le pieux Ildefonse au pied des autels de Marie.

Cette prière n'alla pas se perdre dans les airs comme un vain son ; elle monta jusqu'au trône de la Vierge divine à laquelle elle s'adressait ; car celui dont les lèvres exhalèrent cet encens de l'âme devint un ange de pureté , un digne fils de la Vierge et un de ses plus nobles preux , par son ardeur à la défendre contre l'erreur , qui , de son temps , attaqua , en Espagne , le premier et le plus beau fleuron de sa couronne , sa perpétuelle virginité. Devenu , en récompense de son profond savoir , et bien plutôt encore de sa piété éminente , archevêque de Tolède ,

il lutta énergiquement, par paroles et par écrits, contre la doctrine impie d'Helvidius et de Jovinien, doctrine que plusieurs cherchaient alors à répandre et à accréditer, et contre laquelle il fit un livre remarquable, intitulé : *de la Perpétuelle virginité de Marie*.

Cette Vierge, qui, non plus que son fils, ne laisse sans récompense rien de ce qu'on fait pour elle, voulut lui en témoigner sa satisfaction d'une manière éclatante.

Un jour donc de l'Assomption, le saint pontife, s'étant levé vers le milieu de la nuit pour aller à l'église présider les matines, se dirigea, escorté de tout son clergé, vers la maison de Dieu. Mais ceux qui, à la tête du cortège, ouvrirent la porte du saint lieu furent tout à coup éblouis par l'éclat d'une vive lumière, qui remplissait l'auguste enceinte. A cette vue, ils eurent peur et prirent la fuite. Mais le digne prélat, qui pouvait dire comme l'Apôtre, je ne me sens coupable de rien, *nihil mihi conscius sum*, avança d'un pas ferme, et pénétra résolument dans l'intérieur de l'édifice. Il alla même à travers ces abondantes et merveilleuses clartés, jusqu'à la chapelle de la Vierge.

Là, de nouveaux prodiges devaient frapper ses regards, et lui prouver combien il était aimé du ciel; car, dans la chaire du haut de laquelle il avait coutume d'instruire et de bénir son peuple, était la Mère

de Dieu elle-même, toute brillante de beauté. Ayant levé les yeux plus haut, il vit autour de Marie, et au-dessus de sa royale et divine personne, toute l'abside du temple remplie d'une nuée de vierges qui chantaient en chœur des cantiques, comme on chante seulement au ciel. Fixant alors sur leur Reine un regard humble et modeste, il l'entendit lui dire :
« Continue, cher Ildefonse, bon et zélé serviteur, à
» bien faire ton devoir, et reçois de ma main, comme
» gage de ma tendre affection pour toi, une récompense
» pense que je t'apporte des trésors de mon fils. Ce
» vêtement est béni; et il t'enveloppera, il te pénétrera
» de grâce. Mais ne t'en sers que le jour de ma
» plus grande fête; et parce que, comme un sage et
» fidèle serviteur, tu as toujours eu les yeux sur
» moi, et que ma louange a toujours découlé de tes
» lèvres dans le cœur de tes ouailles, je veux que,
» dès cette vie, on sache que tu me plais; et, pour
» cela, on te verra orné de ce riche vêtement dont
» je te gratifie; et dans l'éternité, tu partageras la
» gloire et le bonheur des élus. » Ce disant, elle disparut
avec toutes les vierges dont elle était accompagnée. La lumière étincelante dont l'église était remplie, disparut en même temps.

Cette apparition laissa le vénérable prélat d'autant plus certain de son éternelle béatitude, qu'il venait d'en recevoir l'assurance d'une source plus digne de foi.

On voit encore, dit-on , dans le magnifique trésor de la cathédrale de Tolède , la chasuble , et , selon d'autres , l'aube que la sainte Vierge donna en cette circonstance au défenseur de sa perpétuelle virginité. L'étoffe ou le tissu en est d'une blancheur et d'un travail admirables. Jamais archevêque de Tolède n'osa depuis , si l'on en croit quelques historiens , s'asseoir dans la chaire qu'occupa alors la mère de Dieu. Le seul Sigebert , disent les mêmes légendaires , eut cette témérité , et il en fut puni , car il fut chassé de son siège et envoyé en exil.

Cette apparition est un fait si authentique et si certain , que le pape Grégoire XIII a approuvé un office commémoratif de cette *descente* de la Vierge dans l'église de Tolède , qui célèbre cet événement si glorieux pour elle et pour un de ses pontifes , le 24 janvier , jour où saint Ildefonse reçoit un culte public dans tout l'univers chrétien (1).

XXIII

: Apparition à saint Bonit , évêque de Clermont.

A environ un demi-siècle de là , au commence-

(1) Chron. SS. Deip., p. 96. Surius, tom. 6, 23 Jan. Trithem. in lib. Descript. Eccles. in Hildefons. Canisius, lib. 5, c. 20. Baron. Annal. tom. 8, ann. 657. Poiré 2, 574. D'Argentan, 3, 337. Letourneur, Mois de Marie, p. 49. Calend. de la V., p. 27. Negot. Sæcul. M., p. 97. Mariana Hist. Hispan. lib. 6, cap. 11, Adam. 657.

ment , par conséquent , du septième siècle , un prodige à peu près pareil à celui que nous venons de décrire eut lieu dans la pieuse Auvergne , en faveur de saint Bonit , évêque de Clermont.

Les esprits qui se refusèrent à croire ce que nous venons de dire de l'apparition merveilleuse de Marie à saint Ildefonse et du présent qu'elle lui fit , ne croiront pas davantage la vision non moins étonnante que nous allons raconter ; et , au contraire , quiconque ajoutera foi à la vision miraculeuse et au présent surnaturel dont fut favorisé le saint archevêque de Tolède , n'aura pas de peine à croire ce que nous allons dire de saint Bonit d'Auvergne.

Voici comment Surius raconte cet événement , d'après le témoignage (qu'on remarque bien ceci) de deux évêques de Clermont , successeurs de saint Bonit et historiens de sa vie.

Saint Bonit avait fait les plus sublimes efforts pour arriver à aimer de tout son cœur , de toute son âme et de toutes ses forces Jésus-Christ et la Vierge , sa bienheureuse mère ; et il s'était élevé bien haut dans la perfection , dans la charité envers Dieu et dans la dévotion envers l'auguste Reine du ciel. Aussi sa place était-elle belle dans le cœur de Jésus et dans celui de Marie , comme le fait suivant va en donner la preuve.

Un jour , ce pontife entra avec la foule , et sans distinction aucune , dans une église dédiée à l'archange

saint Michel ; et, pour y être plus tranquille , plus calme et plus recueilli , il s'y blottit dans un coin sombre et obscur, où personne ne pouvait le voir, à moins d'être tout près de lui. Après l'office chacun sortit , mais le pieux prélat ne quitta point sa place ; son âme et sa conversation étaient alors au ciel. Cependant , comme c'était le soir, les portiers ou gardiens de l'église firent leur ronde , comme de coutume , dans l'intérieur du temple , avant d'en fermer les portes ; mais n'étant point allés jusqu'à l'endroit où saint Bonit était en oraison , ils ne l'aperçurent pas. Au bruit de leurs pas et de leurs lourdes clefs , le saint sortit de son extase ; toutefois il se garda bien de faire le moindre mouvement qui aurait pu trahir et révéler sa présence ; il était trop heureux de pouvoir seul à seul et sans témoins répandre son âme devant Dieu. Les gardiens fermèrent donc les portes. Saint Bonit , plein de joie de pouvoir alors donner un libre cours à sa piété , se prosterna tout de son long sur le pavé du temple , et il l'arrosa de ses pleurs. Mais à peine était-il dans cette humble posture, qu'il entendit tout à coup venir et descendre du ciel des sons pleins d'harmonie. Il vit, en même temps, une clarté toute céleste remplir l'enceinte sacrée , et, au milieu de cette lumière, entrer une multitude de personnages tels que la foi nous peint les bienheureux. C'étaient en effet des légions d'anges et de saints , qui faisaient cor-

tége à leur Reine , mère de J. C. , laquelle parut à leur suite, assise sur un trône porté par des séraphins , et semblable à une souveraine que précède et qu'accompagne une nombreuse garde d'honneur. Or tous ces anges et tous ces saints chantèrent de pieux cantiques à la gloire de Dieu et à la louange de Marie ; cette Vierge elle-même s'associa à ces hymnes sacrés quand ils avaient pour objet son adorable Fils. Tous ces êtres immortels suivirent la grande nef ; et , lorsqu'ils furent arrivés au bas du maître-autel , il fut demandé à quelques-uns lequel d'entre eux dirait la messe. Alors la bienheureuse Vierge prit la parole et dit : « Voici ici Bonit , mon fidèle serviteur et prélat vraiment *bon* ; il est digne de remplir cette sainte fonction ; qu'on aille le chercher. »

A ces mots qu'il entendit, l'humble pontife eut peur, et il chercha à se cacher encore davantage. On dit même que la pierre du mur ou du pilier céda comme eût cédé l'air au mouvement qu'il fit alors pour cela et qu'elle en garde encore l'empreinte qu'on montre aux étrangers , et qui atteste ce miracle. Quelques-uns donc des bienheureux, obéissant à l'ordre que venait de donner Marie, se détachèrent des autres, et allèrent vers le saint évêque qu'ils trouvèrent tout tremblant. L'ayant pris par la main, ils l'amènèrent au chœur. Là , les saints le revêtirent d'ornements pontificaux, puis il commença la messe ayant pour assistants des êtres glorifiés qui assistent

Dieu même sur le trône de ses grandeurs. Quand la messe fut finie, la sainte Vierge, en se retirant, laissa au célébrant un magnifique ornement.

Ce fait, dit le pieux auteur du *Chronicon Deiparæ*, ce fait est très connu de tous les peuples de l'Auvergne et surtout des habitants de la ville de Clermont, qui a gardé, poursuit Gonon, jusqu'à ce jour cette précieuse relique et qui la montre avec un noble et légitime orgueil aux voyageurs qui visitent le remarquable trésor de son antique basilique, dédiée à Notre Dame. On ajoute que nul ne peut dire de quelle matière est ce vêtement et quel en est le tissu. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette étoffe est d'une blancheur, d'une finesse, d'une délicatesse et d'une légèreté dont rien n'approche (1).

XXIV

Apparition à saint Egwin, évêque de Worcester.

C'est maintenant un prélat anglais que nous allons voir l'objet des attentions bienveillantes et maternelles de Marie.

Saint Egwin, qui était issu du sang des rois de Mercie, était bien moins noble encore par cette origine terrestre que par sa sainteté et par le culte fer-

(1) *Chronicon SS. Deip.*, p. 100. *Negot. sæcul. M.*, p. 100. *Jn S. Boniti vitâ ab Illivio et Gallo, Episcopis Arvernensibus*, apud Surium 15 Januar., tom. 1. *Poiræus in Tripl. coron.*, t. 3, p. 90.

vent que rendit à la Mère de Dieu ce digne émule des deux pontifes Ildefonse et Bonit.

Modèle de son troupeau qu'il gouvernait en père, il brillait aux yeux de tous par ses éminentes vertus ; et , à l'exemple de saint Paul , il était pour toutes ses ouailles *la bonne odeur de Jésus-Christ*. Tout en lui portait au bien , et il suffisait de le voir pour se sentir le besoin et le violent désir de plaire à Dieu et de marcher dans les sentiers de la justice. Non content d'avoir fait de sa demeure épiscopale une espèce de monastère où , à la tête de quelques prêtres et de quelques lévites plus pieux que les autres , il s'exerçait à avancer davantage dans les voies du salut , de temps en temps il quittait cet asile, qu'on aurait pu appeler angélique, tant la piété y régnait, pour s'enfoncer dans le désert et y faire, sous le regard et en présence de Dieu seul, une retraite plus ou moins longue , selon que le lui permettaient les affaires de son église qu'il ne négligeait jamais.

Un jour donc qu'il était dans sa chère solitude , loin du tumulte des villes et de l'agitation du siècle, tout au ciel et tout à Dieu , jeûnant et priant sans cesse , mortifiant en lui la chair, pour y vivifier l'esprit , Marie lui apparut avec un cortège de vierges , qui l'escortaient comme de nobles et riches dames d'honneur accompagnent leur reine. L'auguste impératrice du ciel tenait d'une main un livre et de l'autre une croix , et , avec ce dernier et vénérable

objet, elle bénit le pieux pontife, devenu là, par ses rigueurs et ses macérations, le rival des Antoine, des Pacôme et des Hilarion.

Dire quelle augmentation de grâce, de ferveur et de zèle cette bénédiction procura au saint évêque n'est pas chose possible. On le vit, aussitôt après, par les nouveaux et vraiment extraordinaires progrès qu'il fit dans le détachement des choses de la terre. Bientôt ce ne fut plus un homme, ce fut un ange emprisonné dans un corps fragile et mortel ; et comme le papillon qui, au sortir de l'hiver, se débarrasse de sa coque informe et sans beauté pour s'élancer, fleur ailée, dans les plaines de l'air et dans les régions azurées de l'infini, ainsi l'âme de saint Egwin ne sortit de sa vile et grossière prison de boue que pour s'envoler, heureuse et libre, vers les demeures resplendissantes où Dieu est vu face à face dans tout l'éclat de sa gloire.

Mais, avant de quitter ce triste séjour de deuil, voulant perpétuer le souvenir de la visite que la Mère de Dieu avait daigné lui faire et consacrer le lieu de cette apparition, le saint pontife, aidé en cela par Kenred, roi de Mercie, fit bâtir là un monastère, qu'il dédia à la Vierge, et où il appela des enfants de saint Benoît. Et telle est l'origine de l'abbaye d'Everham (1).

(1) *Negot. sæcul. M.*, p. 100. *Chronicon SS. Deip.*, p. 106.

Hélas ! ce monument de la piété de saint Egwin a disparu avec le culte et avec la pieuse famille qu'il devait éterniser dans ces contrées alors si orthodoxes et si pieuses, et devenues depuis languissantes et mortes comme des branches séparées du tronc et entièrement privées de la sève qui est leur vie. L'hérésie a banni de ces pays infidèles le règne de Marie, y a détruit ses temples, renversé ses autels, mutilé ses images et aboli ses fêtes ! Anglais restés fidèles aux saintes croyances de vos pères et attachés toujours, malgré les efforts de l'enfer, au giron de cette Eglise qui est née du cœur de Jésus, ah ! rappelez, rappelez dans votre île que la nuit de l'hérésie enveloppe d'un nuage bien plus épais et bien plus mal-faisant que les brouillards du plus beau et du plus large de vos fleuves n'enveloppent la première de vos villes, rappelez, rappelez l'auguste Mère du Christ. Criez-lui, criez-lui comme les filles de Sion à l'épouse du sacré cantique : « Revenez, revenez, belle » et noble Sulamite, reine de l'empyrée, dominatrice » des anges et de tous les élus, source et modèle des » vertus ; revenez, revenez afin que nous vous re-

Voir aussi la vie de saint Egwin dans Capgrave ; les Annales de Worcester dans la Britannia sacra de Wharton ; Guillaume de Malmesbury, lib. 4, de Pontif. Angl. L'Histoire des Abbayes par M. Brown Willis, t. 1, p. 90, et l'Histoire de la cathédrale de Worcester, par M. Thomas. Balinghem in Calendario B. Vir. 30 decemb.

» voyions, *revertere, revertere, Sulamitis, ut intueamur*
» *te*. Revenez et ramenez-nous l'antique foi de nos
» aïeux, leurs délicieuses espérances et leur charité
» vive et pure : ramenez-nous aussi votre culte si
» doux, vos fêtes si suaves. Qu'il nous soit donné
» de voir se relever vos royales et somptueuses ba-
» siliques d'autrefois, vos élégantes chapelles et vos
» autels si doux, si bienfaisants à l'âme. Qu'il
» nous soit donné de revoir flotter votre bannière
» au-dessus de nos vierges ! Revenez parmi nous pour
» couvrir de votre aile le berceau de l'enfance, les
» cheveux blancs du vieillard et la tombe des morts.
» Revenez pour être encore, en faveur de notre na-
» tion, l'avocate des pécheurs, la guérison des ma-
» lades et la consolation des cœurs brisés par la dou-
» leur. Oui, encore une fois, revenez, revenez afin
» que nous puissions vous voir et vous contempler
» comme vous ont vue dès ici-bas quelques-uns de
» nos pères dans les beaux jours de leur union avec
» l'Eglise-mère, centre et colonne de vérité, *rever-*
» *tere, Sulamitis, revertere, revertere ut intueamur*
» *te*. Revenez, revenez régner au milieu de nous,
» vous et Jésus-Christ, votre fils, *dominare in medio*
» *nostrî, tu et Filius tuus.* »

XXV

Apparition à la mère de saint Étienne le Jeune

Depuis Elcana et Anne, père et mère de Samuel, bien des parents ont dû à leur foi, à leur piété, à leurs prières des enfants que, sans cela, ils n'auraient jamais eus. La grâce et la puissance de Dieu ont fécondé bien des entrailles que la seule nature aurait laissées stériles. Bien des mères ont pu dire, dans un sens encore plus rigoureux qu'Ève ne le dit à la naissance de l'ainé de ses fils : Je suis mère par la grâce de Dieu, et c'est à Dieu que je dois le fruit qui naît de mon sein, *possedi hominem per Deum*.

Aussi la vraie doctrine enseigne-t-elle que c'est Dieu qui est l'auteur de la vie et qu'il la donne quand il lui plaît. Avoir, par le mariage, une postérité, tel est le but, telle est la fin que se proposent les époux ; c'est là un de leurs premiers vœux. Mais quand ce bonheur leur manque, quand la précieuse couronne de la fécondité ne vient point ceindre et orner le front de la jeune épouse, alors la tristesse s'empare du cœur des deux époux. Ils peuvent croire que Dieu ne bénit pas leur alliance ; ils ne revivent pas dans des héritiers de leur nom, un autre sang que le leur possédera leurs biens ; et ils n'auront à leur chevet de mort ni un fils ni une fille pour leur fermer les yeux. Aussi quand des époux privés de rejetons di-

rects souffrent vivement de ce malheur et en désirent la fin , leur seule ressource est en Dieu et dans les œuvres capables de nous le rendre propice. C'est ce qu'avaient fort bien compris Elcana et son épouse ; c'est ce que comprirent de même les religieux parents de saint Étienne le Jeune.

Depuis longtemps déjà le mariage les unissait , et ils n'avaient pas d'enfants mâles. Pourtant ils en désiraient un avec une grande ardeur. Éminemment pieux, ils firent à Dieu de vives instances pour obtenir de lui cette insigne faveur. Mais il y a des grâces que Dieu ne veut accorder que par l'entremise de Marie et qu'autant qu'on les lui demande par la médiation de cette auguste Vierge. C'est ce qu'éprouvèrent les deux époux dont nous parlons. Pendant plusieurs années ils avaient prié Dieu avec persévérance ; ils avaient fait de longs jeûnes et d'abondantes aumônes ; mais ils avaient peu recouru à celle que Dieu a établie dispensatrice de ses dons , et Dieu voulait qu'ils la priassent. Ils le firent , lui adressèrent les vœux les plus ardents , recommencèrent en son honneur leurs aumônes et leurs jeûnes , et bientôt ils éprouvèrent , à leur douce satisfaction, que ce n'est jamais en vain qu'on s'adresse à Marie. Car voici, au rapport de saint Jean de Damas (nous citons notre auteur) , voici ce qui arriva à celle qui, depuis, donna la vie à saint Étienne dit le Jeune.

Sa mère , qui s'appelait Anne et qui avait la piété

aussi bien que le malheur de l'épouse d'Elcana , se rendit un jour de fête dans un temple chrétien de la ville de Constantinople. Là, elle pria la Mère de Dieu avec un redoublement de confiance et de larmes, et parlant à son image comme si elle eût parlé à sa personne même, elle lui déclara que si elle obtenait l'enfant qu'elle désirait, elle le lui consacrerait d'une manière spéciale. Puis, comme il était tard et que son entretien avec la Reine des élus avait duré longtemps, elle s'endormit dans l'église même. Mais à peine fut-elle dans les bras du sommeil, qu'elle vit une femme d'une beauté au-dessus de toute idée et de toute expression qui, lui touchant le pied, lui dit d'une voix pleine de douceur : « Jeune épouse, retirez-vous et cessez de vous abandonner au chagrin et à la douleur; vous aurez ce que vous souhaitez. Anne se réveilla; et, à neuf mois de là, elle mit au monde un fils. Dès qu'il fut né, elle se rendit en compagnie de son mari à Notre-Dame-des-Blaquernes, et elle le consacra à la Vierge par laquelle elle l'avait obtenu (1).

Cette consécration ne fut pas une vaine formalité; car celui qui en fut l'objet devint un religieux accompli, un abbé consommé dans la science des saints, un confesseur et même un martyr de la foi pour le culte des saintes images.

(1) Chronicon SS. Deiparæ, p. 105. S. Joann. Damasc. in vitâ S. Steph. Diac. edit. Loppini. Annal. græc., p. 396. Metaph. ap. Damasc. edit. Bill. Cedrenus. Theophanes.

XXVI

Apparition à sainte Opportune, abbesse de Montreuil.

En dépit de la chronologie de Gonon, et lui préférant celle des P. Courcier, de Baillet et de Godescard, nous plaçons sous la date de 766 l'apparition de Marie à la bienheureuse Opportune, abbesse de Montreuil, près d'Alménesches, au diocèse de Séz, que l'auteur du *Chronicon SS. Deiparæ* renvoie à l'an 970.

Opportune était née d'une famille riche et puissante; saint Liguori l'adit même issue d'un sang royal. Quoi qu'il en soit, son cœur ne fut point épris de l'amour des choses d'ici-bas. Dieu fut toujours l'objet de ses affections; et, après Dieu, la très sainte Vierge régna souverainement dans cette âme d'élite.

Devenue supérieure du couvent de Montreuil, où elle s'était réfugiée comme une timide brebis auprès du bon Pasteur, elle y donna à ses sœurs l'exemple de toutes les vertus qui sont la parure mystique des épouses de l'Agneau sans tache. La Mère de pureté était surtout le modèle qu'elle s'étudiait à copier et qu'elle proposait à ses religieuses. L'image de Marie se voyait à chaque pas dans sa communauté; le saint nom de Marie était sans cesse à la bouche de ses pieuses filles; les louanges de Marie retentissaient, jour et nuit, dans cet asile de paix; et les vertus de Marie étaient le pur miroir dans lequel ces servantes de

Dieu s'examinaient sans cesse pour se rendre plus dignes de leur céleste Époux. Opportune, qui était la première en dignité dans cette communauté, y était aussi la première en ferveur et en sainteté. Rien d'étonnant, après cela, que sa mort ait été marquée par une haute faveur de la Mère de Dieu.

Au moment où Opportune était sur le point de quitter cette misérable terre, Marie lui envoya, d'abord, des bienheureuses demeures, sainte Cécile et sainte Lucie, auxquelles Opportune avait eu, durant toute sa vie, une dévotion spéciale, et qu'elle avait souvent priées et honorées avec une grande ferveur; mais, comme une bonne reine qui ne se borne pas à envoyer quelques-unes des dames de sa suite visiter, dans sa maladie et sur son lit de souffrance, une princesse qui lui est chère, et qui veut aller en personne donner à cette princesse malade une preuve de son affection en lui portant elle-même des encouragements et des consolations, ainsi l'auguste Mère de Dieu, non contente d'avoir envoyé à Opportune deux des plus pures vierges de la céleste cour, vint elle-même dans la cellule de la sainte abbesse de Montreuil. A sa vue la mourante s'écria avec transport en regardant ses sœurs réunies dans sa chambre et pieusement agenouillées autour du lit de leur mère : « O » mes filles, inclinez-vous : voici Marie, notre dame ! » Elle vient me chercher. Je vous recommande à Elle ! » Adieu ! nous ne nous verrons plus en ce monde où

» tout passe! Je vais vous précéder dans celui où
» tout est durable et éternel. » En finissant ces mots
elle étendit les bras vers la Vierge immaculée qu'elle
seule voyait; et, dans ce pieux effort, elle rendit
doucelement l'esprit (1).

Heureuse mort!.... ô Marie, que telle soit la
mienne!

XXVII

Apparition à Gondisalve, archevêque de Toulouse.

Quoique le fait que nous avons à relater ici soit
révoqué en doute par un grand nombre d'auteurs
qui opposent à son authenticité de très fortes raisons,
quoique Baronius ait cru devoir garder sur cette
apparition un silence qui ne semble point lui être
favorable, néanmoins nous croyons devoir la repro-
duire ici parce que beaucoup d'écrivains, certaine-
ment très recommandables, et au nombre desquels il
faut compter Bernardin de Buste, Salazar, Poiré,
Vincent Charron et Possin, ne l'ont pas rejetée de
leurs pieux ouvrages en l'honneur de Marie.

Voici donc ce qu'on lit notamment dans l'office de
la Conception par Bernardin de Buste, office (qu'on
le remarque bien) approuvé par Sixte IV, comme
l'observe l'auteur de *la Triple couronne*.

(1) Negot. sæcul. M., p. 104. Chronicon SS. Deip., p. 126.
Poiræus in Tripl. coron., t. 3, p. 208. S. Liguori, Vertus de
Marie, p. 164. Surius, 22 Aprilis.

Vers l'an 836, et, selon Salazar, vers l'an 665, il y avait, non à Tolède, comme le dit Poiré, mais à Toulouse, un archevêque appelé Gondisalve, qui était un des plus fervents serviteurs que Marie ait jamais eus en ce monde. Le nom de Marie était une mélodie à son oreille, un rayon de miel à sa bouche et une ivresse pour son âme. La louer et la faire bénir dans tout son diocèse était, de sa part, l'objet d'un zèle infatigable. Aussi la bienheureuse Vierge lui tenait-elle si bien compte de ce zèle, qu'elle se laissait voir à lui, dit le pieux Poiré, tout autant de fois qu'il célébrait la sainte messe.

Mais ce ne fut pas assez pour cette bonne mère et pour cette grande reine de ces simples apparitions et de ces faveurs passagères ; elle voulut lui donner de plus, comme à saint Ildefonse et comme à saint Bonit, un gage matériel et durable de sa royale gratitude et de son affection de mère.

Il advint donc qu'un jour de fête de la Conception, au moment où le pieux pontife allait monter à l'autel, Marie se présenta à lui comme de coutume ; mais, cette fois, elle lui dit : « Sache, mon fils, que j'ai été » véritablement conçue sans la tache du péché originel. Fais donc tous tes efforts, déploie tout le » zèle possible pour rendre populaire et faire célébrer » partout cette fête du premier de tous mes privilèges » et le précieux fondement de toutes mes autres » grandeurs. » En même temps elle lui remit une

chasuble épiscopale d'une éblouissante blancheur et d'une beauté incomparable.

Docile à cet avis et à cette demande de sa bien-aimée souveraine, Gondisalve mit tout en œuvre pour répandre et faire fleurir la croyance à la conception sans tache de Marie. Il fit même un excellent traité sur ce sujet. Quant à la fête de ce mystère, il ne négligea rien, non plus, pour la rendre chère aux peuples et pour la faire célébrer avec pompe et solennité. Et il mérita, par là, un vêtement de gloire dont sa merveilleuse chasuble n'était qu'un bien faible gage et une ombre bien grossière (1).

A son exemple, croyons et d'esprit et de cœur que Marie ne fut jamais atteinte par le souffle impur du serpent de l'abîme; croyons qu'il ne lui fit jamais la morsure la plus légère; embrassons avec bonheur, et en bénissant Dieu, cette pieuse croyance; communiquons-la aux autres; faisons, en faveur de ce point, une propagande filiale. Saluons et invoquons souvent la Vierge qui n'a pas plus connu le péché que l'homme; recourons à ce privilège comme à un abri sûr contre les tentations et comme à un rempart inaccessible à tous les traits de l'ennemi; mettons sous sa sauvegarde et nos corps et nos âmes, et célébrons

(1) *Negot. sæcul. M.*, p. 109. *Salazarius de Conceptione*, cap. 35, § 7. *Poiræus, Triplicis coronæ tract. 1*, cap. 8, § 1, n. 28. *Vincent. Charron in Calendar. B. V.* 8 decembr., n. 2. *Possinus libello de Concept. quem inscribit : Vincentia victus.*

avec une dévotion empressée et avec une conscience pure la fête par laquelle l'église catholique honore la Conception toute sainte de la Mère de Dieu. Heureux, mille fois heureux si nous pouvons, par tout ce zèle, mériter de cette Vierge d'être à jamais parés, dans l'assemblée des justes, du vêtement de gloire et d'immortalité !

XXVIII

Apparition à saint Radbod, évêque d'Utrecht.

Ce prélat fut, dit Baillet, l'un des plus beaux esprits et des plus saints personnages de son siècle. Il était issu, par sa mère, des princes régnants de Frise ; et son grand-père avait été le dernier roi de cette contrée. Il fut élevé, dans son enfance, sous les yeux de Gonthier, évêque de Cologne, son oncle maternel. Il se rendit ensuite à la cour de Charles le Chauve et de Louis le Bègue, son fils, pour y perfectionner sa première éducation à l'école des maîtres habiles que ces princes avaient appelés auprès d'eux ; mais la science de Dieu fut toujours celle qui eut la première place dans ses efforts et dans ses affections. Aussi s'éleva-t-il à une haute sainteté. Sa vertu était si connue de ses contemporains, que, le siège d'Utrecht étant venu à vaquer, clergé et peuple demandèrent Radbod pour premier pasteur. Il était alors absent, et on eut mille peines à vaincre les refus qu'il opposa

d'abord. Sa nouvelle dignité le rendit encore plus humble, plus charitable et plus mortifié qu'il ne l'était auparavant. Elle donna aussi une extension nouvelle à sa piété envers la sainte Mère de Dieu. Comme simple particulier, il l'avait toujours honorée avec une grande ferveur et un amour tout filial. Devenu évêque, il fit tout pour répandre son culte. Les temples de Marie, les fêtes de Marie, les institutions en l'honneur de Marie, les livres à la gloire de Marie, tout ce qui, de près ou de loin, intéressait la dévotion à cette Vierge vénérable, obtenait, de la part de ce pieux pontife, des marques et des témoignages d'une vive sympathie ; et nul doute que sa muse, qui chanta plusieurs saints, n'ait chanté la Reine des saints ; mais ses mélodies à la Vierge Mère de Jésus-Christ, ne sont point venues jusqu'à nous, tandis que nous avons ses hymnes à saint Martin, son cantique à saint Widbert, son églogue sur saint Lebwin et quelques autres poèmes que lui inspira sa foi et qu'écrivit son génie ; mais ce qui nous prouve que Marie eut une large place dans son cœur comme dans son esprit, c'est l'apparition qu'il eut, dans ses dernières années, et dont voici le récit tel qu'on le trouve dans Surius.

Saint Radbod, déjà vieux, tomba si dangereusement malade qu'on désespérait de lui et de sa guérison. Lui-même se préparait à une mort prochaine quand, tout à coup, à la suite d'une prière fervente

qu'il venait d'adresser à la Reine du ciel, cette bienheureuse Vierge se présenta à lui , accompagnée de sainte Thècle et de sainte Agnès. Elle remplit d'une vive lumière et d'une odeur embaumée toute la chambre du malade. A cette vue, son premier sentiment fut une grande frayeur qui lui ôta la parole et le fit presque mourir ; mais celle qui est , dit Gonon , la porte de la santé, du salut et de la vie et la maîtresse du monde, s'approchant de la couche où était le saint vieillard, calma son épouvante , congédia son mal et dit à l'auguste malade : « Ne craignez point, pieux » Radbod , vous verrez certainement au ciel celle à » laquelle vous aimez à adresser de si fréquentes et » si humbles prières ; et parce que vous avez soin de » vous souvenir toujours de moi dans les supplica- » tions que vous faites à Dieu, j'ai voulu vous faire » cette grâce de venir vous visiter. Je veux en outre » vous dire que cette maladie ne vous sera point » mortelle. Vous en guérirez certainement ; mais » je dois ajouter aussi que ce ne sera pas pour » longtemps ; car il ne vous restera, après votre gué- » rison, que peu de temps à vivre dans votre prison » de boue ; mais soyez assuré de votre salut éternel ; » et pourtant continuez à veiller, à prier et à travail- » ler comme un bon et fidèle serviteur. Suivez jus- » qu'à la fin la voie dans laquelle vous êtes ; et finis- » sez comme vous avez commencé. » A ces mots la vision disparut ; et avec elle disparut aussi la clarté

qui avait rempli l'appartement ; mais l'odeur embaumée demeura et se fit sentir encore longtemps après.

A dater de ce moment la maladie cessa aussi et la guérison fut complète.

Ce fut saint Radbod lui-même qui raconta ce fait à quelques personnes admises dans son intimité et auxquelles il défendit expressément d'en parler tant qu'il vivrait. Il leur dépeignit même les traits et les ornements de sa royale visiteuse, ajoutant que sa beauté surpassait tout éloge et toute imagination. Sainte Thècle et sainte Agnès différaient, selon lui, de leur auguste Reine et par leur majesté et par leurs vêtements et par leur air de soumission et d'humble dépendance, à tel point qu'il était bien facile de voir qu'elles n'étaient que des suivantes (1).

XXIX

Apparition à saint Dunstan, archevêque de Cantorbéry.

Nous sommes en plein dixième siècle, et la légende qu'on va lire est la seule que nous trouvions dans cette période de cent ans. Elle nous ramène en Angleterre ; car le fait qu'elle raconte s'est passé sur le sol de la Grande-Bretagne, sol alors béni de Dieu, arrosé abondamment des pluies merveilleuses de la grâce et fécond en élus, mais devenu, depuis, sous

(1) *Chronicon SS. Deip.*, p. 120. *Negot. sæcul. M.*, p. 113. *Surius*, 29 novembr.

le souffle de l'hérésie, comme une terre maudite et frappée de stérilité. Le héros de cette légende jeta dans le monde, à la cour et dans l'Eglise, un grand éclat. La noblesse de son origine (il était proche parent des rois d'Angleterre Aldestan, Edmond, Edgar et Edwy), sa rare piété, la pureté de ses mœurs, sa vie mortifiée et pénitente, sa sagesse, ses étonnantes austérités, sa prudence, sa haute raison, sa belle et noble intelligence, sa science, ses connaissances en tous genres, ses talents en fait de musique, de peinture, de dessin, de gravure, en firent, sous tous les rapports, un des hommes les plus remarquables de l'époque et du pays où il vécut.

Si l'on en croit ses historiens, Dieu n'attendit pas même qu'il fût né pour le signaler à l'attention publique; car on lit dans le moine Osbern, copié et reproduit par Surius, que Kénédrите sa mère, étant enceinte de lui, alla, un jour de la Chandeleur, comme les autres fidèles, à l'église paroissiale, rendre ses hommages à Marie. En un jour aussi cher à la piété chrétienne, la foule était nombreuse dans l'enceinte sacrée, qui était d'ailleurs dédiée à la Mère de Dieu. On y voyait confondus tous les rangs et tous les âges. Mais Herstann, père de Dunstan et Kénédrите son épouse se distinguaient de tous les autres par leur naissance, leur fortune et leur piété. Ainsi que tous les assistants, ils tenaient, comme cela se pratique, de temps immémorial, ce jour-là, un cierge, symbole

de celui qui est venu sur la terre pour être *la lumière des peuples* et que Marie porta au temple en allant s'y soumettre à la purification légale, elle qui était plus pure que les anges du ciel et que le lis des champs ! Déjà l'office était commencé ; déjà la procession aux flambeaux avait eu lieu ; le divin sacrifice s'opérait à l'autel ; tous les fidèles en suivaient attentivement le cours, tenant en main leurs cierges allumés et chantant les louanges du Très-Haut. L'assemblée, qui était immense, était comme enveloppée d'une clarté immense aussi.... et voilà que tout à coup, le ciel restant pur et serein comme un beau jour d'été, tous les cierges, au grand étonnement de la multitude, s'éteignirent à la fois. Surpris de ce prodige, et craignant qu'il ne fût l'annonce de quelque événement sinistre, chacun se regarda avec effroi. Toute l'assistance était sous cette impression d'étonnement et de vague terreur, lorsque quelques-uns, levant les yeux, virent descendre du ciel une flamme merveilleuse qui, s'abattant sur le cierge que tenait à la main la mère de Dunstan, le ralluma et lui donna une clarté extraordinaire. Le peuple, qu'avait effrayé d'abord l'extinction totale des cierges sans aucune cause naturelle et sensible, qu'avait ensuite étonné l'apparition d'une flamme toute céleste, fut à la fois rassuré et émerveillé en voyant cette flamme rallumer miraculeusement le seul flambeau de Kénédrice. Tous s'approchèrent donc d'elle, les uns après les autres,

et, rallumant leurs cierges à celui de Kénédrite, ils reçurent de ce flambeau la lumière qu'ils avaient perdue.

Ce prodige arrivé dans une église consacrée à la Mère de Dieu et un jour où l'on honore un des plus grands mystères de la vie de cette Vierge, ce prodige n'était rien moins qu'un présage frappant des grâces que Marie réservait à l'enfant dont l'épouse de Herstann était alors enceinte, de l'éclat que cet enfant jetterait un jour dans l'Église, et surtout de la piété dont il brillerait à l'égard de la Reine des saints.

Et ce présage ne fut pas faux. A peine Dunstan fut-il né, que sa mère alla l'offrir à la très sainte Vierge dans son église de Glastombury, où elle demeurait : et entre tous les sentiments pieux qu'elle inspira, dès le berceau, à son enfant chéri, il faut mettre en seconde ligne une tendre et expansive dévotion à Marie, en l'honneur de laquelle il pratiqua toujours, depuis, la plus grande pureté. Pensées, paroles, actions, regards, lectures, amusements, tout, dans sa vie, fut constamment irréprochable en cette matière si délicate. Un trait qui prouve comment il associait toujours la pensée de Marie à celle de Jésus, comment il associait toujours l'idée de la Mère à celle du Fils, c'est ce qu'il dit au roi Edgar, lequel, cédant à une violente et honteuse passion, avait fait enlever d'un couvent une jeune personne de qualité qui y était élevée et qui était d'une beauté rare. Cette ver-

tueuse pensionnaire, voyant les desseins criminels que le roi avait sur elle, avait cru se mettre à l'abri de ses coupables tentatives en se jetant sur la tête un voile de religieuse qu'elle regardait comme une sauvegarde sous laquelle son honneur serait à couvert et que le prince respecterait. Elle s'était trompée; Edgar étouffa en lui le cri de la conscience, et fit violence à l'objet de son infâme convoitise. Dunstan, qui était alors archevêque de Cantorbéry, ayant été informé de cette conduite d'Edgar, alla le trouver pour la lui reprocher en face. A sa vue, le roi se leva et marcha à sa rencontre. Arrivé près du prélat, il voulut, selon sa coutume, lui prendre la main en signe d'estime et d'affection. Mais l'archevêque, la retirant avec une sainte indignation, dit au prince avec fermeté : « Quoi, prince, après avoir renoncé à toute » pudeur, après avoir ravi l'honneur à une vierge, » au mépris du voile sacré sous lequel elle avait » cherché asile et protection contre vos mauvais projets, vous oseriez, avec des mains impures, toucher » celles qui offrent au Père éternel le Fils de la plus » pure des Vierges ! Croyez-vous que je puisse être » l'ami de celui qui s'est déclaré un ennemi de Jésus-Christ par un adultère scandaleux ? Réconciliez-vous promptement avec Dieu ; et lorsque vous serez » purifié par la pénitence, vous pourrez baiser la » main de celui qui a l'honneur d'être le pontife du » Très-Haut. »

Mais nous avons à raconter une apparition de la sainte Vierge à ce prélat.

Voici donc ce que rapporte Osbern, préchantre de l'église de Cantorbéry, dans le onzième siècle.

Une nuit que le saint archevêque se rendait dans une église dédiée à Notre-Dame pour y adorer Dieu, la bienheureuse Marie, accompagnée d'un nombreux et brillant cortège de vierges, se présenta à sa rencontre, et, lui ayant donné des marques non douteuses de sa royale bienveillance, elle le conduisit elle-même au temple où il allait. Cependant deux des vierges de sa suite se mirent à chanter ces vers de Sédulius :

Cantemus, sociæ, Domino cantemus honorem.

Dulcis amor Christi personet ore pio (1).

Le chœur entier des autres vierges répéta ce refrain ; puis les deux vierges, prenant les vers suivants, ajoutèrent :

Primus ad ima ruit magna de luce superbus :

Sic homo cum tumuit primus ad ima ruit (2).

- (1) O chères compagnes, chantons
Des hymnes au souverain Maître ;
Dans nos cantiques exaltons
Jésus-Christ l'auteur de notre être.
- (2) L'orgueil a fait tomber de la sphère éternelle
Le plus bel astre du matin ;
L'orgueil a dépouillé de la gloire immortelle
Adam, père du genre humain (3).

(3) Osbern. apud Surium, 19 maii. apud Mabillon, p. 660. Eridjerth, ap. Boll., p. 346. Chron. SS. Deip., p. 127. Negot. sæcul. M., p. 120.

Et jusqu'à ce que l'homme de Dieu fût arrivé dans la chapelle où il allait, le chœur et les deux vierges alternèrent ainsi toute l'hymne et son refrain. Les chants cessèrent, et tout disparut quand saint Dunstan fut au lieu où il devait prier.

XXX

Apparition à un ermite des environs de Valenciennes et cessation miraculeuse de la peste qui désola cette ville en l'an 1008.

Si *Dieu ne fait point acception des personnes*, s'il ne considère que l'individu en lui-même avec ses qualités ou ses défauts, en le séparant, en le détachant de tout ce qui ne lui est qu'accessoire, comme la noblesse, la fortune, la science, le rang, les dignités, Marie, la plus parfaite image de Dieu, n'a pas d'autres sentiments. Nous venons de la voir se montrer aux grands dignitaires de l'Église, aux Bonit, aux Ildefonse, aux Radbod, aux Dunstan; ici, nous allons la voir favorisant de sa visite et de ses révélations un simple anachorète mort au monde et enseveli avec Jésus-Christ son Dieu dans une pauvre cellule semblable à un tombeau.

C'est sur la foi de Balinghem que nous allons rapporter cette apparition.

Vers l'an 1008, la ville de Valenciennes, en Artois, fut désolée et ravagée par une peste effroyable; la mort y entassait victimes sur victimes, cadavres

sur cadavres, lorsque, le 6 septembre, avant-veille de la Nativité de la bienheureuse Vierge, cette Mère de Dieu se fit voir à un ermite qui habitait une solitude des environs, et elle lui commanda d'aller dire, de sa part, aux habitants de cette cité de jeûner, de prier et de faire d'autres bonnes œuvres, le lendemain 7, les assurant que bientôt ils auraient des témoignages de sa puissance et de sa bonté. L'ermite obéit à ces ordres. Toute la ville, de son côté, vit en lui l'envoyé de la Reine du ciel et se mit en prières; chacun se condamna au jeûne le plus rigoureux; les aumônes jaillirent plus abondantes qu'on jamais au sein de cette cité. Enfin, après la journée ainsi passée dans la ferveur et dans les plus saints exercices, le peuple commençait à attendre d'instant à autre le secours promis, quand, le soir, au moment où beaucoup d'habitants se promenaient sur les remparts, tous les promeneurs aperçurent la sainte Vierge qui descendait du ciel au milieu d'une grande clarté et d'un nombreux cortège d'anges et de bienheureux. Elle entoura toute la ville d'un cordon qui ne fit pas moins de deux lieues de tour; puis elle se dirigea vers la cellule de l'ermite, auquel elle ordonna de retourner vers le maire et les échevins de la cité et de leur commander de passer toute la journée du lendemain, 8, dans des actes de piété, et de faire faire une procession générale sur toute la ligne tracée par le cordon qu'elle avait laissé sur place, l'as-

surant que, quand tout cela serait exécuté, la peste cesserait ; ce qui eut lieu en effet.

C'est en mémoire de ce bienfait que, tous les ans, à Valenciennes, on fait, à la Nativité de la sainte Vierge, une procession générale qui parcourt, chaque jour de l'octave, un huitième de cet espace de deux lieues, marqué par le cordon miraculeusement sanitaire. Quant à ce cordon lui-même, de nos jours encore, dit Gonon, on le garde parmi les reliques les plus précieuses de l'église de Valenciennes.

On lit à ce propos dans un ouvrage récent et intitulé *Culte de la sainte Vierge*, par M. Adrien Egron :

« La procession religieuse dite de Notre-Dame-du-Saint-Cordon, instituée à Valenciennes, département du Nord, en commémoration de la fameuse peste de 1008, dont cette ville fut délivrée, suivant une pieuse tradition, par l'entourage d'un cordon miraculeux, qui apparut autour de ses murs, a eu lieu le dimanche 14 septembre 1841, à la suite de la grand'messe. Cette procession, composée des trois paroisses de la ville et où l'on voyait un grand nombre de jeunes filles voilées de blanc accompagner l'image du saint Cordon, a parcouru la cité tout entière ; puis en a fait le tour *extra muros* en suivant les lieux où le cordon miraculeux aurait été relevé en 1008. Partout, sur son passage, le pieux cortège a reçu de la foule des spectateurs des témoignages de respect.

On voit, poursuit le vénérable auteur, comme la reconnaissance du chrétien est vivace. Il n'oublie jamais, malgré les bouleversements politiques, le bienfait reçu de Dieu par l'intercession de Marie; la mémoire s'en transmet d'âge en âge, et les habitants religieux de la ville, en prenant part à cette pieuse cérémonie, et en se rappelant les malheurs dont leurs ancêtres furent préservés, jouissent davantage de la sécurité qui leur est accordée, et font des vœux ardents à la sainte Vierge, afin qu'elle éloigne le retour de ces terribles fléaux.

Encore aujourd'hui, et peut-être depuis l'an 1008, on voit à Valenciennes, au-dessus de la porte de la Fère, qui conduit à Laon, une sainte Vierge avec l'enfant Jésus; on lit au bas ces deux vers connus :

Si l'amour de Marie en ton cœur est gravé (1),
Passant, ne t'oubly pas de lui dire un *ave*. »

XXXI

Apparition à Fulbert, évêque de Chartres.

On le sait : dans les dixième et onzième siècles, les ténèbres de l'ignorance étaient aussi profondes que les mœurs étaient dépravées. Cependant, au milieu

(1) Balinghem, 8 sept. Chron. SS. Deip., p. 131. Calendrier historique de la Vierge, p. 200. Culte de la sainte Vierge, p. 281. Poiré, Triple cour., t. 1, p. 464. Negot. sæcul. M., p. 122.

de cette nuit épaisse et de cet épouvantable débordement de crimes , on vit , çà et là , dans l'Église, des hommes que la double auréole de la science et de la vertu couronnait d'un vif éclat ; preuve évidente que le ciel n'oubliait pas la terre , que Dieu se souvenait des hommes et qu'il ne voulait pas les laisser absolument sans flambeaux et sans modèles.

Fulbert , auquel plusieurs donnent le titre de saint, fut un de ces vases d'élection destinés , par la Providence, à éclairer et à conduire les peuples dans les voies droites du Seigneur. Né avec d'excellentes dispositions , doué d'une mémoire des plus heureuses , d'un esprit vif et pénétrant , d'un jugement sain , d'un grand amour pour le travail , d'une volonté forte et énergique , d'une santé robuste et d'une aptitude remarquable à tous les genres d'études , il eut , quoique sorti d'une famille pauvre , comme il nous l'apprend lui-même , l'inappréciable avantage d'une bonne éducation , qui cultiva avec soin sa belle intelligence. Aussi devint-il un des hommes les plus éminents de son temps dans les lettres , les sciences et la théologie , qu'il professa avec un éclatant succès et une réputation vraiment européenne. Mais il n'eut pas moins de piété que de doctrine , de vertus que de talents , de religion que d'instruction ; et une des sources principales , un des plus féconds éléments de son amour pour Dieu , fut sa tendre et toute filiale dévotion à Marie. Une mère pieuse la lui avait fait

sucer avec le lait ; et ce sentiment , si conforme à l'esprit du christianisme , n'avait fait qu'augmenter en lui à mesure qu'il avança en âge. Aussi un célèbre hagiographe a-t-il écrit de lui : Il avait pour la sainte Vierge une dévotion toute particulière, qui lui faisait embrasser avec ardeur toutes les occasions qui se présentaient pour établir son culte et lui faire rendre, par les autres, les honneurs et les soumissions religieuses qu'il lui rendait lui-même. Il bâtit avec une magnificence qui passait les facultés d'un particulier, la grande église qu'il dédia sous son nom, après que l'ancienne eut été consumée dans l'embrasement de la ville de Chartres, qui arriva l'an 1020. Il composa beaucoup de proses et de vers à sa louange ; établit dans son église la fête de sa Nativité , dont l'institution était encore assez récente ailleurs : et l'on ajoute que cette piété fut récompensée par des faveurs extraordinaires que lui obtint et que lui octroya cette bienheureuse Mère de Dieu (1). »

Voici , d'après Guillaume de Malmesbury, Vincent de Beauvais, Baronius, Courcier, Gonon, d'Argentan, Poiré et beaucoup d'autres, une de ces faveurs singulières :

Fulbert étant tombé gravement malade de la maladie qu'on nomme feu saint Antoine, feu des Ardens ou feu sacré, et qui lui dévorait la langue

(1) Baillet, Vies des saints, 10 avril.

avec d'atroces douleurs , vit , une nuit qu'il souffrait extraordinairement , venir à lui une belle dame à l'air plein de majesté , accompagnée d'une suite nombreuse et dans un grand appareil. Elle lui dit d'ouvrir la bouche ; et le malade l'ayant fait , cette mystérieuse dame fit pour lui ce qu'une mère fait pour l'enfant qu'elle allaite : elle lui répandit sur la langue quelques gouttes sacrées de son lait virginal , qui lui rafraîchirent la langue , en éteignirent les ardeurs , et le guérèrent sur-le-champ. Les joues mêmes du saint prélat en furent arrosées ; et en ayant essuyé quelques gouttes avec des linges précieux , il les laissa à son église comme reliques et comme souvenir du miracle opéré en sa faveur.

Au seizième siècle on voyait encore cette relique dans le trésor remarquable de Notre - Dame de Chartres.

Nous avons dit que ce grand et illustre prélat avait donné de toutes les manières des preuves éclatantes de sa dévotion envers la Mère de Dieu. D'abord il composa à la louange de Marie , sur sa Purification et sur sa Nativité , deux sermons remarquables , qu'on trouve au tome XI de la Bibliothèque des Pères. Sa muse s'exerça aussi , non sans succès pour l'époque , sur ce beau et noble sujet , et on lui doit plusieurs hymnes qui ne manquent pas de mérite ; ensuite , comme écrivain , il fit un livre ou traité sur la très sainte Vierge ; puis enfin il restaura , avec une

magnificence véritablement royale, sa belle cathédrale de Chartres, qui fut, dans tous les temps, un des plus magnifiques sanctuaires de Marie sur la terre. Que de titres n'eut-il donc pas à l'affection bienveillante de cette auguste et bonne Reine !

O Marie, Mère de Dieu, si, après lui, un prêtre est venu qui, à l'exemple de ce grand et immortel pontife, ait, comme prédicateur de la parole évangélique, exalté votre nom du haut de la tribune sainte ; qui ait, comme écrivain, composé et publié quelques pages à votre gloire ; qui ait même rimé quelques vers en votre honneur, et qui ait eu aussi du zèle pour la beauté de votre maison et pour la décoration d'un des sanctuaires où l'on vous prie, ô Marie, soyez-lui bonne comme vous le fûtes, au onzième siècle, à votre fils Fulbert, — obtenez à ce prêtre que vous connaissez, ô Marie, quelques gouttes de cette mystique et bienfaisante rosée qu'on appelle la grâce. Il n'a pas droit à une faveur de prédilection comme celle que vous daignâtes accorder au pieux et saint évêque de Chartres. Mais quand le prêtre dont la main trace et écrit ces lignes sera dans le purgatoire, s'il peut être assez heureux pour éviter l'enfer, ah ! souvenez-vous de lui ; et daignez laisser tomber sur ses lèvres de feu quelques-unes de ces gouttes rafraichissantes que le mauvais riche demanda, mais inutilement, du milieu des flammes éternelles (1).

(1) Villhelm. Malmesb. lib. 2, c. 11, et lib. 3. Albéric,

XXXII

Apparition à saint Héribert, archevêque de Cologne.

Un prince de l'Église va être encore ici l'objet des merveilleuses bontés de la Mère de Dieu. Et il n'est pas surprenant que les premiers dignitaires de la hiérarchie sacrée aient été, plus que leurs inférieurs, favorisés de ces grâces extraordinaires, car, la piété et les autres vertus devant être naturellement et étant généralement en proportion du rang, les plus élevés en dignité ont été presque toujours les plus élevés en vertus; les vertus ont toujours été, à quelques exceptions près, comme les marches et les degrés d'ascension de tous ceux qui sont parvenus aux honneurs de l'épiscopat. Aussi est-ce rarement qu'on a pu dire des évêques dans le langage de saint Bernard : grands en dignité et petits en mérite, *virtus ima et dignitas summa*. Et c'est là ce qui explique pourquoi, dans la longue liste des heureux privilégiés de la Reine du ciel, nous rencontrons plus de prélats que d'autres serviteurs de Dieu et de Marie pris dans les rangs inférieurs de la hiérarchie.

Saint Héribert était donc archevêque de Cologne. Depuis longtemps il projetait de bâtir un monastère

Chron. ad ann. 1022. Baronius, tom. 11, Glaber. Guillerinus. Chron. SS. Deip. 131. Maria Negot. sæcul., p. 124. Poiré, Triple couronne, t. 2, p. 570 et t. 3, p. 186. D'Argentan, Grandeurs de Marie, t. 3, p. 36.

en l'honneur et sous le nom de la Mère de Dieu, et il ne trouvait nulle part une place convenable. S'adressant donc à Dieu et à sa très digne Mère, et accompagnant sa prière de jeûnes rigoureux et de larmes abondantes, il les supplia instamment de lui faire connaître leur volonté suprême. Ses instances furent exaucées ; car, une nuit qu'il reposait, après une longue veille passée en oraison, il vit tout à coup, en songe, la bienheureuse Reine des anges et de tous les saints, qui, bien qu'assise sur un trône tout parsemé d'étoiles, et possédant, avec son Fils, l'empire sans borne des cieux, ne dédaigne pas, pourtant, d'avoir encore çà et là, sur la terre, des endroits de prédilection que lui offre la piété, et que sa bonté agréée. S'approchant donc du saint pontife, l'auguste Vierge lui dit : « Apprenez, ô Héribert, que votre fervente » prière a été entendue ; et je descends vers vous » pour vous dire en quel lieu vous devrez mettre à » exécution le vœu que vous avez formé ; car je suis » la Mère de Dieu. Allez donc à Duitz, et faites-y » disposer un emplacement convenable ; faites purifier la place ; et qu'on ôte tout ce qui peut gêner ; » bâtissez là un monastère à la gloire de Dieu, » à la mienne et à celle de tous les saints, afin que » la justice vienne fleurir là où jusqu'ici a régné l'iniquité ; et qu'une multitude de saints remplace » des légions de démons. » Après ces mots, la Mère de bonté disparut. Héribert était réveillé, et, dans cet

état, il put jouir délicieusement du bonheur que lui causait une si honorable visite. Puis, obéissant sans délai aux ordres de sa Souveraine, il alla au lieu indiqué et y fit élever ce beau monastère de Duitz qui, sous la protection de Dieu et sous celle de Marie, devint une pépinière de saints (1).

XXXIII

Apparition au bienheureux Marin, frère de saint Pierre Damien.

L'ordre que nous suivons et qui n'est autre que celui de la chronologie, nous amène à parler d'une vision rapportée par ce Pierre dont le nom de famille est resté inconnu, tant cette famille était pauvre et obscure, tant ceux de ses membres qui auraient pu, s'ils avaient eu cette vanité, immortaliser leur nom patronymique, ont tenu peu à cette satisfaction d'amour-propre dont tant d'autres sont avides et dont le besoin se fait si vivement sentir à ceux que Tertulien appelle *des animaux de gloire*. Celui d'après lequel nous allons rapporter la vision qu'on va lire, avait reçu au baptême le nom du prince des apôtres, et il ajouta à ce nom celui de Damien, qui était le prénom d'un de ses frères, plus âgé que lui et devenu archi-prêtre de Ravenne, pays de leur naissance et

(1) Surius in Vitâ ipsius, t. 2, Martii 16. Chronicon SS. Deiparæ, p. 132.

lieu de résidence de leurs pauvres parents. L'indigence de ceux-ci était telle que, dès sa naissance, Pierre fut rejeté de sa mère, qui refusa de le nourrir, fatiguée qu'elle était du grand nombre d'enfants dont elle était déjà chargée. Une femme de mœurs peu exemplaires, mais d'un cœur compatissant, recueillit cet enfant et lui donna avec une tendresse de mère et son lait et ses soins. Une conduite si généreuse fit rougir la mère de Pierre, qui reprit son enfant et l'éleva comme elle aurait dû le faire dès le principe; mais elle mourut peu après, et cette mort fut pour Pierre un nouveau malheur. Il tomba alors entre les mains d'un de ses frères déjà marié, qui le traita en esclave et en bête de somme, ne le nourrit que de ce qu'on donnait aux animaux, le laissa marcher nu-pieds, couvert de haillons en lambeaux et vêtu de l'étoffe la plus commune et la plus grossière, le frappant ou le faisant frapper à tout moment et sans sujet par sa femme, qui n'avait pas un meilleur cœur que lui. Pierre fut même obligé d'aller à maître et de garder les pourceaux. Mais Dieu mit fin à ces épreuves en inspirant à un autre frère de Pierre, qui se nommait Damien et qui, comme nous l'avons dit, était archiprêtre de Ravenne, la pensée de retirer Pierre de sa triste condition, de l'appeler chez lui et de se charger tout à fait de cet enfant jusque-là si malheureux. Pierre sut si bien profiter des avantages de sa nouvelle position, des bontés de son frère, des moyens

intellectuels dont la nature l'avait favorisé et des leçons que lui fit donner le charitable Damien, qu'il devint d'abord le premier et le plus distingué des écoliers ses condisciples, et peu après le plus habile et le plus renommé des maîtres de la province. Parti ainsi des derniers rangs et de l'échelon le plus bas de la société, il s'éleva même jusqu'à devenir cardinal, évêque d'Ostie et légat des souverains pontifes à Paris, à Cluny, à Florence, à Ravenne, etc.

Mais ce qui doit ici être tout spécialement l'objet de nos éloges, c'est la tendre piété qui animait Pierre Damien envers la sainte Vierge. Ce fut surtout par cette piété et par les pages qu'il a écrites sous son inspiration en l'honneur de Marie, que saint Pierre Damien brilla de son temps, et qu'il brillera d'âge en âge dans l'Église de J.-C. Rien ne surpasse la manière éloquente, persuasive, onctueuse, entraînante, dont il a parlé et écrit sur cette Vierge que Dieu seul peut louer dignement, parce que Dieu seul la connaît selon tout ce qu'elle est. Nous avons donné ailleurs un extrait des louanges qu'il fait de cette Reine des cieux. Ici nous n'avons qu'à raconter, d'après lui et sur son témoignage, une apparition de cette Vierge auguste à l'un de ses frères nommé Marin.

Ce frère avait eu, selon saint Liguori, le malheur de tomber dans une faute très grave. Rentrant en lui-même et cédant aux inspirations de la grâce et aux remords de sa conscience, comme aussi à l'élan

de sa piété envers Marie, il alla se prosterner devant un autel de la Vierge refuge des pécheurs ; et, là, pleurant sa faute, il s'écria : « O ma maîtresse, ô ma » souveraine, miroir de pureté sans tache, modèle de » toutes les vertus, que j'ai malheureusement of- » fensée mille et mille fois par mes vices, par mes » crimes, par mes impuretés, blessant ainsi cette » belle et précieuse chasteté dont vous êtes la mère » et une source féconde ; ô Marie, ma seule res- » source maintenant, et le seul remède à mes maux, » je remets entre vos mains, je soumets à votre em- » pire un cœur qui n'a que trop souvent secoué le » joug de la vertu et le vôtre, ô Marie ! Eh bien ! en » ma personne, domptez, Vierge puissante et bonne, » domptez un rebelle, soumettez un insurgé, rece- » vez un contumace, pardonnez à un délinquant, » faites grâce à un criminel, vous souvenant que vous » avez engendré de votre sein l'auteur même de toute » bonté et de toute miséricorde. Et, pour obtenir » plus sûrement de vous le pardon de mes fautes, » je ne vois rien de mieux à faire que de me consti- » tuer, pour la vie, votre esclave. Daignez, ah ! dai- » gnez m'accepter en cette qualité. Et, en signe de » cet esclavage, je vous offre dès maintenant et vous » confure d'agréer le tribut de ma servitude, tribut » que, à dater de ce jour, je vous paierai annuelle- » ment et tant que je vivrai. » En même temps, il déposa sur le coin de l'autel une pièce de monnaie

comme les anciens esclaves en donnaient à leurs maîtres ; puis , détachant sa ceinture , il en passa un bout autour de son cou , attacha l'autre bout à l'autel de la Vierge , se vouant par ce nouvel acte à l'esclavage de la très sainte Mère de Dieu. Ce ne fut pas encore assez pour l'ardeur de son zèle : s'étant dépouillé d'une partie de ses vêtements , et se regardant comme un mauvais esclave digne de châtiment, il se fit frapper de verges , et tandis que les coups pleuvaient sur lui , il protestait qu'il méritait une correction bien autrement sévère , et il priait Marie de ne pas le renvoyer , de ne pas le chasser du nombre de ses esclaves.

Vers la fin de sa vie , il sentit les progrès de plus en plus inquiétants d'une phthisie pulmonaire qui finit par l'amener aux portes de la tombe. Il y touchait , lorsqu'un matin ceux qui le gardaient le virent s'asseoir sur son lit et saluer d'un air respectueux et joyeux , comme on le fait à l'arrivée de quelqu'un qu'on aime et qu'on respecte. Cependant ses gardiens ne voyaient personne. Mais , s'adressant à eux avec le ton du reproche et du mécontentement , il leur dit : « Levez-vous donc et saluez humblement » ma très auguste souveraine ; prosternez-vous même » à ses pieds. » Puis , changeant de ton et parlant à l'être que lui seul voyait : « Comment se fait-il , s'écria-t-il , comment se fait-il , ô Reine du ciel , que » vous daigniez venir visiter votre indigne et misé-

» rable esclave? Bénissez-moi, ô ma souveraine, bénissez-moi et ne permettez pas que celui que vous avez honoré de votre visite tombe à jamais dans le gouffre épouvantable de l'enfer. » La vision disparut; le malade reprit, dans son lit, sa position naturelle et peu après il expira.

Nous savons bien que plusieurs ne verront là qu'un accès de délire et une de ces hallucinations si ordinaires aux mourants. Pour nous, nous aimons mieux y voir avec saint Pierre Damien, le P. Courcier, le P. Gonon, le P. Poiré et saint Liguori, une merveilleuse apparition de la très sainte Vierge et une faveur de cette Mère tout aimable à un de ses enfants les plus humbles et les plus dévoués (1).

XXXIV

Apparition au bienheureux Hermann dit le Raccourci et à saint Léon, abbé de Cave.

Hermann, surnommé Contract ou le Raccourci, naquit en Suède, de la noble famille des comtes de Vezinghen. Sous l'aile d'une mère éminemment chrétienne, en s'ouvrant à la raison, son âme s'ouvrit à la foi et à la piété. Il fut, dès le berceau, un enfant de bénédiction; et dès lors son cœur aimait Dieu comme

(1) S. Petr. Dam. lib. 2 Epistolarum, epistolâ 14, sui opusculi 33, cap. 4. Chron. SS. Deip., p. 138. Maria Negot. sæcul., p. 128. Poiré, t. 3, p. 193. S. Liguori, Pouvoir de Marie, p. 69 et 70.

le cœur d'un séraphin ? Il croissait donc à vue d'œil dans la vie surnaturelle, quand, à l'âge de six ans, il eut, par suite d'humeurs froides, une maladie qui vint arrêter tout à coup son développement physique et lui contracter tous les membres ; c'est de là que lui est venu le surnom de *Contract* ou *Raccourci*, que lui donnèrent ses contemporains et qu'il a gardé dans l'histoire. Nécessairement cet accident dut l'empêcher de recevoir toute l'instruction qu'il aurait eue dans sa première enfance. Il lui fut impossible de suivre des cours publics ; impossible même d'avoir pour les sciences des maîtres privés. Ses souffrances, sa faiblesse entravèrent aussi l'essor de son intelligence ; il ne put, dans cet état, acquérir aucune connaissance humaine, et son esprit resta inculte. Mais son cœur ne l'était pas ; Dieu agissait en lui, l'embrasant de charité, l'éclairant des plus pures lumières de la foi, le remplissant d'espérance, l'ornant et l'enrichissant de douceur, de patience, d'humilité, en un mot, de toutes les vertus qui font les prédestinés. Aussi faisait-il de grands et rapides progrès dans la science des sciences ; et s'il n'allait pas, en ce qui est des choses profanes, de connaissances en connaissances, il allait visiblement, ce qui vaut beaucoup mieux, de vertus en vertus. Il passa ainsi dix ans dans les souffrances corporelles, dans l'ignorance des belles-lettres, mais aussi dans une union de plus en plus intime avec le Dieu de son cœur. Cependant

il priait avec une vive ardeur Dieu et la sainte Vierge de guérir son infirmité et de lui octroyer une santé parfaite et l'usage de tous ses membres, pour qu'il pût les servir avec plus d'énergie et consacrer à leur gloire toutes ses facultés physiques et morales. Ses instances ne furent pas vaines. Dieu et Marie les exaucèrent ; et ils mirent fin aux souffrances et aux privations de cet enfant de grâce dont le premier âge n'avait été qu'un acte continuel de la plus héroïque patience.

Un jour donc, à la suite d'une communion encore plus fervente que de coutume, et dans laquelle Hermann s'était abandonné sans réserve à Jésus-Christ et à sa sainte Mère, celle-ci lui apparut et lui dit :
« Mon enfant, dans les desseins adorables de Dieu ,
» ton infirmité a pour but de faire éclater la puis-
» sance et la bonté du Très-Haut. Ta résignation lui
» a plu. Tes prières de chaque jour sont montées
» jusqu'à lui, et il va les exaucer. Jusqu'ici tu n'as
» eu ni santé ni science. Ton esprit ni ton corps ,
» rien ne s'est développé ; demande donc de ces
» deux dons, la santé ou la science, celui que tu
» préféreras. Parle , et il te sera accordé selon ton
» désir. » Hermann n'hésita pas, et, malgré ce qu'il souffrait de son infirmité, il demanda la science, qu'il estimait comme un flambeau à la faveur duquel il pourrait mieux se connaître lui-même et faire mieux connaître aux autres le Créateur et ses œuvres, les choses invisibles et le monde visible.

« Tu auras donc la science, reprit la sainte Vierge, » et, de la part de Dieu, j'y ajoute un autre don au » moyen duquel tu pourras mieux faire valoir le premier, c'est celui de la santé qui te manque depuis » tant d'années. » Cette promesse ne tarda pas à se réaliser. Hermann fut guéri soudain ; la vigueur et la souplesse furent rendues à ses membres. Son intelligence s'ouvrit tout à coup et sans effort à toutes les sciences qui sont du domaine de l'intelligence. Pour pouvoir mieux servir Dieu et se livrer à l'étude avec moins de distractions, Hermann quitta le monde ; il prit l'habit de saint Benoît et alla s'enfermer dans le monastère de Saint-Gall. Il y fit de tels progrès dans les sciences, les lettres et les arts, qu'il devint, en peu de temps, un prodige de science. Écriture sainte, philosophie, histoire, astronomie, belles-lettres, musique, poésie, langue latine, langue grecque, langue hébraïque, langue arabe, tout lui devint familier et comme naturel ; et il fut tellement versé dans toutes ces connaissances, qu'il passa pour le plus savant homme de son époque.

On a de lui une *Chronique* et d'autres ouvrages qui font honneur à sa piété. Comme monument de sa dévotion à Marie, sa reine et sa bienfaitrice, il composa, selon la plupart des auteurs, le *Salve Regina*, et l'*Ave Regina coelorum* ; quelques-uns lui attribuent encore l'*Alma Redemptoris Mater*. L'Eglise a fait à ces trois pièces ou compositions l'honneur de les admet-

tre dans sa liturgie orale. Quel bonheur pour l'auteur de ces vénérables antiennes ! Que d'hommages il a fait monter de notre terre vers le trône de Marie ! et que de grâces aussi il a fait descendre du ciel et des mains de l'auguste Vierge sur notre pauvre désert ! En les adressant à Marie avec ferveur et confiance, que d'âmes ont obtenu, par elle, des grâces signalées ! Oh ! les auteurs des prières qui invoquent et louent Dieu, la Vierge et les Saints dans la liturgie catholique, sont mille fois plus heureux, mille fois plus dignes d'envie que les auteurs des ouvrages les plus savants ou les plus éloquents dus au génie de l'homme ; et, au point de vue de la foi, j'aimerais bien mieux avoir fait l'*Adoro te supplex*, le *Te Deum*, le *Salve Regina*, l'*Inviolata* ou l'*Ave maria Stella* que d'avoir composé l'Iliade ou l'Énéide ; car que sont ces poèmes par rapport à l'éternité, *quid hæc ad æternitatem* ?

Vers le même temps, c'est-à-dire au milieu du onzième siècle, la sainte Vierge apparut aussi à saint Léon, second abbé de Cave, dans le royaume de Naples. Cette faveur lui fut accordée en récompense de sa pureté, et tandis qu'il était en prière. Tous ses disciples, et ils étaient en fort grand nombre, attestèrent cette vision de leur bienheureux père ; et Surius la mentionne dans la Vie de ce saint au 11 de juillet (1).

(1) Chron. SS. Deip., p. 137. Negot. sæcul. M., p. 128.

XXXV

Apparition à saint Aibert, reclus.

Le village d'Espain, au diocèse de Tournai, vit naître, vers l'an 1060, saint Aibert, que d'autres nomment Albert. Prévenu, dès son enfance, de grâces extraordinaires, il montra, dès son bas âge, un grand amour de la retraite, beaucoup de goût pour l'oraison et la contemplation, et une sainte avidité pour les austérités et les mortifications.

De telles dispositions ne pouvaient manquer d'attirer sur Aibert le regard maternel et bienveillant de Marie, reine et modèle des vertus et protectrice spéciale de *ceux qui crucifient leur chair pour Jésus-Christ*. Aussi cette auguste Vierge favorisa-t-elle Aibert d'une vision surnaturelle que raconte en ces termes l'archidiacre Robert, lequel avait connu particulièrement saint Aibert, dont il devint l'historien.

Après avoir été dans le monde *la bonne odeur de Jésus-Christ*, Aibert se retira dans une solitude, s'y fit une cellule et y vécut en reclus dans les plus grandes austérités. Ensuite, dans la pensée que la vie

Triple cour., t. 2, p. 646. Arnold. Wion. lib. 5, lign. vit. cap. 105, Trithem. lib. 2, de viris illustrib. ordin. sancti Benedict. cap. 84. Nauclerus, generatione 36. Petrus Canisius, lib. 5, de B. M., cap. 13.

cénobitique pouvait avoir des avantages et une perfection qu'il ne connaissait pas, il alla se présenter au monastère de Crespien, près de Valenciennes, en Hainaut, et il y prit l'habit qu'il porta vingt-cinq ans, et qu'il honora par toutes les vertus d'un bon religieux ; après quoi, croyant que Dieu le rappelait dans la solitude, il quitta sa communauté, s'enfonça dans un désert tout à fait inculte et stérile, et s'y bâtit une cellule dans laquelle il se renferma. Deux ans après qu'il y fut, il renonça entièrement à l'usage du pain, et se réduisit aux herbes pour le reste de ses jours ; au bout de cinq ans, il fit un nouvel effort sur lui-même et remporta sur la nature une seconde victoire plus difficile encore, plus héroïque encore : il cessa de rien prendre en forme de breuvage, et, malgré cette privation, il vécut encore vingt années.

Voici, selon l'auteur que nous avons cité, à quelle occasion cet austère anachorète renonça entièrement à l'usage du pain.

Il arriva qu'un hiver il tomba tant de neige et tant de pluie dans le lieu où il demeurait, que sa pauvre cellule fut tout environnée d'eau, tellement qu'il lui fut impossible d'en sortir. Personne cependant n'alla à son secours, tant était difficile l'accès de sa cellule. Après quelques jours passés dans cette situation critique, le pain vint à lui manquer. Il lui fut impossible aussi d'aller à aucune chapelle pour y entendre la messe et y communier, car il n'était pas

encore prêtre ; et cette privation ne lui fut pas moins pénible, pas moins dure que la première ; elle lui fut même bien plus sensible.

Dans cette extrémité, il eut recours à Marie, en laquelle, après Dieu, il avait mis toute sa confiance ; et, un soir, il lui dit avec larmes et gémissements : « O Marie, source et trésor inépuisable de grâce et » de miséricorde, assistez-moi pauvre reclus man- » quant du pain matériel et privé de la douce et pré- » cieuse consolation d'assister aux saints mystères et » d'y participer. » Après cette invocation inspirée par la confiance et l'abandon le plus filial, le saint ermite s'endormit ; et à peine le sommeil se fut-il emparé de lui, que la sainte Vierge lui apparut sous la forme d'une dame d'une beauté ravissante. Une suite nombreuse de jeunes vierges qu'elle surpassait de la tête et qu'elle effaçait en beauté lui formait un cortège d'honneur. A leur vue, l'homme de Dieu, qui ne reconnut pas d'abord ses nobles visiteuses, s'écria, autant du moins qu'il put se le rappeler quand il fut éveillé : « Certes, si dans les jours que je pas- » sai au monastère j'avais vu entrer des femmes » dans ce pieux et saint asile, je les aurais chassées » de suite. Pourquoi donc osez-vous pénétrer dans » ma cellule ? » La Vierge Mère lui répondit : « Frère, » cessez de parler ainsi ; je suis la Vierge Marie que » vous avez priée avec tant d'onction ; que deman- » dez-vous de moi ? » Alors l'ermite reprit : « Reine

» du ciel, assistez-moi dans mes besoins, tant spirituels que temporels; ils vous sont tous connus.—
» Crois-tu, répartit la Vierge, que le Dieu qui peut tout, puisse aussi te faire vivre sans pain? — Certainement, dit Aibert, je crois que Dieu le peut et qu'un pareil miracle n'excède pas son pouvoir.—
» Pourquoi donc, ajouta Marie, pourquoi te plaindre si amèrement de ce que le pain te manque?
» Quant à ce qui est de ne pas entendre la messe, pourquoi t'en inquiéter, lorsque toute ta vie et tout ce que tu fais est une sorte de messe incessante et continuelle, un sacrifice permanent? »

Après ces mots, la glorieuse Vierge lui mit dans la bouche un petit morceau de pain. Tel fut l'effet produit en lui par cette vision merveilleuse, qu'à dater de ce moment, Aibert ne désira plus jamais de pain; il ne chercha plus à en avoir; et il se contenta, le reste de sa vie, des herbages, des racines et autres substances végétales qu'il trouvait dans sa solitude (1).

XXXVI

Apparition à saint Hugues, sixième abbé de Cluny.

Par sa haute naissance, par ses vertus, par ses talents, par le crédit qu'il eut et la faveur dont il

(1) Robert. Archid. ap. Bolland., p. 673. Surius, tom. 2, 7 April. Maria Negot. sæcul., p. 146. Chron. SS. Deip., p. 144, 5.

jouit auprès des papes, des empereurs et des rois de son temps, par les missions importantes qui lui furent confiées et par la sagesse admirable avec laquelle il les remplit : saint Hugues est une des gloires les plus brillantes et les plus pures des cénobites d'Occident.

Mais entre toutes les belles et heureuses dispositions qu'on remarqua en lui, dès l'âge le plus tendre, et qu'il faut, en grande partie, attribuer à la bonne et pieuse éducation que lui donna sa mère, il est juste de nommer sa dévotion envers la Vierge immaculée. Aussi le combla-t-elle de faveurs toutes particulières. En voici une notamment qu'il raconta lui-même à ses religieux, un jour de Noël, mais sans dire que c'était à lui-même que cette grâce avait été faite ; son humilité s'opposant à ce qu'il se fit connaître comme ayant été l'objet de cette merveilleuse faveur.

« Je sais, dit-il à ses frères, je sais quelqu'un à qui la Mère de Dieu apparut dans sa chapelle sous la forme que je vais décrire. Elle avait sur les bras, et pressait contre son cœur un enfant d'une beauté et d'une grâce surhumaine ; elle-même était fort belle ; elle avait un regard plein d'amabilité et semblait être d'un accès on ne peut plus facile aux pécheurs et à tous ceux qui s'adressaient à sa miséricorde pour obtenir quelque bienfait. L'enfant qu'elle portait lui dit avec un doux et ineffable sou-

rire : Cette nuit, ô ma mère, est celle de ma naissance ; celle, par conséquent, qui a procuré aux anges la gloire et aux hommes la paix ; c'est celle qui a été témoin de mon amour pour le genre humain tombé et déchu de sa grandeur et de son innocence originelles ; celle qui a expliqué le sens jusqu'alors obscur de la loi, des Écritures et des prophètes ; c'est en cette nuit, ô ma mère, qu'au sortir de votre sein virginal et plus pur que celui de l'aurore, j'ai écrasé la tête du serpent homicide, et foudroyé la puissance de destruction et de ravage qu'il exerçait sur toute la terre. Où est, en effet, maintenant, où est la ruse, où est l'astuce de ce monstre infernal ? où est l'aiguillon mortel avec lequel, avant mon incarnation, il blessait et tuait les âmes ? » Tandis que l'Enfant-Dieu parlait ainsi à sa mère, le démon apparut soudain. Mais l'Enfant qui est le *Dieu fort*, lui lançant un regard sévère, lui adressa de dures paroles en lui reprochant de chercher, par un effet de sa jalousie habituelle, non-seulement à troubler, mais même à empêcher les hommages par lesquels les fidèles honoraient la bienheureuse nuit de sa nativité. Les reproches de l'Enfant divin furent tellement écrasants, que Satan disparut, emportant sur sa face des traces et des marques de la confusion qu'il ressentait au dedans de lui. Ce perfide ennemi étant chassé du milieu de nous par la parole toute-puissante et irrésistible du Christ, sachez, continua saint Hugues en

s'adressant toujours à sa pieuse communauté, sachez que Jésus et Marie assistent à vos exercices, à vos chants et à tous vos actes religieux; et qu'ils ont des récompenses ou bien des châtiments pour vous, selon que vous avez vous-mêmes de bonnes ou de mauvaises dispositions dans la prière. Recevez donc avec une piété sincère et dans des cœurs bien préparés, Notre Seigneur Jésus-Christ, et souvenez-vous qu'il aimera à habiter dans celui qui aura à lui offrir une demeure qui lui plaise. »

Comme saint Hugues avait raconté avec larmes la vision qu'on vient de lire et qu'il en paraissait tout troublé et tout ému, l'assemblée entière en conclut que c'était à lui-même qu'elle était arrivée et qu'il n'avait fait que dire ce qu'il avait vu lui-même.

C'est à Hildebert, évêque du Mans et historien de saint Hugues, que l'on doit le récit de cette particularité de la vie du saint abbé.

D'autres traits prouvent encore combien sa dévotion envers la sainte Vierge fut agréable à cette bonne Mère des chrétiens. Nous les rapporterons ici, parce que ce sont autant de visions qui la concernent. C'est Hugues de Cluny, un autre de ses historiens, qui nous les a transmises; on les trouve également dans Surius et dans la Bibliothèque de Cluny.

Un jour donc, dit l'auteur que nous reproduisons, un jour Bertin de Varenne était resté seul dans les champs, je ne sais pour quel motif. Tout à coup il

...

y vit un groupe de personnages d'une dignité remarquable. En avant de ce groupe marchait une dame d'un éclat et d'une majesté que rien n'égale ici-bas. Il la vit passer devant lui; mais il n'eut pas le bonheur de pouvoir voir son visage. A cette apparition, Bertin demeura immobile; il était tout entier à ses impressions, quand un vieillard vénérable, l'avisant au milieu de ses préoccupations, s'approcha de lui et lui dit : A qui appartient, ô homme, le champ que tu cultives? — C'est, répondit Bertin, à saint Pierre et à l'abbé Hugues. — C'est donc, reprit aussitôt l'inconnu, c'est donc à moi qu'appartient le champ et son usufruitier, car je suis l'apôtre saint Pierre, et ce groupe que tu vois est un groupe de bienheureux. La dame qui les précède est la Mère de Dieu. Va, et dis de ma part à l'abbé Hugues qu'il touche à la fin de sa vie et qu'il mette en règle ses affaires personnelles et celles de sa communauté. Bertin n'osa pas d'abord remplir ce premier message; mais il reçut un second ordre accompagné de reproches sur sa désobéissance et de menaces sévères s'il résistait plus longtemps. Alors il se décida à aller à Cluny, raconta à saint Hugues, avec exactitude, et ce qu'il avait vu et ce qui lui avait été dit. Le saint abbé reçut avec un grand respect, une profonde soumission et une vive reconnaissance, cet avertissement du ciel, et il se prépara avec humilité à paraître bientôt devant le juge suprême.

A peu de jours de là, mais à une grande distance de lieux, Sabine, religieuse distinguée du monastère de Jouarre, au diocèse de Meaux en Brie, vit aussi la Mère de grâce au milieu d'un brillant cortège de bienheureux ; elle remarqua en même temps au milieu de cette sainte et auguste assemblée un fauteuil garni de blanc et richement orné ; et elle entendit qu'on disait qu'il était destiné à saint Hugues de Cluny et que c'était sur ce fauteuil que l'éminent abbé devait aller de la terre au ciel. Sabine raconta sa vision ; peu après vint un courrier qui apprit que saint Hugues, désigné par cette vision, avait cessé de vivre de la vie périssable.

Quelque temps après la mort de cet illustre abbé , Bernard de Narbonne, qui avait longtemps vécu dans le cloître en parfait religieux , tomba dangereusement malade. Dès qu'il se sentit attaqué à mort, il dit à l'abbé Ponce , successeur de saint Hugues et aux religieux qui entouraient son lit : Savez-vous, mon père , que j'ai été prieur de Nogent et qu'étant là j'ai vu saint Denis qui m'a dit : « Va, mon frère, va à Cluny ; tu y verras Hugues, ton abbé, qui n'a plus que peu de jours à passer sur la terre ; tu le verras, ainsi que Ponce qui doit lui succéder et que les princes des Apôtres ont envoyé de Rome pour le mettre à la tête de l'ordre de Cluny. » Je suis donc venu ici sur un ordre émané de Dieu. Mais, à mon grand regret et à ma confusion , quand notre bon

père mourut, j'étais tellement abattu par la force du sommeil, que je dormais profondément et que j'eus le malheur de ne pas recevoir son dernier soupir et sa dernière bénédiction. Je n'en étais pas digne ; et pourtant ; au moment où il expira, bien que mes yeux corporels fussent fermés, je le vis des yeux de mon âme à sa sortie de ce monde ; je le vis et me trouvai en esprit avec les autres frères dans la chapelle de la Vierge où notre vénérable père s'était fait transporter quelques instants avant sa mort et où il rendit l'âme. Là je vis également, j'en prends Dieu à témoin, la bienheureuse Vierge Marie, les apôtres Pierre et Paul, puis un chœur de martyrs et de saints confesseurs, parmi lesquels je distinguai particulièrement saint Martial, saint Martin et saint Benoît. Tandis que tous ces élus accueillaient gracieusement l'âme de notre père mourant, des sagittaires fondirent à l'improviste sur toute cette assemblée auguste et lui lancèrent avec furie une grêle de traits. Mais Marie leva le bras. L'âme de notre père se réfugia près d'elle comme sous l'aile d'une mère ; et dès qu'ils reconnurent la Reine des élus, les ennemis s'enfuirent avec désordre et précipitation (1).

(1) Hildebert. E. Cænoman. in vitâ ipsius. Hugo monach. Clun. in Vitâ S. Hugonis. Surius edit. recens Bibliothec. Clun. Chron. SS. Deip., p. 137 et 153.

XXXVII

Apparition à l'abbé Helsim ou Elsin ou même Ekbert.

Cette apparition est trop souvent citée par les auteurs qui ont écrit l'histoire des fêtes de Marie et trop connue des fidèles qui ont lu leurs ouvrages ; elle se rattache de trop près et trop intimement à la célébration d'un des premiers privilèges et d'une des solennités les plus glorieuses et les plus chères à la Mère de Dieu, pour que nous l'écartions de notre pieux Recueil des apparitions et visions merveilleuses dont la Reine des cieux a favorisé la terre.

Celle-ci eut lieu vers l'an 1070.

Assis paisiblement sur le trône d'Angleterre que sa vaillante épée venait de conquérir, Guillaume le Normand apprit que les Danois qui avaient des prétentions sur cette île armaient une flotte considérable pour venir l'attaquer et lui enlever, s'ils le pouvaient, son importante conquête. Guillaume, dont le pouvoir n'avait pas encore jeté dans la Grande-Bretagne de profondes racines, craignant qu'une guerre étrangère n'offrit à ses nouveaux sujets l'occasion et les moyens de secouer le joug qu'ils ne subissaient qu'en vaincus, craignant aussi d'être trop faible contre deux ennemis, supposé une révolte de la part des insulaires, chercha à conjurer l'orage du côté du Danemark pour n'avoir pas à le combattre aussi dans ses

propres États. En conséquence, recourant aux voies diplomatiques, il chargea un moine anglais, abbé d'un monastère de Ramèse ou Remèse, en Angleterre, et non de Reims, comme le dit Poiré, et qu'on nommait Helsim, ou Elsin, ou Elpin, ou même encore Ekbert, d'aller en Transylvanie entamer des négociations avec le roi de ce pays.

Après avoir heureusement accompli sa mission, Helsim s'en revenait par mer le cœur joyeux et content du succès de son ambassade et bénissant Dieu et Marie de son heureuse réussite. Mais cette joie devait être momentanément troublée; car tandis qu'il naviguait à pleines et joyeuses voiles, le vent changea tout à coup non loin des côtes de Normandie; et une tempête affreuse se forma à l'horizon. Bientôt le vaisseau fut battu par les éléments déchainés; sa perte était imminente; l'eau y entraît de toutes parts; le grand mât était brisé, le gouvernail rompu; passagers et matelots s'attendaient à périr; et, dans cette persuasion, ils adressaient à Dieu et à la bienheureuse Vierge qu'on nomme l'*Étoile de la mer*, les vœux les plus fervents, les prières les plus humbles et les plus attendrissantes. Le saint abbé Helsim donnait à tous l'exemple de la confiance en Dieu et en son auguste Mère. Cette violence au ciel fut couronnée de succès; car, tandis que le pieux envoyé du conquérant était à genoux sur le pont, les mains élevées vers le ciel et priant avec ardeur pour lui et plus encore pour ses

compagnons de danger, les nuées s'entr'ouvrirent, et soudain on vit apparaître une femme d'une beauté toute céleste et telle que la foi nous représente Marie dans son éternel royaume. C'était elle en effet. Se présentant au saint abbé, elle lui promit d'apaiser, à l'heure même, la tempête, s'il voulait s'engager à fonder dans les États de son seigneur et maître, tant en Bretagne qu'en Normandie, une fête de la Conception que l'on mettrait au 8 décembre; elle lui prescrivit même, disent certains auteurs, jusqu'aux rites à observer dans cette solennité. Une telle institution souriait trop à la piété du vénérable Helsim envers la sainte Vierge, pour qu'il ne s'empressât pas de souscrire et d'adhérer, en son nom et en celui du prince normand, à la condition que mettait la Reine du ciel au salut du vaisseau. Il promit donc de faire ce que demandait l'auguste Souveraine des anges; et à peine eut-il pris cet engagement sacré, que le ciel devint serein, les vents cessèrent de souffler, les vagues s'apaisèrent, et le vaisseau entra au port sans avoir perdu personne. Dès qu'il fut débarqué, Helsim rendit compte à Guillaume de ce qui lui était arrivé et de la promesse qu'il avait faite, non-seulement en son nom, mais encore en celui de son bien aimé souverain. Guillaume, qui était d'ailleurs, comme nous l'avons montré ailleurs, fort dévot à la sainte Vierge, mit tout son zèle à accomplir l'engagement de son envoyé; et, dès la même année, les évêques de son

royaume d'Angleterre et de son riche et beau duché de Normandie célébrèrent la fête de la Conception de Marie avec tant d'empressement et de dévotion, que, pendant bien des siècles, cette fête fut connue sous le nom de *fête aux Normands*.

Selon d'autres historiens, ce ne fut pas Marie elle-même qui apparut à Helsim ; ce fut un vieillard vénérable et rayonnant de gloire, un pontife plein de majesté, qui, s'approchant de l'équipage et s'adressant à Helsim, se dit envoyé de Marie, l'impératrice du ciel, pour lui dire que, s'il voulait échapper au naufrage, il fallait qu'il s'engageât à faire célébrer par une fête publique le jour de la Conception de la Mère de Dieu ; ce que l'abbé promit.

Quelques annalistes prétendent que ce vieillard auguste était saint Nicolas, dont le pouvoir est grand sur le feu et sur l'eau, et que nous avons vu déployer un grand zèle à soutenir les glorieuses prérogatives de Marie.

Quoi qu'il en soit, le fait d'une apparition céleste dans les circonstances que nous venons de détailler, se trouve consigné dans une lettre de saint Anselme, qui fut un peu plus tard archevêque de Cantorbéry, et qui ne contribua pas peu à l'établissement de la fête de la Conception dans l'abbaye du Bec, qu'il gouverna d'abord, et ensuite dans son église métropolitaine d'Angleterre.

Telle est la pieuse légende que les chroniqueurs

de Marie mettent en tête de l'institution de la fête qui honore le premier instant de la vie pure et sans tache de la Mère du Dieu fait homme.

« La critique de l'histoire , observe à ce propos un de nos confrères et amis , qui , en ce qui concerne les fêtes de la Vierge , a travaillé avec talent le même thème que nous , la critique de l'histoire, telle qu'une école sceptique la conçoit de nos jours , sans discuter par quel miracle furent entérinées les lettres de grâce d'Helsim et de ses compagnons, admettra seulement, peut-être, que Guillaume enjoignit au clergé de ses États l'accomplissement d'un vœu formé spontanément au fort de la tourmente par son pieux ambassadeur. Mais , poursuit le jeune auteur des *Fêtes de la Vierge Marie* , la tradition de croyance et de poésie n'en survivra pas moins. »

C'est ce que nous désirons ; c'est ce que nous espérons (1).

XXXVIII

Apparition à saint Arnoul , évêque de Soissons.

Ce saint est certainement une des gloires les plus pures de l'Église de France. Avant d'honorer la mitre,

(1) S. Anselm. Epist. Baron. Notis ad Roman. Martyrol. 8 dec. Bosius lib. 5, c. 8. Poiré, Tripl. cour., t. 1, p. 195. Cal. de la Vierge, p. 236. Mois de Marie par Tharin, p. 150. Fêtes de la Vierge Marie par l'abbé Etienne Georges, p. 319. Hist. d'Angleterre par Emile Lefranc, etc.

il avait honoré l'habit religieux , et , dans le monastère comme dans le palais des évêques , il brilla par l'éclat des vertus les plus exemplaires. Dans un siècle qui vit s'élever, en l'honneur de la Mère de Dieu , une innombrable multitude d'églises , de chapelles , de monastères et de couvents , dans un siècle qui fut illustré par les Fulbert de Chartres , les Robert de Molesme , les Romuald , les Henri d'Allemagne , les Etienne de Hongrie , les Edouard d'Angleterre , les Odilon et les Hugues de Cluny , les Gualbert de Val-lombreuse , les Pierre Damien , les Herman le Rac-courci , les Grégoire VII , les Hugues de Greno-ble , tous remarquables par leur dévotion à Marie , saint Arnoul fut bien loin de demeurer étranger à la piété de son époque et de ses contemporains envers la sainte Mère du Sauveur.

Aussi , pour donner à ce prélat une preuve non douteuse de sa bienveillante affection , elle lui apparut peu de temps avant sa mort , et elle l'avertit qu'il touchait à la fin de sa course ici-bas et que Dieu se préparait à le rappeler à lui pour lui donner l'infini et éternel salaire promis au bon serviteur. Alors saint Arnoul lui dit : « O Mère de mon Dieu , Reine du ciel et de la terre , doux espoir de mon âme , vous savez que toujours je vous ai aimée et servie , non pas comme vous le méritez , mais selon mes faibles moyens. En retour de ce que j'ai pu faire pour vous plaire pendant ma longue existence , je vous demande une

grâce : c'est de mourir le jour où vous êtes morte vous-même ; c'est de quitter cette vallée le jour où vous l'avez quittée vous-même ; c'est de monter au ciel , puisque vous m'assurez qu'un trône m'y attend , le jour où vous en avez vous-même pris possession , comme de votre impérissable empire. Ce que je vous demande , c'est de recevoir des mains de Dieu le diadème de justice , le jour où vous avez été couronnée impératrice de toutes les créatures. » — « Mon fils , repartit la Vierge , il vous sera accordé comme vous le désirez ; préparez-vous donc pour le jour de ma prochaine Assomption. » A dater de ce moment , le pieux pontife ne songea plus qu'à purifier de plus en plus son âme déjà si sainte ; et , la veille de l'Assomption , qui , cette année-là , tombait selon Gonon , un samedi , et selon Baillet , un dimanche , sentant ses forces s'en aller , et sa faiblesse augmenter , il rassembla dans sa chambre et autour de son lit les prêtres de sa maison , et il leur dit d'une voix mourante : « Faites mes apprêts de mort ; car je sais , par révélation , que je n'ai plus que peu de temps à être parmi vous. Outre saint Pierre , saint Michel , et plusieurs autres anges , qui ont daigné me visiter pendant ma maladie , j'ai eu l'honneur insigne , le bonheur ineffable de recevoir la visite de leur souveraine à tous. Elle est venue , accompagnée d'un chœur brillant de vierges , me consoler dans mes souffrances , et calmer les justes frayeurs que mes pé-

chés me causent touchant le salut de mon âme. Elle a daigné m'assurer de mon bonheur futur, et de mon admission dans le séjour des élus ; elle a même fait plus , elle m'a promis que , selon la demande que je lui en ai faite , je quitterais ce monde le jour où le ciel et la terre célèbrent le triomphe de son Assomption. Nous touchons à ce jour ; je touche donc au seuil de mon éternité ; j'entrerai donc demain dans la joie de mon Dieu. » Il dit ; puis, commençant une prière mentale qu'il n'interrompt plus par aucune parole , il expira le jour suivant, au moment où l'Église militante et l'Église triomphante commençaient à saluer, par des acclamations de joie, le couronnement de Marie et son entrée dans le séjour où elle a le plus beau trône, après celui de Dieu.

Pour nier la vérité de ces apparitions , il faut nier la véracité du saint et éminent pontife qui déclara en avoir été favorisé, ou bien celle des personnes qui affirmèrent en avoir entendu le récit de sa propre bouche, ou bien enfin la véracité ou le jugement de l'historien qui les raconte. Cet historien est saint Lisian , successeur de saint Arnoul sur le siège de Soissons ; c'est lui qu'a copié Surius, dans la Vie qu'il a donnée du glorieux fils de Fulbert de Thedingen, et de la pieuse Meinsende (1).

(1) Negot. sæcul. M., p. 133. Chron. SS. Deip., p. 142. Surius, 15 Aug.

XXXIX •

Apparition à la bienheureuse Ermégarde, mère de saint Robert, abbé et fondateur de Molesme et de Cîteaux.

Certes, il nous est toujours bien doux, à nous qui faisons ce recueil des principales apparitions et révélations dont la Mère de grâce a daigné favoriser certaines âmes privilégiées, il nous est toujours bien doux d'enregistrer ces divers témoignages de bonté, quel que soit le point du globe où la Vierge les ait donnés, et quelles que soient les personnes qui en aient été honorées.

Mais notre cœur éprouve un bonheur tout particulier quand notre main transcrit l'apparition merveilleuse que nous allons raconter. Saint Robert a sanctifié et illustré par sa présence, pendant de nombreuses années, les contrées où nous sommes né. Nous avons vu et traversé, à quelques lieues de la ville où nous avons reçu le jour, les solitudes silencieuses où le fils de Thierry et de la pieuse Ermégarde jeta les premiers fondements de l'abbaye de Molesme. Nous avons, quoique bien jeune et quoique encore enfant, senti un véritable saisissement religieux dans ces champs où nous ne vîmes pas un seul être vivant, où nous ne vîmes pas un seul arbre, et où nous n'entendîmes que ce profond silence qui parle si bien au cœur.

Mais lorsque, sept cents ans après l'établissement

de saint Robert dans la forêt de Molesme, nous visitâmes le village qui porte aussi ce nom et qui doit son existence aux pieux anachorètes, la forêt qui avait vu, abrité et caché au monde les humbles et pauvres cellules de Robert et de ses sept premiers compagnons, avait entièrement disparu pour faire place à des champs que la charrue labourait et que la main de l'homme ensemait chaque année; et, dans les bâtiments qui avaient vu des religieux « servant Dieu avec une émulation et une ardeur incroyable, dans la faim et la soif, dans les rigueurs du chaud et du froid, dans la nudité et la disette, soutenus de l'espérance qu'ils avaient de recueillir un jour, avec joie, les fruits des semences qu'ils jetaient dans les larmes de la pénitence(1), » nous n'avons plus trouvé qu'une *filature de laine* et une agglomération d'ouvriers et d'ouvrières sans décence et sans pudeur. Ainsi va le progrès que l'on a tant vanté et tant préconisé.

Mais venons à notre sujet.

Même avant qu'il fût né, saint Robert fut l'objet de la prédilection toute spéciale de Marie; car il était encore, au dire de son historien, dans le sein de sa mère, lorsque la très auguste Vierge se le choisit et l'adopta pour serviteur et pour époux. Voici comment se fit cette adoption si glorieuse pour celui qui en fut honoré.

(1) Baillet, 29 avril.

Ermégarde était enceinte. Marie lui apparut en songe, tenant à la main un anneau d'or; et elle dit à la vertueuse et sainte épouse du noble et pieux Thierry : « O Ermégarde ! je veux que l'enfant que » tu portes actuellement dans ton sein devienne mon » époux ; en signe de quoi je t'apporte et te laisse » cet anneau. » Après ces mots, la bienheureuse Mère de Dieu disparut, laissant Ermégarde endormie. Quand celle-ci fut éveillée, elle se souvint de sa vision et trouva dans sa main le merveilleux anneau. L'auguste reine des cieux lui apparut encore, mais toujours dans le sommeil, comme autrefois Dieu l'avait fait au prophète Samuel pour lui révéler ses desseins sur lui et sur Héli.

L'enfant que portait Ermégarde quand Marie la visita était celui qui, plus tard, fonda Molesme et Cîteaux « sous le nom et la protection particulière de la sainte Vierge » (1).

XL

Apparition à saint Albéric, second abbé, et à saint Étienne, troisième abbé de Cîteaux.

Ce ne fut pas en vain que, comme nous venons de le dire, saint Robert mit son ordre sous la protection de la très sainte Vierge ; car cette Mère de grâce

(1) Surius, t. 2, 29 aprilis. Chron. SS. Deip., p. 142. Negt. sæculor. M., p. 113. A. Baillet, Vies des saints.

ne tarda pas à prouver d'une manière éclatante combien cette consécration lui était agréable.

Saint Albéric avait été le compagnon de saint Robert dans la fondation et l'institution de Cîteaux, et il lui succéda en qualité d'abbé de cette communauté naissante. Il renouvela solennellement la consécration que saint Robert avait faite de son nouvel institut à la reine du ciel; et, en signe de ce patronage de la Mère de Dieu sur l'ordre de Cîteaux, il changea la couleur de l'habit adopté d'abord pour les religieux. Cette couleur avait été primitivement le noir, saint Albéric prit le blanc. On dit même que ce fut Marie qui lui inspira l'idée de ce changement symbolique ou plutôt qui l'opéra elle-même. Voici, selon les annalistes de Cîteaux, comment la chose arriva :

Une nuit que saint Albéric était, avec tous ses frères, à la chapelle du monastère, chantant l'office de matines, la Mère de Dieu apparut tout à coup aux religieux; elle était accompagnée d'une légion d'esprits célestes, et elle tenait à la main un habit religieux d'une blancheur éblouissante, qu'elle mit elle-même sur les épaules du bienheureux Albéric. Impossible de rendre l'effet que cette vision et cette faveur singulière produisirent sur le saint abbé. Il était entièrement absorbé dans ses pensées d'admiration et de gratitude quand un autre prodige, opéré par la même puissance, éclata à ses yeux; car, au même moment, les habits des autres frères changè-

rent de couleur, et, de noirs qu'ils étaient, ils devinrent blancs comme la neige. Ce miracle opéré, la sainte Vierge disparut, faisant ainsi par elle-même ce que le bienheureux Robert avait tenté inutilement et ce qui lui avait attiré bien des peines de la part des religieux qui s'obstinèrent à garder la couleur adoptée à l'origine de cet ordre.

On dit qu'une autre fois la sainte Vierge apparut encore au pieux Albéric, tandis qu'il était en prières, et qu'elle lui promit que son institut prendrait un accroissement prodigieux, qu'il était le petit ruisseau qui, imperceptible à sa source, devient un fleuve majestueux, et le grain de senevé qui acquiert, avec le temps, les proportions grandioses d'un arbre magnifique. Elle ajouta encore : « Je protégerai et défendrai l'ordre des cisterciens jusqu'à la fin du monde. »

Encouragé par ces marques d'une bienveillance toute spéciale, Albéric fit approuver son ordre par le pape; et il donna aux cisterciens une constitution plus détaillée et plus complète que celle que leur avait laissée saint Robert, leur premier abbé. Quelques-uns prétendent même qu'il reçut de la sainte Vierge cette constitution. Quoi qu'il en soit, sept cents ans ont vu se réaliser la promesse et la prédiction de la Mère de Dieu au bienheureux Albéric. L'ordre de Cîteaux a résisté au temps si destructeur et aux révolutions qui ruinent tant de choses; et il est devenu

le plus nombreux, peut-être, de tous les ordres réguliers ; il a couvert, et, de nos jours, il couvre encore le sol de l'Église catholique, et il a donné naissance à une multitude d'instituts qui sont comme les canaux du fleuve, comme les rameaux de l'arbre.

On ajoute que saint Albéric fut souvent honoré de la visite de Marie et de celle de plusieurs habitants de la cité sainte ; et que, quand il mourut, il révéla à ses frères les grâces et les promesses que Marie lui avait faites ; après quoi, se sentant à ses derniers moments, il récita à haute voix le symbole des Apôtres, puis les litanies des saints. Quand il fut arrivé à cette invocation : « Sainte Marie, priez pour nous, » son visage devint brillant comme le soleil ; une lumière éclatante en jaillit et remplit la cellule où il était ; et ce fut au milieu de cette clarté miraculeuse qu'il rendit à Dieu sa belle âme. Sa mort fut comme un doux sommeil ; et, quand il trépassa, on eût dit qu'il s'endormait dans un repos plein de paix.

Saint Etienne, qui lui succéda comme abbé de Cîteaux et qui, comme lui, avait été collègue de saint Robert, apprit aussi de la sainte Vierge les grandes destinées réservées à leur ordre et les développements merveilleux qu'il prendrait dans l'avenir ; et un jour qu'il priait avec grande ferveur devant une image de cette Reine et Mère des prédestinés, dont il avait toujours été le serviteur dévoué, le client humble et soumis, cette Vierge lui révéla que sa fin approchait

et que la couronne immortelle l'attendait dans les cieux (1).

Ce fut ainsi que Marie se montra favorable, ce fut ainsi qu'elle sourit à la naissance de l'ordre que fondèrent saint Robert, saint Albéric, et saint Étienne. Que sa main toute-puissante le protège toujours, le défende toujours lui et tous ses rejetons !

XLI

Apparition aux habitants d'Arras et origine du cierge miraculeux de cette ville.

Ici ce n'est plus seulement à quelques pieux cénobites réunis pour prier, c'est à tous les habitants d'une des villes les plus populeuses du royaume de France, que Marie va se montrer.

L'an 1095, la ville d'Arras était désolée par un fléau qui, vers la fin du onzième siècle et au commencement du douzième, exerça d'affreux ravages dans plusieurs contrées de la France. Il avait commencé en Lorraine l'an 1089, et ce fut lui qui fit donner à l'année qui l'avait fait naître le nom d'*année empestée*. C'était en effet une peste comme le ciel n'en déchaîne qu'aux jours de ses grandes colères et pour punir de grands crimes. Elle ne dura pas moins de deux cent cinquante ans ; et, pendant ces deux

(1) Menolog. cisterc. 26 janv. et 17 avril. Chron. SS. Deip. p. 142 et 154. Negot. sæcul. M., p. 136. Annales cisterc. ab Angelo Manrique,

siècles et demi, elle dépeupla la France et la couvrit de deuil. On appela ce fléau la maladie des Ardents, parce qu'il était comme un feu qui dévorait, au dedans et au dehors, dans les entrailles et dans les membres, ceux qui en étaient atteints, et qu'il imprimait en outre sur leur peau des taches noires comme celles que produiraient des charbons enflammés qu'on appliquerait sur le corps. Arras fut une des villes où l'ange exterminateur fit le plus de victimes. Les malades y mouraient par centaines; les vivants n'y suffisaient plus à enterrer les morts; ce n'était de toutes parts et dans tous les quartiers, que deuil, désolation et épouvante.

Dans cette extrémité, les habitants d'Arras élevèrent leurs pensées et leurs mains suppliantes vers la suprême et toute-puissante consolatrice des affligés; des neuvaines eurent lieu, des processions furent faites, et les prières les plus ferventes montèrent, sur les deux ailes de la foi et de l'espérance, jusqu'au trône de la Vierge que nous invoquons ici-bas comme *le salut des malades*. Marie ne fut pas sourde à tant de supplications; car elle fit savoir, on ignore par quelle voie, à deux musiciens dont l'un s'appelait Ithère de Brabant, et l'autre Pierre le Normand, d'aller trouver l'évêque Lambert et de lui dire de se tenir prêt à recevoir de sa main, le samedi suivant, un cierge miraculeux auquel serait attaché le salut de la ville. D'après cette communication, le

prélat ordonna, pour le jour indiqué, une procession générale; et, au moment où elle rentrait dans la cathédrale, tout le peuple vit la Vierge. On eût dit qu'elle descendait des tours de Notre-Dame. Elle tenait à la main un cierge magnifique; et, quand elle fut à terre, elle le remit aux deux musiciens dont nous venons de parler et qu'elle avait chargés d'aller prévenir l'évêque. Les deux individus étaient ennemis l'un de l'autre; et en leur accordant à tous les deux la même faveur, Marie voulait les rapprocher, les réconcilier et faire cesser la haine qu'ils se portaient mutuellement. Ces deux hommes remirent le cierge au pontife, qui le reçut avec des larmes de joie, car il lui fut dit soudain quel parti il pouvait en tirer, et comment il devrait le faire servir au salut de son troupeau consterné. L'évêque se conforma à ce qui lui fut prescrit. Des gouttes de la cire dont ce cierge était fait furent distillées dans de l'eau, et il suffit aux malades de boire de cette eau pour être entièrement guéris de la maladie des Ardents. Un autre caractère bien étonnant de ce cierge, c'est que, au dire de l'auteur du *Chronicon sanctissimæ Deiparæ*, qui écrivait encore en 1627, ce cierge brûla cinq cents ans sans jamais se consumer et même sans diminuer, quoi qu'on eût fait un fort grand nombre de cierges plus petits avec la cire que le feu faisait couler de celui-là.

En mémoire de tout ceci une fête fut établie à

perpétuité dans la ville d'Arras. On la fixa au dimanche qui vient après l'octave du Très-Saint Sacrement. Cette solennité, dit l'auteur du Calendrier historique de Marie, est la plus grande qu'on célèbre dans cette cité artésienne; la veille, on sonne la plus grosse cloche; et, de dessus la tour, plusieurs instruments de musique se font entendre, sans doute pour rappeler que la sainte Vierge parut, aux regards de la multitude, descendre de cette tour, et pour faire souvenir de la part que deux musiciens eurent, selon la tradition, dans le don du saint cierge. Le jour de la fête étant venu, les plus considérables et les premiers de la ville, montés à cheval, portent sous un dais superbe ledit cierge ou sainte chandelle à la grande église de Notre-Dame, où ils font leur prière et leur offrande; après quoi ils reportent, avec la même pompe, ce cierge où ils l'ont pris, c'est-à-dire dans une chapelle faite en forme de pyramide et située au milieu du petit marché; c'est la chapelle de la confrérie des Ardents. Ce fut l'évêque Lambert qui institua cette fête et l'enrichit de plusieurs privilèges. Le pape Sixte IV ordonna qu'on examinât et qu'on mît par écrit authentique et notarié l'histoire du cierge et de ses miracles; et Clément VIII accorda, par une bulle de l'an 1597, des indulgences considérables à ceux qui visiteraient la chapelle de la confrérie des Ardents, chapelle où, comme nous l'avons dit, se conservait le saint cierge.

On ajoute que saint Bernard fit le voyage d'Arras exprès pour voir ce cierge et pour le révéler.

Sans doute que le récit que nous venons de faire trouvera, dans un siècle sceptique comme le nôtre, bien des incrédules; mais que ces esprits forts veuillent bien alors nous expliquer l'établissement d'une fête locale et commémorative et les usages particuliers qui distinguent cette fête; qu'ils veuillent bien nous expliquer la construction de la chapelle du Saint-Cierge, les indulgences accordées par un souverain pontife au culte rendu à ce cierge, la vénération publique dont il fut l'objet; et enfin le voyage ou plutôt le pèlerinage du grand abbé de Clairvaux à la chapelle qui possédait ce trésor. Les effets forcent à admettre la cause; et il serait, pour ne rien dire de plus, au moins fort téméraire de ne tenir aucun compte de tous les faits subséquents qui tendent à prouver la vérité du prodige dont Arras fut le théâtre à la fin du onzième siècle.

Ce fait, d'ailleurs, est rapporté par un très grand nombre d'auteurs, et notamment par Meyer (*Annales de Flandres*, année 1105), par Miræus (*Fastes belges*, 30 juin), par Guillaume Gazée ou Gazet, et on le trouve consigné dans l'épithaphe de Lambert, qui occupait le siège d'Arras quand cette ville fut délivrée du fléau qui la ravageait.

(1) Meyerus in *Annalibus Flandriæ in rebus gestis anni 1105*; Miræus, item in *fastis Belgicis die ultimâ junii*; auctuarium

XLII

Apparition à Rupert , abbé de Tuits en Allemagne.

Comme Hermann le Raccourci , dont nous avons parlé au n° XXXIV, Rupert, qui, depuis, devint abbé de Tuits, en Allemagne, eut, dès l'enfance, une grande piété et un cœur naturellement porté à la vertu ; mais comme celui d'Hermann aussi, son esprit se prêtait peu aux sciences et aux diverses études qui font l'homme érudit. Cependant il désirait vivement entendre les Écritures ; et , pour cela , il lui fallait avoir les connaissances qui en sont comme la clef et qui mènent à l'intelligence de ces sacrés oracles. L'ardeur de ses désirs lui donna du courage ; il lutta contre la nature ; il travailla sans relâche ; et comme il savait que, sans l'aide et l'assistance de Dieu , l'homme ne peut absolument rien , il demanda encore plus à la prière qu'au travail ; il s'adressa au Dieu des sciences plus qu'il n'interrogea par l'étude les sciences elles-mêmes.

Dans ses vœux, dans ses instances, il n'oublia pas Marie, pour laquelle il avait une affection de fils , et qui, de son côté, lui avait souvent témoigné une

sanctorum Belgii 8 junii. Guillelmus Gazæus sive Gazetus ; Negot. sæcul. M., p. 136. Chron. SS. Deip., p. 147. Calend. Hist. de la Vierge, 29 mai. Letourneur, Mois de Marie, septième jour.

bonté de mère. Il recourut donc à elle avec tant de persévérance, qu'à la fin elle se laissa vaincre; et, une nuit, elle lui apparut après une journée dans laquelle la prière de l'humble religieux avait été encore plus fervente que de coutume.

Voici le discours que l'auteur de la *Triple couronne* met dans la bouche de la Vierge, s'adressant à son client : « J'ai exaucé tes prières et entériné tes requêtes. Les secrets des saintes Lettres te sont ouverts, ensorte que tu n'as point aujourd'hui de pareil. Cependant, prends bien garde de ne te pas arrêter tellement à ce don gratuit, que tu ne continues à travailler soigneusement à l'étude des livres saints ; dans la crainte que, venant à te fier à la faveur qui t'est faite, tu ne t'en rendes indigne et ne mérites de la perdre. »

Rupert profita de l'avis, et il redoubla tellement d'ardeur pour le travail, que, de simple religieux qu'il était alors au monastère de Saint-Laurent-du-Mont, il devint abbé de Tuits et un des théologiens les plus distingués de son siècle et de son pays. Mais comme le soin de sa maison lui enlevait un temps qu'il aimait mieux consacrer à l'étude des saintes Lettres, il se déchargea sur un autre des affaires temporelles, ne se réservant que la direction spirituelle de sa communauté.

Quant à sa reconnaissance pour le don d'intelligence que lui avait obtenu l'auguste Mère de Dieu,

il la lui témoigna par les éloges qu'il en fit et par les louanges qu'il lui donna en mille endroits de ses divers ouvrages, et particulièrement dans ses profonds commentaires sur le Cantique des cantiques, ainsi que dans son livre sur les offices divins. C'est lui qui, au septième livre sur la gloire de la Trinité, s'écrie : « La Vierge Marie ne ressentit dans toute » sa vie d'autre plaie, d'autre blessure que celle que » lui fit l'amour ; tandis que toutes les autres existences humaines sont pleines de choses lamentables (1). »

XLIII

Apparition à Baudoin de Bolle, ermite de l'ordre de saint Benoît.

En ce même temps vivait, selon quelques auteurs, un ermite de l'ordre de saint Benoît, nommé Baudoin de Boile, et qui mourut en Angleterre.

Une nuit qu'il reposait d'un paisible et doux sommeil dans sa pauvre cabane, il crut voir la Mère de Dieu qui, s'approchant de son lit, lui ordonna de jeter les fondements d'un monastère, lui promettant de l'assister et de le seconder en tout dès qu'il aurait

(1) Trithem. in Chron. hirsaugiensi et lib. 2, de viris illustrib. ordin. S. Benedicti, c. 109. Petrus Canisius de B. Virg. lib. 5, c. 20. Bredenbach. sacrar. collection. lib. 2, c. 7. Poiré, Triple cour., t. 3, c. 6, § 3, n. 4. Negot. sæcul. M., p. 138. Chron. SS. Deip., p. 154.

mis la main à l'œuvre qu'elle lui prescrivait. Le matin venu, Baudoin raconta à ses disciples (car il en avait deux) tout ce qu'il avait vu et entendu dans son sommeil. Mais un de ces deux compagnons nommé Arnoul, lui répondit : « Quoi, nous avons à » peine de quoi apaiser notre faim, et vous avez la » pretention de bâtir un monastère ! » Cette réflexion arrêta tout court l'homme de Dieu, et lui fit abandonner toute idée de construction. Mais, la nuit suivante, la sainte Vierge lui apparut de nouveau, et lui dit : « Pourquoi, mon frère, n'avez-vous pas encore » commencé l'œuvre que je vous ai commandée ? » La parole d'un de vos disciples est-elle plus puissante, et a-t-elle plus d'empire sur vous que ma » parole à moi ? mettez-vous dont bien vite à l'œuvre » en question ; et sachez que j'ai fait choix de cet » emplacement pour y avoir, à tout jamais, une famille qui m'y serve et m'y honore pieusement. » Quand le jour fut venu, Baudoin fit part à ses disciples de sa seconde vision. Mais Arnoul, qui ne voulait s'en rapporter qu'à ses yeux et à ses oreilles, et qui avait à un haut point la prudence des *Enfants du siècle*, s'écria avec colère : « Que de privations de » tous genres n'avons-nous pas sans cesse à endurer » ici ? A quels besoins de toute espèce ne sommes-nous pas en proie ? Et malgré cela, vous songez à » élever un monastère : il paraît évident que vous » perdez la tête ; aussi, vais-je vous quitter et re-

» tourner au lieu d'où je suis venu vers vous. » Ces reproches, ces invectives déconcertèrent le bon ermite, et lui firent encore une fois abandonner la pensée de bâtir. Cependant il pria Dieu avec larmes, et lui demanda avec les plus vives instances la faveur d'une troisième vision, si les deux qu'il avait eues venaient vraiment du ciel et si elles n'étaient pas une illusion du démon ou un jeu de son imagination. La nuit suivante, à peine fut-il endormi qu'il vit la sainte Vierge qui, d'un air mécontent, lui dit : « Cesserez-vous enfin de résister à mes ordres ? N'avez-vous donc plus confiance en moi ? Mettez-vous donc à l'œuvre ; faites ce que je vous ai dit ; et comptez sur mes promesses. » Après ces mots, elle disparut. Baudoin n'hésita plus ; dès le matin il alla chercher des ouvriers ; et, s'armant d'une hache, il abattit et fit abattre les plus beaux arbres de la forêt où était son ermitage ; et, ô bonté de Dieu et de sa sainte Mère ! tous les matins il trouvait dans sa cellule, de quoi nourrir et de quoi payer ses ouvriers. Aidé d'un pareil secours, il put construire une belle église et une maison assez spacieuse ; et quand tout fut achevé, tout, aussi, était payé, quoique, au moment où il mit la première main à l'œuvre, il n'eût absolument rien.

Ceux qui disent : *tout songe, tout mensonge*, pourraient assurément ne voir en ces trois visions que les hallucinations d'un esprit préoccupé, et nier la réa-

lité de l'intervention surnaturelle* de Marie , parce que, dans le sommeil, les perceptions de l'esprit sont ordinairement illusoires et fausses. Mais alors, comment expliquer le fait qui est la conséquence de cette vision? Comment, si ce n'est pas réellement une puissance céleste qui a apparu à Baudoin, comment a-t-il pu trouver sous sa main et sans recourir à l'emploi d'aucun moyen naturel tout l'argent dont il eut besoin pour ses constructions, et qu'il avouait n'avoir pas à sa disposition quand deux fois son disciple Arnoul lui reprocha, comme un acte de démence et de folie, de vouloir élever des bâtiments considérables sans avoir le premier denier nécessaire à cette entreprise? Si l'on ne veut pas voir dans ces songes le caractère d'une vraie apparition, il faudra ou bien rejeter le fait historique et merveilleux de la construction, ou bien taxer d'imposture le serviteur de Dieu, ou bien encore révoquer en doute la véracité des historiens qui l'ont, les premiers, rapporté. L'auteur du *Chronicon SS. Disparæ* (1), qui rapporte ce fait, ne nous indique pas, contre son habitude, la source où il l'a puisé. Nous ne pouvons douter que ce ne soit dans le *Fasciculus sanctorum Ordinis Cisterciensis* de Chrysostome Henriquez, ouvrage précieux que nous avons le bonheur de posséder parmi le très

(1) Chron. SS. Deip., p. 155. Chrysost. Henriquez, Fascic. sanctorum Ordin. Cisterc., liv. 1, p. 241.

petit nombre de volumes dont se compose notre pauvre bibliothèque, et qui raconte tout au long la pieuse légende de Baudoin de Boile.

XLIV

Vision d'un religieux de l'ordre de Cîteaux.

Cet ordre, qui comptait à peine quelques années, fleurissait comme le lis, et répandait une odeur de vertu et de sainteté qui embaumait déjà l'Église. Après Dieu, l'auguste Vierge qui a donné au monde un Sauveur plein de bonté était, de la part de ces pieux enfants de la solitude, l'objet d'un culte tout filial. Aussi ne tarda-t-elle pas à témoigner que ce culte lui était agréable. Mais, cette fois, ce ne fut pas en descendant elle-même vers notre triste vallée, ce fut en élevant au ciel, par la contemplation, un des fils de saint Robert, comme Dieu avait autrefois ravi jusqu'au troisième ciel saint Paul et le bienheureux exilé de Patmos.

Vers l'an 1113, un moine de Cîteaux qui avait pour la sainte Vierge une dévotion plus fervente encore que ses confrères, fut ravi en extase, et, dans son ravissement, le ciel s'ouvrit à ses regards, et il lui fut donné de voir les divers ordres de l'Église triomphante, savoir, les chœurs des anges, des patriarches, des prophètes, des apôtres, des martyrs, des confesseurs, chacun avec le signe particulier qui les

distingue. Il vit pareillement les chanoines réguliers, les religieux de Prémontré, ceux de Cluny, etc.; mais personne de son Ordre ne s'offrait à sa vue, ce qui le contraria beaucoup et lui causa une grande peine. Dans son affliction, il se tourna vers la divine impératrice des cieux, et il lui dit avec larmes : « Pourquoi donc, sainte Vierge, ne vois-je ici aucun membre de l'institut de Citeaux? Pourquoi donc des enfants qui vous sont si dévoués sont-ils privés du bonheur de partager avec leur mère l'éternelle béatitude? » L'auguste Reine des élus, voyant le trouble de ce bon religieux, lui dit : « C'est que les cisterciens me sont si agréables, que ce n'est pas assez pour moi de les traiter comme les autres; mais, semblable à la poule qui réunit ses poussins sous ses ailes, ainsi je veux avoir sous les miennes les élus que votre institut donne au royaume de mon fils. » En même temps, ouvrant un manteau d'une ampleur prodigieuse, elle lui fit voir sous ce manteau une innombrable multitude d'hommes et de femmes ayant appartenu à sa société. Le disciple de saint Robert et de saint Albéric fut au comble de la joie; il fit à la divine protectrice de son Ordre les plus vifs remerciements; puis son extase cessa, il se trouva ici-bas et raconta fidèlement à son supérieur tout ce qu'il avait vu et entendu dans son transport extatique (1).

(1) Chrys. Henriq. in Fasciculo SS. Ordinis Cisterc. in vitâ S. Albini Abb. Cæsarius, lib. 7, c. 60. Chron. SS. Deip., p.156.

XLV

Apparition à un enfant de Crémone.

Dans le fait qui précède, nous n'avons qu'une vision qui n'a d'autre garant que celui qui la rapporte ; dans celui-ci, nous avons un miracle qui prouve l'incontestable vérité de l'apparition.

Comme l'homme pris en particulier, le monde a ses jours de sagesse et ses jours de vertige, ses jours purs et ses jours coupables ; dans la durée du monde, comme dans la vie de chaque homme, il y a des époques où le bien l'emporte, d'autres où le mal domine ; des époques où la grâce triomphe, d'autres où la victoire reste au prince des ténèbres. Le **xi^e** siècle, qui vit naître bien des saints personnages et surgir un très grand nombre d'établissements pieux, était, d'un autre côté, bien pervers et bien corrompu dans l'immense majorité des hommes de ce temps-là. Aussi, comme aux jours du déluge, les crimes de la terre s'étaient élevés comme des flots fangeux jusqu'au trône de Dieu, et sa colère était prête à éclater et à châtier le monde d'une manière épouvantable. Mais Marie s'interposa en faveur du genre humain, et son crédit tout-puissant éteignit, dans la main de Dieu, la foudre vengeresse. Et pour que les hommes connussent à qui ils devaient leur salut, Dieu révéla à un enfant, encore dans les langes du berceau, les secrets de la cité sainte.

En l'an 1117, il y avait à Crémone un enfant de quelques mois seulement. Un jour que sa mère préparait à manger, à son frère aîné qui lui avait demandé, en pleurant, de la nourriture, cette femme fut tout à coup interrompue dans ce soin domestique par son plus jeune enfant qui n'avait pas encore bégayé une seule parole, et qui, appelant soudain sa mère par son nom, lui dit distinctement et aussi bien qu'aurait pu le faire un homme accompli, qu'il avait vu la bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu, debout devant le trône de J.-C., son Fils, qu'elle priait et suppliait de révoquer la sentence de sévérité que, dans sa juste indignation, il avait prononcée contre la famille d'Adam. Après cette communication, l'enfant cessa de parler, jusqu'au temps où la nature donne aux enfants cette faculté.

Un tel miracle n'est certes pas au-dessus de la puissance de Dieu, et celui qui peut faire parler les muets, faire entendre les sourds, faire marcher les paralytiques, donner la vue aux aveugles et rendre la vie aux morts, peut bien assurément délier momentanément la langue d'un enfant au berceau, et lui donner pour un instant la science du langage humain. N'est-ce pas de lui, en effet, qu'il est écrit dans les saints livres : C'est vous, Seigneur, qui rendez savante et éloquente la langue des enfants qui ne parlent pas encore.

La possibilité de ce miracle admise, il ne reste plus

que la question de fait. Or, ce fait est attesté, ou du moins rapporté par Dodechin, par Bozius, par Delrion et par beaucoup d'autres auteurs qui l'ont raconté après ceux-là (1).

Admettons-le donc sur leur autorité. Au surplus, que gagnerons-nous à le nier, ainsi que ceux qui sont de la même nature ? rien, absolument rien. Au contraire, en l'admettant, nous croyons à l'intervention toute-puissante de Marie auprès de Dieu ; et delà au recours à cette intervention, la distance n'est pas grande. Nous n'avons donc rien à risquer ; et, au contraire, nous avons tout à gagner en accueillant ces faits ; car, en ne les admettant pas, nous risquons de nous priver d'une puissante auxiliaresse à l'heure de nos besoins, soit publics, soit privés ; et si, par contre, nous prêtons à ces faits une pieuse créance, nous sommes naturellement portés, par cette croyance, à nous jeter dans les bras de l'auguste et puissante Vierge, toutes les fois que le besoin de sa médiation se fera sentir à nous.

(1) Dodechinus in *Histor. Bozius de Signis Eccles.*, t. 2, lib. 24. Delrio, lib. 2. *Disquisit. Magic.* q. 26. Sect. 5, n. 21. *Chron. SS. Deip.*, p. 157. Spinellus. cap. 16, n. 20. Poiræus, *Tripl. coron. tract.* 2, cap. 8, § 3, n. 5. *Negot. sæcul. M.*, p. 140.

XLVI

Apparition à saint Bernard et lactation miraculeuse de ce saint.

Il est bien impossible, depuis le douzième siècle, de faire un livre quelconque à la gloire de Marie sans nommer saint Bernard, que le P. Courcier appelle « l'ornement de la noblesse de France, la perle des religieux, le flambeau de l'Eglise, l'enfant chéri, l'élève brillant de la Vierge Marie, en l'honneur de laquelle il a beaucoup écrit, beaucoup parlé, beaucoup agi, comme le prouvent ses œuvres et l'histoire de sa vie. »

D'un autre côté, si Marie a accordé à quelques âmes encore voyageuses ici-bas l'honneur et la faveur de les visiter en personne, et de quitter, pour elles, le trône qu'elle occupe au ciel, à la droite de Dieu, personne, peut-être, n'eut jamais plus de droits à cette grâce insigne que le roi des panégyristes qui ont loué Marie et exalté ses grandeurs.

Aussi ne fut-il pas privé d'une faveur que, comme le prouve ce livre, elle a faite à tant d'autres qui y eurent moins de titres que lui.

Saint Bernard était encore jeune d'années, mais il était déjà riche en vertus et en mérites, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie fort grave qui mit ses jours en péril.

C'était, comme l'établissent l'*Histoire de Châtillon*,

par M. Gustave Lapérouse, et la *Notice archéologique et pittoresque sur Châtillon-sur-Seine*, par M. l'abbé Tridon, Châtillonnais de naissance, et prêtre-missionnaire du diocèse de Troyes ; c'était dans cette ville où il passa tout le temps de sa première jeunesse, et d'où il ne sortit guère qu'à l'âge de vingt-deux ou vingt-trois ans, pour aller renoncer au monde dans le cloître de Cîteaux, qu'il eut la vision que racontent en ces termes les chartes d'indulgence accordées à Avignon en 1340.

« Il y a, de temps immémorial, en l'église de Saint-Vorle, de Châtillon-sur-Seine, une image de la bienheureuse Vierge Marie, que le peuple chrétien honore et révère, laquelle, ainsi qu'il est rapporté plus amplement dans la Vie du saint, présenta miraculeusement son fils à saint Bernard en lui disant : Reçois Jésus, Sauveur du monde ; ensuite elle l'instruisit sensiblement des mystères de la foi catholique, lui fit voir toute la Passion de Jésus-Christ, et (ce qui est au delà de tout le pouvoir de la nature humaine) ; comme si c'eût été la Vierge en personne, Mère naturelle de Jésus-Christ, l'image, portant la main à son sein, en fit distiller des gouttes de lait sur les lèvres du saint, au moyen de quoi il devint le fidèle orateur de la Vierge, l'apôtre du Christ, le prédicateur de sa doctrine et le chaste amant de Marie, Mère de Dieu, Reine du ciel, en l'honneur et sous l'inspiration de qui il composa, pour l'usage des

anges, plusieurs hymnes religieuses, entre autres le *Salve Regina*. »

« De là, poursuit M. Gustave Lapérouse, de là l'oratoire de Notre-Dame, en plus grande vénération, prit le nom de *chapelle de saint Bernard*, qu'il porte encore aujourd'hui. En 1793, des femmes armées campèrent une nuit, au feu d'un bivouac, à ses portes, pour empêcher la mutilation de cet image sacrée. Dans la niche circulaire qui servait d'encadrement à l'autel et à la Vierge miraculeuse, des peintures à fresque représentent le fait reproduit dans ces chartes. Une banderolle jetée autour de saint Bernard agenouillé dans une pieuse extase porte ces paroles de son hymne qu'il est censé prononcer : « *Monstra te esse matrem*; » la Vierge, lui présentant son divin Fils et faisant couler des gouttes de lait de son sein, répond par ces mots : « *Suscipe, Bernarde, Filium meum totius mundi Redemptorem*. » Ce miracle, qui est aussi représenté dans l'église de Fontaine, pays natal de saint Bernard, et qui est devenu le sujet de plusieurs autres tableaux, était célébré le 15 mai dans tout l'ordre de Cîteaux. »

« Les rédacteurs de la *Gallia christiana*, remarque M. l'abbé Tridon, regardent avec Mabillon comme apocryphe la légende qui relate la circonstance du lait présenté par l'image à l'enfant spirituel de Marie. Le traducteur d'Albon Butler, Godescard, n'a pas manqué d'adopter leur sentiment... Je ne prendrai

pas, ajoute l'auteur de la *Notice sur Châtillon*, la mission de prononcer entre les pieuses croyances des âges de foi et la critique des temps modernes. »

Pour nous, qui ne suivons point les principes de cette critique dans le recueil que nous faisons, et qui nous inspirons bien plus, dans tout le cours de ce livre, des *pieuses croyances des âges de foi* que du rationalisme sceptique de nos jours, nous relaterons ici tout ce que dit à ce sujet l'auteur du *Chronicon SS. Deiparæ*.

Le 13 mai, dit-il, et non pas le 15, comme le marque, sans doute à tort, M. Lapérouse, on fait mémoire de la lactation miraculeuse du bienheureux saint Bernard par la très sainte Vierge; car ce fut en ce jour que cet illustre abbé fut, par une faveur singulière, allaité par le sein à la fois virginal et maternel de Marie. Chrysostome Henriquez dit, dans ses *Notes*, que ce miracle est attesté à Châtillon par les preuves les plus dignes de foi, et qu'il a été vérifié et admis par le révérend Edme de la Croix, général de l'ordre de Cîteaux. Voici la teneur de cette pièce :

« En l'église de Saint-Vorles, à Châtillon-sur-Seine, diocèse de Langres, est une image vénérée de temps immémorial. Cette image, par l'effet d'un miracle éclatant, remit entre les bras de saint Bernard l'enfant qu'elle tenait dans les siens, et elle lui dit: Bernard, reçois mon Fils, Rédempteur et Sauveur du

monde. Ensuite, par un prodige merveilleux et surnaturel, comme si saint Bernard eût été le frère charnel de l'Enfant-Dieu, cette image, approchant sa main d'une de ses mamelles, en fit couler trois gouttes de lait sur les lèvres pâles et brûlantes de saint Bernard, alors malade ; et c'est à cette faveur qu'il faut attribuer le talent prodigieux qui fit de ce grand saint le prince des panégyristes de la glorieuse Vierge, un des plus éloquents prédicateurs de J.-C. et un des plus nobles confesseurs de la milice des cieux ; et qui, sous l'inspiration de l'Esprit de sagesse et d'intelligence, ainsi que par l'assistance de la bienheureuse Vierge, écrivit en son honneur les plus belles pages que jamais une main d'homme ait tracées. » Le même Henriquez ajoute : Une belle et précieuse preuve de ce miracle a été envoyée naguère de la ville de Châtillon-sur-Seine, au révérend abbé de Châtillon, près Verdun. Ce témoignage, le voici dans les termes mêmes dans lesquels il a été rendu : « A Châtillon de Langres est une image de la sainte Vierge que l'on dit avoir autrefois distillé des gouttes de lait sur les lèvres de saint Bernard. Un jour que ce saint brûlait d'un amour singulier et tout filial pour cette Reine des cieux, un jour qu'il priait avec un redoublement de ferveur et de confiance devant une de ces images, elle voulut, à son tour, se conduire à son égard comme le fait une bonne mère pour son tendre nourrisson, et elle lui accorda la faveur que nous venons de dire. »

« Il y a, poursuit l'auteur que nous traduisons ici, c'est-à-dire le Célestin Gonon, il y a des Châtillonnais qui disent que cette même image répand encore du lait, lorsqu'on la descend de sa niche ou qu'on la penche un peu. Il y a notamment à Châtillon (c'est toujours Gonon qui parle) deux prêtres encore vivants et dignes de foi, dont l'un s'appelle Edme et dont l'autre a nom Clément, ce dernier ancien précepteur du lieutenant Gaillard, qui affirment hautement et publiquement l'un et l'autre qu'il coula de cette même image une si grande quantité de lait sur la main d'un troisième prêtre nommé Jacques Viardot, mort tout récemment, qu'il fut obligé d'aller se laver les mains à la sacristie. »

« Il n'y a que peu de temps (c'est toujours Gonon qui parle), qu'on a trouvé dans la même ville de Châtillon une image très ancienne de la Mère de Dieu avec cette inscription :

Bernard, molt ami, mon chappellain ,
Prenez , recevez de ma main
Le doux Sauveur du monde.

Jacques Bedermann, au livre second de ses Epigrammes, page 84, décrit ainsi ce miracle :

Virgineo stabat signum venerabile templo,
Indita cui magnæ forma Parentis erat.
Hic solitam Bernardus opem dum sedulus optat,
Tergeminumque levi murmure dicit *Ave*;
Ter vocat ætheriæ portam blandissimus aulæ;
Ter stillam æquoræ cernuus orat aquæ.

Denique , Mater, ait, magni fecunda Tonantis ,
Incipe te matrem, Virgo, probare meam.
Sic ait, et nivei respexit ad ubera signi.
Ubereque è niveo lacteus imber iit.
Cui medium flexo postquam aera transiit arcu,
Arida Bernardi fluxit in ora liquor.

« Dans un temple dédié à Marie était une image vénérée qui représentait cette Vierge auguste, Mère du Tout-Puissant. Un jour que, suivant sa coutume, Bernard sollicitait de sa bienfaisante reine les grâces dont tout homme a besoin et qu'il lui adressa à trois différentes reprises l'*Ave* qu'elle aime tant, puis la salua trois fois comme la brillante porte du ciel et comme l'étoile de la mer, et qu'il finit par lui dire : « O Mère de mon Dieu, montrez-vous aussi ma mère, » il éleva, en disant ces mots, un regard suppliant vers la sainte effigie, et, ô miracle ! ô prodige ! il la vit changer de couleur, prendre les douces teintes d'une carnation vermeille ; son sein devint blanc comme la neige et de ce sein découlèrent quelques gouttes d'un lait non moins éclatant de blancheur. Puis la statue, décrivant dans l'air un demi-cercle, s'approcha de Bernard, humblement agenouillé sur les marches de l'autel, et fit couler sur ses lèvres quelques gouttes de ce lait virginal et miraculeux. »

Et ce ne fut pas seulement une fois, dit toujours le *Chronicon*, mais ce fut à trois reprises différentes que cette grâce signalée fut faite à saint Bernard ; car

outre celle dont il fut favorisé à Châtillon-sur-Seine, Bivarius, au dernier livre, chapitre 10 de son *Saint Bernard vengé*, assure que le même miracle se renouvela pour lui à Spire en Allemagne quand il alla dans cette ville en qualité de légat apostolique; et Guillaume Eisengren, dans sa *Chronique de Spire*, combat en faveur de ce fait, que semblent admettre aussi Canisius, Costerus et autres auteurs. Barnabé de Montauban, dans le tome 1^{er} de sa *Chronique de Cîteaux*, lib. 3, c. 64, s'étend longuement sur ce fait, qu'il décrit fort élégamment et où il dit que, de son temps, on conservait encore à Spire, avec un grand respect, l'image vénérable dont une des mamelles avait miraculeusement versé un lait sanctifiant sur les lèvres de saint Bernard. Tout le peuple, dit-il, a pour cette précieuse image une grande vénération; mais elle est surtout chère aux mères et aux nourrices qui ont des douleurs au sein et qui n'ont pas le lait dont leurs nourrissons ont besoin. Et il apporte plusieurs témoignages à l'appui de ce qu'il avance là. Enfin, Bernard de Briton, dans sa *Chronique de Cîteaux*, liv. 1, c. 26, affirme expressément que le même miracle eut lieu aussi à Clairvaux, alors que saint Bernard composait ses admirables et éloquents homélies sur l'évangile *Missus est*. « Une nuit, dit-il, que le saint était tout occupé des louanges de sa divine Maîtresse, il entra dans l'église; il y fut ravi en extase, et il lui fut donné de voir la même Mère de

Dieu tenant dans ses bras et pressant sur son sein virginal l'Enfant Jésus. Un nombreux et brillant cortège d'anges l'environnaient, une vive lumière l'entourait ; et tandis que le cœur du pieux fils d'Aleth se laissait emporter à un amour de plus en plus vif et ardent pour cette Vierge immaculée, ses lèvres furent arrosées de quelques gouttes du lait de cette mère par excellence ; ce fut depuis ce temps qu'il parla de Marie avec encore plus de douceur, de poésie et d'éloquence qu'il n'avait fait jusque-là. »

Saint Bernard fut donc trois fois favorisé de cette grâce. Le fait prodigieux de sa lactation par la très sainte Vierge se trouve ainsi rapporté au commencement de sa messe dans le missel de Cîteaux :

« Comme la voie lactée brille plus que tous les autres points du ciel , ainsi l'ordre de Cîteaux resplendit plus qu'aucun des autres ordres religieux. Car il tire surtout sa gloire du vénérable saint Bernard, qui mérita de sentir, sur ses lèvres pieuses, quelques gouttes du lait de la Mère de Dieu, et qui reçut avec ce lait le don d'une sagesse et d'une éloquence sans égales (1).

Le père Poiré, d'après Guillaume de Saint-Thierry, historien et contemporain de saint Bernard, raconte

(1) Splendet ante alias cœli via lactea partes ;

Cistertii ante alios sic nitet ordo sacer.

Hausit enim Bernardus opem et cum lacte nitorem

A Genitrice Dei, quo suus ordo micat.

qu'une autre fois, saint Bernard étant malade d'une fluxion très grave, la sainte Vierge vint en personne avec les bienheureux saint Laurent et saint Benoît, et qu'elle le guérit par son seul attouchement.

Le même auteur ajoute encore, sur le même témoignage, qu'en même temps que Marie rendit ainsi la santé à son bien aimé client, elle lui fit voir, en songe, un bateau qui, flottant sur une large rivière, toucha d'abord le rivage, puis en fut repoussé et rejeté au large; lui donnant ainsi à entendre qu'il avait touché lui-même aux rives de l'éternité; mais que la santé qu'elle lui rendait allait le lancer de nouveau au beau milieu des flots.

La *Chronique* et les *Annales de Cîteaux* disent aussi qu'à l'heure de sa mort la sainte Vierge lui apparut, qu'elle reçut son âme à sa sortie du corps et qu'elle la porta elle même jusque dans le sein de Dieu.

On pardonnera la longueur de ce paragraphe sur saint Bernard à celui qui est né non loin des lieux où naquit lui-même saint Bernard, non loin de Châtillon où il fut élevé, et non loin de la vallée du sein de laquelle cet astre a lancé sur l'Eglise ces vifs et éclatants rayons dont elle resplendira jusqu'à la fin des siècles (1).

(1) Chron. SS. Deip., p. 171, 172, 173, 174. Negot. sæcul. M., p. 149. Poiré, Triple couronne, t. 2, p. 569. Vertus de M., par S. Liguori, p. 45. Surius, 20 august. Willelmus Abbas, S. Theodorici in Vitâ S. Bernardi, lib. 1, cap. 12.

XLVII

Apparition au bienheureux Didier, frère convers de Clairvaux et révélation à saint Bernard
au sujet de ce religieux.

Sous la pieuse et toute céleste influence de saint Bernard, au feu de sa charité, et à l'ombre des chênes et du cloître de Clairvaux, la *vallée de l'absynthe* était devenue une terre de lait et de miel. Les huit cents religieux qui la peuplaient, et que saint Bernard avait rassemblés autour de lui pour les conduire à sa suite, dans les voies du Seigneur, vers les demeures éternelles, ces huit cents religieux ne formaient qu'un cœur et qu'une âme pour louer, aimer et servir Dieu, et ce cœur était brûlant comme le cœur d'un chérubin, et cette âme était pure comme celle du pieux Abel, d'Enoch ou de Jean-Baptiste.

Mais, entre tous ces anges de la solitude et du cloître, on en distinguait un qui avait nom Didier ; ce n'était pas un des chefs ou supérieurs de la maison ; ce n'était, au contraire, qu'un humble frère convers. Mais sa haute piété lui donnait un des premiers rangs dans la communauté. Il se faisait surtout remarquer par sa dévotion envers la sainte Vierge qu'il honora de tout son cœur pendant tout le cours de sa vie. Aussi mérita-t-il, à son heure dernière, de la voir au milieu d'un cortège d'esprits célestes qui l'entouraient comme leur reine. Il entendit cette bonne mère qui l'appelait lui, Didier, à la vie véri-

table ; il la salua , lui répondit avec le sourire d'un ange ; puis, après avoir fait, avec calme et d'un air serein, ses adieux à ses frères, et après avoir reçu de saint Bernard, son abbé, qui était là aussi, une dernière bénédiction , il partit avec sa royale et tendre bienfaitrice vers les régions éternelles.

Une année qu'il avait été obligé de passer toute la nuit de l'Assomption à garder les troupeaux au milieu de la forêt , il ne cessa de tenir les yeux élevés vers le ciel , et de saluer la sainte Vierge par les paroles de l'ange, ajoutant prières à prières, et soupirs à soupirs. Ce fut ainsi qu'il passa, dans la plus grande ferveur, et dans les exercices de la plus tendre piété, tout le temps de la nuit qui précéda l'Assomption et une bonne partie du jour qui suivit cette nuit. Saint Bernard connut par révélation toutes ces particularités. Aussi, quand tous les offices de la journée furent terminés , quand chaque prêtre eut célébré les redoutables mystères en l'honneur de la sainte et digne Mère de Dieu, faisant à ses religieux l'instruction qu'il leur adressait régulièrement, il leur dit entre autres choses : « Il n'y a nul doute, mes Frères, que vous n'ayez tous offert, en ce jour , à J.-C. notre Seigneur et roi , et à sa très sainte Mère, notre glorieuse patronne, des hommages qui leur auront plu, et que vous n'ayez à attendre, pour prix de ces hommages, une récompense éternelle, tant de la part de Dieu, que de la part de notre auguste et bien aimée

Souveraine. Eh bien ! je dois pourtant vous dire et vous apprendre qu'un des derniers de nos frères convers qui, par obéissance, est resté dans les bois et sur les coteaux pendant toute la joyeuse nuit de cette grande solennité, a rendu à la Reine du ciel un culte si pieux, si pur et si fervent, qu'aucun de nous, quelque assidue qu'ait été sa contemplation, quelque soutenue qu'ait été sa dévotion, ne le surpasse devant Dieu et devant notre commune mère. Et ce qui le met au-dessus de nous tous, ce n'est pas la sublimité de sa contemplation, mais c'est sa simplicité, c'est sa soumission, c'est son humilité. Voilà ce qui l'élève au-dessus de nous tous. » Ainsi parla saint Bernard, de l'humble frère Didier (1).

XLVIII

Apparition aux religieux Cisterciens du monastère de Denain.

Le fait que nous avons ici à raconter est certainement un de ceux qui exciteraient le plus un sourire de pitié, un signe de moquerie, un geste d'incrédulité de la part des lecteurs ou auditeurs superbes, qui veulent que le passé n'ait pas eu plus de miracles, plus d'apparitions, plus de révélations que n'en a le présent, qui ne veulent pas admettre que les siècles de foi aient été plus favorisés de communications cé-

(1) Barnab. de Montalbo in *Chronic. cisterc. Neg. sæcul.*, M., p. 143. *Chron. SS. Deip.*, p. 155.

lestes que les âges de doute et de glaciale indifférence, et quel'époque où les justes et les saints étaient nombreux, ait été mieux traitée par le Dieu qui voit tout, que les temps où les élus sont rares et clairsemés sur la face de la terre.

Et pourquoi donc Dieu n'en agirait-il pas avec les siècles et les époques, comme il en agit avec les individus ? Pourquoi n'aurait-il pas des grâces de prédilection pour les époques de ferveur comme il en a pour les âmes justes ? Pourquoi, au contraire, ne priverait-il pas de toute relation visible les temps et les peuples impies, comme il s'éloigne de l'homme qui s'éloigne aussi de lui ?

Nous trouvons dans ces réflexions l'explication ou même, si nous osons parler ainsi, la justification de la conduite de Dieu et de ses rapports visibles avec les saints du moyen âge, âge grand par ses vertus chrétiennes, par sa foi, par sa confiance, par sa brûlante charité, par son détachement des choses de la terre et par son aspiration incessante et pleine d'énergie vers les biens éternels et les choses d'en haut.

Au commencement du douzième siècle les ordres religieux et leurs pieux asiles naissaient de toutes parts ; et, à leur naissance, ils étaient dans leur ferveur première et par conséquent au plus haut point de leur sainteté ; car, hélas ! ici-bas tout, à mesure qu'il s'éloigne de son point de départ, tout tend à décliner, à décheoir et à périr, aussi bien dans l'ordre

moral que dans l'ordre physique. De là ce dicton populaire : *Tout nouveau, tout beau*. Les monastères qui étaient dans toute leur nouveauté, étaient donc également dans toute leur beauté spirituelle ; et rien d'étonnant que Dieu, que la Vierge, que les anges et les autres bienheureux n'aient eu avec ces asiles et les âmes saintes qui les peuplaient, des relations qui ont cessé quand le relâchement est venu, quand la ferveur s'est refroidie.

Vers l'an 1116, fut fondé le monastère cistercien de Denain, dans la Flandre. Le premier abbé en fut le B. Robert, parent de saint Bernard, qui le mit lui-même à la tête de cette communauté naissante. L'esprit du grand abbé de Clairvaux passa avec son sang dans ce pieux établissement, et la dévotion à Marie, qu'il avait rendue si fervente à Clairvaux et dans toute la France, ne le devint pas moins dans le monastère de Denain. Aussi cette Vierge aimable et bonne ne tarda pas à prouver à tous ceux de ses enfants qu'elle comptait dans ce cloître, qu'elle agréait les hommages qu'ils lui rendaient d'ici-bas, et qu'elle y était sensible.

Un jour donc que tous ces humbles serviteurs de J.-C. étaient au réfectoire, où ils cherchaient, dans des mets vils et grossiers, à réparer leurs forces épuisées par les jeûnes, par les fatigues et par les austérités, tout à coup la Reine du ciel parut au milieu d'eux, portant elle-même dans ses mains des aliments

d'une odeur et d'une saveur toutes célestes et que son Fils avait bénis. Elle les leur distribua avec une bonté ravissante ; et, par ces mets , elle fortifia et ranima, non-seulement leurs corps, mais même leurs esprits abattus et exténués, comme l'étaient leurs membres.

O Marie, si, ici, une pensée d'incrédulité s'élève dans mon âme, je l'étoufferai et m'écrierai : Qu'y a-t-il d'impossible à Dieu et à vous sa glorieuse mère ? Et pourquoi ne pourriez-vous pas faire ce qui est raconté dans les annales historiques d'un des ordres religieux qui vous a aimée et servie entre tous les autres ordres, et que vous avez dû favoriser aussi entre tous les autres ordres ? Ce miracle a-t-il donc quelque chose de plus impossible que celui d'Habacuc, transporté à travers les airs avec les aliments qu'il portait à ses moissonneurs, et déposé sur le bord de la fosse où Daniel avait été jeté pour être la proie des lions ? Il est vrai que la foi à ce dernier prodige nous est impérieusement commandée par l'Église et par les Écritures, tandis que nous sommes libres de croire ou non la plupart des faits surnaturels contenus dans ce recueil. Mais c'est parce que nous sommes libres de les accepter comme vrais, ou de les rejeter comme faux, qu'il est doux d'y croire, comme à autant de preuves de votre puissance de reine et de votre bonté de mère, ô bienheureuse Vierge Marie (1) !

(1) Henriquez in Fasc. SS. Ord. Cisterc., lib. 1, Dist. 5, c. 12. Chron. SS. Deip., p. 157.

XLIX

Apparition au bienheureux Fastrède ou Fastrade et au bienheureux Gui de Baudement.

L'ordre de Citeaux continuait à embaumer l'Église, et il allait s'étendant et se dilatant sur toute la surface de ce champ du Seigneur.

Le pays de Camberone, en Hainaut, voulut aussi avoir des enfants de cette famille sainte et toute céleste. Un monastère fut donc bâti sur son territoire; et, pour en jeter les fondements, pour en diriger les travaux, on envoya de Citeaux le bienheureux Fastrède; mais le bienheureux Robert, de Bruges, le même dont nous avons parlé dans l'article précédent, et qui, après avoir été abbé de Denain, avait été choisi par les moines de Clairvaux, et les avait gouvernés avec une grande sainteté, le bienheureux Robert étant mort, les moines de Clairvaux élurent et demandèrent à l'unanimité Fastrède pour abbé. Le saint religieux, qui était d'autant plus humble qu'il était plus riche en vertus, refusa d'abord de se rendre à cette élection et d'obtempérer à ce choix, quoiqu'il fût expressément et très régulièrement appelé à prendre rang parmi les successeurs de saint Bernard; et ayant su, avant l'arrivée des députés de la maison de Clairvaux, que toute cette maison le réclamait pour supérieur, et que le choix de tous les moines était tombé sur lui, troublé et déconcerté par

cette nouvelle, il s'enfuit, et alla se réfugier à l'abbaye de Val-Saint-Pierre, qui appartient aussi à l'ordre de Cîteaux ; il s'y cacha et y passa plusieurs jours, qu'il consacra à la prière et à la contemplation.

Dans un de ces exercices il fut ravi en extase, et, dans son ravissement, il vit la Vierge-Mère, Reine des anges et des saints, environnée d'un grand éclat et portant entre ses bras le Roi de gloire, son Fils, N.-S.J.-C. A sa vue, le pieux Fastrède se jeta à ses pieds, la suppliant avec ardeur d'avoir pitié de lui. Marie lui répondit : « Pourquoi, ô homme, vous troubler et vous inquiéter ? » Et lui remettant ce même Fils entre les bras, comme elle l'avait fait autrefois au saint vieillard Siméon : « Recevez, lui dit-elle, mon cher et bien aimé Fils, et gardez-le-moi soigneusement. » Après ces mots, la céleste vision cessa ; et, revenu à son état naturel, Fastrède comprit que c'était Dieu lui-même qui lui avait parlé par la bouche de Marie, et que ceux qui voulaient se mettre sous sa direction étaient véritablement des membres de J.-C. Il obéit donc sur-le-champ à la volonté du ciel. Ce digne abbé mourut à Paris ; et ce fut le pape Alexandre lui-même qui, en présence du roi Louis VII, lui donna l'extrême-onction ; tant les premiers du monde, observe Mirée, avaient d'estime et de vénération pour ce saint homme.

L'année d'après, c'est-à-dire l'an 1149, le B. Gui,

filz d'André de Baudemont , comte de Branne, qui , par humilité, ne voulut jamais être autre chose que frère convers , et qui, toute sa vie, avait eu pour la sainte Vierge la piété la plus filiale, vit, à ses derniers moments, cette bonne et tendre mère qui était près de son lit, prête à recevoir son âme. Et quand cette âme rompit ses liens , elle s'envola avec Marie en louant et bénissant Dieu, et alla avec elle dans l'immortelle et ravissante société des élus. Ce Gui appartenait à l'ordre de Prémontré (1).

L

Apparition à saint Hugues , abbé de Bonnevaux et à un de ses religieux.

C'est encore l'ordre de Cîteaux qui va nous faire voir Marie quittant sa céleste demeure et s'approchant de notre terre pour converser quelques instants avec des âmes saintes avant leur entrée dans la gloire.

Saint Hugues était entré fort jeune dans cet ordre aimé du ciel ; et, à l'âge où il avait dit adieu au monde et embrassé la vie mortifiée du cloître, il était peu en état de peser mûrement le sacrifice qu'il fai-

(1) Chrysost. Henriquez in Fascic. SS. Ord. Cisterc., lib. 1. Dis. 8, c. 2. Joan. Le Paige in Bibliothecâ Præmonstratensi, lib. 2. Chron. SS. Deip., p. 169. Negot. sæcul. M., p. 152. Herbert., lib. 2, de Miraculis, c. 25. Annales Cisterc., anno 1157, c. 1, et anno 1163.

sait, les devoirs qu'il s'imposait et les suites de son engagement. Aussi ne tarda-t-il pas à regretter le siècle, à s'ennuyer de la vie du cloître et à songer à le quitter.

Mais un jour que cette pensée le tourmentait plus que de coutume et qu'il s'y arrêta avec plus de complaisance, un jour que le démon le poussait de plus en plus et le harcelait avec un redoublement d'ardeur, il alla à l'église, s'y prosterna humblement devant l'image de Marie, arrosa le pavé de ses pieuses larmes et se plaignit en un langage tout filial des tentations qu'il éprouvait et des peines qu'il endurait. Ce ne fut pas en vain ; car la toute compatissante consolatrice des affligés lui apparut et lui fit voir tous les mystères de la naissance, de la vie, de la passion, de la résurrection et de l'ascension de N.-S. J.-C. Fortifié par cette vision, soutenu, encouragé par cette faveur et par cette marque de bonté de la Mère de Dieu, Hugues ne songea plus dès lors à retourner dans le siècle et il passa tous les jours de sa longue existence dans la pratique austère de toutes les vertus du chrétien et du religieux.

Etant devenu abbé de Bonnevaux, deux de ses novices furent, comme il l'avait été lui-même, tentés de quitter le cloître et de rentrer dans le monde. L'un qui avait été soldat, et soldat débauché, crut, en songe, qu'il tombait dans un puits tellement profond qu'il mit trois jours entiers à atteindre le fond.

Ayant rapporté ce songe à saint Hugues, son abbé, celui-ci lui répondit que ce puits était l'enfer dans lequel il tomberait inévitablement s'il quittait la vie religieuse. Malgré cette effrayante interprétation, ce novice sortit du cloître, et, trois jours après sa sortie, qu'il signala par des désordres, des ennemis le tuèrent.

Mais l'autre, qui était clerc, fit droit aux observations et aux exhortations de son vénérable abbé qui, pour le gagner plus sûrement, lui avait promis le ciel s'il restait dans le cloître. Marie daigna elle-même confirmer cette promesse de l'homme de Dieu; car, le religieux dont il s'agit étant tombé gravement malade, Notre Dame lui apparut la veille de sa mort, et l'assura que, le lendemain, il recevrait la couronne que son pieux abbé lui avait fait apercevoir au bout de sa carrière. En effet, le lendemain, il rendit son âme à Dieu, et cette âme fut portée par les anges dans le lieu de rafraîchissement, de lumière et de paix.

Nous avons encore ici une preuve que les songes ne sont pas toujours de vains jeux de l'esprit, mais que, souvent, ils sont des avertissements de Dieu. L'Écriture d'ailleurs nous le fait voir en mille endroits tant de l'Ancien que du Nouveau Testament. Ne les méprisons donc pas tous comme de folles bizzarries d'une imagination sans frein. Mais quand des songes nous paraissent dignes de notre attention,

en rapport et en harmonie avec l'état de notre âme ; quand ils nous semblent renfermer une leçon utile, profitons-en pour notre avantage spirituel, et remercions le Dieu qui parle à ses enfants, les avertit et les éclaire de plus d'une manière (1).

LI

Apparition à saint Gaufrid, religieux de Cîteaux, et, depuis, évêque de Sora, à des religieux de Clairvaux qui faisaient la moisson, et à Rainard ou Rainald, quatrième abbé de Cîteaux.

C'est sur la foi d'Herbert, d'abord abbé de Mou, de l'ordre de Cîteaux, et ensuite archevêque de Turin, en Sardaigne, que nous allons rapporter les apparitions mentionnées dans ce paragraphe. Herbert a écrit trois livres des *miracles* opérés en faveur de son ordre ; et le père Courcier a fréquemment puisé, comme il le dit lui-même, dans ce recueil, qui fut longtemps enveloppé et caché parmi les manuscrits de la bibliothèque de Clairvaux. Ce fut Pierre-François Chifflet, de la Société de Jésus, qui, l'ayant découvert, le publia en l'an 1660, précisément à l'époque où l'auteur du *Maria negotium sæculorum* composait ce grand ouvrage.

Or, voici, entre autres visions, celles que raconte cet Herbert, au livre 3, chapitre 9, de ses *Miracles* :

(1) Petr. Equill. Ep. in Catal. SS. Chrysost. Henriquez in Fascic. SS. Ordin. Cisterc. et in Menolog. 1. April. Chron. SS. Deip., p. 174.

Gaufroid, qui entra dans l'ordre de Cîteaux en 1155, et qui s'assit ensuite sur le siège archiépiscopal de Sora, vit en révélation une procession toute composée de Bienheureux. La glorieuse Mère de Dieu y marchait la dernière, et, se détachant des autres, elle vint à un pauvre moine nommé Tiezcelin, qui était très malade et dont elle conduisit l'âme au séjour des joies sans fin, au milieu des accents de l'allégresse la plus vive et des chants de tous ceux qui lui faisaient cortège.

Les *Annales de Cîteaux* rapportent le même fait, chapitre 2, numéro 8, sous la date de l'an 1155.

C'est dans le chapitre 3 de ce même recueil qu'on trouve le récit d'une apparition de la bienheureuse Vierge, accompagnée de quelques saintes femmes admises dans l'éternelle gloire, à des religieux de Clairvaux qui récoltaient leurs blés et que la Reine du ciel encouragea et fortifia par cette bienfaisante visite. Selon quelques auteurs, ce fait miraculeux aurait eu pour témoin oculaire le bienheureux Rainard ou Rainald, quatrième abbé de Cîteaux et fils du comte de Bar-sur-Seine, homme d'une grande vertu, et dont la mort fit dire à saint Bernard, dans sa 270^e lettre : « L'abbé de Cîteaux est mort, et cette mort » est pour son Ordre une bien grande perte. C'est » pour moi en particulier un double malheur; car » dans un seul homme je perds et un père et un fils. » Mais, au jugement du père Courcier, c'est à tort que

l'on fait figurer dans le récit de cette apparition ce Rainald, qui mourut, d'après Ange Manrique, l'an 1151 ; car cette apparition eut lieu en 1155, et elle eut pour témoin, non pas Rainald, abbé de Cîteaux, mais un autre Rainald auparavant moine de Saint-Amand, et, depuis, religieux de Clairvaux. C'est de la bouche même de ce Rainald que Herbert apprit ce fait, dont il parle en quelque sorte comme témoin oculaire.

Voici cette apparition comme la raconte le père Gonon d'après Vincent, Césaire, Platus et autres, et telle que nous la trouvons avec quelques variantes dans le père Courcier :

Un soldat déjà vieux, quittant l'habit militaire, prit l'habit religieux dans l'abbaye de Clairvaux. Un jour d'été, il alla avec les autres frères faire la moisson des blés ; mais, comme il était déjà assez avancé en âge et peu habitué à ce genre de fatigue, on l'arrêta au milieu de son travail et on lui ordonna de prendre un peu de repos. Mais ce repos lui déplaisait ; son ardeur naturelle, à laquelle ajoutait encore sa ferveur religieuse, ne pouvait se résoudre à un état d'inaction ; et, se frappant la poitrine, il s'écriait tout haut : « O misérable homme que je suis ! que de » sages, que de savants, que de riches, que de nobles » selon le monde sont ici qui travaillent comme des » mercenaires à la sueur de leur front, et qui, s'ils » eussent voulu rester dans le siècle, auraient un

» nom illustre, des richesses, des honneurs, des dignités ! tandis que toi, vil néant, homme de rien, » vieilli dans le crime, tu es là sans rien faire, regardant de nobles jeunes gens qui, frères et délicats, » succombent sous le poids du jour et de la chaleur. » En parlant ainsi, il vit descendre, d'une colline qui dominait la plaine où étaient les moissonneurs, un groupe d'une blancheur éclatante. C'étaient des femmes au milieu desquelles on en remarquait une qui effaçait toutes les autres par son éclat et sa beauté. Deux de ces femmes la précédaient et portaient à la main des linges blancs tout pareils à ceux dont on se sert pour s'essuyer le visage. La principale dame de ce groupe, s'approchant avec ses suivantes des bons religieux, les salua en leur donnant un doux et chaste baiser, comme une mère pourrait en donner à ses fils ; puis elle les pressa sur son cœur, tandis que ses deux compagnes qui portaient des serviettes blanches essuyaient avec ces linges la sueur qui ruisselait du front des travailleurs. A cette vue, le soldat, ignorant que cette dame était la Vierge Marie, fut saisi d'un violent mouvement d'indignation contre ses co-religieux, et il se disait à lui-même : « O quels religieux et quelle maison que celle où non-seulement » on permet à des femmes de pénétrer, mais où on » leur parle, où on les regarde et même où on les » embrasse publiquement et sans honte ! » Telles étaient ses pensées, lorsqu'une de ces femmes, se

séparant des autres, vint à lui et lui dit : « Pourquoi » vous laisser aller à ces soupçons injustes ? Cette » dame que vous voyez , et qui l'emporte sur toutes » les autres, c'est Marie, Mère de Jésus, qui est venue » voir ses chers enfants au milieu de leurs durs travaux afin de les encourager, et comme une matresse de maison le ferait à l'égard de ses ouvriers ou » serviteurs. » Fortifié dans le bien par cette merveilleuse vision , ce soldat s'attacha de plus en plus à son couvent ; il y vécut très saintement, après quoi il y mourut plein de jours et plein de vertus. Selon Herbert, c'étaient sainte Élisabeth et sainte Madeleine qui accompagnaient la Vierge dans cette circonstance, et , selon Césaire, c'étaient sainte Anne et sainte Madeleine. Césaire ajoute que non-seulement ces deux suivantes de Marie essuyèrent le front des pieux moissonneurs , mais encore qu'avec des éventails elles rafraîchirent l'air brûlant qu'ils respiraient. Platus dit à son tour que ces deux saintes femmes embrassèrent également les moissonneurs, si chers à leur divine Reine. Herbert se tait sur plusieurs des circonstances de cette légende ; mais il marque expressément que la bienheureuse Vierge apparut au même Rainald peu de jours avant sa mort, et qu'elle lui fit voir un vêtement très précieux et d'une blancheur éblouissante qu'elle lui avait préparé et qu'elle lui réservait pour le jour où il ferait son entrée dans la cité sainte.

En reproduisant la légende principale de ce paragraphe, nous nous sommes souvent demandé s'il fallait lui donner, ou non, place dans notre recueil. Nous avons longtemps hésité sur le parti à prendre; puis enfin, nous nous sommes décidé à la reproduire ici. Nous savons bien pourtant que le scepticisme railleur dont Voltaire est le père, et qui exerce encore son influence glaciale sur un si grand nombre d'esprits, non-seulement ne croira pas à la réalité historique de cette légende, mais qu'il s'en amusera, qu'il en plaisantera, et y trouvera matière à plus d'une parole licencieuse. Mais faut-il pour cela l'exclure de nos pages? Nous ne l'avons pas pensé. Nous n'avons pas cru devoir être plus difficile que les nombreux auteurs qui l'ont racontée avant nous, telle que nous la reproduisons. Nous n'écrivons pas d'ailleurs pour ceux qui, rejetant nos miracles les plus avérés et les plus authentiques, sont bien loin d'ajouter foi à de pieuses légendes, dont la vérité historique n'est pas toujours prouvée incontestablement. Notre siècle est incrédule; nul ne le sait mieux que nous... Mais est-ce en paraissant partager son rigorisme à l'égard des croyances, que nous l'en guérirons. Et puis, au moment où, en beaucoup de choses, on veut remonter le cours des âges, et retourner vers le passé, pourrait-on nous faire un crime de rappeler et de ressusciter des traditions qui tiennent une si grande place dans l'histoire religieuse du moyen âge?

Quant à nous , nous devons , pour nous justifier pleinement d'avoir relaté ici cette singulière apparition , faire remarquer qu'on trouve dans les pieux opuscules de saint Alphonse de Liguori, récemment canonisé, et dans mille autres auteurs respectables et respectés, des légendes non moins surprenantes que celle qu'on vient de lire ici (1).

LII

Apparition à un religieux de l'abbaye de Melrose, à Guillaume, moine de Clairvaux, et à Gontelin, novice de Cîteaux.

A la suite de la légende qu'on vient de lire , plaçons celle qui se rattache à l'abbaye de Melrose; d'abord parce qu'elle est du même temps , et ensuite, parce qu'étant à peu près du même genre que celle qui précède, les réflexions que nous venons de faire à propos de celle-là, sont tout à fait applicables à celle-ci.

Un monastère de Cîteaux avait été bâti sous le nom si euphonique , si doux et si poétique de Melrose (miel et rose), ou mil rose (mille roses) ; et les vertus des religieux dont il était l'asile, répondaient à son nom, et en faisaient comme une ruche au miel

(1) Herbertus, lib. 3, de Miraculis, c. 9. — Annales Cistercienses, anno 1155, cap. 2, n. 8, et cap. 3. Cæsarius, lib. 1, c. 17. Vincentius in Specul.histor., lib. 7, c. 107. Platus, lib. 2, de bono status religiosi, t. 34. Negot. sæcul. M., p. 149. Chron. SS. Deip., p. 168.

délicieux, comme un parterre émaillé et embaumé de mille fleurs plus odorante l'une, plus odorante l'autre. Aussi la Vierge sacrée que l'Église salue du titre de *rose mystique*, la Vierge qui est la plus belle fleur des jardins du ciel, avait-elle pour ce pur et angélique séjour une prédilection marquée.

Mais parmi les habitants de cette communauté, se distinguait surtout un frère convers nommé Gauthier. C'était un ange par la pureté, un enfant par l'innocence, une vierge par la modestie, un lion par sa force contre les assauts du démon, un agneau par sa douceur, un serpent par sa prudence, un lis par la bonne odeur de piété et de vertu qu'il répandait autour de lui.

Cependant il avait sans cesse à repousser les plus violentes tentations; et l'ennemi des âmes faisait tous ses efforts pour le dégoûter du cloître, et le rejeter sur la mer orageuse du siècle. Contre ces séductions, le jeune novice cherchait un refuge auprès de Marie, qu'il priait et qu'il honorait avec la plus grande ferveur. Cette bonne mère, voulant donc récompenser et soutenir ce cher enfant de sa tendresse, et voulant aussi lui faire voir combien elle aimait Melrose, et comme elle en connaissait individuellement tous les religieux, ainsi que leurs degrés de vertus et de mérites, apparut une nuit à Gauthier. Elle était accompagnée de deux vierges venues avec elle du paradis, et d'un secrétaire qu'elle avait amené de ce beau et

radieux séjour. Elle parcourut tout le dortoir où reposaient les religieux, ordonnant à son secrétaire d'écrire sur des tablettes qu'il tenait à la main, les noms de quelques-uns des moines mieux préparés que les autres à la couronne de gloire, et plus dignes d'entrer dans la joie du Seigneur. La vision disparut ensuite. Mais elle fit sur l'esprit du pieux et bon novice une vive impression; il en fit part à l'abbé, en garda le souvenir, et s'efforça de faire de nouveaux progrès dans le bien. Ce qui lui prouva surtout que cette vision n'avait point été un rêve, c'est qu'il vit successivement mourir les uns après les autres les religieux dont le secrétaire de la Reine du ciel avait inscrit les noms et selon l'ordre même de leur inscription.

Ce fait est raconté dans les *Annales de Cîteaux* en l'an 1163.

On lit aussi dans ces *Annales* qu'en l'an 1156 mourut le B. Guillaume, qui, après avoir été moine de Saint-Alban, l'était devenu de Clairvaux. Là il eut une vision dans laquelle il aperçut la Mère de Dieu prosternée aux pieds de son fils courroucé et prêt à briser l'univers, et le priant humblement de pardonner aux hommes en accordant aux pécheurs le temps de se convertir et aux justes le temps de se préparer aux noces éternelles de l'Agneau. Sa prière fut exaucée; Dieu fit taire sa colère pour écouter sa clémence, et ne détruisit pas son œuvre.

Enfin le même recueil historique de Citeaux enregistre, sous la date de 1160, qu'un religieux cistercien nommé Gontelin, que le démon tourmentait, eut une vision admirable dans laquelle il fut enlevé, comme sans connaissance et comme mort, à travers les noirs cachots et les ombres de l'abîme, puis conduit, par saint Benoît, jusqu'aux pieds de la sainte Vierge, qui le consola et l'affermir dans ses généreuses luttes contre le tentateur, puis le congédia après lui avoir fait quelques révélations. Gontelin, ayant, dans cet état, vu l'enfer et le paradis, ressuscita ou, du moins, revint à lui, et, ayant, malgré la défense qui lui en avait été faite, raconté ce qu'il avait vu et entendu dans son extase, il en fut puni et perdit la parole pendant neuf jours.

Vincent de Beauvais raconte ce fait bien plus au long dans son *Miroir historique*, livre 29, chapitres 6, 7, 8, 9 et 10 (1).

LIII

Apparition à saint Thomas archevêque de Cantorbéry.

Ce nom rappelle à l'esprit de quiconque connaît tant soit peu l'histoire ecclésiastique un des plus fermes caractères, un des plus mâles courages qui aient jamais lutté, dans l'Eglise de Jésus-Christ, con-

(1) *Cistercii Annales*, anno 1163, cap. 6, n. 7, cap. 3, n. 9 et 38, cap. 5. *Negot. sæcul. M.*, p. 150 et 152.

tre l'autocratie, le despotisme et la violence du pouvoir temporel mu par des passions iniques.

Alban Butler et Baillet nous apprennent que la pieuse mère de saint Thomas, fille d'un émir de Syrie, convertie à la foi chrétienne et amenée en Angleterre par Gilbert ou Guilbert, alors prisonnier et esclave des Sarrasins, et devenue ensuite épouse de celui qui l'avait éclairée et gagnée à Jésus-Christ, inspira dès l'enfance à Thomas Becket son fils la crainte de Dieu et une tendre dévotion pour la sainte Vierge. Sa vie seule suffirait pour nous le faire soupçonner et même pour nous le prouver; car, entre toutes les vertus dont brilla saint Thomas, sa piété envers Marie jeta un éclat tout particulier; et en cela rien d'étonnant : le respect pour la femme bénie entre toutes les femmes, l'amour filial pour la Mère de Jésus et des chrétiens a son principe naturel dans le cœur de toute mère pieuse; et c'est là que l'enfant le puise; c'est de là qu'il lui vient, à moins qu'il n'ait, par une grâce spéciale et extraordinaire, sa source immédiate en Dieu même.

Dès son bas âge, saint Thomas avait choisi Marie pour sa patronne singulière; et, en mourant sous la hache de ses parricides assassins, il se souvint de la sainte Vierge et lui recommanda son âme et la cause de l'Église.

Mais nous avons à dire ici les faveurs singulières qu'il reçut ici-bas de cette Vierge élément.

On dit que de bien bonne heure il s'était fait une habitude de réciter tous les jours sept fois la Salutation angélique en mémoire des sept allégresses que la Mère de Dieu éprouva ici-bas : 1° quand l'archange Gabriel vint la saluer de la part du Très-Haut ; 2° quand elle alla visiter sainte Élisabeth ; 3° quand elle vit J.-C. né de son sein ; 4° quand elle reçut la visite des Mages ; 5° quand elle trouva son adorable Fils au milieu des docteurs ; 6° quand elle le vit ressuscité ; 7° quand , devant elle , il remonta au ciel , au jour de son ascension.

On ajoute que , pour lui prouver combien cette pieuse pratique lui était agréable , elle lui apparut et lui fit connaître sept autres joies ou allégresses dont Dieu la combla au ciel , et qui consistent : 1° en ce qu'elle est la créature la plus élevée en gloire ; 2° en ce que , après Dieu , elle a une pureté que rien n'égale ; 3° en ce que sa splendeur rejaillit sur tous les élus et les inonde de clarté ; 4° en ce qu'elle est honorée du ciel entier comme Mère de Dieu ; 5° en ce qu'elle est toujours exaucée dans ses demandes ; 6° en ce qu'elle est toute-puissante pour aider et assister les siens ; 7° en ce que son glorieux empire n'aura jamais de fin. Saint Thomas mit , dit-on , en vers ces sept allégresses de Marie , et , en certaines églises , on les chante au lieu de prose. On remarque entre autres celle-ci : Réjouissez-vous , Marie , fleur de virginité , *Gaude flos virginalis*.

Le P. Canisius lui attribue les vers suivants qui expriment aussi sept mystères joyeux , mais un peu différents de ceux qui précèdent :

« Réjouissez-vous, Marie, mère de J.-C., qui , à la parole de l'ange, avez conçu par la foi.

» Réjouissez-vous, Marie , qui, toute remplie de Dieu , avez enfanté sans peine et sans perdre le lis de votre virginité.

» Réjouissez-vous , Marie, de ce que les pieux Mages offrent de riches présents au Fils divin que vous tenez dans vos bras maternels.

» Réjouissez-vous, Marie, de ce que , selon la loi, vous avez offert, dans le temple , le monarque du monde.

» Réjouissez-vous, Marie , de ce que , après avoir vu mourir dans l'ignominie votre adorable Fils , vous l'avez vu ressusciter dans la puissance et dans la gloire ;

» Réjouissez-vous, Marie , de ce qu'il a envoyé au collège des Apôtres l'Esprit qu'il leur avait promis.

» Réjouissez-vous, Marie, de ce que , à la suite de votre Fils , vous êtes vous-même montée au ciel où vous jouissez d'une grande gloire. »

Saint Liguori, l'abbé Pascal et autres, racontent également, d'après Bzovius , que saint Thomas, étant encore fort jeune , se trouva une fois avec quelques amis de son âge et de son rang, qui parlaient avec complaisance de leurs folles amours , et qui énumé-

raient ce qu'ils appelaient leurs bonnes fortunes. Le vertueux fils de Guilbert et de Mathilde, qui, même à la cour, avait été constamment, dit le père Gonon, comme *un lis parmi les épines*, souffrait singulièrement de cette conversation qu'il ne pouvait arrêter. Mais ses jeunes compagnons lui ayant demandé de leur faire aussi connaître ses succès en ce genre : il leur dit en rougissant : « J'aime une puissante et noble dame ; et, qui plus est, je suis sûr d'en être payé de retour. » Il entendait parler de la Reine du ciel. Mais ayant aussitôt après réfléchi à cette réponse, il la trouva légère, la jugea inconvenante, et en demanda avec larmes pardon à sa bonne mère qu'il croyait avoir offensée. Marie lui apparut et lui dit avec bonté : « Mon fils, ne te tourmente point ; » tu as pu dire avec raison que tu m'aimes, et que je » t'aime ; répète-le à tes amis ; et, qui plus est, » prouve-le-leur en leur faisant voir le présent dont » je veux te gratifier. » Ce présent consistait en une belle chasuble rouge, qui annonçait à Thomas qu'il serait prêtre et martyr. Il fut en effet l'un et l'autre, puisqu'il occupa le siège illustre de Cantorbéry, et qu'il fut mis à mort pour avoir énergiquement défendu les droits de l'Église.

Gaude, Virgo, Mater Christi,
Quæ per aurem concepisti,
Gabriele nuntio.

Gaude quia, Deo plena,

Peperisti sine pœnâ,
Cum pudoris lilio.

Gaude quia Magi bona
Tuo nato ferunt dona
Quem tenes in gremio.

Gaude quia, juxta legem,
Obtulisti mundi regem,
In templi sacrario.

Gaude quia tui Nati
Quem dolebas mortem pati
Fulget resurrectio.

Gaude Christo ascendente
Qui in cœlis, te vidente,
Motu fertur proprio.

Gaude, Virgo, quia misit
Paracletum quem promisit
Sanctorum collegio.

Gaude quæ post ipsum scandis
Et est honor tibi grandis
In cœli palatio.

Saint Liguori, mentionnant une troisième apparition de la sainte Vierge à saint Thomas, dit que ce saint voulant une fois raccommoder lui-même la tunique grossière qui lui tenait lieu de cilice, et s'y prenant fort mal, tant il était peu habile dans ce genre de travail, la Mère de Dieu lui apparut, lui prit doucement des mains le vêtement endommagé, et le lui rendit ensuite dans l'état où il devait être.

Quoi qu'il en soit de ce dernier fait, les deux pre-

miers sont rapportés par des auteurs nombreux, et assurément respectables.

Quant à saint Thomas lui-même, personne ne pourra regarder comme un esprit faible celui qui occupa de si brillants emplois dans le siècle et dans l'Église, et qui montra tant de force, tant d'énergie et de courage contre un roi méchant et terrible. Bien moins pourra-t-on encore le taxer de mensonge ou de superstition; les apparitions dont on dit qu'il a été favorisé pendant sa vie, sont donc des faits véritables, à moins que l'on n'accuse ses historiens d'imposture, d'ignorance ou de mauvaise foi; ce qui serait une autre audace, une autre témérité et une autre difficulté, surtout quand on compte parmi ces biographes Jean de Salisbury, qui fut son chapelain, qui ne le quitta presque point, qui mourut évêque de Chartres, et qui est estimé pour son savoir et sa sincérité (1).

LIV

Apparition à saint Godric, ermite en Angleterre.

Dans le temps même où saint Thomas attirait sur

(1) *Negot. sæcul. M.*, p. 150. *Chron. SS. Deip.*, p. 177. *Poiré*, t. 3, p. 306. *S. Lig. Vertus de Marie*, p. 160. *Recherches édif. et curieuses* p. l'abbé P. Pascal, p. 170. *Surius*, *Godescard*, *Baillet*, 29 décembre. *Heribertus, Willelm. Cantuariensis, Joannes Sarerberiensis, Alanus abbas, Baronius, Canisius*, lib. 4, de B. Maria, cap. 11, sub finem. *Bzovius*, t. 4, *Exempl.* 26.

lui les regards de toute la chrétienté par ses luttes courageuses contre un roi spoliateur, vivait aussi en Angleterre un saint ermite nommé Godric, qui s'était retiré dans un lieu fort sauvage du territoire de Durham, où il châtiait son corps par les plus dures privations. Il connut, par l'effet d'une révélation surnaturelle et divine, le pieux Thomas Becket et son élévation sur le siège de Cantorbéry; et, dès ce moment, il prédit les épreuves que ce pontife aurait à traverser, et le genre de mort qui couronnerait ce généreux et invincible athlète. Saint Thomas se recommanda spécialement à ses prières; et, de l'abbaye de Pontigni, où il s'était réfugié, il envoya consulter le vénérable solitaire sur l'avenir que Dieu lui réservait, et sur l'époque où ce même Dieu mettrait fin à ses maux. Godric répondit à tout, en homme inspiré d'en haut, et l'événement prouva qu'il avait le don de prophétie.

Guillaume de Neubourg, un de ses historiens, dit que saint Godric était singulièrement dévot à la très sainte Vierge, qui, en retour, daigna favoriser son serviteur de grâces extraordinaires et d'apparitions merveilleuses. En voici une entre autres :

Un jour que l'humble ermite priait avec grande ferveur devant un autel de Marie, il aperçut tout à coup, aux deux coins de ce même autel, comme deux jeunes dames d'une beauté rare et dont les vêtements avaient la blancheur de la neige. Elles se regardaient

l'une l'autre d'un œil plein d'affection, mais sans se dire un mot; puis elles jetaient de temps en temps leurs yeux sur le pieux ermite qui, de son côté, fut tout surpris, tout étonné, et n'osait pas remuer. Cependant, après quelques minutes, il osa les regarder, puis les salua avec respect, et ensuite se prosterna à deux genoux devant ces mystérieuses et célestes visiteuses. Alors elles s'approchèrent de lui, et celle qui était à la droite de l'autel et qui était la plus majestueuse des deux, s'adressant à lui, lui dit : « Godric, me connaissez-vous? — Non, répondit-il, noble dame; et comment vous connaîtrais-je? » Évidemment vous êtes un être surnaturel que nul mortel ne peut connaître, à moins que vous ne lui appreniez vous-même qui vous êtes. » Elle reprit : « Vous avez raison, Godric, de parler ainsi; car je suis la Mère de Dieu, et c'est par moi que vous aurez accès auprès de ce Dieu et que vous obtiendrez ses grâces et ses faveurs. Ma compagne que vous voyez est Marie-Madeleine, qui apprit à aimer saintement à l'école de mon Fils. » A ces mots le solitaire, s'inclinant plus profondément et le front contre terre, s'écria avec transport : « O ma Reine, ô ma Maîtresse, ô ma bonne Mère, je me mets sous votre sauvegarde, je m'abandonne à vous; protégez-moi toujours, défendez-moi toujours. » A peine eut-il fait cette prière, que l'auguste Souveraine des anges et son illustre compagne mirent leurs mains sur sa

tête comme pour appeler sur lui les célestes bénédictions ; et, en même temps, elles remplirent toute la chapelle d'une délicieuse odeur. Après cela, la Vierge-Mère ne crut pas indigne d'elle d'entonner et de chanter sur un air ravissant un mélodieux et saint cantique qu'elle apprit à son serviteur et que Godric retint et grava dans sa mémoire. Voici, dit-on, ce cantique : « Sainte Marie, couche immaculée du Sauveur Jésus-Christ, pureté virginale, fleur de la maternité, effacez mes iniquités, régnez en moi et faites-moi, avec l'aide et la grâce de Dieu, parvenir au vrai bonheur. » Ensuite la Mère de bonté dit à son humble client que toutes les fois que l'ennui, ou la douleur, ou la tentation le presserait, il devrait se consoler, s'animer, s'encourager par le chant de ce cantique, et elle ajouta : « Aussitôt que vous me saluerez et que vous me prierez par cet hymne facile et simple, vous éprouverez mon assistance. » Sur cette promesse, après avoir fait le signe de la croix sur la tête du saint ermite, la Reine des cieux disparut et remonta au ciel avec sa compagne chérie. Longtemps le modeste oratoire fut embaumé de l'odeur toute céleste qu'elles y laissèrent ; et un rayon lumineux marqua leur retour dans le ciel à travers les plaines de l'air (1).

(1) Chron. SS. Deip., p. 181. Negot. sæcul. M., p. 153. Poiré, Triple couronne, t. 3, p. 158. Matthæus Parisiensis in Vitâ S. Godrici. Vitæ Patrum Eremitarum occident. Vincen-

LV

Vision du bienheureux Eskile, évêque de Londres, primat du Danemark et légat du saint-siège pour les îles du Nord.

Voici ce que nous lisons dans le *Fasciculus sanctorum Ordinis Cisterciensis*, lib. 1, distinct. 30, cap. 1 :

« Le bienheureux Eskile, homme éminent, dont le nom seul commande le respect, qui fut d'abord évêque de Roschilde, puis de Londres, ensuite primat du Danemark et légat apostolique pour les îles du Nord, et qui, ayant renoncé à toutes ces dignités, ne voulut plus être, en mourant, qu'un humble moine de Cîteaux et profès de Clairvaux, le bienheureux Eskile n'avait encore qu'une douzaine d'années quand ses parents l'envoyèrent en Saxe pour y faire ses études ; car en ce temps-là les écoles de l'église de Hildesheim étaient fort renommées, et la jeunesse studieuse accourait de toutes parts et les rendait très florissantes. Le jeune Eskile était donc là déjà depuis quelques années, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie de langueur qui devint très alarmante. Ses forces s'en allèrent peu à peu ; il sécha et dépérit à tel point que les médecins désespérèrent de le sauver, et qu'on jugea prudent de lui donner l'extrême-onction. On l'administra donc, et tandis que les prêtres ainsi que

tius Charron in Calendario, 21 maii. Willelmus Neubrigensis.
Bérault-Bercastel, Hist. gén. de l'Église, t. 5, p. 136.

les fidèles que cette cérémonie avait appelés auprès de lui environnaient son lit et priaient ardemment pour lui, il tomba tout à coup en agonie, perdit complètement l'usage de ses sens et de ses membres, ne donna presque plus aucun signe de vie, et on le crut à peu près mort; un imperceptible souffle prouva seul qu'il ne l'était pas encore entièrement. Dans cet état, dégagé des liens et des entraves de la chair, il fut conduit en esprit vers un édifice immense, dont tout l'intérieur était comme une fournaise ardente. S'en étant approché pour voir de plus près dedans, au moment où il regardait avec curiosité ce vaste et effrayant foyer, un tourbillon de flammes sortit soudain du fond de ces fourneaux embrasés, vint saisir et envelopper l'imprudent jeune homme, et, malgré les efforts qu'il fit pour résister, l'entraîna dans l'abîme de feu. Soudain il se sentit pénétré et dévoré, et il ne s'attendait plus qu'à une mort éternelle et à des tourments sans fin, lorsque, par un effet de la bonté de Dieu, il aperçut dans un des coins du bâtiment comme un corridor très étroit qui allait d'une porte à une autre et que les flammes n'occupaient point. A cette vue il fut heureux, car il conçut l'innappréciable espoir de se sauver. Dans ce but, il se jeta à terre, et, se traînant à plat-ventre et avec beaucoup d'efforts, il parvint à ce lieu, où il put respirer et au moyen duquel, gagnant une porte de sortie, il sauta hors du bâtiment, s'enfuit à toutes

jambes, emportant avec lui l'effroi que lui avaient causé ces flammes dévorantes et l'indicible joie de leur avoir échappé. Délivré de l'horrible gouffre, il se trouva soudain en face d'un magnifique palais royal, et, y étant entré, il y vit la Reine des anges. Sa figure brillait de l'éclat du soleil ; son vêtement resplendissait comme resplendit la lune au milieu d'une belle nuit ; elle était sur un trône de gloire. Eskile, s'approchant d'elle tout tremblant et tout essoufflé de la peur qu'il venait d'avoir, la pria instamment de lui être propice. Mais Marie, le regardant avec un air de dédain, lui reprocha avec menaces d'avoir été assez hardi pour se présenter à elle, et elle lui ordonna de sortir sans délai et de retourner dans les flammes qui lui étaient réservées pour toute l'éternité. En ce moment la Mère de Dieu était environnée d'un cortège nombreux dans lequel le jeune Eskile remarqua et reconnut trois hommes fort vénérables, dont le premier était l'évêque de Hildesheim, le second le doyen du chapitre de la même ville, et le troisième un chanoine de ce chapitre. Le jeune étudiant, jetant sur eux un regard suppliant et accompagné de larmes, les pria et les conjura d'intercéder pour lui auprès de la Vierge aimable. Ils le firent avec empressement, et adressèrent sur-le-champ à la Mère de miséricorde les prières les plus pressantes en faveur de leur protégé. Mais Marie, cachant sa clémence sous un air de sévérité, leur dit : « Pour-

» quoi vous prêtez-vous à prier pour ce jeune et
» méprisable étourdi qui s'est rendu tout à fait in-
» digne de ma bienveillance; car ce méchant libertin
» ne m'a jamais honorée, jamais il ne m'a dit seule-
» ment un *Ave Maria*. » Mais les trois intercesseurs
persistant à la prier de pardonner à Eskile en consi-
dération de sa grande jeunesse et de la légèreté na-
turelle à cet âge, si toutefois il promettait de se
mieux conduire à l'avenir, ce jeune écolier s'appro-
cha tout tremblant de Marie, et lui dit avec le ton de
la prière la plus humble : « Ayez pitié de moi, ô très
» clémentine dame ! ayez pitié de moi, ô vous qui avez
» pitié de tout le genre humain, et ne me fermez pas
» à moi infortuné les entrailles inépuisables de votre
» charité; car je suis tout disposé à vous servir, dès
» ce moment et pour tout le reste de ma vie, et à
» vous vénérer, après Dieu, par dessus tout. Oh ! si
» mon père savait à quel affreux malheur je me
» trouve exposé, rien ne lui coûterait pour me sauver,
» et, pour cela, vous le verriez vous offrir de grand
» cœur l'or et l'argent de ses trésors. » Ainsi parlait
Eskile du ton le plus dolent et le plus affligé. Alors
la bienheureuse Vierge, vraie Mère de miséricorde,
le regardant d'un air moins courroucé et plus bien-
veillant, lui dit : « Quoi donc ! penses-tu pouvoir te
» délivrer d'entre mes mains par une offrande de
» quelque valeur ? Si tu avais quelque chose de pas-
» sable, tu pourrais peut-être bien m'apaiser en me

» l'offrant. » A ces mots le jeune Eskile, ne se sentant pas de joie, s'approche avec plus de confiance du trône de Marie et lui dit : « Certainement, très bonne » dame, j'ai de quoi me racheter, et je suis prêt à » faire, avec le plus grand plaisir, tout ce que votre » bonté voudra bien m'ordonner. Seulement soyez- » moi favorable et ne me renvoyez pas, pour y souffrir à tout jamais, à ces feux épouvantables auxquels je suis mille fois heureux de pouvoir me » soustraire. » Alors la Reine des vierges lui répondit : « Eh bien ! je veux que tu me donnes exactement cinq mesures de cinq sortes de grains, c'est-à-dire une mesure par espèce. » Une telle condition ne pouvait que le combler de bonheur et de joie, et il répondit sur-le-champ : « O très chère dame ! ce que » vous daignez m'imposer me plaît infiniment et » m'est on ne peut plus agréable ; aussi vous met- » trai-je une mesure pleine, pressée, secouée et qui » débordera. » Après cet engagement, contracté sur sa foi et sur sa parole d'honneur, et garanti par les trois généreux intercesseurs que nous avons nommés plus haut et qui se portèrent caution, Eskile fut mis en liberté et il lui fut permis de revenir à la vie. Ayant donc ouvert les yeux et retrouvé l'usage de la parole, il se souleva lui-même, s'assit sur son lit, et faisant éclater son allégresse par les transports les plus vifs, il s'écria : « Dieu soit loué ! me voici délivré et je ne brûlerai plus ! Grâces vous soient ren-

» dues , sainte Mère de Dieu qui m'avez arraché
» à cet affreux brasier qui ne me consumera plus ! »

Tous les assistants, voyant ce jeune homme revenu des portes de la mort et qui témoignait tant de joie, lui en demandèrent la cause. Mais pendant longtemps il ne put proférer que ces mots : « Grâces , mille fois grâces à Dieu ! je ne serai pas brûlé ! » Après avoir plusieurs fois répété cette exclamation , il se tourna enfin vers ceux qui étaient là et il leur raconta tout ce qui lui était arrivé et tout ce qu'il avait vu. Or, un de ces assistants, homme excellent et très versé dans les choses de Dieu , ayant laissé sortir la foule , dit en particulier à ce pauvre jeune homme qui ne comprenait pas trop cette vision et surtout la demande de Marie, ainsi que la promesse faite par lui en conséquence de cette même demande : « Je vous prévienne et vous prédise que vous » serez un homme de grande renommée et que vous » occuperez dans l'Église de J.-C. un rang très distingué. Quand vous l'aurez obtenu par la grâce de » Dieu , songez à faire construire à vos frais cinq » monastères de cinq différents ordres dans lesquels , » pour être fidèle à vos intentions, vous devez avoir » au moins douze personnes. » A cette prédiction , Eskile garda le silence ; mais il fut , à partir de là , toujours préoccupé de ce qui lui arriverait. Du reste , une circonstance vint lui prouver que sa vision était vraiment l'œuvre de Dieu ; car il lui avait été ré-

vélé dans cette vision que ses trois intercesseurs, qui étaient alors en vie, mourraient dans cette même année : et c'est ce qui arriva; au bout de l'an aucun d'eux n'était plus de ce monde.

Cependant, avec le temps, le vertueux Eskile crut en âge et en sagesse, et lorsqu'il fut devenu homme, et homme plein de mérite, il obtint diverses dignités dans la hiérarchie et fut notamment élevé sur le siège de Roschilde, où il se montra si bon, si vigilant et si fidèle pasteur, et où il se fit une telle réputation de sainteté, que tout son peuple l'entoura de son respect et de son amour. Aussi, l'évêque de Londres étant mort, peuple et clergé le demandèrent pour évêque de cette ville. Il fut ensuite nommé archevêque métropolitain et primate des îles du Nord. Ce fut alors qu'il s'occupa d'exécuter sa promesse dans le sens qu'avait donné à cette promesse l'homme de Dieu qui la lui avait expliquée. Il fit bâtir à ses frais cinq monastères en l'honneur de la Reine des anges; et, comme il avait promis de faire bonne mesure, il ne se borna pas à ces cinq-là; mais il en éleva plusieurs autres, tant avec ses revenus qu'avec les dons et offrandes qu'il reçut des fidèles.

Ayant eu aussi à souffrir des persécutions, comme saint Thomas de Cantorbéry, il écrivit à saint Bernard, qui lui répondit par une lettre qui est un vrai chef-d'œuvre d'amitié respectueuse, et qui commence par ces mots : « J'ai reçu avec d'autant plus de plai-

sir votre lettre, vos salutations et surtout l'expression des sentiments affectueux de votre cœur, que je vous aime davantage et que j'ai la certitude d'être aussi aimé de vous tout particulièrement. Aussi quand j'ai appris vos tribulations, non-seulement je les ai faites miennes, mais j'ai trouvé qu'elles s'étaient faites miennes d'elles-mêmes; car vous ne pouvez souffrir sans que je souffre avec vous, etc., etc... (1) »

LVI

Apparition à saint Laurent, évêque de Dublin, à saint Sylvain, moine de Clteaux, et à sainte Elizabeth de Sconauge.

Les évêques étant dans l'Église terrestre du Sauveur ce que sont les généraux dans les armées des nations, et les préfets dans les provinces, et ayant, par conséquent, un grade qui les élève au-dessus des autres prêtres et surtout au-dessus des fidèles, nous sommes heureux quand l'histoire des apparitions ou révélations de Marie nous en apporte quelque une dont cette Vierge ait favorisé un de ces princes de la milice terrestre de l'homme-Dieu, et nous les préférons, avec grande raison, à celles qui ont eu lieu en faveur de prêtres subalternes ou de simples particuliers, quelquefois à peine connus et dont le nom

(1) Chron. SS. Deip., p. 178. Negot. sæcul. M., p. 148. Angelus Manrique, anno 1151, cap. 1.

n'est souvent même pas venu jusqu'à nous. La dignité de ceux qui ont reçu ces grâces est une sorte de garantie et un motif puissant de crédibilité que n'ont pas les apparitions ou révélations faites à des individus d'un rang moins élevé dans la hiérarchie. Pareillement, les apparitions ou révélations faites à des saints canonisés et inscrits au martyrologe tirent de cette circonstance une autorité que les autres n'ont pas au même degré et un droit tout spécial au respect et à la croyance.

Et telles sont les révélations ou apparitions que va contenir ce paragraphe.

Le premier fait de cette nature est tiré de la vie de saint Laurent, évêque de Dublin en Irlande. Les besoins de son troupeau avaient forcé le pieux pontife à faire un voyage à la cour du roi d'Angleterre. Pour s'en retourner dans son diocèse, il passa par le pays de Galles, où il se vit, malgré lui, contraint de s'arrêter, parce que le vent était contraire à sa navigation. Ce retard contrariait bien l'impatience qu'il avait de revoir son diocèse; mais il fallut se résigner.

Or, dans les lieux où il avait été forcé de relâcher, était une belle chapelle construite récemment par un seigneur des environs, qui l'avait fait bâtir sur ses propriétés et tout auprès de son château. Un ermite, désireux de servir Dieu dans la retraite, sans gêne ni entraves, s'était fait, à côté de cette même chapelle,

une cellule dans laquelle il se proposait de vivre et de mourir en pénitent. Une nuit, la sainte Vierge apparut, pendant le sommeil, à ce bon solitaire; son visage respirait une majesté toute céleste, et ses vêtements étaient dignes d'une reine des cieux. Elle demanda au pieux ermite pourquoi sa chapelle n'était pas encore consacrée. L'anachorète lui répondit que c'était parce que l'évêque du pays était absent depuis longtemps. « Mais, répondit Marie, je ne veux » pas que ce soit cet évêque qui bénisse cette chapelle. Vous avez ici en ce moment Laurent, archevêque de Dublin, dont j'attendais l'arrivée pour » lui faire consacrer cette chapelle qui doit être dédiée à Dieu sous mon nom; et la preuve que telle » est ma volonté formelle, c'est qu'il ne pourra se » remettre en mer et qu'il n'aura un bon vent, que » quand il aura fait ce que j'attends de lui. » L'ermite se réveilla après cette révélation, et il en fut tout ému. Aussi, dès le matin, il envoya faire part de cette vision au seigneur qui avait élevé la chapelle, et il l'instruisit de tout ce qui lui avait été dit. Aussitôt ce seigneur alla trouver le prélat irlandais, l'invita avec instance à se rendre à son château, où il le reçut avec les plus grandes marques de respect et de vénération. Après le repas, il le pria de bénir sa chapelle. Mais le saint pontife répondit qu'il n'en avait pas le droit; et il refusa inébranlablement de se rendre aux pressantes sollicitations du seigneur.

Celui-ci, voyant que l'évêque de Dublin demeurait inflexible, se décida enfin à lui faire connaître les volontés expresses de la très sainte Vierge et les menaces qu'elle avait faites. Pour cela, il lui raconta, sans en omettre un iota, la vision de l'anachorète. Alors saint Laurent, réfléchissant d'une part que les réglemens de la discipline ecclésiastique, qui fixent et déterminent la juridiction, ne lui permettaient pas de faire cette consécration, mais que, d'un autre côté, Dieu, qui est le souverain maître et le pasteur suprême, le dispensait de ces règles, céda aux vives instances du religieux châtelain et aux ordres que le ciel lui avait intimés dans la vision du bon ermite; et, dès le lendemain, il consacra l'église. Après la cérémonie, il prit un repas avec tous les gens de sa suite; puis, tout à coup, le vent étant devenu favorable, l'évêque s'embarqua, et sa navigation fut constamment heureuse. Depuis lors, cette chapelle a été illustrée par des miracles sans nombre et par des grâces signalées de la bonté divine (1).

A l'époque où cela se passait dans le pays de Galles, Célestin III inscrivait dans le martyrologe le B. Silvain, de l'ordre de Cîteaux. Ce religieux s'était élevé à un si haut degré de vertu et de sainteté, qu'il mérita d'être favorisé de plusieurs révélations, et de recevoir de nombreux et signalés bienfaits de

(1) *Vita ipsius apud Surium, 14 novembr. Chron. SS. Deip., p. 181.*

la part de la Mère de Dieu. Un jour que ce fervent disciple de saint Bernard souffrait cruellement de la tête et de la poitrine , par suite de ses veilles continues et de ses oraisons que rien n'interrompait , Marie lui apparut avec un air plein de bonté et d'affabilité ; et, le touchant de ses mains augustes et vénérables, elle rendit la vigueur à son corps affaibli , le guérit complètement ; puis le quitta en lui disant : « Continue, mon fils Silvain, à te sanctifier ; et, par de nouvelles bonnes œuvres , témoigne-moi ta reconnaissance pour le miracle que je viens d'opérer en ta faveur (1).

A la suite de ces diverses apparitions et révélations, mettons ici celles dont Marie daigna favoriser sainte Elisabeth de Sconaue , excellente religieuse de l'Ordre de saint Benoît , qui mourut à trente-six ans en odeur de sainteté, et dont Baronius fait mention dans ses *Notes sur le martyrologe* , à la date du 18 juin. Sa piété envers la sainte Vierge n'était égale que par sa fidélité aux règles de sa maison. Aussi Egbert atteste-t-il, dans les actes de sa vie, que plusieurs fois elle eut le bonheur de voir Marie qui se montra à elle avec toutes les démonstrations de la plus grande bonté, surtout à la fin de sa vie ; car elle lui révéla qu'elle mourrait , non-seulement en véritable chrétienne, mais comme une sainte consommée ; ensuite que les douleurs et les angoisses de

(1) Menolog. Cisterc. 18 febr. Chron. SS. Deip., p. 182.

la mort ne pourraient pas interrompre cette incessante contemplation, cette continuelle union de son esprit avec Dieu qu'elle avait obtenue dix jours avant sa mort; puis, qu'elle mourrait à l'heure où était mort J.-C.; et enfin, que le jour de son enterrement il serait tellement beau, que son convoi en pourrait être très nombreux. Tout cela eut lieu de point en point; et l'heureuse Élisabeth ne quitta cette vie que pour aller voir face à face Jésus et sa divine Mère (1).

LVII

Apparitions au bienheureux Pierre Monocule ou le Borgne, huitième abbé de Clairvaux.

Le grand saint Antonin, archevêque de Florence, a dit de ce pieux cistercien dans sa *Somme historique*:

« Vers la fin du douzième siècle, florissait, à Clairvaux, un certain Pierre Monocule qui cacha, autant qu'il le put, sous l'humble habit de religieux et dans l'obscurité du cloître, la noblesse de son origine. Il fit son noviciat dans la maison d'Ygny, au diocèse de Reims. Jamais il ne voulut avoir une autre table que celle des simples religieux, jamais il ne voulut pour nourriture que les mets les plus communs et les plus ordinaires; encore n'en prenait-il qu'une très petite quantité. Il n'avait qu'un seul vêtement; et jamais il ne manqua aux veilles ni aux

(1) *Negot. sæcul. M.*, p. 152.

offices de nuit. Tout son désir était de paraître , non pas humble , mais méprisable ; il n'eut ni ne chercha à avoir de talents extraordinaires , un style poli et élégant , de beaux dehors , de l'habileté dans les affaires et les négociations avec le siècle , et cette générosité , cette libéralité qui fait tant d'amis dans le monde. Mais ce qu'il possédait à un degré éminent , c'étaient les biens de l'âme ; quant aux avantages extérieurs , c'était pour lui un bonheur d'en paraître dépourvu. Pourtant les esprits judicieux et pénétrants qui savaient voir à travers l'écorce , étaient pleins d'admiration et de vénération pour lui. »

Ainsi parle saint Antonin , du bienheureux dont nous avons à raconter ici les visions merveilleuses.

Voici maintenant ce que dit de lui Chrysostome Henriquez , dans son *Fasciculus Ordinis Cisterciensis*.

« Après avoir retracé les belles et saintes actions du bienheureux Guillaume , nous ne ferons pas de contraste en racontant la vie vraiment miraculeuse aussi d'un certain abbé de Clairvaux , qui ne fit pas peu d'honneur à l'Ordre de Citeaux , tant par la noblesse de son rang que par la pureté de ses mœurs.

« Ce religieux nommé Pierre , et surnommé Monocule ou le Borgne , parce qu'il avait perdu un œil dans une maladie fort grave , n'était rien moins que du sang et de la famille des rois de France. Mais , par suite de son ardent amour pour J.-C. , faisant

peu de cas de cette noblesse et de tout ce qu'elle pouvait lui procurer d'honneurs, de plaisirs, et d'avantages dans le siècle, il vint s'ensevelir vivant dans l'Ordre de Cîteaux, et entra, comme novice, dans la maison d'Ygny, d'où, après quelques années d'une vie irréprochable et digne de servir de modèle, il fut placé à la tête de l'abbaye de Clairvaux.

» Là, marchant sur les traces de l'illustre et saint fondateur de cette communauté, Pierre donna surtout l'exemple de la piété la plus fervente envers l'auguste Mère de Dieu. Dès l'âge le plus tendre, il s'était mis sous sa sauvegarde et placé sous sa protection, et une longue expérience lui avait démontré qu'il n'y a pas, contre les traits de l'ennemi des âmes, de bouclier plus impénétrable et d'abri plus assuré que cette même protection. Aussi l'invoquait-il sans cesse, et ce ne fut pas en vain; car la bienheureuse Vierge lui vint constamment en aide dans toutes ses tribulations, et elle lui donna toute la force et tout le courage dont il eut besoin pour triompher de l'ange de ténèbres. Fidèle à imiter en tout les vertus de Marie et à se recommander à sa haute bienveillance, il suivit invariablement les sentiers de justice qui mènent à la vie et il n'alla jamais ni à droite ni à gauche dans ces chemins difficiles.

» Et, pour accroître encore la confiance toute filiale qu'il avait en Marie, cette Mère de bonté se fit souvent voir à lui.

Henriquez raconte notamment qu'une nuit, après une prière des plus humbles et des plus pressantes et une contemplation dans laquelle il s'était élevé jusque dans le sein de Dieu, Pierre tomba en extase. En cet état, il aperçut un magnifique palais digne d'être la demeure d'un roi. Tandis qu'il en admirait la beauté extérieure, il sentit naître en lui le désir bien naturel d'en voir l'intérieur. Il s'en approcha donc afin d'y pénétrer; mais à peine eut-il mis le pied sous le vaste portique de cette superbe habitation et regardé dedans, que ses yeux furent frappés par l'aspect d'une cour immense, pavée de pierres précieuses, et remplie d'une lumière plutôt céleste que terrestre. Dans une des salles de ce palais, il vit un trône éblouissant, et, sur ce trône, une dame de l'air le plus imposant et le plus majestueux; il la reconnut sur-le-champ pour la Reine des Anges, la Mère des pécheurs et la maîtresse du ciel. Désirant donc l'aborder pour la contempler de plus près et lui offrir ses hommages, il se mit à avancer; mais, aussitôt qu'il eut fait mine de vouloir approcher, d'horribles chiens noirs comme la nuit s'élancèrent à sa rencontre, l'arrêtèrent par leurs aboiements et menacèrent de le dévorer s'il osait aller plus loin. C'étaient d'affreux démons qui voulaient, en l'effrayant, l'empêcher de pénétrer jusqu'à sa bien-aimée souveraine. Pierre eut en effet bien peur; mais, dans son effroi, il éleva et ses yeux et son

cœur vers la divine hôtesse de ce ravissant séjour, la priant de ne pas permettre que ces êtres malfaisants l'empêchassent de satisfaire l'ardent désir de sa piété. Alors celle qui est la plus tendre consolatrice des affligés, celle qui est le secours de quiconque est en danger, s'empressa de venir en aide à son dévot serviteur, en mettant par un seul geste en fuite ces démons, qui disparurent en poussant des cris épouvantables et des rugissements affreux ; puis, d'un signe bienveillant, elle appela à elle son humble et fidèle client, lui adressa de douces et maternelles paroles, et lui dit entre autres choses de ne rien craindre et de compter entièrement sur elle dans toutes les circonstances difficiles où il se trouverait. Cette vision merveilleuse lui causa tant de joie et le remplit de tant de bonheur, qu'il eût mieux aimé mille fois ne plus revenir à lui que de la voir cesser ; mais quand elle eut duré l'espace de temps qu'il plut à Dieu de lui donner, elle prit fin, et Pierre Monocule pleura à chaudes larmes de ce qu'en s'évanouissant elle lui avait enlevé la vue de son auguste Reine.

Une autre fois, ce même abbé, étant en oraison dans l'endroit le plus retiré du monastère qu'il gouvernait, vit venir à lui trois femmes d'une ravissante beauté ; elles examinaient en détail tout l'intérieur de l'abbaye et semblaient très satisfaites de tout ce qu'elles voyaient ; mais, en les apercevant, le saint abbé entra dans une grande colère, et, s'adressant à

elles , il leur reprocha vivement , et en termes très durs, d'avoir ainsi pénétré dans un lieu interdit par toutes les règles monastiques, aux personnes de leur sexe. Mais celle de ces trois dames qui était la plus belle et la plus vénérable, le regardant avec bonté, lui dit avec un doux et bienveillant sourire : « Ne » vous troublez point, cher fils; car je suis la Mère » de Jésus, et mes deux compagnes que vous voyez » sont Marie-Madeleine et Marie Égyptienne, les- » quelles ont l'une et l'autre quitté le monde pour » les déserts, afin d'être entièrement à Dieu, et qui » sont devenues ainsi les protectrices et les amies » des transfuges du siècle, des colons de la solitude. » C'est pour cela que j'ai voulu me faire accompagner » d'elles pour visiter votre maison de retraite et de » paix. » A ces mots, le bienheureux Pierre tomba à genoux devant la Mère des élus; il voulut baiser ses pieds, mais les trois nobles visiteuses disparurent sur-le-champ.

Enfin, si l'on en croit Césaire d'Hesterbach, dont Henriquez cite les paroles, Pierre le Borgne ayant eu à faire, pour les besoins de son Ordre et conjointement avec quelques abbés de ce même Ordre, parmi lesquels celui de Clairvaux tenait le premier rang autant par ses vertus que par sa dignité, un voyage à la cour de l'empereur Henri, se trouva, en sa qualité d'abbé de Clairvaux, et par suite de l'absence de l'abbé de Cîteaux, qui ne put y aller et qui se fit

remplacer par le prieur de sa maison , chef de cette députation. Quand elle fut arrivée à Spire, ceux qui la composaient allèrent à la cathédrale, qui est dédiée à Marie et qui est, par ses proportions et par ses ornements, un chef-d'œuvre d'architecture. Quand les autres y eurent prié pendant quelques instants , ils se levèrent pour visiter ce superbe édifice. Mais le bienheureux Pierre, qui s'occupait bien plus des beautés infinies de la Jérusalem céleste que des temples matériels et périssables d'ici-bas, resta en oraison et ne s'aperçut pas que les autres s'en allaient. Quand ils furent sortis, ils rencontrèrent, devant le portail de l'église, des chanoines qui leur firent l'accueil le plus gracieux et qui les invitèrent, avec les plus vives instances, à dîner avec eux. Durant le repas, un des abbés qui composaient l'ambassade demanda sous quel vocable cette cathédrale était placée ; les chanoines ayant répondu que c'était sous celui de la très sainte Vierge, l'abbé de Clairvaux dit de suite, sans y penser : « Je le savais bien. » Le prieur de Cîteaux remarqua cette parole, et cependant il ne fit aucune réflexion ; mais, quand ils eurent quitté la ville, il dit au vénérable Pierre : « Père » abbé, dites-moi comment vous avez su que l'église » et le monastère de Spire sont sous l'invocation de » la Mère de Dieu. » Regrettant alors ce qu'il avait dit inconsidérément, l'abbé de Clairvaux répondit : « J'ai cru tout naturel qu'un si bel édifice fût mis

» sous les auspices de la Mère de Dieu, Reine du
» ciel et de la terre. » Mais le prieur, qui connaissait
l'éminente sainteté de Pierre et qui soupçonnait tout
bas qu'il avait dû avoir quelque révélation dans l'é-
glise, le pressa en ajoutant : « Ici je représente l'abbé
» de Cîteaux, et en son nom comme en vertu de son
» autorité, je vous somme de me dire l'exacte vérité. »
Alors Pierre, obligé au nom de l'obéissance, lui dit
en rougissant : « Tandis que, prosterné devant l'autel
» de Marie, j'y priais pour mes péchés et pour toutes
» les fautes que j'ai commises dans ce voyage, la
» bienheureuse Vierge, m'apparaissant en personne,
» a prononcé sur moi l'oraison que, dans notre Ordre,
» on dit sur tous les religieux qui viennent de faire
» un voyage et qui est celle-ci : « Dieu tout-puissant
» et éternel, ayez pitié de celui-ci qui est votre ser-
» viteur, et, dans votre grande bonté, pardonnez-lui
» tout ce que, dans la route, il a pu commettre de
» mal soit par regards, soit par paroles, soit autre-
» ment. »

Tout ceci, ajoute Césaire, m'a été raconté par un
pieux abbé de notre Ordre, dans la maison duquel le
bienheureux Pierre Monocule alla souvent faire des
visites (1).

(1) S. Antoninus Florentinus Antistes in suâ Summâ hist. ;
Chrysostomus Henriquez. Fasciculus sanctorum Ordinis Cister-
ciensis, lib. 2, distinct. 22. Cæsarius Heisterbachensis, lib. 7,
c. 11. Chron. SS. Deip., p. 185. Maria Negot. sæcul., p. 157.

LVIII

Apparition à Adam, moine de Saint-Victor.

Quoique cette apparition soit fort peu détaillée par les auteurs qui la rapportent, citons-la pour l'encouragement de tous ceux qui composent, écrivent et publient quelque chose à la gloire de la Mère de Dieu. Cette Vierge a promis le ciel à quiconque dit ses vertus, proclame ses grandeurs, et ajoute une note au concert de louanges qui doit, en son honneur, retentir d'âge en âge jusqu'à la fin des temps et dans l'éternité ; elle a promis le ciel à quiconque travaille à la faire paraître aux yeux des générations d'ici-bas bonne, sainte, grande, auguste, généreuse, bienfaisante, puissante, immaculée et souverainement aimable ; elle a promis le ciel à quiconque travaille en ce monde à faire briller sa gloire, sa beauté, sa bonté, sa puissance, en un mot ses perfections, qui ne le cèdent qu'aux perfections et aux attributs de Dieu. Oui, elle a promis le ciel à tous ceux qui lui consacrent leur plume, leur esprit, leurs talents, leur génie, leurs jours, leurs veilles, leurs longues études.... Et, comme Dieu, elle est *fidèle dans ses promesses* ; comme Dieu elle tiendra strictement sa parole et remplira ses engagements.... Courage donc, courage, ô vous qui écrivez des livres, des poèmes, des hymnes, des discours à

la louange de Marie ; vous qui bravez les fatigues, les ennuis et les peines que traîne toujours à sa suite une œuvre littéraire ; vous qui affrontez les obstacles et les difficultés qui hérissent toujours le chemin d'un auteur et qui arrêtent ses pas dans les régions de l'intelligence ; courage, ô vous qui , pour la gloire et l'honneur de la Mère de Dieu, veillez tandis que d'autres dorment du sommeil de la mollesse , et qui lutez par la pensée, tandis qu'ils prennent leurs plaisirs et flattent leurs appétits dans les délices de la table ; et pour se venger de ce que vous ne faites pas comme eux , ils vous jalouseront , ils vous critiqueront , ils médiront sur vous , ils attaqueront vos œuvres par un côté ou par un autre , sous un rapport ou sous un autre ; ceux qui pourraient , ceux qui devraient vous seconder, vous soutenir et vous encourager, n'auront pour vous que de la froideur et de l'indifférence ; ils vous abandonneront à votre seule énergie , et vous devrez vous croire et vous estimer heureux quand ils n'iront pas jusqu'à vous abreuver de dégoûts. Courage ! pourtant, courage ! l'intelligence est comme la femme ; elle n'enfante que dans la douleur. Mais si elle a ses mauvais jours , ses déboires , ses angoisses et ses heures cruelles, elle aura aussi ses joies douces et ineffables. Si ce n'est pas ici-bas , ce sera au moins là-haut ; si ce n'est pas sur la terre , ce sera sûrement au ciel ; si ce n'est pas dans la traversée , ce sera certainement au port. Ga-

lériens de la pensée, ramez donc, ramez donc l'œil fixé sur ce rivage où vous attend Marie, une couronne à la main; car, encore une fois, sa parole est formelle : à ceux qui l'aurent glorifiée, elle donnera l'auréole de l'immortalité, *qui elucidant me, vitam æternam habebunt.* (Sap.) Bien des fois même elle n'a pas attendu jusque-là pour prouver aux auteurs dont la plume l'avait glorifiée, qu'elle agréait leurs œuvres; souvent, dès cette vie, elle les a récompensés, payés, encouragés par des grâces éclatantes et des faveurs signalées. Souvent elle a daigné les visiter en personne, comme nous l'avons vu de Fulbert, de saint Bernard, d'Hermann, de saint Ildefonse, et de bien d'autres, et, comme on le dit, d'Adam, moine de Saint-Victor.

Ce religieux avait toujours témoigné un grand zèle pour la gloire de Marie. Elle avait été souvent l'objet de ses travaux, tant en prose qu'en vers. On a surtout retenu ce beau passage d'une de ses proses pour le jour de l'Assomption.

Salve, Verbi sacra parens,
Flos de spinis spinâ carens,
Flos spineti gloria.

Nos spinetum, nos peccati
Spinâ sumus cruentati;
Sed tu spinæ nescia.

« Salut, salut à vous, Mère auguste du Verbe; fleur

sans épines et pourtant née de l'épine ; fleur ornement du buisson !

» Nous qui sommes ce buisson, nous sommes ensanglantés par l'épine du péché ; mais vous , vous n'avez point ressenti la piqûre de cette cruelle épine.»

Salazar n'a pas manqué de citer ces deux strophes dans son recueil de textes en faveur de la conception sans tache de Marie.

Eisengrenius rapporte qu'un jour qu'Adam composait une hymne en l'honneur de cette Vierge, quand il en fut à ces vers :

Salve, Mater pietatis,
Et totius Trinitatis
Nobile Triclinium ;

Salut, ô Mère de bonté !
Et de toute la Trinité
Virginale et mystique couche !

Cette Reine du ciel lui apparut et lui rendit, avec une bienveillance ineffable, le salut que le poète venait de lui adresser. C'est ce qu'affirme aussi Thomas de Cantipré, dans son ouvrage *De proprietatibus Apum*, Lib. 2, c. 19, n. 7. Ce même Adam de Saint-Victor avait, selon quelques-uns, composé sur la sainte Vierge un grand travail, intitulé : *Mariale magnum Matris vitæ*. Mais d'autres attribuent cette œuvre à l'ermite Raymond Lulle (1).

(1) *Maria Negot. sæcul.*, p. 154.

LIX

Apparitions aux croisés qui assiégeaient Ptolémaïde, à un malade nommé Cunon, à la bienheureuse Julette, recluse de l'Ordre de Cîteaux, à la bienheureuse Asceline, religieuse du même Ordre, et à un prêtre auquel les Albigeois hérétiques avaient coupé la langue.

A la fin du douzième siècle, Marie signala sa bonté par un grand nombre d'apparitions, que nous n'allons faire qu'indiquer.

En 1190, elle se fit voir, la nuit, au milieu d'une grande clarté, à un poste de chrétiens qui assiégeaient Ptolémaïde. « Dans quatre jours, leur dit-elle, vous » serez maîtres de cette ville ; allez annoncer, de ma » part, cette nouvelle à vos chefs. » Cette promesse ranima l'ardeur des assiégeants. Le quatrième jour, ils livrèrent à la place un assaut général ; et cette ville, dont la résistance avait pendant longtemps désespéré leur courage, tomba en leur pouvoir, comme la Vierge l'avait prédit (1).

Ce fut dans le même temps que, au rapport de Césaire, cette Mère de bonté apparut en Palestine à un malade nommé Cunon ; elle l'exhorta à se rendre digne du bienheureux séjour des saints, elle lui en promit la gloire, remplit son cœur de joie ; et quand ce protégé de la Reine des anges eut reçu les sacre-

(1) Richardus Londinensis canonicus in Itinerario Richardi regis Angliæ, Maria Negot. sæcul. , p. 158. Chron. SS. Deip , p. 185.

ments, elle le conduisit elle-même dans l'éternelle patrie (1).

A cette époque aussi, vivaient dans l'Ordre de Cîteaux deux nobles et saintes femmes, bien agréables et bien chères à la Mère de J.-C., si l'on en juge par la piété qu'elles avaient pour cette Vierge et par les insignes faveurs qu'à son tour elle leur prodigua.

La première se nommait Juette; elle avait été mariée, avait tenu un rang distingué dans le monde; puis, son mari étant mort, elle avait pris l'habit du cloître, dans l'Ordre de Cîteaux. La sainte Vierge lui apparut à diverses reprises. Une fois, notamment, ce fut pour protéger la vertu de son humble servante contre la passion et les tentatives coupables d'un parent de Juette, à laquelle l'auguste Vierge fut alors, dit le P. Gonon, ce qu'est une source limpide à un cerf altéré, ce qu'est la santé au malade, la liberté au prisonnier, l'étoile polaire au naufragé et la lumière à l'aveugle (2).

Le seconde cistercienne qui fut, en ce même temps, l'objet des faveurs signalées de la Mère de grâce, fut la bienheureuse Asceline, proche parente de saint Bernard, et dont le nom est inscrit au martyrologe romain. Tous les jours, disent ses historiens,

(1) Cæsarius, lib. 7, cap. 57. *Maria Negot. sæcul.*, p. 158.

(2) Hugo Floreffiensis, abbas Ordinis Cisterciensis in *Vitâ B. Juettæ*. Chrysost. Henriquez, t. 2 *Liliorum Ord. Cisterc.* Chron. SS. Deip., p. 188.

elle récitait, en l'honneur de la glorieuse Reine des saints, trois cents *Ave Maria* ; elle en disait mille les samedis, ainsi qu'à toutes les fêtes de Marie et tous les jours de leurs octaves. Chaque jour aussi, elle récitait sept fois le psautier de la Vierge. En récompense de ces hommages, la sainte Vierge lui apparut avec saint Jean-Baptiste, tandis qu'elle demeurait dans le monastère de Longuay, au diocèse de Langres, et elle lui ordonna de retourner dans celui de Boulancourt, qu'elle avait quitté à tort et où elle revint, sur le commandement de Marie. Ce fut elle, dit le Martyrologe, qui apporta de Cologne à Boulancourt les trois chefs ou crânes des saints martyrs Foi, Espérance et Charité (1).

Enfin, sur l'autorité de Césaire, reproduit depuis par plusieurs de ceux qui ont raconté les bienfaits de Marie, disons que vers l'an 1200, un prêtre dévot à Marie, disant une messe de cette Vierge dans une chapelle qui lui était dédiée, des Albigeois furieux et non moins ennemis de la Mère que du Fils, s'élancèrent sur lui à l'autel, le frappèrent violemment, mirent ses vêtements en lambeaux et couronnèrent leur action barbare et sacrilège en lui coupant la langue. Ainsi mutilé, ce prêtre se retira à

(1) Chrysost. Henriquez in Vitâ B. Ascelinæ, cap. 28. Nicolaus Desguerroy in Annalibus Trecensibus ad annum 1195. B. Goswinus, monachus Bullencurianus. Negot. sæcul. M., p. 160.

Cluny. Mais Marie avait vu ce qu'il avait souffert à cause d'elle; et, un jour d'Épiphanie, elle descendit en personne de son céleste trône, s'abassa vers le monastère fondé par saint Odon, se présenta au prêtre sous une forme visible, lui parla et lui remit dans la bouche une autre langue, avec laquelle ce prêtre reconnaissant la bénit aussitôt, la loua, la glorifia et lui dit tout ce que son cœur et sa mémoire lui fournirent (1).

On voit par tout cela, que si le douzième siècle, répondant à l'impulsion que lui avait donnée saint Bernard, fit immensément pour la gloire de la Mère de Dieu, cette Vierge, de son côté, se montra, en sa faveur, pleine de bienveillance et de maternelle tendresse; c'est que, comme nous l'avons dit déjà, elle est pour les temps, pour les siècles, ce que les siècles sont pour elle.

LX

Apparition à saint François d'Assise.

Si, dans le douzième siècle, saint Bernard, l'apôtre dévoué, l'éloquent panégyriste, le grand admirateur et le chaste amant de Marie, avait donné à la dévotion du peuple pour cette Mère aimable une impulsion universelle et vraiment prodigieuse; si, par suite de cette impulsion, les masses s'étaient jetées

(1) Cæsarius, lib. 7, cap. 24. *Negot. sæcul. M.*, p. 162.

dans les bras et aux pieds de la Mère de Dieu, et lui avaient, en mille manières, témoigné leur amour, deux autres prêtres, religieux et fondateurs d'Ordres, saint François d'Assise et saint Dominique, secondèrent, il faut bien le dire, avec une énergique ardeur, le pieux mouvement imprimé par l'ange de Clairvaux, l'entretenrent dans les esprits et dans les cœurs, et élevèrent, comme le remarque M. de Montalembert, le culte de la sainte Vierge à un degré d'éclat, de gloire et de puissance qu'il n'avait pas encore atteint et duquel il ne devait pas déchoir. Saint François et saint Dominique, dont la vie publique appartient surtout aux premières années du treizième siècle, eurent donc une part immense dans toutes les œuvres que ce siècle enfanta et vit éclore en l'honneur de la Vierge-Mère.

Plaçons-les donc l'un et l'autre au commencement de cette période séculaire; mettons-les à la tête de cette brillante époque du culte d'hyperdulie; et inaugurons l'histoire des apparitions dont la Reine du ciel favorisa notre terre pendant cette ère de ferveur de la part des chrétiens et de prodigieuse bonté de sa part à elle; inaugurons cette histoire des apparitions et révélations de Marie durant le treizième siècle par le récit de celles qu'elle accorda au zèle et à la piété de ses deux grands serviteurs, François d'Assise et Dominique.

Parlons d'abord du premier.

Dire que saint François d'Assise avait toujours témoigné une singulière piété à l'égard de la Mère de Dieu, c'est ne rien dire que tout le monde ne sache, ou du moins ne soupçonne; car quelle âme ici-bas s'est jamais sanctifiée sans recourir à Marie? Mais comme la religion envers la divinité a ses degrés, ainsi la dévotion envers Marie a les siens; et celle de saint François d'Assise était des plus ferventes et des plus éminentes. Il jeûnait en son honneur depuis la fête de saint Pierre et de saint Paul jusqu'à celle de l'Assomption; et il la choisit pour patronne spéciale de son Ordre. Aussi cette piété fut-elle récompensée comme nous allons le voir.

C'était en 1210. Il y avait alors, non loin d'Assise, ville des États romains voisine de l'Ombrie, une petite chapelle dédiée à la sainte Vierge. Elle existait déjà dans le cinquième siècle, et saint Benoît en avait obtenu la concession, et avait bâti auprès un monastère de son Ordre; mais, avec le temps, ce monastère disparut; la chapelle seule resta; et elle fut confiée par les enfants de saint Benoît à la garde d'un seul prêtre, chargé de la desservir; à l'époque dont nous parlons, ce chapelain avait nom Mazancole. Cependant saint François d'Assise, dans une de ces communications extatiques qu'il avait souvent avec le ciel, apprit que la Mère de Dieu lui réservait cette chapelle, et l'emplacement qu'elle occupait pour en faire le berceau de l'institut dont il devait doter l'É-

glise de J.-C. Cette annonce le remplit de joie ; car , outre l'avantage du site , cette chapelle avait celui , bien autrement précieux , d'être singulièrement chère à la Vierge sacrée dont elle portait le nom. Des miracles éclatants s'y opéraient de temps en temps ; et un bon et pieux cultivateur des environs affirmait , avec serment , que bien des fois , pendant la nuit , il avait entendu dans ce saint oratoire , une harmonie toute céleste , et qu'il y avait vu briller sur les fenêtres l'éclat et le reflet d'une lumière surnaturelle. Ces particularités étaient bien de nature à augmenter le désir qu'avait conçu saint François de posséder ce sanctuaire. Il alla donc trouver le chapelain Mazancole , lui dit ce qu'il avait appris en révélation , et le pria d'en faire part aux Pères bénédictins , afin d'obtenir d'eux qu'ils lui permissent , à lui François et à ses religieux , de venir s'installer là. Il ajouta qu'il savait , et qu'il pouvait certifier , que la Mère de grâce avait sollicité et obtenu de son Fils qu'une indulgence plénière serait à l'avenir attachée à ce lieu , en faveur de tous ceux qui viendraient le visiter. Jamais , dit le P. Gonon qui raconte tout ceci , jamais la vraie piété n'est ni jalouse ni égoïste ; aussi le bon et saint prêtre , se jetant sur-le-champ dans les bras de saint François , lui répondit que , pour sa part , il ne désirait rien tant que de voir dans son humble et modeste chapelle des hommes éminemment capables de louer dignement , d'honorer

pieusement et de servir fidèlement la Reine des élus. Il fut donc décidé qu'on demanderait aux bénédictins cession de la chapelle et de son emplacement en faveur des Frères Mineurs. Les pieux enfants de saint Benoît acquiescèrent aux vœux et à la demande de saint François; et ils lui firent abandon de leur propriété. Cependant le moment vint, pour les Frères Mineurs, d'en prendre possession. La veille de ce jour, leur fondateur résolut, pour appeler plus efficacement et plus abondamment les bénédictions du ciel sur lui et sur les siens, de passer, en prière, dans la vénérable chapelle, toute la nuit qui devait précéder l'installation. Le soir venu, il s'enferma dans cet asile de paix. Il y était déjà depuis une heure ou deux, répandant comme l'eau son âme devant Dieu, quand, tout à coup, ô prodige! une clarté magnifique remplit l'enceinte sacrée; et, sur l'autel, saint François vit paraître J.-C. et son auguste Mère. Un grand nombre d'esprits célestes accompagnaient le Roi et la Reine des cieux. Tous regardaient François avec un air de bonté. Le saint fut d'abord effrayé; puis, rassuré par ce regard tout à fait bienveillant, il offrit ses profonds hommages à J.-C., à Marie et à leur angélique escorte; et s'adressant au Sauveur et à celle qui nous l'a donné : « Dieu très saint, s'écria-t-il, roi des cieux, créateur et rédempteur du monde, et vous délices et Reine des Anges, Marie, femme bénie entre toutes les femmes, qu'y a-t-il

» donc ici , qui puisse y attirer vos souveraines ma-
» jestés..... Et il lui fut répondu : — Ma mère et moi
» ne sommes venus' du ciel ici , que pour affecter
» à vous et aux vôtres ce lieu que nous aimons
» beaucoup. » Après ces mots , la merveilleuse vi-
sion cessa, et tout disparut avec elle. Quant au bien-
heureux François, heureux et effrayé tout à la fois, il
s'écria : « Celieu est vraiment saint, et il mérite d'être
» habité plutôt par des anges que par des hom-
» mes ! Tant qu'il me sera possible de demeurer ici ,
» j'y fixerai mon séjour, et il me sera, et à moi et aux
» miens, un éternel témoignage de la bonté de Dieu
» à notre égard. » Agrandie par saint François, cette
église porte maintenant le nom de Notre-Dame-des-
Anges, ou de la *Portioncule*.

LXI

Apparitions à saint Dominique.

Auprès de saint François d'Assise plaçons saint Dominique. Ces deux illustres bienheureux naquirent, ainsi que nous l'avons dit, dans le même âge de l'Église, comme deux magnifiques rameaux qui, sortant du même tronc et dans la même année, poussent avec

(1) Chron. SS. Deip., p. 200 et 217. Waddingus, t. 1. Annal. Minor. ad annum 1210. Negot. sæcul. M., p. 165. Mgr. Letourneur, Nouveau mois de Marie, vingt-cinquième jour. Fêtes de la Vierge Marie, par l'abbé Étienne Georges, p. 144. Culte de Marie, p. 147. Calendrier de la Vierge, p. 174.

la même vigueur et donnent l'un et l'autre à l'arbre qui les porte et au sol qui les nourrit des feuilles, des fleurs, des fruits d'une remarquable beauté; ou bien comme deux ruisseaux qui, jaillissant d'un même rocher, vont, en grossissant dans leur cours, porter la fécondité, la fraîcheur et la vie dans diverses contrées qui les bénissent comme autant de canaux par lesquels Dieu répand les largesses de son inépuisable main.

Après le culte dû à Dieu, Dominique de Gusman n'avait rien tant à cœur que la dévotion de Marie, dans laquelle tout chrétien doit fonder son espoir. Aussi le pieux Espagnol souffrait horriblement de voir cette Vierge sans tache attaquée et outragée par les blasphèmes impies des Albigeois hérétiques. Dans sa douleur, il redoublait de piété envers elle pour compenser, par ses hommages, les injures qui lui étaient faites, et réparer, autant qu'il dépendait de lui, les outrages que l'hérésie ne cessait de vomir contre elle. Il la priait surtout de prendre en main sa propre cause et de défendre son honneur et sa haute dignité contre les impiétés de l'hérésie de ce temps-là, et de mettre une digue au torrent dévastateur qui menaçait de tout ravager dans l'Église. Nul doute que, pour être exaucé de la sainte Mère de Dieu, il n'employât surtout cette Salutation angélique si puissante sur cette Vierge, si agréable et si douce à son cœur et à ses oreilles. Ce qui fait croire que telle était

sa prière la plus ordinaire, c'est que sans cesse il en recommandait l'usage à toutes les personnes avec lesquelles les circonstances le mettaient en rapport. Lors donc qu'il vit l'erreur dite des *Albigéois* faire d'effrayants progrès, il se dévoua corps et âme à son extirpation. Prières, jeûnes, aumônes, macérations, prédications, bons exemples, il employa tous les moyens pour combattre le monstre. Mais, malgré tous ses efforts, le mal augmentait toujours et le zèle de Dominique obtenait peu de succès. Dans son abattement, il avait recours à Marie, se jetait à ses pieds, la priait, la conjurait avec les plus vives instances d'écraser la tête de l'hydre. Souvent, pendant la nuit, il arrosait sa couche de larmes; il reprochait tendrement à sa Mère bien aimée de se laisser ainsi insulter par l'hérésie et par l'impiété, et de laisser, en même temps, périr, pour l'éternité, tant d'âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ. Il lui rappelait qu'elle était, pour l'Église, une ancre de salut au fort de la tempête, un abri dans l'orage et un port dans la tourmente. La Reine de bonté entendit les soupirs et les plaintes de Dominique; et un jour qu'il priait avec une très grande ferveur, elle se fit voir à lui avec un grand éclat de gloire et de majesté, et elle lui parla en ces termes : « Dominique, tranquillisez-vous; vous savez tout ce qu'il en a coûté d'humiliations, d'abaissements, de souffrances et même de sang à celui qui est à la fois le Fils de Dieu et le

» mien pour sauver le genre humain. Or ce Rédemp-
» teur ne veut pas que son œuvre périclite et que ce
» qu'il a fait soit détruit et anéanti par la malice du
» démon ; mais il faut savoir attendre ; il faut savoir
» mettre un frein à son impatience ; la précipitation
» compromet tout ; sans la persévérance on ne vient
» à bout de rien. Ne vous laissez donc point aller au
» découragement ; votre travail , je vous le promets ,
» ne sera pas stérile ; il sera même couronné d'un
» succès magnifique ; mais ce que vous avez présen-
» tement à faire pour arrêter le cours et le déborda-
» ment de tant de maux qui désolent l'Eglise de mon
» Fils, c'est de prêcher sans cesse aux peuples les
» principaux mystères de la rédemption ; c'est de les
» engager à bien méditer ces mystères. Exhorte-les
» aussi à se rendre dignes des grâces qui en décou-
» lent, au moins en se rappelant souvent à la mé-
» moire ces grands bienfaits de Dieu. Et pour cela
» établissez partout le rosaire ; apprenez aux popu-
» lations cette formule de prières et dites-leur qu'elle
» m'est très chère et très agréable à moi-même ainsi
» qu'à mon divin Fils. Avec lui, avec ce rosaire, on
» détruira les hérésies, on fera fleurir les vertus, on
» extirpera les vices, on obtiendra les faveurs de la
» bonté divine et mes bonnes grâces à moi. Le rosaire
» sera dans l'Eglise une source intarissable de bien-
» faits de tout genre ; je veux, de plus, que vous et
» les vôtres, tant dans le présent que dans l'avenir,

» vous vous fassiez les apôtres et les propagateurs de
» cette méthode de prières, que vous la recomman-
» diez, que vous la répandiez partout où vous irez.
» De mon côté je m'engage à prouver, par les grâces
» les plus multipliées, combien cette pratique me
» plaît et de quelle utilité elle est pour les fidèles. C'est
» là la marque distinctive que je vous donne à vous
» et à l'Ordre dont bientôt vous serez le fondateur ;
» c'est le gage par lequel je veux vous témoigner mon
» affection spéciale. » On s'en doute bien : le pre-
mier effet de cette vision fut de jeter le saint dans
une grande frayeur ; mais, revenu à lui, il se sentit
singulièrement animé et encouragé à travailler avec
ardeur à arracher l'ivraie du champ du père de fa-
mille. Aussi, après avoir remercié de tout son cœur
sa bonne et tendre Mère et lui avoir donné les mar-
ques les plus certaines de sa vénération, il se mit à
prêcher avec toute l'énergie dont il était capable la
dévotion du rosaire ; et tel fut le résultat de cette pré-
dication, que plusieurs, quelques-uns disent cent
mille, renoncèrent à leur hérésie et rentrèrent dans
le sein de l'Eglise leur mère. Un nombre infini de
pécheurs furent aussi retirés par la même pratique du
gouffre des passions et rendus à la grâce, à la vertu
et à la paix.

- Ce ne fut pas là la seule vision dont fut favorisé le
fondateur des Frères Prêcheurs. Vers l'an 1216, un
jour qu'il était à Rome plongé et abîmé dans une

prière tout exstatique, le ciel s'ouvrit à ses regards, et il vit Jésus-Christ enflammé d'une grande colère contre les péchés des hommes. Ce Dieu se leva de son trône ; sa main était armée d'un triple javelot dont il menaçait de frapper les orgueilleux, les avarés et les impudiques. Mais Marie, la Mère de clémence et de miséricorde, se présenta soudain à lui et le pria de ne point anéantir le monde ; elle ajouta qu'elle avait des hommes à opposer au torrent d'iniquités dont la terre était inondée , des hommes tout dévoués à la cause du bien contre le mal et au triomphe de la vertu contre l'iniquité. Jésus se laissa fléchir par les prières de sa Mère ; il lui demanda quels étaient les hommes dont elle parlait ; et elle lui montra deux saints , savoir : François d'Assise et Dominique de Calaruega, et elle dit que c'était avec ces deux hommes-là qu'elle voulait ranimer la piété sur la terre et y donner des coups terribles à l'empire de Satan. Jésus-Christ déposa alors la foudre de ses vengeances, et il se montra disposé à pardonner encore au monde.

Trois ans après, comme il était, une nuit , en prières dans un dortoir du monastère de Sainte-Sabine, l'auguste Mère de Dieu lui apparut encore au milieu d'une clarté dont il fut tout ébloui. Elle était accompagnée de sainte Catherine et de sainte Cécile ; elle parcourut tout le dortoir, jeta de l'eau bénite sur tous les lits , à l'exception d'un seul, et bénit

tous les religieux , à l'exception aussi de celui qui était dans le lit qu'elle n'avait pas aspergé. Dominique , étonné , lui demanda qui elle était : « Je suis , » répondit-elle , celle que vous appelez Mère de Dieu » et Mère de bonté ; et toutes les fois que vous me » criez ; Allons , notre avocate , allons , jetez sur vos » clients un regard tutélaire , je vous recommande , » vous et tout votre institut à mon auguste Fils , et je » le prie de vous donner accroissement et protection. » Interrogée pourquoi elle avait aspergé et béni tous les lits , hormis un seul : « C'est , dit-elle , » parce que celui qui y repose est couché avec moins » de décence que les autres. »

Enfin , un des historiens de saint Dominique dit que cet homme de Dieu reçut des mains mêmes de Marie l'habit que portent ses religieux ; il leur avait d'abord donné celui des chanoines réguliers , qu'il leur fit quitter ensuite pour celui qu'ils ont maintenant. Le même auteur assure qu'un jour , à la faveur d'une vision surnaturelle , il aperçut dans le ciel , sous le manteau étoilé de la Mère de Dieu , manteau d'une ampleur immense , une si grande multitude de saints sortis des rangs des Frères Prêcheurs , que tout le paradis en paraissait rempli. Cette vision avait pour but de faire comprendre au fondateur de ce pieux institut , que son Ordre était spécialement cher à la sainte Vierge ; aussi Théodoric d'Apoldie l'appelle-t-il *un parterre planté intégralement de la main*

de Marie, et dans lequel, grâce à la protection de cette Vierge, un grand nombre de frères ont su garder, presque sans tache, la fleur de la virginité (1).

LXII

Apparitions à sainte Lutgarde, religieuse cistercienne.

C'est surtout dans les grandes calamités de l'Église, c'est surtout quand l'impiété, le schisme et l'hérésie ravagent l'héritage terrestre du Sauveur, que la Colombe bien-aimée, la Colombe par excellence, Marie, Mère de Jésus, fait entendre à notre terre sa voix plaintive et désolée.

Au moment où l'hérésie albigeoise levait la tête dans la Gaule narbonnaise, la Reine du ciel fit connaître à une sainte religieuse la peine qu'elle ressentait à la vue des malheurs qui menaçaient en ces contrées le troupeau de Jésus-Christ. Cette religieuse s'appelait Lutgarde, et elle était une des âmes les plus pures, les plus humbles et les plus pieuses que l'ordre de Cîteaux comptât alors dans son sein.

(1) Chron. SS. Deip., p. 205, 209, 212. Negot. sæcul. M., p. 169. S. Liguori, Vert. de Marie, p. 52. Annuaire de Marie, t. 2, p. 199. Bzovius, t. 13 ad annum 1213. Flaminius in Vitâ sancti Dominici. Theodorus ab Apoldia, lib. 6, cap. 6, Vitâ sancti Dominici. Médit. sur la sainte Vierge, par le P. de Barry, p. 185,

Un jour que sainte Lutgarde était ravie en extase, Marie se fit voir à elle. Une tristesse profonde régnait sur tous ses traits, et son visage était, pour ainsi dire, couvert d'un voile de douleur. La peine que paraissait ressentir la Reine des anges passa comme une flèche aiguë dans le cœur de Lutgarde, qui demanda sur-le-champ avec de grands sanglots à sa bien aimée souveraine la cause du chagrin auquel elle semblait en proie et d'où lui venaient à elle, mère et abîme de toute grâce et source de notre joie, la pâleur effrayante répandue sur sa figure et le désordre qui régnait dans toute sa personne. « Pouvez-vous l'ignorer et me le demander ? reprit la Vierge des vierges, » Les erreurs et les crimes de ces temps malheureux » ne vous expliquent-ils pas l'état dans lequel je suis ? » Mon Fils est de nouveau bafoué et crucifié par les » partisans du mensonge et par les mauvais chré- » tiens ; le démon peuple et remplit son infernal sé- » jour des victimes ravies au bercail du bon Pasteur » et au ciel, qu'elles devaient orner comme des astres ; » en faut-il davantage pour me remplir d'amertume ? » O vous donc qui m'aimez autant qu'une fille tendre » peut aimer sa mère charnelle, vous qui vous exercez sans cesse à compatir aux maux que j'ai endurés dans la Passion de mon Fils, vous qui trouvez vos délices à souffrir avec moi, à pleurer avec moi, » prenez part aussi aux peines que me causent les » crimes et les malheurs de la terre ; imposez-vous

» un jeûne austère de sept années, afin d'apaiser par
» là la colère de mon Fils, qui finirait par éclater et
» par punir sévèrement le monde. »

Lutgarde, qui était aussi avide de jeûnes et de mortifications que les hommes les plus sensuels le sont de voluptés, s'empressa d'obéir ; et, durant l'espace de sept ans, elle ne vécut que de pain et ne but que de la bière. Il y eut même ceci de miraculeux dans son abstinence, que quand, pour se soumettre aux ordres de ses supérieurs, elle voulait prendre autre chose, rien de solide ne pouvait passer par l'œsophage. Cette fidélité aux prescriptions de sa royale maîtresse lui attira de sa part de nouvelles faveurs ; car, lorsqu'elle eut ainsi passé une année entière dans ces rudes austérités, la sainte Vierge quittait souvent son céleste séjour pour venir la visiter. Souvent elle se fit accompagner de saint Jean-Baptiste, auquel sainte Lutgarde rendait un culte tout spécial. Souvent aussi Marie, escortée d'esprits bienheureux, accompagna Lutgarde allant à la sainte table ; alors les séraphins la plaçaient au milieu d'eux et la couvraient de leurs ailes de feu.

Cette vierge mourut en 1246. Quelques années avant sa mort, elle recevait presque tous les jours la visite de Marie ou celle de quelques-uns des habitants du ciel, soit anges, soit bienheureux. Le père Poiré dit qu'au moment de sa sortie de ce monde, la sainte Vierge, accompagnée du glorieux Précurseur, vint

convier Lutgarde aux noces éternelles, en lui disant :
« C'est assez , c'est assez demeurer en terre ; les es-
» prits bienheureux et tous les élus du ciel vous
» attendent et se réjouissent déjà de vous voir là-haut
» avec eux. »

Nous lisons d'autre part , dans les *Recherches édifiantes et curieuses sur la personne de la bienheureuse vierge Marie, Mère de Dieu*, par M. l'abbé P. Pascal , que sainte Lutgarde aimait singulièrement à réciter ces paroles du *Te Deum* : « Vous êtes le roi de gloire, ô Jésus ! vous êtes le Fils éternel du Père ; et cependant, afin de sauver l'homme, vous n'avez pas dédaigné d'être conçu et enfermé dans le sein d'une vierge : *Tu rex gloriæ Christe ; tu Patris sempiternus es Filius ; tu ad liberandum suscepturus hominem non horruisti virginis uterum ;* » et qu'un jour la sainte Vierge , lui apparaissant tandis qu'elle récitait ces belles paroles , lui témoigna que la dévotion qu'elle avait pour cette formule de prière lui était très agréable à elle-même , parce qu'elles lui rappelaient, ces paroles , le bonheur qu'elle avait eu de devenir la Mère du Fils unique de Dieu.

Répétons les mêmes paroles avec la même piété qui animait sainte Lutgarde quand elle les adressait à Dieu ; et si elles ne sont pas pour nous accompagnées ou suivies d'apparitions merveilleuses comme elles le furent pour la pieuse et fervente cistercienne, elles nous obtiendront d'autres grâces qui ne sont

pas moins précieuses, qui souvent même le sont plus que des visions surnaturelles (1).

LXIII

Apparition à la sœur du bienheureux Charles, huitième abbé de Villers, dans le Brabant.

Le B. Charles, VIII^e abbé de Villers, en Brabant, homme plus noble encore par les vertus que par le sang, avait une sœur qu'il aimait avec une grande tendresse; elle en était bien digne, car ses qualités répondaient à celles de son frère. Comme lui, elle avait embrassé l'état religieux; comme lui, elle était entrée dans l'ordre de Cîteaux; et elle avait pris l'habit dans la maison de Dunewarch, dont elle devint ensuite abbesse.

La sainte Vierge lui avait fait connaître en personne sa vocation; et voici comment Henriquez raconte ce fait merveilleux.

La pieuse sœur de Charles fut à peine nubile, que plusieurs jeunes gens fort distingués par le rang, par la fortune et par les qualités du cœur et de l'esprit demandèrent sa main; elle hésitait, elle balançait sur le parti à prendre. A la vérité, une voix intérieure lui disait de prendre le meilleur parti et de

(1) Thomas cantiprat. in Vitâ ipsius, apud Surium 16 Junii. Bzovius, n. 5. Chron. SS. Deip., p. 196 et 197. Maria Negot. sæcul., p. 164. Poiré, Tripl. cour., t. 3, p. 209, P. Pascal, 155.

se consacrer uniquement à Dieu. Mais sés parents , qui n'avaient plus qu'elle pour héritière de leurs biens, après l'entrée en religion de son frère Charles, la pressaient de contracter une union terrestre ; et peut-être s'y serait-elle décidée par obéissance, si la Reine des vierges ne lui eût fait connaître la volonté de Dieu sur elle. Un jour donc, elle lui apparut, lui posa sur la tête une magnifique couronne de fleurs, emblème de virginité et de consécration à Dieu ; puis elle disparut aussitôt. La sœur du vénérable Charles comprit facilement ce que cela signifiait ; et en ayant fait part à l'abbé de Vieux-Mont, de l'ordre de Cîteaux, elle fut confirmée par lui dans l'interprétation qu'elle donnait à la vision merveilleuse ; et, dans la crainte de trouver de trop grands obstacles à vaincre du côté de ses parents, elle partit la nuit de la maison paternelle et se rendit sur-le-champ au monastère de Dunewarch, où elle fit profession et où elle vécut saintement jusqu'à la fin de ses jours.

Cette légende est si gracieuse, que nous n'avons pas cru devoir la passer sous silence. Heureuses les vierges sacrées à la vocation desquelles préside ainsi la Reine des vierges ! heureuses les vierges qu'elle choisit elle-même pour amies et pour compagnes de l'Époux immortel ! heureuses les vierges du cloître sur le front desquelles elle-même dépose, d'une main invisible, au jour de leur consécration, une couronne

d'intégrité ! mais bien plus heureuses encore celles dont elle ceint la tête du diadème d'immortalité (1) !

LXIV

Apparitions à sainte Marie d'Oignies,

Voici, dans le même temps et dans les mêmes contrées, une autre âme bien sainte que la Reine des vertus n'a pas moins favorisée que celle dont nous venons de parler : c'est la bienheureuse Marie de Villembrouch, plus connue sous le nom de Marie d'Oignies. Ce que nous allons dire d'elle est extrait de sa vie par Jacques de Vitry qui, après avoir été curé d'Argenteuil, près Paris, suivit les Croisés en Terre-Sainte, fut fait évêque de Saint-Jean-d'Acre, puis patriarche de Jérusalem et ensuite cardinal et évêque de Frascati. Cet éminent personnage dirigea longtemps la conscience de sainte Marie d'Oignies. Ce fut lui qui l'assista à ses derniers moments et ce fut lui encore qui écrivit sa *Vie* telle que la donne Surius, le 23 juin. C'est donc sur l'autorité d'un des hommes les plus distingués de cette époque et parfaitement au courant de tout ce qu'il raconte, que nous allons dire quelques-unes des grâces singulières dont la Mère de Dieu combla son humble cliente.

(1) Chrysost. Henriquez Fascic sanctorum Ordin. Cisterc., lib. 2. Distinct. 24, cap. 5. Maria Negot. sæcul., p. 166 et 169. Menolog. Cisterc. 9 febr. Chron. SS. Deip., 209.

Cette servante du Seigneur avait, dès l'âge le plus tendre, donné en abondance des fleurs et des fruits de salut. Mais, entre toutes ses vertus, brillait une tendre dévotion envers la sainte Vierge. Quand, pour complaire à ses parents, elle eut accepté les liens d'un mariage terrestre, elle prit de suite un tel empire sur le cœur de son mari, elle exerça soudain sur lui une si sainte influence, qu'elle obtint qu'ils vivraient l'un et l'autre dans une continence perpétuelle, et cela pour honorer par une héroïque chasteté la manière dont la sainte Vierge avait vécu avec son virginal époux. Outre cet hommage permanent rendu à l'épouse très chaste dont elle portait le nom et dont elle imitait si bien la vertu la plus éclatante, la fervente Brabançonne allait, une fois chaque année, à Notre-Dame d'Oignies, village distant de Villembrouch, où elle demeurait, d'environ une lieue. Le chemin à parcourir pour ce pieux pèlerinage était extrêmement mauvais dans toutes les saisons, et, pourtant, la courageuse recluse de Villembrouch le faisait toujours à jeun et pieds nus, même dans les plus grands froids. Mais si la nature souffrait de ces austérités, Dieu la récompensait et la fortifiait par des grâces extraordinaires ; car on dit que dans ces voyages deux anges l'accompagnaient l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, et qu'au besoin ils la soutenaient contre ses propres défaillances. Et en cela quoi d'étonnant ? Dieu n'a-t-il pas commandé à ses anges de

nous couvrir de leurs ailes , de nous garder dans toutes nos voies et de nous soutenir de leurs invisibles mains pour nous empêcher de heurter contre les pierres des chemins ? Quand Marie était parvenue au sanctuaire qui était le but de son pèlerinage , elle y passait deux jours , celui de son arrivée et le lendemain jusqu'au soir ; elle y passait même la nuit qui séparait ces deux journées ; et , durant tout ce temps , sans cesse prosternée devant l'autel de la sainte Vierge , elle ne mangeait ni ne buvait quoi que ce fût. La grâce et la communion étaient son aliment ; ses larmes étaient son seul breuvage. Lorsque , soit à l'allée , soit au retour , la nuit la surprenait en route , une lumière miraculeuse venait éclairer et diriger sa marche au milieu des ténèbres , et souvent on la vit faire ce pieux voyage par une pluie diluvienne , sans que cette pluie tombât sur elle. Dieu l'abritait par un miracle de sa toute-puissance. On ajoute que souvent , dans l'espace de vingt-quatre heures , elle fléchissait le genou jusqu'à onze cents fois devant la sainte Vierge , et cela quelquefois pendant quarante jours de suite. D'abord elle faisait sans s'arrêter six cents génuflexions. Ensuite elle lisait debout le Psautier tout entier ; et , à la fin de chaque psaume , elle disait , à genoux , un *Ave Maria*. Puis elle faisait trois cents autres génuflexions , et , à chaque génuflexion , elle se frappait d'une verge ; aux trois derniers coups , elle se faisait jaillir le sang du corps ; enfin elle se

remettait à faire cinquante génuflexions , après quoi elle cessait cette espèce de supplice par lequel elle ne voulait que châtier sa chair et la réduire en servitude. Tant de piété envers la suprême Dispensatrice des trésors du Très-Haut ne resta pas sans récompense. Aussi rapporte-t-on que tous les ans, le jour de la Purification, il était donné à Marie d'Oignies de voir la sainte Vierge qui, tenant entre ses bras son adorable Fils, l'offrait d'abord à Dieu le Père, puis le confiait au bon et saint vieillard Siméon, lequel embrassait de tout cœur le Libérateur d'Israël et le Désiré des peuples. Dans sa dernière maladie, elle reçut souvent la visite de J.-C., de la sainte Vierge et de plusieurs anges qui lui rendirent plusieurs des soins que sa position réclamait. Selon son historien, Notre-Seigneur en personne l'avertit de l'instant où elle dut se faire administrer l'extrême-onction; et il assista lui-même à la cérémonie avec sa bienheureuse Mère et tout le collège apostolique. Enfin, au moment suprême, l'âme de Marie d'Oignies fut remplie d'une telle joie et revêtue d'une telle force, qu'elle entonna elle-même et chanta tout au long d'une voix ferme et claire le beau cantique *Magnificat*; après quoi elle alla chanter avec les anges près du trône de l'Éternel.

La plupart de ces faits n'ont pu être révélés que par celle à laquelle ils étaient arrivés. Pour les nier, il faut l'accuser d'imposture ou d'illusion; d'impos-

ture, ce serait être assurément bien audacieux; d'illusion, ce n'est pas possible; car, remarque Baillet qu'on n'accusera pas de trop de crédulité, Marie d'Oignies avait reçu de Dieu le don de discernement pour ne pas se laisser tomber dans l'illusion et pour en garantir les autres; et d'un autre côté, le même hagiographe nous dit qu'elle se distingua dès l'enfance par une supériorité d'esprit qui l'éleva au-dessus de ce que l'on pouvait attendre de son âge. D'où il suit qu'elle était douée, et à un haut degré, et des lumières surnaturelles et des lumières naturelles, deux flambeaux au moyen desquels il est certes impossible de confondre l'erreur avec la vérité, et les illusions du démon avec les opérations merveilleuses de la grâce.

Quant à son historien, nous avons dit ce qu'il fut et quelle fonction il remplit auprès de cette sainte femme; nous avons dit à quels postes il s'éleva dans l'Église. Assurément, il y a là des garanties suffisantes de savoir et de probité, et tous les écrivains n'en offrent pas de pareilles (1).

(1) Jacobus Vitriacus, ap. Sur. 23 junii. Bzovius anno 1213; Spinellus cap. 35, n. 13. Balinghem ac Vincentius Charron. in Calendario 23 junii. Negot. sæcul. M., p. 167. Chron. SS. Deip., p. 206. Poiré, Tripl. cour., t. 3, p. 187.

Nous empruntons textuellement au Manuel de la dévotion au saint Scapulaire, par M. l'abbé de Sambucy, l'exposé de l'apparition suivante, importante et remarquable, surtout à cause de son objet et du côté du personnage auquel la Mère de Dieu révéla ses volontés dans cette vision.

« Les Pères du Carmel jouissaient en paix, à l'ombre de leurs solitudes, du titre glorieux de Frères de Notre-Dame du Mont-Carmel, que la sainte Vierge leur avait donné et que les souverains Pontifes avaient confirmé, lorsque, tout à coup, il éclata contre eux une de ces persécutions violentes, que l'enfer seul peut susciter aux amis de Dieu et aux serviteurs de Marie. Cet Ordre, quoique encore peu répandu en Europe et moins connu que ceux qui y avaient pris naissance, excita néanmoins la jalousie des uns et la persécution des autres. La fureur et l'acharnement furent tels, que l'on osa faire les plus vives instances à Honorius III, non-seulement pour ôter à l'Ordre le titre approuvé du Saint-Siège, dont il avait été décoré, mais pour le détruire et l'annuler entièrement avec ses privilèges, sous prétexte qu'il n'avait pas été confirmé encore, en définitive, par la bulle pontificale de confirmation. Honorius III, d'abord irrésolu, puis fortement déterminé, se disposait à pro-

noncer la destruction de l'ordre du Carmel, lorsque, dans la nuit, la sainte Vierge lui apparut, non avec un visage doux et serein, mais avec un regard sévère et menaçant, et l'avertit, qu'ayant pris sous sa protection spéciale l'ordre du Carmel qui portait son nom, elle lui intimait de ne déférer en aucune manière aux instances de ses conseillers perfides, mais d'honorer et de favoriser son Ordre, d'en confirmer la règle, le titre et les privilèges ; elle ajouta : « *Non est adversandum in his dum jubeo, nec dissimulandum dum promoveo.* Ma volonté doit être exécutée sans réplique, comme sans délai ; car, cette nuit même, vos deux conseillers intimes, les plus grands adversaires de mon Ordre, chargés de préparer le bref de destruction que leur haine a provoqué, seront tous les deux frappés d'une mort imprévue, au milieu de leur sommeil. » Le pape Honorius III, instruit, à son réveil, de la mort subite des deux personnages de sa cour, fut saisi tout à la fois d'épouvante et d'étonnement. Il fit assembler aussitôt le sacré collège des cardinaux, leur raconta la vision de la nuit, ainsi que le résultat de la révélation de la sainte Vierge, qui s'était vérifiée dans la nuit même, par la mort funeste des deux cardinaux qu'elle lui avait prédite ; et, en plein consistoire, il approuva l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel, par une bulle spéciale, et en confirma le titre si jaloué et si contrarié par ses ennemis(1). »

(1) Manuel de la dévotion au saint Scapulaire, chap. IV, p.

Le caractère, la science et la piété d'Honorius III, mettent ce fait à l'abri des doutes.

LXVI

Apparitions à un religieux espagnol du monastère de Pumann, à un frère convers, nommé Hermann; à un autre père nommé Paul; et enfin au bienheureux Franc, dit Grottens, de l'ordre des Carmes.

Dans les premières années de ce même treizième siècle, la bienheureuse Vierge signala sa bonté et son extrême bienveillance, par plusieurs autres apparitions que nous réunissons dans un seul paragraphe, parce que chacune d'elles est brièvement racontée par les pieux chroniqueurs qui nous ont transmis ces faits, si glorieux à Marie. Peut-être devrions-nous même les passer entièrement et complètement sous silence. Car, de nos jours surtout, on n'aime pas les gros livres; on a peur des longs ouvrages. Mais il nous en coûterait trop de taire quelques-unes de ces merveilleuses faveurs si éminemment propres à exciter la dévotion des âmes pieuses, par la considération de la manière dont la sainte et très auguste Vierge récompense ceux qui la servent! Nous les enregistrons donc le plus sommairement possible. Peut-être, d'ailleurs, quelques âmes seront-elles heureuses de

18. Bzovius, n. 12. Paleondorus, lib. 3. *Antiquitatis carmelitarum*. Chron. SS. Deip., p. 211. *Negot. sæcul. M.*, p. 170. Calendrier des fêtes de la Vierge, p. 32 et 154.

voir ici combien , à l'exemple de Dieu , Marie est prodigue de ses dons , prodigue d'elle-même à l'égard de quiconque l'honore avec un cœur pur et un zèle fervent. Et puis , nous serions heureux , et notre ouvrage aurait le plus précieux succès que nous puissions ambitionner , si , en voyant comment l'aimable Mère de Dieu a récompensé certains actes de piété , quelque âme se sentait portée à lui payer le même tribut , à lui rendre les mêmes hommages , à lui faire les mêmes prières et à rechercher ses bonnes grâces par les mêmes pratiques.

Disons donc qu'en 1205 , elle apparut à un jeune religieux espagnol du monastère de Pumann , et qui était fort exact et fort dévot à réciter l'office de la Vierge. En récompense de cette piété , Marie se fit voir à lui dans une grave maladie qu'il eut ; elle l'embrassa comme l'eût fait sa mère selon la nature ; et elle lui annonça qu'au bout de sept jours , Dieu lui donnerait les joies du paradis. Il mourut en effet au jour marqué ; et les anges conduisirent son âme dans le sein du Très-Haut (1).

La même année , cette Vierge auguste se fit encore voir à un frère convers qui s'appelait Hermann ; ce religieux avait toujours montré envers la Mère de Dieu la piété la plus tendre. Un jour qu'il était fatigué au point de ne pouvoir achever une petite

(1) Cæsarius , lib. 7 , cap. 51. *Negot. sæcul. M.* , p. 163.

heure de l'office de la Vierge, qu'il avait omise par oubli, et qu'il luttait de toutes ses forces, mais en vain, contre le sommeil, Marie vint à son aide et acheva elle-même l'heure commencée par le bon frère. Un peu avant la mort de cet humble et fervent convers, Marie lui apparut de nouveau, lui adressa de douces paroles de consolation et d'encouragement, lui prédit l'heure de son trépas et le bonheur infini qui l'attendait au ciel (1).

C'est sans doute à cette même époque qu'il faut rapporter ce que le pieux Césaire raconte d'un jeune frère convers nommé Paul, et originaire de la Frise. Comme il était, par ses vertus, déjà mûr pour le ciel, Dieu, malgré sa jeunesse, se préparait à l'arracher à ce siècle pervers. A ses derniers moments, Marie vint le visiter; elle lui parla avec bonté; et ses paroles le remplirent de tant de consolation que, malgré son état d'abattement et de souffrance, on le vit rire avec un ineffable épanouissement. Ceux qui étaient là lui demandèrent la cause de cette hilarité subite et extraordinaire. « Comment, répondit-il, comment ne serai-je pas ravi, quand je vois près de moi la Mère de mon Dieu, qui vient chercher mon âme pour l'emporter en paradis (2)! »

Mettons aussi ici la bienveillante apparition dont elle favorisa, on ne sait au juste à quelle époque, le

(1) Cæsarius, lib. 7, cap. 52. Negot. sæcul. M., p. 163.

(2) Cæsarius, lib. 7, cap. 53. Negot. sæcul. M., p. 163.

bienheureux Franc, dit Grottens. Ce religieux avait d'abord embrassé et pratiqué très saintement la vie érémitique, où il avait eu, cependant, de grands combats à soutenir contre sa propre chair. Un jour qu'il venait de remporter une victoire éclatante sur la tentation, la sainte Vierge lui apparut. D'une main elle tenait une couronne de fleurs, et de l'autre elle portait un habit tel que l'ont adopté les carmes. S'approchant de Franc, elle lui dit : « Mon cher fils, » c'est désormais sous cet habit que tu devras me » servir; après quoi je te donnerai, dans la gloire » céleste, la couronne que tu vois. » Aussitôt le pieux ermite quitta sa solitude et se rendit à Sienne, où était une maison de carmes; il alla s'y présenter et demanda qu'on voulût bien lui donner l'habit de frère lai. On le reçut en présence de toute la communauté; mais, comme elle était très pauvre, le père prieur lui dit : « Mon cher frère, vous voilà un des » nôtres; mais allez maintenant vous acheter un » habit, car nous n'avons pas moyen de vous en » fournir un. — Mais, reprit aussitôt Franc, je suis » trop pauvre aussi pour pouvoir m'en procurer un. » Comme il faisait cette réponse, un ange parut sous la forme d'un beau jeune homme; il portait un habit qu'il remit au pauvre carme, puis il disparut soudain, laissant l'humble religieux pénétré de reconnaissance et toute la communauté dans l'admiration (1).

(1) Gregorius Lombardetus in *Chronico senensi*. Josephus

LXVII

Apparition à un frère convers de l'ordre de Cîteaux.

De tous les crimes que l'impiété de Voltaire et compagnie a enfantés pour le malheur de la société, un des plus ordinaires et des plus fréquents de nos jours, c'est le suicide, attentat presque inconnu et extrêmement rare dans les âges antérieurs à la naissance de l'athéisme proclamé par l'école soi-disant philosophique du dix-huitième siècle. Oui, en ce moment, le suicide est à l'ordre du jour; il n'étonne plus, il n'émeut plus, il n'effraie plus; tous les âges, tous les rangs y ont recours, la vieillesse comme l'enfance, la jeunesse comme l'âge mûr, le riche comme le pauvre, l'habitant des campagnes comme celui des cités, les femmes aussi bien que les hommes. Les feuilles publiques sont sans cesse remplies de l'annonce et des détails de ces actes criminels. On les conçoit, on les prépare et on les exécute avec un calme, avec un sang-froid qui épouvante plus que la frénésie. On brise les liens les plus sacrés, on étouffe dans son cœur les affections les plus douces et les plus naturelles, on impose silence à la voix du remords, au cri de la conscience, à la pensée chrétienne avec un stoïcisme affreux. Le suicide est de-

Falconius in *Chronico Ordinis Carmelitarum*. Gononus in *Chron. SS. Deip.*, p. 203. *Negot. sæcul. M.*, p. 166.

venu la contagion de notre époque, contagion mille fois plus funeste que la peste, que la guerre, que la famine ; car ces fléaux ne tuent que les corps, et le suicide tue à la fois et les corps et les âmes.

Nous allons voir, dans cette légende, comment celle que les Pères appellent l'*Espérance des désespérés* vint au secours d'un bon religieux qui se laissait aller à la pensée de se détruire.

Il y avait, disent Chrysostome Henriquez et la chronique du monastère de Villers, il y avait, dans ce monastère, un frère convers que Dieu, dans des vues de miséricorde, affligea de la lèpre afin de l'éprouver, comme il avait éprouvé Job, et pour lui faire amasser, par la résignation, une plus grande somme de mérites. On le sépara donc de la communauté et on le séquestra dans une cellule isolée. Mais là, succombant sous la pesanteur de la main qui le frappait, il se laissa aller peu à peu à la tiédeur et au découragement. Enfin, ne pouvant plus souffrir son isolement, ayant en horreur son mal, et prêtant l'oreille aux perfides suggestions de l'ennemi qui le harcelait sans cesse, il résolut de se jeter, à la faveur des ténèbres, dans une rivière qui coulait non loin de sa cellule, et de chercher, dans les flots, la fin de ses souffrances. Mais il eut peur que les chiens qu'on laisse errer la nuit en toute liberté dans l'intérieur du couvent ne lui fussent un obstacle à l'accomplissement de son sinistre projet. Il en remit donc l'exé-

cution à la nuit de Noël, parce que, comme cette nuit-là personne ne se couche et que chacun reste debout pour suivre les offices, on ne lâche pas les chiens. Noël arriva. Le frère qui servait notre pauvre lépreux vint le voir, puis il entra à l'église. Quand le malade fut seul, il songea à exécuter sa criminelle résolution. En conséquence il se leva. Mais la lèpre avait rendu ses pieds tellement sensibles et ses jambes si faibles, que, ne pouvant faire un pas, ni même se soutenir, il tomba sur lui-même. Alors il essaya de se traîner ; mais impossible à lui ; il se vit obligé de rester là sans pouvoir ni sortir de sa cellule ni remonter sur son lit. Cette situation était horrible, et le désespoir envahissait de plus en plus son âme, comme on voit les vagues de la mer pénétrer avec violence dans un vaisseau entr'ouvert par la fureur de la tempête et l'emplir pour l'engloutir. Mais ce religieux avait autrefois servi la sainte Vierge avec grande ferveur ; et cette bonne Mère avait gardé souvenance de ce qu'il avait fait pour l'honorer et pour lui plaire. Elle vint donc au secours de cet infortuné, et elle lui apparut avec sainte Catherine, sainte Agnès et le frère Jean du Jardin ; et l'ayant remis dans son lit, elle lui dit : « Mon fils, ne négligez pas le service de Dieu et ne » vous laissez pas abattre quand sa main vous châtie ; » car Dieu châtie ceux qu'il aime, comme un bon » père corrige, pour le rendre meilleur, l'enfant de » sa prédilection. » Quand Marie eut ainsi remis le

pauvre infirme dans son lit et qu'elle l'eut fortifié par de douces paroles, elle sortit avec sa suite. Le malade les suivit des yeux aussi loin et aussi longtemps que possible; et il crut les voir aller du côté de l'église. Lorsque l'office fut fini, le frère préposé à la garde du lépreux revint en hâte le trouver et lui demander s'il avait besoin de quelque chose. « Je veux, » reprit l'infirmes, voir le frère Jean du Jardin. » Or ce frère était un homme d'une vie austère et d'un zèle fervent; il était surtout plein de respect et de dévouement pour les personnes consacrées à Dieu. Fort âgé et goutteux, il n'avait pu assister à l'office de la nuit. Sur l'invitation du frère garde-malade, il vint, non sans beaucoup de peine, à la cellule du lépreux auprès duquel il s'assit pour causer quelques instants. Le malade lui raconta la vision qu'il avait eue; il demanda au frère Jean où était allée la douce Mère de Jésus-Christ, quand elle eut quitté sa cellule. Le frère Jean lui répondit : « J'ai vu et entendu » tout ce que vous venez de dire, non avec les yeux » ni les oreilles du corps, mais avec les yeux et les » oreilles de l'âme, et j'ai assisté à tout, non pas corporellement, mais spirituellement. Après vous avoir » quitté, la bienheureuse Vierge, toujours accompagnée de nous trois, c'est-à-dire de sainte Catherine, » de sainte Agnès et de moi, est allée dans le chœur » des moines, où elle a témoigné sa satisfaction aux » serviteurs de Dieu qui veillaient en chantant les

» louanges du Très-Haut. Ensuite elle est entrée dans
» le chœur des frères convers, où elle a également
» donné des témoignages de contentement; après
» quoi elle a disparu. » Quant au pauvre lépreux, à
dater de ce jour et jusqu'à la fin de sa vie, qui arriva
peu de temps après, il ne cessa de montrer la pa-
tience la plus héroïque, et il mourut dans les senti-
ments les plus pieux et les plus édifiants.

Imitez-le, ô vous que le chagrin accable et qui suc-
combez sous le faix. Dans vos tribulations, souvenez-
vous de Marie, *consolatrice des affligés*; souvenez-vous
des paroles que vous adresse saint Bernard : « Si le
désespoir vous saisit, si l'abîme s'entr'ouvre à vos
pieds, si vous appelez à grands cris la mort à votre
secours; si même, dans votre délire, vous vous aban-
donnez à des pensées de suicide; ah! songez à Marie;
élevez un regard pieux vers l'Étoile tutélaire qui luit
dans la tempête et qui dissipe les nuages; appelez-la
à votre aide et méritez qu'elle vous sauve, *respice
stellam, voca Mariam* (1).

LXVIII

Apparition au bienheureux Réginald, à un prêtre du diocèse de Trèves et à une recluse.

A l'exemple du Dieu dont il est dit : *Celui qui veille
sur Israël ne s'endormira point*, Marie, sa parfaite

(1) Chrysost. Henriquez, Menol. Cisterc. 25 jan. Chron.
Villar. Chron. SS. Deip., p. 206, 207.

image, a toujours les yeux ouverts sur les besoins de ses enfants, les oreilles attentives à leurs cris et à leurs demandes, les mains remplies de grâces et les pieds prêts à voler au secours de leur détresse. Tous les faits que nous avons racontés jusqu'ici en sont autant de preuves.

En voici d'autres.

Vers l'an 1219 brillait, à Orléans, autant par l'éclat de la science que par celui de la vertu, un nommé Réginald, doyen du chapitre de cette ville. Il était l'ornement et l'édification du corps qu'il présidait ; mais il était intérieurement tourmenté par le besoin d'embrasser un genre de vie plus austère et plus parfait. Sous l'empire de ce besoin, il fit le voyage de Rome afin d'y consulter, près du tombeau des saints apôtres, la volonté de Dieu. Mais à peine fut-il arrivé dans la ville éternelle, qu'il y tomba malade à tel point que les médecins désespérèrent de ses jours. Cependant le ciel a des remèdes quand la terre croit n'en pas avoir. Car un jour que Réginald était éveillé et en proie à un violent accès de fièvre, Marie, la Mère de Dieu, la Reine du ciel, lui apparut accompagnée de deux jeunes vierges d'une admirable beauté ; et lui dit : sachez que je vous donnerai tout ce que vous me demanderez. » Tandis qu'il cherchait en lui-même quelle grâce il solliciterait, l'une des deux suivantes de Marie l'engagea à ne rien demander de lui-même, mais à s'en remettre entièrement

à la bonté et à la sagesse de cette Vierge. Se conformant à ce conseil, il répondit qu'il s'en rapportait tout à fait à sa bonne et auguste Reine. Alors celle-ci, étendant sa virginale main, fit, avec un baume salulaire qu'elle avait apporté, des onctions sur les yeux, sur les oreilles, sur la bouche et sur les mains du malade, et elle accompagna chacune de ses onctions de paroles convenables. Ainsi, à l'onction des pieds elle dit : que vos pieds soient oints pour aller annoncer l'évangile de la paix. Aux reins : que vos reins soient oints et ceints de la ceinture de chasteté. Ensuite, montrant au malade l'habit des Frères Prêcheurs, elle lui dit : « Voilà l'habit de l'ordre dans lequel vous devez entrer. » Puis la sainte Vierge se déroba à ses regards ; avec elle disparut aussi la maladie de Réginald. Les médecins furent très surpris de cette guérison ; car ils regardaient déjà ce bon prêtre comme mort.

Trois jours après cette bienfaisante et salulaire onction, Marie se présenta encore à Réginald et elle recommença la même cérémonie, qui eut, cette fois, pour résultat d'éteindre tellement en Réginald les feux de la concupiscence, qu'à dater de ce jour il ne ressentit jamais plus, comme il le déclara lui-même, aucun mouvement déréglé, si léger qu'on le suppose (1).

(1) Leander in Vitâ ipsius. Chron. SS. Deip., p. 241. Negot. sæcul. Bzovius, Vincentius Charron, 8 junii, n. 2, p. 171.

Un autre prêtre reçut, à peu près à la même époque et de la même Vierge, une faveur d'un autre genre, mais qui avait bien aussi son prix pour celui qui en fut l'objet. Ce prêtre administrait une paroisse du diocèse de Trèves. Il était hospitalier et accueillait les étrangers autant que le lui permettaient ses modestes ressources. Sa chasteté n'était pas moins digne d'éloges que son hospitalité. Un jour qu'il eut à recevoir un des frères convers de l'ordre de Cîteaux, il lui dit : J'aime beaucoup votre Ordre, et je crois lui devoir de grandes et précieuses grâces ; c'est de lui que j'ai appris le *Salve Regina*, belle et admirable antienne qui a été pour moi la source de mille biens. Je la dis à toutes mes heures, et je lui attribue une grande partie des faveurs que j'ai reçues de Dieu. En voici une entre autres : Un jour, je m'engageai dans la campagne pour aller visiter une recluse qui demeure près d'une chapelle solitaire. Quand je fus au milieu des champs, un orage épouvantable éclata tout à coup ; les éclairs, les coups de tonnerre se succédaient sans interruption ; je tremblais de tous mes membres et n'avais plus la force de me soutenir. Cependant je parvins à me trainer, plus mort que vif, jusqu'à l'église, où je me prosternai devant l'autel, suppliant la sainte Vierge de me protéger contre cette tempête. Tandis que j'étais dans cette respectueuse attitude, je vis soudain venir de l'autel vers moi une dame à l'air virginal et d'une ravis-

sante beauté. Comme j'avais les yeux sur elle et que je me demandais qui ce pouvait être, elle me parla la première, et me dit : « Parce que tu as coutume de réciter spontanément et librement le *Salve Regina*, jamais le tonnerre ni la foudre ne tombera sur toi, ni ne te touchera. » Puis elle retourna à l'autel comme elle en était venue, et elle disparut. Je compris aussitôt que c'était la bonne et clémente Vierge Marie; et ce qui me le prouve, c'est que, depuis ce jour, je suis délivré de l'extrême frayeur que me causaient autrefois les orages; et c'est à la sainte Vierge que je me crois redevable de cette guérison morale (1).

Césaire raconte un autre trait que nous placerons ici. Dans la ville de Bonn, en Allemagne, vivait, au treizième siècle, une recluse dont la cellule, peu éloignée d'un cimetière, avait vue sur ce même cimetière. Une nuit qu'elle ne dormait pas, elle vit une grande clarté pénétrer dans sa cellule par les fentes de la cloison; elle se leva aussitôt, et ayant regardé dehors, elle aperçut la très sainte Vierge qui se tenait à la tête d'une fosse où, peu de jours auparavant, on avait enterré un écolier de grande piété. Une colombe blanche comme la neige était aussi sur cette fosse. La sainte Vierge, l'ayant prise, la mit dans son sein et dit à la recluse : Je suis la

(1) Cæsarius. Chron. SS. Deip., p. 214.

Mère de Jésus-Christ , et cette colombe est l'âme du pieux écolier , que je viens chercher pour l'emmener au ciel , car il est mort vraiment martyr.

Vierge sainte , ah ! venez aussi chercher mon âme pour l'introduire au ciel , quand la mort , de son doigt de glace , aura touché mon corps et l'aura privé de chaleur , de mouvement et de vie (1).

LXIX

Apparitions à Reynier Capoccio , cardinal-diacre du titre de Notre-Dame des Grés , de Viterbe , et aux parents de saint Ange , prêtre de l'ordre des Carmes et Martyr.

Ce fut en 1220 qu'à la suite d'une intervention surnaturelle du ciel , fut fondé à Viterbe par le cardinal Capoccio , évêque de cette ville , et cardinal-diacre , un monastère érigé sous le titre de Sainte-Marie-des-Grés , et affecté aux Frères Prêcheurs. Viterbe , noble cité d'Etrurie , n'est qu'à quarante milles de Rome. Il y a dans cette ville une magnifique église dédiée à la Mère de Dieu et appelée *Notre-Dame des Grés* , ou *des Marches* , à cause de l'escalier de pierre qu'il faut monter pour y arriver. Cette basilique est l'œuvre de Reynier Capoccio , évêque de Viterbe , cardinal-diacre du titre de Sainte-Marie *in Cosmedin* , et prélat aussi grand par ses vertus que par sa dignité.

(1) Cæsarius , lib. 12 , cap. 46. Vincentius Charron in Calendario , 14 maii. Negot. sæcul. , p. 168.

Il bâtit cet édifice après la vision que nous allons raconter. Ce pieux pontife était un homme de prières, et il aimait les longs et fréquents entretiens avec le Dieu de son cœur. Une nuit donc qu'il vaquait à ce saint exercice, le sommeil le surprit, et il s'endormit. Dans son sommeil, il vit une très belle dame qu'entourait une splendeur toute surnaturelle et qui, tenant à la main un cierge allumé, le prit lui évêque par la main, et le conduisit à un bois ou taillis qui était où est maintenant l'église. Là elle se mit à brûler avec son cierge toutes les broussailles dont cet endroit était couvert, de manière à nétoyer tout l'emplacement qu'occupe aujourd'hui le temple de Notre-Dame des Grés. A son réveil, le cardinal se mit à réfléchir au songe qu'il avait eu; car, à cette époque-là, on croyait que Dieu se sert quelquefois des songes pour faire connaître l'avenir, pour révéler ses volontés, adresser des reproches, ou donner d'utiles avis. Reynier donc, ne pouvant s'expliquer à lui-même le sens de cette vision, qui, cependant, lui paraissait avoir quelque chose de surnaturel, alla, dès le matin, trouver un moine nommé Blanc, homme vraiment digne de son nom et de son état, et qui vivait en ermite et avec une grande sainteté sur la colline qu'on nomme maintenant *Montagne de Saint-Martin*. Le cardinal, qui connaissait son éminente piété, allait souvent le voir, et il le consultait dans toutes les affaires difficiles qu'il avait à traiter.

Car ce bon solitaire était homme d'oraison ; et l'oraison lui avait appris à juger sainement dans les choses humaines. Reynier se présenta donc à lui , et lui raconta son songe. L'ermite répondit sur-le-champ au cardinal : « La dame que vous avez vue , » c'est Marie, Mère de Dieu ; elle veut que vous bâ- » tissiez ici , et dans cet emplacement-là même , une » église qui ait les dimensions et proportions que » vous voyez. Je vous engage donc instamment à lui » obéir ponctuellement ; car elle est , après Dieu , » plus capable que qui que ce soit de vous venir en » aide , et de vous assister dans une telle entreprise. » Elle peut mieux que personne vous conduire et » vous guider, tous les jours de votre vie , dans le » chemin du ciel. » Le cardinal accueillit avec bonheur et joie les paroles du solitaire , et , tout disposé à obéir à sa bien aimée souveraine , il alla , en descendant de la montagne , voir le lieu qui lui avait été marqué en songe ; et , ô merveille ! il y trouva les traces d'un incendie récent qui s'était restreint et borné exactement à l'espace que pouvait occuper une église. Sans plus de retard , il commença à mettre la main à l'œuvre , et à exécuter ce que Marie attendait de lui ; car il ne quitta pas ces lieux qu'il n'eût fait venir des maçons , et jeté , en présence et au milieu de l'allégresse générale du clergé et du peuple de la ville de Viterbe , les fondements d'une église. Il lui donna la longueur et la largeur marquées par les

traces du feu , la poussa activement , la termina en peu de temps , et la dédia à la sainte Vierge. Ajoutons que la nuit même où Reynier avait eu son songe , le saint ermite Blanc avait vu , à l'endroit où est maintenant la belle église dont nous parlons , Marie , Mère de Dieu , assise sur un trône éclatant , et engageant le cardinal , qui semblait être à ses côtés , à lui bâtir là un temple. Quand cet édifice fut achevé , le pieux pontife le donna à saint Dominique et à ses religieux (1).

A la suite de cette vision , mettons celle qu'eurent le père et la mère de saint Ange , prêtre de l'ordre des Carmes , et qui fut mis à mort par les hérétiques Albigeois en haine de la foi catholique , dont il était l'ardent apôtre. Ses parents avaient été élevés dans le judaïsme. Ils étaient nés à Jérusalem , de la race de David. Le père s'appelait Jessé et la mère Marie. Mais comme ils voyaient souvent le patriarche de Jérusalem , appelé Nicodème , ils avaient peu à peu , dans ses conversations , reçu quelques notions de la foi de J.-C. En y réfléchissant avec attention , ils en vinrent à l'aimer , à la goûter. Ils prirent le cilice , ils observèrent les jours de jeûne et les jours de fête ; et ils ne terminaient jamais leurs prières , ils ne se relevaient jamais de terre sans avoir demandé à Dieu

(1) Bzovius ex Annal. Cœnobii Viterb. Chiron. SS. Scip. , p. 215.

de leur faire connaître si ce que le patriarche leur avait dit du Messie était la vérité. La réponse du ciel ne se fit pas longtemps attendre ; car la bienheureuse Vierge Marie , Mère de Dieu, leur apparut à l'un et à l'autre environnée d'une légion d'anges. Elle leur dit qui elle était et leur assura que ce que Nicodème leur avait dit du Messie était vrai. Puis elle leur enjoignit de se rendre en hâte à l'église , de s'y faire baptiser et de croire à tous les mystères de la doctrine chrétienne. Et , en récompense de leur conversion, elle leur promit qu'ils auraient, eux dont l'union avait été stérile jusqu'alors, deux enfants mâles et jumeaux dont l'un, qui s'appellerait Jean, deviendrait patriarche, et dont l'autre, qui aurait nom Ange, serait prêtre et remporterait la palme du martyre. Jessé et Marie allèrent sans délai à l'église; ils y reçurent le baptême de la main du patriarche, et, au moment où ce pontife élevait la sainte hostie au-dessus du calice , ils virent l'un et l'autre N.-S. J.-C. dans l'état d'homme parfait qu'il avait quand il fut élevé en croix pour nos péchés (1).

LXX

Apparition à une courtisane de Rome.

Le P. Courcier et le P. Gonon racontent, d'après

(1) Benedictus Gononus, lib. 4, de Vitis Patrum Occidentis. Chron. SS. Deip., p. 217. Negot. sæcul. M., p. 170 et 172.

Bzovius, le fait suivant, qui eut lieu dans les dernières années de la vie de saint Dominique.

Il y avait alors à Rome une courtisane fameuse autant par sa beauté, son esprit et l'élégance de ses manières, que par son libertinage. Sa maison était le rendez-vous de toute la jeunesse de la ville. Malgré ses déportements, elle aimait à aller entendre saint Dominique; et ayant appris de lui la manière de dire le rosaire, elle allait très souvent le réciter dans les églises. Un jour qu'elle se promenait, cherchant quelque aventure, dans les rues de la ville, un fort beau jeune homme vint à elle et lui demanda ce qu'elle cherchait, et si elle avait un logis. Elle lui répondit comme sait le faire une courtisane en pareille occasion; et elle l'invita à la suivre; ce à quoi il se prêta avec empressement. D'abord elle fit servir un excellent souper; mais, ô prodige! tout ce que le jeune homme touchait était soudain taché de sang. A cette vue Catherine fut effrayée et elle demanda la raison de ce fait si singulier. L'inconnu lui répondit: « Ne savez-vous donc pas qu'un vrai chrétien ne » doit rien prendre qui ne soit teint du sang de J.-C. ? » Catherine n'était pas habituée à entendre de la bouche de ceux qu'elle recevait chez elle un semblable langage; aussi lui dit-elle aussitôt : « Vous m'avez » l'air d'un dévot. » Il reprit : « Vous saurez qui je » suis dès que nous serons entrés dans votre chambre » à coucher. » Ils y entrèrent donc. La courtisane

monta sur son lit la première ; puis elle invita l'inconnu à y venir aussi. Mais tout à coup celui-ci prit une autre forme ; sa tête se couronna d'épines , ses mains parurent percées de clous , ses épaules se chargèrent d'une lourde et écrasante croix , tout son corps se couvrit de plaies. Alors ouvrant la bouche , il s'écria : « O Catherine ! mets donc enfin un terme » à tes dérèglements ; cesse de te livrer à tes hon- » teux désordres ; regarde-moi et vois ce que j'ai » souffert pour toi. » Tandis qu'il parlait ainsi , il changea de nouveau ; son visage devint brillant comme le soleil , et , des cinq plaies , jaillit une lumière éblouissante. Dans ce nouvel état , l'inconnu s'écria ; « O Catherine ! encore une fois , arrête-toi » dans la mauvaise voie que tu suis et qui te conduit » à ta perte ; souviens-toi des prodiges que je viens » d'opérer pour toi ; gardes-en le souvenir , et qu'il » serve à ta conversion. » Jetée hors d'elle-même par tout ce qu'elle voyait et entendait , elle renonça dès ce moment à sa vie criminelle ; elle fit vœu de continence et fut si fidèle à accomplir ce vœu , qu'elle mérita de voir un jour la sainte Vierge qui vint la visiter en compagnie de sainte Catherine , sa patronne , et qui lui enseigna quelle pénitence elle devait faire pour obtenir miséricorde. Cette conversion si éclatante et si subite étonna saint Dominique , qui témoigna un jour à la Mère de Dieu sa surprise de ce qu'une femme auparavant si méprisable avait pu

s'élever, en aussi peu de temps, à la plus haute sainteté. Mais Marie, se faisant voir en personne à ce saint, lui dit : « O Dominique ! ignorez-vous donc » que je suis l'avocate des pécheurs ! Ne savez-vous » pas que mon Fils bien aimé pardonne avec bonté à » tous ceux pour lesquels j'implore sa charité et qui » se repentent du fond du cœur. Que l'exemple de » Catherine vous apprenne qu'aucune âme, en quel- » que abîme qu'elle soit tombée, ne doit désespérer, » pourvu qu'elle se confie en moi, qu'elle se mette » sous ma protection, qu'elle récite en mon honneur, » plus du cœur que des lèvres, et qu'elle retrace » dans sa conduite et dans toutes ses actions la prière » que j'aime. » Elle voulait parler du rosaire, que dès lors saint Dominique recommanda avec plus de zèle que jamais.

L'histoire qu'on vient de lire trouvera peut-être plus d'un incrédule qui la niera et plus d'un libertin qui en rira. Pour nous, sans prétendre en imposer la croyance à qui que ce soit, nous nous bornerons à dire, après l'ange qui annonçait un prodige qui renversait les lois de la nature, que rien n'est impossible à Dieu, et que ce Dieu est surtout admirable et ingénieux dans ses inventions pour le salut des pécheurs (1).

(1) Bzovius, t. 13. Annal. Chron. SS. Deip., p. 219. Negot sæcul. M., p. 173. Vincentius Charron in Calendario, 25 novembris, n. 2.

LXXI

Apparitions au bienheureux Godefroid, du monastère de Villers, au bienheureux Jordane, deuxième général des Frères Prêcheurs, et à un autre religieux du même Ordre.

Le monastère de Villers, dont le nom est déjà venu plusieurs fois sous notre plume, continuait à se distinguer entre toutes les maisons de l'ordre de Cîteaux ; aussi était-il spécialement cher à la Reine du ciel. A l'époque dont nous parlons, ce monastère possédait parmi ses religieux un nommé Godefroid, qui mérita de recevoir plusieurs visites de l'admirable Mère de Dieu. Nous n'en rapporterons qu'une, dont nous empruntons le récit au *Recueil des faits et gestes des hommes célèbres du monastère de Villers*. Voici comment parle l'auteur :

Une nuit de l'Annonciation, au moment où le pieux moine chantait l'office avec tous les religieux et se laissait aller au charme que causait à sa piété la ferveur de ses confrères, il vit la très sainte Vierge parcourir tout le chœur, encourager les religieux, leur donner des témoignages de satisfaction et sortir ensuite par où elle était entrée. Impossible de dire quelles délices il ressentit de cette apparition, et de quelle suavité céleste son âme fut inondée. Il suivit l'auguste Vierge à sa sortie du chœur ; mais elle, se retournant, lui dit avec une grande bonté : « Retour-
» nez vers vos frères ; ne me suivez pas plus loin
» pour le moment ; car dans peu vous viendrez près

» de moi recevoir, dans le royaume de mon Fils, le
» salaire dû à vos bonnes œuvres. » En effet, peu de
temps après, Godefroid mourut, comme il avait vécu,
en véritable élu (1).

Saint Dominique étant mort, le bienheureux Jordane fut choisi pour lui succéder dans le titre et dans les fonctions de général des Frères Prêcheurs. Or voici ce qu'Albert Léandre raconte de ce saint homme dans la Vie qu'il a donnée de lui :

Jordane avait reçu des grâces extraordinaires de la divine Vierge, et il l'honorait avec une piété pleine de ferveur, comme la patronne spéciale de l'ordre qu'il gouvernait. Un jour qu'il était, à l'insu de tout le monde, prosterné dans l'église devant un autel de Marie et qu'il était anéanti dans une prière extatique, il poussa un profond soupir qui le trahit en révélant sa présence en cet endroit. Un autre religieux, nommé Berthold, s'approcha de lui et lui demanda quelle était la faveur qu'il sollicitait en ce moment de la Reine du ciel, et comment il s'y prenait pour la prier de manière à obtenir de sa bonté tout ce qu'il lui demandait. Jordane refusa d'abord de se rendre à ce désir ; mais, vaincu par les instances et par les importunités du frère Berthold, et désirant de son côté instruire ce moine et servir ses intérêts spirituels, Jordane lui dit : « Voici comment je me présente à

(1) CÆSARIUS, Menologium Cisterc., 3 octobr. Chron. SS. Deip., p. 218.

» la Mère de miséricorde et comment je la prie. Le
» nom de *Marie* se compose de cinq lettres en l'hon-
» neur de chacune desquelles je dis un psaume ou
» un cantique dont je fais cinq prières , après les-
» quelles je récite un *Ave Maria* de cette manière :
» Je commence le tout par l'*Ave maris Stella* ; ensuite,
» en l'honneur de la première lettre qui est *M*, je dis
» le *Magnificat* ; pour la seconde , qui est *A* , je dis
» *Ad Dominum, cum tribularer, clamavi* ; en l'honneur
» de la troisième , qui est *R*, je dis *Retribue* ; pour la
» quatrième, qui est *I*, je dis *In convertendo* ; et enfin
» *At te levavi oculos meos* pour le dernier *A*. Je ter-
» mine chaque psaume par une génuflexion. »

Jordane ajouta un exemple pour prouver combien il est utile et avantageux de s'adresser à la sainte Vierge, et de lui offrir l'hommage et l'encens de la louange. « Un frère, dit-il, était debout, priant une
» nuit près de son lit ; il vit l'auguste Mère de Dieu accompagnée d'autres vierges, se promener dans le dortoir et asperger d'eau bénite les lits des religieux. Une des servantes de Marie portait le bénitier. Il n'y eut qu'un seul frère, dont elle n'aspergea pas le lit. Le religieux qui la voyait, se jetant à ses pieds, la conjura de lui dire la cause de cette exception, Marie lui répondit : « Je suis la Mère de Dieu, et j'ai
» voulu venir visiter en personne cette communauté.
» Je n'ai pas aspergé le lit de tel frère, parce que sa
» conscience n'est pas en bon état. Dites-lui donc de

» l'y mettre. J'aime beaucoup votre Ordre, parce que
» tous les offices y commencent et y finissent par le
» chant de mes louanges ou par mon invocation.
» Aussi, ai-je sollicité et obtenu de mon Fils qu'au-
» cun religieux de cette communauté ne demeure
» longtemps en état de péché mortel ; mais que qui-
» conque s'en rend coupable ou s'en repente promp-
» tement, ou sorte de cet Ordre, de manière qu'il ne
» soit pas longtemps souillé par la présence de ce
» monstre hideux, qui change les anges en démons.»
L'humilité empêcha le bienheureux Jordane de dire
que c'était lui-même qui avait vu ainsi l'auguste
Mère du Créateur

Une autre fois le même général raconta à ses religieux, en plein chapitre, qu'un frère, qu'il ne nomma pas et qu'on crut généralement n'être autre que lui-même, étant dans la maison des Frères Prêcheurs, à Paris, vit, le jour de la Chandeleur, ou Purification de la très sainte Vierge, au moment où les Pères chantaient l'invitatoire de Matines *Ecce venit, le voilà qui vient*, la divine Mère de Jésus se diriger, avec son Fils, vers le grand autel sur lequel était un trône où elle s'assit avec le Dieu qu'elle a donné au monde, et duquel elle regardait avec affabilité chacun des religieux qui étaient, selon l'usage, tournés vers ce même autel ; et lorsque, au *Gloria Patri*, les Pères firent un salut, Marie prenant la main de son adorable Fils, les bénit avec cette main, qui doit au

dernier jour, bénir tous les élus de Dieu (1).

Nous pourrions rapporter ici d'autres apparitions de la même nature, mentionnées par le même auteur et dans la même Vie. Mais nous nous arrêterons à ce qu'on vient de lire.

Joignons pourtant à cela un trait que raconte Baralète, dans un sermon à la louange de saint Dominique.

En ce même temps deux jeunes gens se présentèrent pour entrer dans l'Ordre des Frères Prêcheurs, mais à la condition que si l'un voulait sortir, l'autre sortirait aussi. Ils furent reçus. L'un des deux se montra très pieux envers la sainte Vierge ; l'autre au contraire, lui rendait peu d'honneurs. Celui-ci ne tarda pas à s'ennuyer de son nouveau genre de vie, et il fit part à son ami de l'intention où il était de se retirer. Son compagnon lui répondit : « De-
» mandons préalablement permission à la sainte
» Vierge, et recommandons-nous à elle. » Ils allèrent donc ensemble dans une chapelle de la sainte Vierge. Le religieux fervent la conjura avec larmes de toucher son ami. L'autre était là, attendant que son compagnon eût fini de prier, mais ne disant rien à Marie, ne lui demandant rien, et n'ayant de prière ni dans le cœur ni sur les lèvres. Cependant

(1) Leander Albertus de viris illustr. Ord. Prædic. Chron. SS. Decip., p. 220, 221.

il voit tout à coup une très belle Vierge qui, recueillant avec soin les larmes du frère qui pleurait et priait avec tant d'ardeur, les présentait à son Fils en lui disant : « Mon Fils, ces larmes seront-elles perdues ? seront-elles inutiles ? » A cette vue, le religieux qui n'aspirait qu'à jeter, comme on dit, le froc aux orties, se sentit ému et touché ; il se jeta en pleurant aux pieds de la divine Vierge, lui demanda pardon, et raconta sur-le-champ à son excellent ami ce qu'il venait de voir. Le bon frère fut rempli et transporté d'une sainte joie, et il remercia de tout son cœur Dieu et la sainte Vierge du changement subit opéré par leur puissance dans l'âme de son ami, qui, à partir de là, devint un des religieux les plus édifiants et les plus attachés à l'Ordre de Saint-Dominique (1).

LXXII

Apparition à Jacques, roi d'Aragon, à saint Pierre Nolasque et à saint Raymond de Pennafort.

En observant attentivement l'histoire des Apparitions merveilleuses de Marie, nous avons fait une remarque qui aura encore ici son application ; c'est qu'on trouve un de ces faits surnaturels et prodigi-

(1) Baraleta in quodam serm. de S. Dominic. Chron. SS. Deip., p. 222.

gieux à l'origine de presque toutes les institutions religieuses enfantées, au moyen âge, par le christianisme. Une apparition forme le frontispice de presque toutes leurs annales et dit à tous : le doigt de Dieu est là , *digitus Dei est hic*. Les plus belles cathédrales , les plus célèbres monastères , les instituts les plus fameux ont commencé par là ; et il n'est guère de chef d'Ordre , guère de fondateur illustre soit d'un édifice matériel , soit d'un édifice moral à la gloire de Dieu , dont la vie ne nous présente une de ces grâces éclatantes et extraordinaires qui lui donnent une mission toute providentielle , qui l'investissent d'un pouvoir émané d'en haut , et qui en font visiblement l'instrument du Roi et de la Reine des cieux , pour l'exécution de leurs volontés augustes.

C'est la réflexion que nous inspire naturellement ce que nous allons raconter touchant l'établissement de l'Ordre éminemment utile et bienfaisant de *Notre-Dame de la Merci* , pour la rédemption des captifs.

Vers l'an 1222, l'Espagne était horriblement infestée par les Maures. Ces barbares jetaient dans les fers , réduisaient en esclavage et traitaient comme des bêtes de somme ceux des chrétiens qui tombaient entre leurs mains , et qu'ils ne massacraient pas. Jacques I^{er} , roi d'Aragon , leur livrait d'incessants combats avec non moins de succès que de courage et d'ardeur. Cependant il ne pouvait empêcher tous ses

sujets de tomber au pouvoir des infidèles ; et, d'ailleurs, un nombre infini de chrétiens gémissaient depuis longtemps, et dans tous les pays occupés par le croissant, sous le joug de l'esclavage ; et l'épée victorieuse du prince aragonais ne pouvait tous les atteindre, pour rompre leur joug impie. Son cœur pieux et bon saignait à cette pensée ; et une nuit que ce pieux élève de Pierre Nolasque se plaignait confidentiellement à la Reine du ciel de l'impuissance où il était, malgré tous ses efforts, d'arracher, par la voie des armes, tous les chrétiens à l'esclavage ; il se vit tout à coup environné d'une grande lumière, pareille à celle du plus beau jour en son midi. La sainte Vierge lui apparut au milieu de cette clarté. Elle lui dit que son zèle pour la religion, son ardeur à faire la guerre aux ennemis du nom chrétien et son pieux empressement à délivrer tous les captifs qu'il pouvait arracher aux fers, étaient agréables à Dieu. Elle lui enjoignit, en outre, d'instituer, sous le titre de Notre-Dame-de-la-Merci, un Ordre établi spécialement pour le rachat des captifs, et dont l'œuvre habituelle serait de faire des quêtes dans toute la chrétienté à cette intention. Jacques d'Aragon reçut avec reconnaissance et en pleurant de joie l'honorable et noble mission que Marie lui donnait de la part de Dieu même : il promit de la remplir ; et il s'occupa dès lors d'exécuter cette promesse. Mais il ne savait trop à qui s'adresser, ni qui s'adjoindre pour cela. La glo-

rieuse Vierge le tira d'embarras. Elle apparut elle-même, et dans la même nuit, dit le bréviaire romain, à celui qui avait fait son éducation et qui avait formé son cœur à l'amour de Dieu et des hommes. C'était Pierre Nolasque, gentilhomme français, né dans le Languedoc, homme riche, puissant, savant et surtout plein de compassion pour tous les malheureux, mais particulièrement pour les chrétiens qui gémissaient dans les cachots et sous le fouet tyrannique des infidèles. Ce serviteur de Dieu avait passé toute sa vie et employé une partie considérable de ses biens à faire de bonnes œuvres, tous ses jours avaient été consacrés aux exercices d'une héroïque charité et au soulagement de toutes les misères, tant spirituelles que corporelles, de ses frères les chrétiens. Nul n'était, par conséquent, plus propre que lui à devenir l'instrument du cœur de Dieu pour l'œuvre en question. Marie se fit donc voir à lui, comme elle s'était fait voir à son royal et pieux élève; et elle lui demanda de consacrer tout ce qui lui restait de vie et de fortune à la rédemption des captifs, l'assurant que c'était là ce que Dieu voulait de lui; et lui promettant que, par là, il s'attirerait les bonnes grâces du Souverain maître de toutes choses. Elle ajouta qu'il devait chercher à s'associer des compagnons de son zèle, qui le seconderaient dans sa charitable entreprise. Pierre fut d'abord effrayé de cette vision. Se souvenant que saint Paul recommande aux chrétiens

de ne pas se laisser tromper par les esprits, mais de les bien discerner, et de s'assurer d'où ils viennent, si c'est du ciel ou de l'abîme, *probate spiritus an ex Deo sint*, il craignait d'avoir été le jouet d'une illusion de l'ange de ténèbres. Marie leva ses doutes ; car elle lui apparut une seconde fois et lui dit : « Je suis la Mère » de Dieu ; ne crains rien ; la mission qui t'est confiée » vient d'en haut ; et Dieu t'aidera à la remplir. » Rassuré et encouragé par cette seconde vision qui mit promptement fin à ses perplexités, Pierre ne songea plus jour et nuit qu'à accomplir l'œuvre qui lui était prescrite. Cependant cette entreprise lui semblait difficile, et il crut ne devoir rien commencer avant d'avoir pris l'avis d'un homme pieux, éclairé et zélé.

Toutes ces qualités se trouvaient réunies dans un dominicain nommé Raimond de Pennafort, et qui était le confesseur du roi Jacques d'Aragon et de Pierre Nolasque lui-même. Celui-ci résolut donc de faire part, sans délai, au directeur de sa conscience, de la vision qu'il avait eue, de la mission qu'il avait reçue et du projet conçu par lui, d'établir un institut ayant pour but la délivrance des esclaves chrétiens. Saint Raimond lui répondit, que lui aussi avait eu une vision du même genre, à la même heure et pour la même fin. Il exhorta donc son pieux et zélé pénitent, à obéir aux volontés et aux ordres de Dieu et de sa sainte Mère, et lui promit de le seconder de toute son influence et de tout son crédit. Pierre No-

lasque n'hésita plus ; il mit la main à l'œuvre. Le roi fit de grandes largesses et donna plusieurs maisons au nouvel institut. Ainsi naquit cet ordre qui, comme le dit un de nos amis, M. l'abbé Etienne Georges, auteur d'un livre intitulé *Fêtes de la Vierge Marie*, rendit à lui seul plus de services à l'humanité, dans quelques siècles d'existence, que n'en ont rendu et que n'en rendront jamais tous les philanthropes de l'univers.

Pour bien comprendre les services que la chrétienté a dus à l'institut de saint Pierre Nolasque, apprenons d'un autre bienfaiteur illustre de l'humanité, de saint Vincent-de-Paul, ce que les chrétiens tombés dans l'esclavage des musulmans, avaient à endurer de la part de ces barbares. Le héros chrétien va parler d'après sa propre expérience et raconter des souffrances par lesquelles il passa lui-même :

« Les Turcs, nous ayant pris en mer.... nous emmenèrent en Barbarie, tanière et spelonque de voleurs sans aveu du grand Turc, où étant arrivés, ils nous donnèrent à chacun une paire de caleçons et un hoqueton de lin ; ils nous promenèrent par la ville de Tunis. Nous ayant fait faire cinq ou six tours, la chaîne au cou, ils nous ramenèrent au bateau, afin que les marchands vinssent voir qui pouvait bien manger et qui non, et pour montrer que nos plaies n'étaient point mortelles. Cela fait, ils nous ramenèrent à la place où les marchands nous vinrent visi-

ter, tout de même que l'on fait à l'achat d'un cheval ou d'un bœuf, nous faisant ouvrir la bouche pour voir nos dents, palpant nos côtés, sondant nos plaies, et nous faisant cheminer le pas, trotter et courir, puis lever des fardeaux, et puis lutter pour voir la force d'un chacun et mille autres sortes de brutalités (1). »

LXXIII

Vision d'Ermésende, comtesse de Luxembourg

Le Ménologe de Cîteaux raconte, sous la date du 7 octobre 1224, une charmante vision qu'aurait eue Ermésende, épouse de Théobald comte de Luxembourg, et qui aurait donné naissance au monastère de Claire-Fontaine, fondé pour des religieuses de l'Ordre de Cîteaux. Selon ce pieux recueil, cette comtesse de Luxembourg étant dans son château de Bardenbourg, sortit un jour vers le midi de ses appartements, et alla, pour se reposer et pour prendre le frais, auprès d'une fontaine peu éloignée de là, et qui coulait non loin de Mons. Elle s'assit là, sous

(1) Chron. SS. Deip., p. 224, et 272. Fêtes de la Vierge Marie par l'abbé Étienne Georges, p. 234. Calendrier de la Vierge, p. 23. Culte de Marie, p. 158. Breviarium romanum in offic. S. Raymundi de Pennafort, 23 Januar, et S. Petri Nolasci 31 Januar. Nunan infest. B. V. M. de mercede 24 septembr. Vies des Saints, par Godescard 23 et 31 janvier. Benoît XIV de Canonis. sanct., lib. 1, c. 41.

un chêne extrêmement touffu, où Dieu lui envoya un doux et paisible sommeil, à la faveur duquel elle eut la vision suivante.

Des yeux de l'âme, elle aperçut une dame d'une beauté ravissante, d'une gravité et d'une majesté plus que royale. Elle descendait du haut d'une montagne voisine, en tenant entre ses bras un petit enfant plus beau qu'aucun des enfants des hommes. Heureuse de ce précieux fardeau, elle vint aussi sur les bords de la fontaine près de laquelle reposait paisiblement Ermésende ; et quand elle se fut assise sur le tapis de verdure que la main de la nature avait étendu là, Ermésende vit tout à coup accourir vers cette belle et majestueuse inconnue, un troupeau de jeunes brebis sur lesquelles elle passa amicalement la main et qu'elle flatta et caressa avec une bonté extrême les unes après les autres. Or, par une remarquable particularité, toutes ces brebis, sans exception, étaient blanches et noires. La couleur noire leur longeait tout le dessus du dos, puis descendait en deux bandes et en forme de croix sur les deux flancs. Tout le reste du corps était couvert de laine blanche. La vision ne cessa que lorsque la comtesse eut eu tout le temps nécessaire pour les bien examiner toutes. Quand elle fut réveillée, elle se souvint de ce songe, elle réfléchit tout bas en elle-même à sa signification, et elle se demanda s'il n'avait pas quelque chose de mystérieux et de divin ; car elle soupçonnait que

Dieu avait voulu par-là lui donner à entendre, quoique confusément, qu'il voulait d'elle quelque chose qu'il ne lui avait pas révélé clairement. Pour lever ses incertitudes, elle alla trouver un saint et vénérable ermite qui avait bâti sa cellule et fixé sa demeure dans la forêt voisine, et qui passait dans la contrée pour un homme très versé dans les choses de Dieu et très avancé dans les voies spirituelles. Ermésende lui expose la vision qu'elle a eue; ils en confèrent ensemble et en pèsent attentivement toutes les circonstances. Puis l'ermite a recours à la puissance de la prière; il invoque longuement et avec grande ferveur les lumières du Saint-Esprit : après quoi, s'adressant à la noble châtelaine, il lui dit :
« Comtesse, votre vision n'est point un effet bizarre
» de l'imagination; elle porte le cachet d'une ori-
» gine céleste. Dieu a voulu vous dire par elle que
» vous feriez une chose qui lui plairait infiniment si,
» dans l'endroit même où vous étiez lors de cette
» vision et qui vous appartient, vous fondez, pour
» des religieuses de l'Ordre de Cîteaux, un monas-
» tère où il soit loué, aimé et adoré par des vierges
» selon son cœur, et qui portent l'habit de saint Ber-
» nard, c'est-à-dire le blanc symbole de pureté et le
» noir emblème de pénitence; car c'est là ce que si-
» gnifient ces jeunes brebis que vous avez vues et
» qui étaient noires et blanches. Je ne doute nulle-
» ment, ajouta le solitaire, que la dame admirable

» qui prodiguait ses caresses à ces jeunes brebis ne
» soit la Mère de Dieu , qui a souvent témoigné une
» affection spéciale à l'Ordre de Cîteaux , et qui l'aime
» bien plus que la meilleure des mères ne peut aimer sa famille. » En conséquence du sens donné par cet homme de Dieu à la vision qu'elle avait eue, la comtesse de Luxembourg fonda, avec ses revenus, et dota richement le monastère de Claire-Fontaine , où elle appela des Bernardines.

O mon Dieu , faites-nous la grâce d'obéir aux bons mouvements que vous nous donnez par les songes ; faites-nous la grâce de pratiquer le bien que vous nous commandez et d'éviter le mal que vous nous défendez par ces mystérieux messagers de votre providence (1).

LXXIV

Apparition au cardinal Conrad et à une jeune juive nommée Rachel.

L'apparition dont fut favorisé le bienheureux Conrad , d'abord abbé de Villers , ensuite de Clairvaux , puis de Cîteaux et enfin évêque de Porto , en Toscane, cardinal et légat apostolique , est une nouvelle preuve de ce que l'ermite de Brandebourg disait dans le paragraphe précédent à la comtesse Ermésende , savoir , que la sainte Vierge affectionnait

(1) Menolog. Cisterc. 7 octobr. Chron. SS. Deip., p. 226.

tout particulièrement les enfants de saint Robert. Conrad s'était singulièrement distingué par son zèle contre les Albigeois et les autres hérétiques qui alors tourmentaient l'Église. Envoyé en France par le pape Honorius III, en qualité de légat, il signala sa mission par les services qu'il rendit à l'Ordre des Frères Prêcheurs, qu'il avait approuvés dans son diocèse de Bologne quelques années auparavant, et que, durant sa légation en France, il protégea et défendit de toutes ses forces contre leurs ennemis. On dit que, pour le récompenser de son dévouement à cet institut, la sainte Vierge lui apparut environnée d'esprits célestes et que, dans cette apparition, elle le félicita de tous les services qu'il avait rendus à un Ordre qui était cher à son Fils et à elle dont il portait le nom, publiait les grandeurs et étendait le culte d'un bout du monde à l'autre (1).

Sous le pontificat du même Honorius, une jeune fille juive fut amenée par quelques actes de piété envers la sainte Vierge, non-seulement à embrasser la foi chrétienne, mais même à s'élever au degré que tous n'atteignent pas, au vœu de virginité. Cette jeune fille des patriarches, nommée Rachel, demeurait à Cologne chez ses parents. Dès l'âge de cinq

(1) Henriquez in Fasciculo SS. Ord. Cisterc., lib. 1. Distinct. 26, cap. 3. Annales Cisterc. in Catalogo Abbatum Cistercii. Auctuarium sanctorum Belgii per Arnoldum de Raisse, 30 septembre. Chron. SS. Deip., p. 22. Negot. sæcul. M., p. 171.

ans, elle se sentit intérieurement attirée vers les chrétiens. Elle aimait à les fréquenter et à les entendre parler de leurs divins mystères. Leur doctrine allait à son cœur, elle la goûtait. Elle était heureuse surtout quand elle entendait prononcer le doux nom de Marie ; déjà même elle cherchait à marcher à l'odeur embaumée des parfums de cette Vierge en imitant quelques-unes de ses vertus et notamment sa charité. Aussi presque à tous ses repas elle se retranchait, en cachette de ses parents, quelque chose, qu'elle donnait à d'autres enfants pauvres qui lui demandaient l'aumône au nom de celle qu'elle aimait tant, au nom de la Mère de Dieu. Ses parents quittèrent ensuite Cologne pour aller à Louvain. Elle les y suivit et trouva là un prêtre nommé Raynier et une pieuse femme chrétienne qui l'instruisirent à fond des dogmes catholiques. Son avidité pour la doctrine du salut était telle, qu'à peine pouvait-on la satisfaire. Ses parents, ayant appris les tendances de leur fille pour la religion du Christ, résolurent de l'envoyer dans une province transrhénane et de la confier, pour son éducation, à un juif qu'ils lui destinaient pour époux. La jeune Rachel ayant su ce projet de ses parents, en informa le prêtre qui l'avait éclairée et lui dit que s'il voulait assurer son salut, il devait, la nuit suivante, l'enlever et la baptiser. Cependant, en attendant l'exécution de cette mesure, elle resta chez ses parents. La nuit venue, oubliant ce qui avait

été convenu, ou plutôt dominée par la force bien souvent irrésistible du sommeil, elle s'endormit. Mais Marie veillait sur elle du haut de son céleste empire ; aussi en descendit-elle, et, revêtue d'une robe d'une blancheur éblouissante, elle apparut à Rachel, et la touchant avec le bout d'une baguette lumineuse qu'elle portait à la main : « Catherine, lui dit-elle, » levez-vous, levez-vous ; vite en route ; car vous avez » bien du chemin à faire. » Rachel, croyant saisir l'extrémité de la baguette brillante qui lui était tendue, fit un mouvement, tomba de son lit, se réveilla et courut en toute hâte à la maison du prêtre. Celui-ci la conduisit sans délai à un monastère de religieuses cisterciennes qu'on appelait Dompré et qui n'était qu'à environ une demi-lieue de Louvain. Elle fut baptisée là sous le nom de Catherine que lui avait donné la Mère de Dieu elle-même ; puis elle prit l'habit du couvent. Mais ses parents eurent assez de crédit auprès du pape Honorius et auprès de l'évêque de Louvain pour obtenir qu'on la laissât dans leur maison jusqu'à l'âge de douze ans. Mais quand elle eut sept ans, elle plaida elle-même sa cause en présence de l'évêque avec tant de force et de sagesse, et elle réfuta si bien tous les arguments de ses adversaires, qu'il lui fut permis de retourner dans son couvent. Pour l'en faire sortir, les parents de Catherine gagnèrent un jeune homme de leur religion qui, feignant de vouloir se convertir au Chris-

tianisme, reçut le saint baptême et obtint de pouvoir, en qualité de parent et de coréligionnaire, entretenir, sous prétexte de piété, avec Catherine, des relations habituelles. Mais elle découvrit le piège; elle méprisa l'imposteur et ne voulut plus le voir. Puis, se jetant avec larmes aux pieds d'une image de la sainte Vierge, elle lui dit et lui répéta mille fois : « O Marie, moi, pauvre enfant, pauvre orpheline, et bien indigne de vos bontés, je me jette entre vos bras comme entre les bras d'une mère. Soyez pour moi plus que quoi que ce soit au monde, un asile, un refuge, une consolation. » Délivrée par l'assistance de la glorieuse Vierge de toutes les difficultés qui l'avaient assaillie, elle passa toute sa vie dans le même couvent, donnant à toutes ses compagnes l'exemple des vertus qui sont la mystique parure des épouses de J.-C. (1).

LXXV

Apparition à Albert le Grand.

Le surnom que ses contemporains donnèrent, et que la postérité a confirmé à celui dont nous allons parler, prouve quel est son mérite. Il est tel, ce mérite, qu'un auteur, Bergomens, a écrit que non-seu-

(1) Menol. Cisterc. Henr. Grannus in Specul. exempl. dist. 5, n. 62. Joan. Dassinius in Chron. Cisterc. Bzovius ad annum 1226. Cantipratensis, lib. 2. Apum cap. 29 parte 14. Chron. SS. Deip., p. 229. Negot. sæcul. M., p. 172.

lement Albert n'avait point de supérieur, mais qu'il n'avait pas même d'égal. Cependant il n'annonça pas d'abord ce qu'il serait un jour. Loin de là, son esprit fut très lent à s'ouvrir, son intelligence fut tardive, et il semblait n'avoir que fort peu de dispositions à l'étude des sciences. Néanmoins, comme son cœur avait répondu de bonne heure à l'influence de la grâce, à l'âge de seize ans, il se crut appelé à la vie religieuse, et il demanda à entrer dans l'Ordre des Frères Prêcheurs. La pureté et l'innocence dont il avait toujours fait preuve, lui en ouvrit la porte. Mais là, il sentit plus encore qu'auparavant tout ce qui lui manquait. Pour pouvoir atteindre le but que se proposaient les pieux disciples de saint Dominique, et qui était de prêcher, d'instruire, d'éclairer, de reprendre, de corriger, de toucher, de convertir les peuples, il fallait la science de Dieu, de l'Écriture, des Pères, du droit canon, de la théologie, de la dialectique, de la philosophie, de l'histoire; en un mot, tout ce qui est nécessaire à ceux auxquels Notre-Seigneur a dit : *Enseignez, docete*. Le zèle de la gloire de Dieu, le désir de le connaître et de le faire connaître, dévorait le cœur d'Albert; mais, malgré un travail des plus opiniâtres, la science n'entraît point dans son intelligence, sa mémoire ne retenait rien, ou du moins presque rien, et ses progrès dans les lettres étaient à peu près nuls. Cependant, en se traînant bien plutôt qu'en marchant à la suite de son cours,

il arriva , plus mal que bien , en philosophie. Mais de nouvelles difficultés plus grandes encore que celles qu'il avait rencontrées jusque-là , se présentèrent alors à lui. Profondément découragé , il songea sérieusement à quitter son couvent, et à rentrer dans le monde. Il était dans ces pensées , il nourrissait ce projet pour l'exécution duquel il n'attendait plus qu'une occasion favorable , lorsqu'une nuit , au moment où déjà il approchait des murs du monastère l'échelle au moyen de laquelle il devait s'évader , il aperçut quatre dames d'une merveilleuse beauté, mais dont l'une l'emportait de beaucoup sur les trois autres en grâce et en dignité. L'une d'elles le repoussa à la première tentative qu'il fit pour monter à l'échelle; une autre fit de même à sa seconde tentative; et comme il persistait à vouloir franchir le mur, la troisième lui demanda pourquoi il voulait sortir et rompre la clôture. Il donna ses raisons; et cette dame, l'ayant écouté, lui dit de s'adresser plutôt à la quatrième dame qui était la Mère de Dieu et la Reine du ciel; et elle lui promit qu'elle et ses deux compagnes se joindraient à lui, et l'aideraient du secours de leurs prières auprès de cette souveraine dispensatrice des dons de Dieu. Albert, qui avait toujours eu un grand amour pour la sainte Vierge, qui « lui faisait tous les jours , comme dit le Père Poiré , hommage de divers menus services et lui payait le tribut d'un certain nombre d'oraisons, » Albert suivit

ce conseil ; il se jeta aux pieds de celle en qui Dieu a mis tous les trésors de la science et de la grâce ; elle lui demanda dans quelle science naturelle ou surnaturelle il voulait exceller. Le jeune dominicain qui alors étudiait la philosophie et qui se trouvait arrêté par ses difficultés, ne se préoccupant que des besoins du moment, répondit qu'il préférerait les sciences naturelles. « Qu'il te soit fait , lui dit la Vierge , » comme tu l'as désiré. Mais pourtant, mon enfant , » parce que tu as préféré la science philosophique à » la science théologique , je te préviens d'une chose : » c'est qu'à la fin de ta vie , tu perdras toute espèce » de science et tu retomberas dans l'ignorance d'où » je te tire. » La vision disparut. Albert rentra dans sa cellule ; il se trouva tout changé. L'étude n'eut plus pour lui d'aspérités , la science plus d'épines. Tout ce qu'il lisait dans les livres, tout ce qu'il entendait, sa mémoire le retenait sans en rien perdre du tout ; ou , si par hasard , ce qui était fort rare , quelque difficulté s'offrait à son esprit , il recourait à la sainte Vierge, lui rappelait sa promesse, lui en demandait l'accomplissement , et obtenait de suite la lumière et l'intelligence dont il avait besoin. Aussi devint-il un des hommes les plus savants , non-seulement de son temps, mais même de tous les siècles ; et à part, deux années durant lesquelles il fut évêque de Ratisbonne , en Bavière, il passa toute sa vie à enseigner et à écrire.

Cependant la menace que lui avait faite la sainte Vierge devait aussi avoir son accomplissement; et elle l'eut en effet; car, environ trois ans avant sa mort, un jour qu'il était dans sa chaire et qu'il y donnait sa leçon, il perdit soudain la mémoire, et il ne se souvint plus de rien de ce qu'il avait su. Alors il raconta à tout son auditoire ce qui lui était arrivé dans sa jeunesse; il protesta de sa foi à tous les dogmes catholiques et de son attachement aux vérités chrétiennes, et dit qu'il était entièrement soumis et résigné pour le présent comme pour l'avenir aux volontés de Dieu, et qu'il voulait mourir en enfant humble et docile de J.-C. Puis il quitta sa chaire; ses écoliers le suivirent en fondant en larmes, et en le pressant dans leurs bras. Durant ses trois dernières années, on ne trouva plus en lui que cette belle simplicité qui est le caractère et l'ornement de l'enfant; il avait tout oublié, excepté la règle, dont il observait tous les points avec l'exactitude la plus scrupuleuse.

En reconnaissance des grâces qu'il avait obtenues par l'entremise de Marie, Albert le Grand composa en l'honneur de cette Vierge un très grand nombre d'ouvrages en tête desquels il faut placer son *Mariale*, qui a pour texte et pour sujet l'évangile *Missus est*, et qui contient deux cent trente questions résolues à la louange et à la gloire de Marie; citons ensuite sa *Bible de Marie*, dans laquelle il a rassemblé

selon l'ordre biblique presque tous les textes, toutes les figures, tous les emblèmes et toutes les métaphores applicables à la sainte Vierge; puis ses *Discours*, ou *Commentaires sur le Magnificat* et ses *Explications des différents évangiles où il est parlé de la Vierge*; et enfin des *sermons*, des *proses*, des *prières* et mille autres pièces qui témoignent hautement de la piété de ce grand et éminent théologien à l'égard de la Mère de Dieu.

Le Père Poiré, le Père Courcier, M. Menghi d'Arville, dans son *Annuaire de Marie*, ne parlent du fait merveilleux que nous venons de raconter, que comme d'une vision en songe. Nous avons préféré et adopté la version de Léandre, historien d'Albert le Grand et du Père Gonon, son copiste (1).

LXXVI

Apparitions aux sept fondateurs de l'Ordre des Frères Servites de la bienheureuse Vierge Marie.

« Au treizième siècle, où il y avait, dit M. de Montalembert, une si grande surabondance de foi et d'amour, les Ordres religieux se consacraient en naissant à Marie, et se plaçaient à l'ombre de ce nom

(1) Leander, de viris illustribus. Chron. SS. Deip., p. 230. Poiré, Tripl. cour., t. 2, p. 559. Ann. de Marie, t. 2, p. 241. Chronicon dominicanorum, 1 part., lib. 3, cap. 45. Spinellus, cap. 36. Vincentius Charron et Balinghem in Calendario 15 novemb.

sacré. L'influence du culte virginal qui avait exercé un empire toujours croissant sur les mœurs, depuis la proclamation de la maternité divine au concile d'Ephèse, pouvait-elle ne pas être comprise dans l'immense mouvement des âmes chrétiennes à cette époque où toutes les pensées, toutes les affections s'élançaient vers le ciel ? Aussi chaque jour voyait éclore des institutions nouvelles en l'honneur de Marie. »

Parmi ces institutions, il est juste de distinguer celle des Servites ou serfs, ou serviteurs de la Mère de Dieu. Le nom que prirent, de préférence, ces pieux volontaires de la milice régulière de J.-C., indique suffisamment l'esprit qui les animait et le but qu'ils se proposèrent.

Sept Florentins nobles et riches, selon les uns, marchands, selon les autres, faisaient partie d'une confrérie formée dans la ville de Florence en l'honneur de la sainte Vierge ; ils surpassaient tous les autres membres de l'association par leur piété, par leur ferveur, par leurs vertus angéliques et par leur assiduité à tous les exercices de la congrégation. L'histoire ecclésiastique nous a transmis leurs noms. C'étaient : Bonfils de Monaldis, Barthélemy d'Amidées, Jean de Manectes, Benoît d'Antille, Gerardin de Sosthenées, Ricover d'Ugutions et Alexis de Falconieri. Ils formaient comme une belle pléiade d'astres qui brillaient dans Florence avec un grand éclat

à l'honneur et à la gloire du Dieu qui les avait faits. Aussi furent-ils l'objet d'une bienveillance toute spéciale de la part de la Vierge-Mère, qui aime tendrement tous ceux qui, à leur tour, aiment Dieu de tout leur cœur et la servent elle-même en enfants dévoués. Un jour donc qu'ils célébraient avec toute l'Église, et, en particulier, avec leur confrérie, la grande fête de l'Assomption, ils entendirent une voix céleste qui leur dit de quitter le siècle, d'abandonner leurs biens, leurs familles, leurs affaires et de se réunir, eux sept, sur une montagne peu éloignée de la ville qu'ils habitaient, pour y servir, en commun, Dieu et la sainte Vierge. On ajoute que, ce jour-là, des anges du ciel mêlèrent leurs chants aux chants des anges de la terre, et que, la nuit suivante, Marie apparut en songe à chacun de ces sept bons et pieux Florentins. Elle était accompagnée d'une resplendissante escorte d'esprits célestes; d'une main, elle tenait une tunique brune et de l'autre un livre ouvert; elle leur ordonna de porter à l'avenir le costume qu'elle leur apportait, et de vivre selon la règle écrite dans le livre qu'elle leur présentait et qui était, leur dit-elle, celle de saint Augustin. Dès le matin donc, ces sept amis se réunirent; ils se racontèrent la vision que chacun d'eux avait eue en particulier; et, transportés de joie, ils résolurent d'exécuter de point en point les ordres qui leur avaient été donnés par la Reine du ciel.

Voici un trait qui prouve combien, aussitôt sa naissance, cet Ordre fut agréable à la très sainte Vierge, sous le patronage et en l'honneur de laquelle il s'était formé. Les pieux serviteurs de cette auguste Souveraine avaient, comme nous l'avons dit, bâti leur pieuse retraite sur une montagne des environs de Florence. Un de leurs premiers soins fut d'y construire une chapelle qui, depuis, s'est transformée en la magnifique église de l'Annonciation. Le désir leur vint bien naturellement d'avoir dans leur saint oratoire un tableau représentant le message de Gabriel et capable de faire naître dans ceux qui le verraient l'amour et la reconnaissance que ce mystère doit inspirer à toute âme chrétienne. Déjà l'on avait désigné à l'artiste l'endroit du mur où cette pieuse fresque devait être exécutée. Déjà il en avait tracé l'ensemble et dessiné les contours, se réservant de finir par la tête de la Vierge. Puis, pendant quelques jours, il suspendit ses travaux pour se livrer exclusivement à la réflexion. Cependant les bons religieux le pressaient de reprendre le cours de ses occupations; mais lui leur demanda encore quelque délai, à la faveur duquel il pût sonder sa conscience, faire une bonne confession et une sainte communion, espérant, non sans raison, trouver dans ces différents actes lumière, habileté et inspiration. Cette demande si louable lui ayant été accordée, il ne s'occupa, durant quelques jours, que du soin de purifier

son cœur et de le sanctifier par l'union avec J.-C. Après quoi il revint à son chantier. Mais à peine eut-il repris son pinceau et sa palette, qu'il s'endormit d'un sommeil que Dieu lui envoya du ciel, et dans lequel il crut voir la face de la sainte Vierge parfaitement peinte sur sa fresque. Ce n'était point un vain songe ni une illusion ; car lorsque , revenu à lui et réveillé , il se fut rapproché de son ouvrage et qu'il eut écarté le rideau qui le couvrait , il trouva , ô prodige ! la figure de la sainte Vierge si bien exécutée , qu'une puissance surnaturelle avait seule pu la rendre avec tant de perfection. Telle était la beauté et la grâce de cette tête , qu'elle pouvait ravir les bienheureux eux-mêmes , et telle était sa majesté , qu'elle aurait épouvanté les démons les plus audacieux. La ville de Florence , qui touchait au moment où elle compterait par milliers les chefs-d'œuvre de l'art humain et se familiariserait avec les merveilles du génie , fut toute stupéfaite en voyant une tête de Vierge que la main de l'homme n'avait point faite ; et , à partir de ce jour , sa dévotion à Marie , qui était déjà bien fervente , prit un tel accroissement , qu'elle surpassa et effaça en piété à l'égard de la Mère de Dieu toutes les autres villes d'Italie.

On lit encore dans l'histoire des premières années de l'Ordre des Servites , que , vers l'an 1239 , la sainte Vierge apparut de nouveau à ses sept fondateurs. Dans la nuit du vendredi au samedi saint , ces pieux

chrétiens étaient en oraison et abimés dans la contemplation des souffrances de J.-C. et des douleurs de sa sainte Mère, lorsque celle-ci daigna se montrer à eux au milieu d'un cortège d'anges qui portaient les instruments de la Passion. Pour Marie, brillante d'un éclat tout céleste et tenant dans ses mains une robe brune, un lis fleuri et un livre ouvert, elle leur dit qu'elle voulait que l'habit qu'elle leur montrait fût celui de leur Ordre naissant, et elle leur ordonna de compter sur l'accroissement de ce même ordre. Ce fut depuis ce moment que la robe des Servites descendit jusqu'aux talons et qu'ils eurent un scapulaire de même longueur, ainsi qu'un manteau brun qui leur couvrait la tête et les épaules; le tout en mémoire des souffrances et du cruel veuvage de la bienheureuse Vierge quand elle perdit son divin Fils. Ce fut ainsi que Marie, par ces deux apparitions et par le miracle que nous venons de rapporter, posa, pour ainsi dire, la première pierre d'un institut qui prit, à cette époque, de grands développements et qui compta dans son sein des hommes du premier mérite.

Hélas! ces pieuses associations pour la gloire de Dieu, pour l'honneur des bienheureux, pour le salut des âmes, pour la conquête du ciel, pour l'agrandissement du règne de J.-C., ont disparu pour la plupart sous l'action essentiellement dévastatrice du temps, et plus encore sous les coups des tempêtes

que suscitent les passions des hommes. De nos jours on s'associe pour creuser des canaux, pour tracer des chemins de fer, pour créer des usines, pour charger des vaisseaux, pour fonder des journaux ; mais on ne s'associe plus, ou du moins on ne s'associe guère pour combattre le démon, pour répandre l'Évangile, pour conquérir le ciel, pour s'y amasser des trésors. O pieuses corporations des âges de ferveur, sortez de la poussière où vous dormez depuis des siècles ! que vos cendres se raniment ; revenez édifier la terre et faire l'admiration du ciel ; ressuscitez, ressuscitez (1).

LXXVII

Apparitions aux bienheureux Raynier, Arnoult et Abond, de l'Ordre de Cîteaux.

C'est encore au *Ménologe* de l'ordre de Cîteaux, recueil souvent cité et copié par les Pères Gonon, Courcier et autres écrivains, que nous empruntons les faits qui vont former ce paragraphe. De nos jours, plusieurs, sans doute, regarderaient ces annales comme un tissu d'inepties, de mensonges, d'impostures et de fables. On ne les a pas toujours jugées ainsi, comme le prouvent les citations qui en ont été faites par des auteurs judicieux qui, venus depuis et sous

(1) Archangelus Gianius in libr. de Initio Ord. sery. B. Mariæ Bzovius, t. 13, n. 7. Michael servit. in Chronic. Ordin. serv. Chron. SS. Deip., p. 236 et 245. Negot. sæcul. !M., p. 176. Calendrier de la Vierge, p. 43.

le règne d'une critique plus sévère, et plus défiante à l'endroit des miracles et des apparitions que la critique du treizième siècle, en ont néanmoins reproduit les récits les plus merveilleux.

Au dire donc de ce Ménologe, à l'époque dont nous parlons, vivait dans l'Ordre de Cîteaux un saint religieux nommé Raynier. Il était encore dans le monde, et faisait ses études à Paris, lorsque, soit par hasard, soit en voulant se baigner, il courut risque de se noyer. Déjà même l'eau l'asphyxiait, et prenait dans son corps la place de la vie, lorsque soudain une belle et brillante dame descendit rapidement du ciel, en jetant autour d'elle un éclat lumineux comme celui des météores; dans sa course elle se dirigea vers le lieu où le jeune Raynier luttait contre la mort; elle le saisit dans un moment où il revint sur l'eau; et, l'ayant pris dans ses bras, elle le porta sur le bord, où il reprit connaissance. Ce bienfait détermina sa vocation religieuse; et, par gratitude pour celle qui l'avait arraché à une mort imminente, Raynier entra dans un des instituts monastiques qui honoraient le mieux sa divine libératrice. Lorsqu'il eut fait ses vœux, il mérita plusieurs fois de voir la très sainte Vierge, qui obtint pour lui de son Fils la promesse de la vie future et l'exemption des peines temporelles du purgatoire. Voici comment une vieille chronique du monastère de Villiers raconte ce fait : « Ensuite, dit-elle, Raynier vit

Notre-Seigneur, et il entendit Marie dire à son auguste Fils : « Bien aimé Fils, je vous recommande » avec de vives instances ce religieux qui se montre » très fidèle à tous ses devoirs, nous sert en bon » serviteur, craint Dieu de toute son âme, l'aime de » tout son cœur, et par sa vie exemplaire, et par ses » larmes abondantes, a complètement effacé ses anciennes iniquités. Je vous prie donc, mon Fils, de » permettre qu'après les jours rapides de la terre, il » puisse entrer ici dans le séjour des joies sans fin, » sans passer par le purgatoire. » Jésus répondit à Marie : « O vierge sans tache, ô ma mère, puis-je » vous refuser quelque chose ? Tout ce que vous désirez ne vous est-il pas, toujours accordé sur-le-champ. Je vous promets donc que votre protégé recevra la faveur que vous sollicitez pour lui. » Arnould de Raisse ajoute que non-seulement le pieux Raynier reçut d'abondantes consolations de Jésus et de sa sainte Mère, mais encore que celle-ci visita son serviteur en compagnie de saint Jean-Baptiste quelques instants avant sa mort (1).

Un autre religieux du même Ordre mourut aussi, la même année et dans le même pays ; il s'appelait Arnoult, et était simple frère convers. Plus d'une fois la Reine du ciel daigna converser avec lui avec

(1) Chrysost. Henriquez in Menolog. Cisterc. 30 octobr. Chron. Villariense. Arnoldus de Raisse in Auctuario sanctorum Belgii. Chron. SS. Deip., p. 232. Negot. sæcul., M., p. 175.

une maternelle et douce familiarité. Entre autres exercices de piété par lesquels il honorait sa bien aimée souveraine, Arnoult méditait souvent les sept allégresses de Marie dans les jours de sa vie mortelle. Une fois qu'il se livrait aux sentiments que ce sujet excitait dans son cœur, la Vierge, objet de ses pensées lui apparut et lui dit : « Arnoult, mon cher » ami, pourquoi te borner exclusivement à méditer » les sept joies que j'ai eues sur la terre; médite » aussi les sept allégresses qui font mon bonheur dans » le ciel. » Et, en même temps, elle lui dit ces sept causes de sa joie dans la cité permanente, ainsi que nous avons vu qu'elle avait daigné le faire à saint Thomas de Cantorbéry, pour les sept allégresses que Dieu lui fit goûter en ce monde. « Ma première joie, » dit-elle, c'est qu'en entrant au ciel, j'ai trouvé tout » ce que j'espérais y posséder et tout ce que j'atten- » dais de cette demeure fortunée; ma seconde joie, » c'est de voir que je remplis de ma clarté et des » rayons de ma gloire, l'éternelle Sion comme en un » beau jour d'été, le soleil remplit de ses feux la terre » que tu habites. Ma troisième joie est de comman- » der à toute l'armée des cieux; ma quatrième allé- » gresse c'est d'être toute-puissante auprès de l'indi- » visible et adorable Trinité; ma cinquième, c'est que » Dieu accorde à mes clients et serviteurs, au ciel et » sur la terre, tout ce que je désire pour eux; ma » sixième est d'être élevée, après Dieu, au-dessus de

» tous les bienheureux , et de me voir entourée de
» tous les prédestinés. Enfin , ma septième joie , c'est
» la certitude que j'ai de ne voir jamais diminuer ni
ma gloire , ni mon bonheur. »

François Moschus et Balinghem assurent que la sainte Vierge apparut si souvent à cet humble religieux et qu'elle lui fut si bonne, que toutes les fois qu'il avait quelque grâce à demander ou quelques affaires à traiter avec Dieu, Marie intervenait pour lui, et lui apportait, avec la faveur sollicitée et obtenue, quelque goutte mystérieuse de la félicité des cieux. On raconte également qu'un jour, tandis qu'Arnoult priait et se laissait aller au vif et ardent désir de voir les splendeurs du ciel, Jésus-Christ lui apparut et lui montra tous les cœurs des Patriarches, des Prophètes, des Apôtres, des Martyrs, des Confesseurs, des Vierges, de tous les Anges; puis le Fils de Dieu ajouta : « Arnoult, es-tu content maintenant? » A quoi le pieux cistercien ayant répondu négativement et dit qu'il ne pouvait pas se trouver satisfait n'ayant point eu le bonheur de voir sa tendre Mère, Jésus-Christ fit sur-le-champ briller la gloire de Marie aux regards de son serviteur. Cette vue le mit hors de lui. Une autre fois, comme Arnoult priait pendant la nuit, la Mère de Dieu vint à lui, et lui donna à baiser l'enfant auguste et sacré qu'elle tenait dans ses bras. Arnoult en ressentit une si grande abondance de consolations et d'ineffables jouissances, que, ne

pouvant plus supporter l'excès de son bonheur, il pria la divine Mère de reprendre son cher trésor (1).

Joignons à ces deux saints hommes un autre cistercien nommé Abond, qui mourut en 1230, et qui, s'étant toujours montré un fervent et zélé serviteur de Marie, reçut, par son entremise, les grâces les plus signalées. Un jour de la Chandeleur, Abond fut ravi en extase pendant son oraison. Il était dans ce ravissement au moment où il devait, comme les autres religieux, quitter sa stale pour aller présenter son cierge à l'abbé : on dit que la sainte Vierge, se montrant à tous les yeux sous une forme visible, prit Abond par le bras et le conduisit elle-même devant son supérieur. Une autre fois, dans un des jours qui séparent la Circoncision de l'Épiphanie, ce même Abond était inscrit sur la liste du chœur pour chanter l'Invitatoire et entonner l'antienne de l'office de la nuit. Tout à coup il vit près de lui la bienheureuse vierge Marie qui, couverte d'un capuchon d'une blancheur éblouissante et d'un voile comme celui que portent les religieuses, chantait, avec le chœur, l'hymne qui commence par ces mots : *A solis ortûs cardine* ; elle paraissait émue de la beauté du chant des moines.

Après cette hymne, on commença l'antienne *Ru-*

(1) Chrysost. Henriq. in Menol. Cisterc. 30 junii. Miræus in Fastis Belgiis 30 junii. Chron. SS. Deip., p. 232. Negot. sæcul. Maria, p. 175.

bum quem viderat Moyses ; puis, aussitôt, la Reine du ciel entonna elle-même le psaume *Ad Dominum cum tribularer clamavi* ; après quoi elle resta au chœur comme les autres religieux , et elle ne disparut que quand l'office fut terminé. La Mère de Dieu apparut bien d'autres fois encore au vénérable Abond ; et un religieux , qui savait ces apparitions et révélations, ayant fait entendre à son pieux confrère qu'il craignait qu'il ne fût le jouet de quelque illusion fantastique , l'humble Abond répondit : « Non, non, je ne » suis point mystifié par de vains fantômes ; je con- » nais Marie à ses traits ; et elle ne permettra pas » que je puisse être trompé. » Persuadés de la faveur dont ce bienheureux jouissait auprès de sa Souveraine, plusieurs se recommandaient aux prières de ce saint homme, afin de savoir par lui en quel état et en quel lieu étaient les âmes de leurs parents défunts ; et bien souvent cet état leur fut révélé. L'auguste Vierge avait aussi coutume de faire connaître à son dévot serviteur les péchés et les secrets de la conscience de plusieurs, afin qu'il les avertît et qu'ils fissent pénitence. Dans une des apparitions dont la sainte Mère de Dieu favorisait Abond , il lui dit : « O glorieuse Vierge, je brûle du désir de pouvoir » baiser votre main royale ; accordez-moi donc cette » grâce ; » et aussitôt Marie de lui tendre la main, et d'ajouter : « Pour te prouver combien je t'aime, je » veux faire encore plus, je veux te donner un bai-

ser ; » ce qu'ayant dit, elle l'embrassa. Un jour que les religieux succombaient, en moissonnant, sous le poids d'une chaleur qui les faisait mourir, et les forçait d'interrompre leur pénible travail, le bienheureux Abond, qui partageait leurs peines, vit venir à eux la sainte Vierge avec sainte Marie-Madeleine ; et elles rafraîchirent l'air comme le fait un doux zéphyr. Un novice qui s'ennuyait de la vie religieuse, songeait à rentrer dans le monde ; il fit part de ses pensées au vénérable Abond. Celui-ci, ayant prié en faveur de ce novice, sa toute-puissante Souveraine, dit, de sa part, au novice :

« Mon frère, prenez courage et soyez sans inquiétude. La sainte Vierge se souvient et m'a chargé de vous dire que, dans les jours où vous avez dit adieu au siècle pour entrer au couvent, vous fûtes fortement tenté de commettre un péché honteux dont vous ne fûtes détourné que par la crainte et par l'amour que vous inspirait la sainte Vierge. C'est par cette révélation de votre vie intime que Marie vous fait voir que sa volonté est que vous perséveriez et que vous résistiez aux tentations de l'ennemi. » Cette communication frappa vivement le novice, qui reconnut clairement l'intervention manifeste de la très douce Vierge ; et, à dater de ce moment, plein de confiance en elle, il se montra supérieur à tous les efforts du démon (1).

(1) Joan. Dainus in Vitâ ipsius. Menolog. Cisterc. 19 martii.

O Marie ! ô tendre mère ! puissé-je, comme ce novice, trouver dans mon amour pour vous et dans ma crainte de vous déplaire et de vous contrister, la force de résister à mes mauvais penchants , aux honteux désirs de la chair et aux tentations du démon ! Qu'en me souvenant de vous, ou en voyant votre image, ou en célébrant vos fêtes , je me sente inaccessible aux traits de l'ennemi, invulnérable à ses coups et terrible pour lui comme l'est un lion dans l'ardeur du combat !

LXXVIII

Apparitions aux bienheureuses Hélène de Padoue, religieuse franciscaine, Elizabeth de Hongrie, duchesse de Thuringe, et Marguerite, religieuse du Tiers-Ordre de S. Dominique.

Si, à l'époque dont il s'agit, les hommes se signalaient par leur piété envers Marie, les femmes étaient loin de se montrer indifférentes à la gloire de celle qui brille au milieu d'elles *comme le lis parmi les épines*; et si, de son côté, cette Vierge prodiguait ses maternelles faveurs à ses fils et à ses clients, elle n'était pas moins bonne pour ses filles et pour ses servantes.

La bienheureuse Hélène, de l'Ordre de saint François, attira spécialement sur elle l'attention bienveillante de la Vierge des vierges par les honneurs

Miræus in Fastis Belgicis 20 augusti. Chron. SS. Deip., p. 235. Negot. sæcul. M., [p. 175.

qu'elle lui rendit. Aussi, pendant une maladie de plus de quinze mois qu'elle eut à endurer et qui la mena au tombeau, cette religieuse qui, malgré une fièvre violente et une pleurésie aiguë, ne cessa pas de chanter des cantiques de louanges à la gloire de Marie, fut souvent visitée, consolée et fortifiée par cette suprême Consolatrice de quiconque souffre et pleure. Son corps est à Padoue, et on dit qu'il s'agite et se remue avec bruit quand cette ville est menacée de quelque grand malheur. Les Padouans le regardent comme un de leurs plus précieux trésors (1).

Cette fervente religieuse eut pour contemporaine une autre servante de Marie dont la gloire a, de nos jours, brillé d'un éclat nouveau, parce qu'un homme d'un beau talent, d'une foi vive et d'un rang élevé, a écrit son histoire; nous voulons, on le comprend, parler de sainte Élisabeth, fille d'André II, roi de Hongrie et épouse de Louis, landgrave de Thuringe. Bien que nous ne trouvions dans le livre de M. le comte de Montalembert aucune mention d'apparitions ou révélations de la Mère de Dieu à sainte Élisabeth, néanmoins, nous ne pouvons pas douter que la sainte Vierge n'ait eu pour l'héroïne d'Eisenach et de Marbourg les bontés qu'elle eut pour tant d'autres à cette époque de grande ferveur de la part

(1) Wadinghus, anno 1242, n. 4. Thossin in *Histor. Franc. Chron. SS. Deip.*, p. 235. *Negot. sæcul. M.*, p. 176 et 180.

de la terre et de grâces extraordinaires de la part du ciel. D'ailleurs, saint Bonaventure nous fait soupçonner que la pieuse et charitable Élisabeth eut de ces relations surnaturelles avec Marie, lorsqu'il dit que la Reine du ciel donna, un jour, à entendre à cette pieuse servante de Dieu qu'elle-même, Marie, n'avait reçu aucune grâce ou faveur céleste qu'au moyen d'une très fervente oraison, de continuelles larmes et d'une vie très pénible et très laborieuse. Un autre auteur, le P. Courcier, rapporte que ce ne fut que sur un avis qu'elle reçut par le ministère d'un ange que sainte Élisabeth jeta les fondements de la magnifique église de Sainte-Marie d'Halsenbourg. Un envoyé du ciel vint, dit-il, de la part de Dieu, ordonner à la veuve du landgrave Louis de bâtir une église dans un champ qu'il lui désigna. Ce champ était alors ensemencé de lin; ce lin, à peine sorti de terre, couvrait d'un tapis de verdure le sol qui le portait. Mais dès le lendemain, quand la pieuse duchesse alla le voir, il était, par un prodige que Dieu seul pouvait opérer, devenu tout à fait mûr et en état d'être récolté. Or, si la sainte Vierge dépêchait des anges de sa cour à l'héroïque veuve, pouvons-nous hésiter à croire que quelquefois elle ne l'ait visitée elle-même dans les rudes épreuves par lesquelles eut à passer la fille des rois de Hongrie ?

Ces dernières lignes étaient écrites lorsque la pensée nous vint d'ouvrir l'*Histoire* de cette sainte, par

l'écrivain éminent que nous avons nommé, et grand fut notre bonheur lorsqu'en parcourant la table de ce précieux volume, nous y lûmes : *Révélation faite par la sainte Vierge à sainte Élisabeth*, tirée des manuscrits des Bollandistes de Bruxelles. Dans cette révélation, Marie raconte familièrement à la pieuse duchesse, et comme une mère le ferait à sa fille, comment, lorsqu'elle était dans le temple, elle résolut de demeurer vierge et de ne point connaître d'homme. D'après cela, il ne nous reste plus aucun doute, et il n'en doit rester non plus aucun dans l'esprit de nos lecteurs sur les relations merveilleuses qu'eut avec la Mère de Dieu la sainte et bonne duchesse ; c'est un fleuron de plus à sa belle couronne ; c'est un rayon de plus à sa brillante auréole (1).

A ces deux amies de Dieu, à ces deux suivantes de l'Épouse par excellence, associons ici la bienheureuse Marguerite du Tiers-Ordre de saint Dominique, laquelle mourut à Ypres en Flandres, vers l'an 1334, à l'âge de vingt et un ans.

Pour rendre cette victime plus pure et plus agréable à ses yeux, Dieu voulut la faire passer par le double martyre des souffrances du corps et des peines de l'esprit. En conséquence, elle fut atteinte dans ses membres d'une maladie fort grave à laquelle vinrent

(1) *Negot. sæcul. M.*, p. 176. Poiré, *Tripl. cour.*, t. 3, p. 520. *S. Bonav., Medit. Vitæ Christ.*, c. 3. *Hist. de sainte Élisabeth de Hongrie*, par M. de Montalembert, p. 362.

se joindre et que vinrent aggraver des pensées de désespoir, bien qu'elle n'eût jamais perdu l'innocence de son baptême. Dans cette situation critique et pleine de tortures, elles passa, une fois, trois jours et trois nuits à pleurer les fautes de sa vie ; fautes bien légères pourtant, puisque, comme nous venons de le dire, elle avait conservé sa beauté baptismale. Tant de larmes touchèrent la Mère de toute consolation, qui vint la visiter, s'entretint longuement avec elle, puis, la touchant à la poitrine, lui dit : « Je te guéris, ma fille, dans l'âme et dans le corps, et je te donne l'assurance que mon Fils t'a pardonné toutes les fautes de ta vie. » Hélène vit encore Jésus et sa divine Mère à ses derniers moments. Ils venaient la rassurer contre ces terreurs de la mort dont ne sont pas exemptes les âmes les plus justes, et lui donner un gage certain de la félicité dont elle allait jouir au delà de la tombe.

Que je serais heureux, ô Jésus, ô Marie, si, à mes derniers moments, j'obtenais de votre bonté une grâce pareille. Ah ! je veux répéter ici le souhait du saint d'Idumée : que je meure comme les justes ; et que mon éternité ne soit pas autre que la leur ! *Moriatur anima mea morte justorum, et fiant novissima mea horum similia* (1) !

(1) Thom, Cantiprat. in *Margaritæ Vitâ*. Hyacinthus Choquetius in *sanctis Belgii*. Arnoldus de Raisse, Auctuar. 20 julii. Vincent Charron in *Calendar*. 20 julii. Miræus in *Fastis*

LXXIX

Apparitions aux bienheureux Pérégrin, Tancrede et Philippe.

Un jour, un pieux jeune homme appelé Pérégrin, priait avec grande ferveur dans une église, et devant un autel de Marie. Il était là prosterné, depuis longtemps déjà, la face contre terre, et le pavé était mouillé des larmes tombées de ses yeux. Que demandait-il ainsi à la suprême dispensatrice des grâces du Très-haut? Il la priait de lui faire connaître sa vocation, de lui indiquer la voie par laquelle il devait marcher pour arriver au ciel, et de lui révéler les volontés de Dieu sur lui. Sa prière ne fut pas vaine; car, en se relevant, il vit auprès de lui une dame revêtue d'habits plus beaux que ceux que portent les reines d'ici-bas; et quoique Pérégrin n'eût rien demandé tout haut, cette dame qui, comme Dieu, avait lu dans le cœur de son humble client, lui ordonna d'entrer dans l'Ordre de ses bien aimés Servites; elle lui donna un ange pour le conduire à Sienne, où il entra, en effet, dans une maison de Servites, et où il se distingua par des vertus si parfaites, que Dieu l'en récompensa dès cette vie par le don des miracles (1).

Belgii, eodem die. Negot. sæcul. M., p. 178. Chron. SS. Deip., p. 244.

(1) Gononus in Vitis sanctorum Occidentis et in Chron. SS. Deip., anno 1233. Negot. sæcul. M., p. 177 et 195.

Tandis que ce religieux édifiait ainsi le corps auquel il appartenait, l'Ordre des Frères Prêcheurs pouvait à bon droit être fier de posséder dans son sein le bienheureux Tancrède. Avant d'entrer en religion, Tancrède avait été un des principaux courtisans de l'empereur Frédéric II. Il avait donc connu le monde et ses grandeurs. Mais, au milieu même de la cour, il avait aimé Dieu par dessus toutes choses, et servi avant tout le Roi des rois. Aussi Dieu voulut-il l'avoir exclusivement à lui. Un jour donc que, méditant sa retraite du monde, Tancrède priait la sainte Vierge de lui montrer le chemin dans lequel il devait entrer pour parvenir au ciel, la Mère de Dieu lui apparut comme elle avait apparu aussi à Pérégrin. Mais pour Tancrède, ce fut à la faveur d'un songe dans lequel elle lui dit : « Entre dans ma famille. » Tancrède, s'étant réveillé, se souvint de ce songe et il s'en préoccupa. Mais il ne savait pas au juste quelle était cette famille dans laquelle il lui avait été ordonné d'entrer. Il pria donc de nouveau la bienheureuse Vierge, à laquelle il était éminemment dévot, de l'éclairer davantage; ce qu'elle fit avec bonté, car, lui ayant envoyé un second sommeil, elle lui fit voir, dans ce sommeil, deux prêtres revêtus du costume des Frères Prêcheurs. L'un des deux paraissait beaucoup plus âgé que l'autre, et l'ainé dit à Tancrède : « Vous avez voulu avoir la très auguste Vierge pour guide dans les voies du sa-

lut; vous avez voulu savoir d'elle dans quelle voie vous devez marcher; entrez donc dans notre Ordre; votre salut y sera certain. » Tancrède, s'étant réveillé, se mit en marche pour aller entendre la messe; car c'était une action pieuse à laquelle il ne manquait, autant que possible, aucun jour de sa vie. Mais à peine eut-il fait quelques pas hors de chez lui, qu'il rencontra Richard, prieur du couvent de Bologne, qui était accompagné d'un autre Frère Prêcheur. Comme Tancrède n'avait jamais vu ni Richard, ni son compagnon, il réfléchit de nouveau aux deux songes qu'il avait eus, et en en pesant attentivement toutes les circonstances, il retrouva dans Richard et dans l'autre religieux les traits des deux personnages qu'il avait vus dans son sommeil. Il n'en fallut pas davantage pour déterminer son choix; et ayant mis ordre aux affaires qu'il avait à régler dans le monde, il entra dans l'institut de Saint-Dominique, et il en prit l'habit qu'il honora et illustra par l'éclat des plus pures vertus (1).

La conversion, ou plutôt la vocation à l'état religieux d'un autre homme du monde nommé Philippe, ne fut pas accompagnée de circonstances moins extraordinaires. C'était un florentin d'une famille dis-

(1) Bzovius, anno 1233, n. 19. Gononus in Chron. SS. Deip., p. 237. Poiræus in Triplic. coron., t. 2, p. 608. Letourneur, Mois de Marie, p. 85. Mois de Marie, par Tharin, p. 209.

tinguée, et qu'animait une rare piété envers la sainte Vierge. Il l'aimait de tout son cœur et l'honorait de son mieux. Marie, de son côté, lui rendit amour pour amour, et elle lui inspira d'abandonner le siècle et d'entrer dans sa chère famille des Servites. Il était âgé de trente ans quand il prit ce parti. Or, voici ce qui donna lieu à cette détermination. Philippe était encore dans le monde, et il avait pour habitude d'aller, chaque jour, dans quelque église offrir à Dieu ses hommages. Un jour de l'octave de Pâques, il alla, comme de coutume, adorer Dieu dans ses temples ; mais, ce jour-là, ce fut vers l'église que les Servites avaient fait bâtir sur le mont Sénare, près de Florence, qu'il dirigea ses pas. Là, il alla se placer, pour entendre la messe, dans cette chapelle de la Vierge où, comme nous l'avons dit, un ange avait reproduit les traits de la *Mère admirable*. Le sacrifice commença ; et quand on en fut venu à ces paroles de l'épître : « *Avance, Philippe, et approche-toi de ce char,* » aussitôt notre florentin se sentit saisi de frayeur ; il fut pris d'un mouvement convulsif et nerveux, et tomba comme en faiblesse ; tous ses membres tremblèrent ; la pâleur de la mort se répandit sur son visage. Cependant son esprit fut ravi dans un autre monde, où il se trouva en un lieu couvert d'épais buissons, de pièges, de fosses, de serpents, d'énormes pierres, de boue infecte, etc. Ne pouvant faire un pas pour sortir de ce lieu, il se mit à crier et à demander à Dieu se-

cours et assistance. Alors il entendit une voix qui semblait venir du ciel et qui lui cria encore : « Philippe, avance, et approche-toi de ce char. » Cette voix et ces paroles l'étonnèrent de nouveau ; il éleva donc les yeux et aperçut soudain un char d'or à quatre roues. Il était conduit par une brebis dont la toison était d'une blancheur éclatante et par un lion plein de force. Une très jolie colombe allait et voltigeait à l'entour de ce char, sur lequel était assise l'auguste Mère de Dieu, dont le visage respirait une douce allégresse. Une multitude d'anges et de saints lui faisaient cortège, et elle avait sur les épaules un magnifique manteau qui semblait couvrir le char. Tandis que le fervent serviteur de cette Vierge considère tout cela, le divin sacrifice s'achève, et, en même temps, arrive l'heure où l'on doit fermer les portes du saint lieu. Alexis de Falconieri, qui était chargé de ce soin, ayant vu Philippe étendu sans mouvement sur le pavé, lui cria : « O homme de Dieu, levez-vous ; voici le moment de vous en retourner chez vous, car la messe est finie. » Philippe, arraché à sa vision, lui répondit avec une extrême douceur : « Que Dieu vous le pardonne, mon frère ; mais vous m'avez enlevé à un spectacle bien doux et bien agréable à mon cœur. » Cependant Philippe sortit ayant dans l'âme deux sentiments bien contraires, la joie et la tristesse. Il entra dans sa maison sous cette double impression, et toute la journée il repassa dans son esprit ce qu'il

avait vu et entendu dans son extase, ne cessant de prier pour en demander l'explication. A peine, vers minuit, était-il endormi, qu'il eut une seconde vision en tout semblable à la première. « Philippe, Philippe, cria la dame qui était assise sur le char, joignez-vous sans délai à ceux qui se nomment mes serviteurs. » Après ces mots, dame, char, cortège, tout disparut. Philippe se réveilla, et, s'étant levé sur-le-champ, il réfléchit et pria encore. Puis, dès le matin, il alla au couvent des Servites, et ayant demandé à parler au prieur Bonfils, il lui raconta fidèlement tout ce qui lui était arrivé. A ce récit, le prieur éprouva et manifesta un grand contentement; et, rempli tout à coup, comme Joseph et Daniel, de l'esprit du Très-Haut pour interpréter les songes, il expliqua en détail au bienheureux Philippe toutes les circonstances et toutes les parties de la vision qu'il avait eue. Il lui dit que la forêt signifiait le monde; que le char figurait l'institut des Servites, qu'ornait et enrichissait l'or d'une parfaite charité, et qui était spécialement consacré à la sainte Vierge, laquelle est, par rapport à toutes les autres créatures, tant célestes que terrestres, ce que l'or est aux métaux. Il ajouta que les quatre roues du char n'étaient autre chose que le symbole des quatre vertus cardinales ou des quatre évangélistes qui nous ont transmis cette doctrine de Jésus-Christ d'après laquelle se conduisait l'institut en question. Quant au lion, à la brebis et à la colombe

que vous avez aussi vues , poursuivit Bonfils de Monaldis , voici ce que ces animaux représentent : la brebis est la figure de la douceur et de l'humilité ; le lion , celle de la force qui résiste au démon , et la colombe est l'emblème de la simplicité , trois vertus spécialement cultivées dans notre Ordre et qui doivent le conduire et l'accompagner dans le voyage de cette terre au ciel. Mais , pour ne laisser aucune des particularités de la vision sans explication , Bonfils dit encore à Philippe que la sainte Vierge , en paraissant assise sur le char , marquait le soin particulier qu'elle prenait des Servites dont elle dirigeait l'institut , et que le manteau royal dont elle couvrait ce char signifiait la protection dont elle couvrait tout l'Ordre de ses bien aimés clients. En même temps , Bonfils annonça au pieux jeune homme qui le consultait qu'il deviendrait un jour , non-seulement le serviteur , mais l'apôtre de Marie. Puis il lui donna l'habit de l'Ordre des Servites.

Ce Philippe était celui qu'on connaît dans l'Église sous le nom de Bénizi. Il devint , en effet , tout particulièrement l'apôtre de la Vierge , dont il publia la gloire et prêcha les louanges en plusieurs contrées du monde. Un jour que , dans ses courses apostoliques , il traversait un immense espace de terres inhabitées et couvertes de bois , il se trouva n'avoir ni pain pour apaiser sa faim , ni eau pour se désaltérer. Lui et ses compagnons couraient donc risque de périr ;

mais il se mit en prières, s'adressa à Marie, la supplia d'avoir pitié de ses enfants; et, à peine sa prière était-elle finie, qu'il aperçut dans le lointain des bergers qui venaient à eux portant des provisions de bouche. Lorsque ces envoyés de la divine Providence furent près des serviteurs de Dieu et de Marie : « Levez- » vous, leur dirent-ils, amis de Dieu et enfants de » la bienheureuse Vierge; voici que le Seigneur et » sa très sainte Mère vous envoient de quoi manger » et de quoi boire. » Puis ces bergers disparurent. C'étaient, on le comprend, des anges. Quant aux serviteurs, ils mangèrent et burent en remerciant Dieu de ses dons; et, fortifiés par ces aliments miraculeux, ils continuèrent leur route jusqu'aux monts Apennins (1).

Pour faire mieux connaître ce Philippe de Bénizi, que quelques-uns pourraient regarder comme un esprit faible parce qu'il a eu une vision, nous ajouterons qu'avant d'entrer en religion il avait fait de solides et brillantes études dans son pays d'abord, puis à Paris et ensuite à Padoue, où il prit le bonnet de docteur en médecine. Et telle était la haute idée qu'on avait de sa vertu, de sa science et de son mérite, que les cardinaux assemblés pour donner un successeur au pape Clément IV, jetèrent les yeux sur saint

(1) Gononus in *Vitis Patrum Occidentis*. lib. 6 et in *Chron. SS. Deip.*, p. 237. Baillet, *Vies des Saints*, 23 août. Mois de Marie, par Sambucy, p. 276.

Philippe de Bénizi. Ce ne fut que par la fuite qu'il put se dérober à ce redoutable honneur.

LXXX

Apparitions au bienheureux Hermann, dit Joseph de Steinfeld, de l'Ordre de Prémontré.

En ce même temps, florissait dans le monastère de Steinfeld, en Suisse, un religieux nommé Hermann et surnommé Joseph à cause de sa tendre et respectueuse dévotion envers la sainte Vierge. Cette dévotion lui était venue, pour ainsi dire, avec la vie ; car dès l'âge de sept ans, époque où l'on commençait à l'envoyer en classe pour y étudier les connaissances humaines, au lieu de passer, comme ses condisciples, les jours de fête et de congé à jouer et à s'amuser, son seul et unique plaisir était d'aller au monastère dédié à Marie ; là, il se dirigeait vers l'église, et, dans l'église, vers la chapelle plus spécialement consacrée à cette Mère de Dieu. Ce sanctuaire avait pour principal ornement une statue représentant la Vierge de Nazareth avec l'Enfant Jésus entre ses bras. Quand Hermann était arrivé devant cette effigie, il se prosternait dévotement la face contre terre, faisait, dans cet état, une humble et fervente prière, puis se mettait à causer avec une simplicité d'enfant, tantôt avec l'image de la Mère, tantôt avec celle du Fils, comme si la Mère et le Fils eussent été en personne à la place de leur image. Il y a plus,

lorsqu'il lui arrivait d'avoir à la main, ainsi que cela arrive très souvent aux enfants de son âge, ou du pain, ou des fruits, ou d'autres choses, il offrait tout cela, tantôt à la sainte Vierge, tantôt au petit Jésus. Cette candide simplicité donna lieu à un miracle que je crois devoir rapporter, parce qu'il est devenu célèbre, et que le récit nous en a été transmis par les amis les plus intimes du bon religieux. Un jour donc que le jeune Hermann vint, selon sa coutume, offrir ses hommages à Marie et au Sauveur né de son sein, ce pieux enfant tenait à la main une fort belle pomme et, la présentant naïvement à Jésus et à sa Mère, il faisait les plus vives instances pour la leur faire accepter. Touchée d'une si aimable naïveté, la Mère de Dieu fit un prodige pour le récompenser et pour ne pas attrister un enfant qui lui montrait un si grand attachement. La statue étendit le bras et reçut, en faisant un geste d'amitié et de reconnaissance, le modeste cadeau du petit écolier. Une autre fois, étant entré dans le même monastère, Hermann vit au pupitre qui était au milieu du chœur et dans la partie la plus élevée de l'église la bienheureuse Vierge en personne, et, avec elle, ce saint Jean l'Évangéliste que Jésus préposa, en rendant le dernier soupir, à la garde de sa Mère; aux pieds de Marie était l'Enfant Jésus qui semblait jouer avec son disciple chéri à des jeux enfantins tels que les aime le premier âge. Tandis que le petit Hermann était tout absorbé

dans la contemplation de cette délicieuse scène, Marie l'appela à elle de la voix et du geste, et elle lui dit :

« Hermann, viens vers nous. » — « Mais, dit l'enfant, comment pouvoir répondre à votre invitation » puisque le chœur est fermé, et que je n'ai ni clef » pour l'ouvrir, ni échelle pour l'escalader ? » — « Essaie du moins, reprit Marie ; fais ce que tu pourras, » et je t'aiderai pour le reste en te donnant la main. » Le docile enfant obéit ; d'abord il ne put pas, par ses seuls efforts, franchir la clôture ; mais la Mère de Dieu lui ayant tendu la main, il l'escalada aisément. Quand, plus tard, il racontait ce fait à ses amis intimes, il leur disait qu'au moment où il pénétra ainsi dans le chœur des religieux, un clou qu'il n'avait pas vu, et qui avait été planté pour consolider la clôture, lui fit à l'endroit du cœur une impression douloureuse qui n'eut rien de visible, mais qu'il ressentit néanmoins pendant un grand nombre d'années, et qui était le présage des peines et des souffrances qu'il devait éprouver dans la suite, et qui devaient former cette croix dont il devait être chargé jusqu'à la fin de sa vie. Et, en effet, quoique cette vie eût toujours été sans tache, il ne cessa jamais, tant qu'il vécut, de souffrir soit dans son corps, soit dans son âme. Mais, pour en revenir au fait que nous racontons, quand Hermann eut pénétré avec l'aide de Marie dans le chœur de l'église, elle lui permit de

jouer avec l'enfant Jésus comme il aurait pu le faire avec un enfant de son âge et de sa condition. Pour elle, elle s'assit et regarda leurs jeux ; et comme ces jeux avaient duré plusieurs heures , le moment des vêpres arriva. Alors Marie aida Hermann à sortir, de même qu'elle l'avait aidé à entrer. On dit même que cette insigne et étonnante faveur fut depuis accordée plusieurs fois au pieux et innocent enfant.

La famille d'Hermann n'avait pas reçu en partage les richesses de la terre ; ses parents étaient pauvres, et il se ressentait de cette pauvreté. Mais cette indigence donna lieu à un autre témoignage de l'ineffable bonté de la Mère de Dieu à l'égard de cet enfant de bénédiction ; car, un jour de dimanche, Hermann étant entré, suivant son habitude, dans l'église du couvent de Steinfeld, sans chaussures dans les pieds, quoiqu'il fit alors très froid , la plus tendre des mères, voyant que le manque de chaussure et la rigueur de la saison n'avaient point refroidi la ferveur de son cher Hermann, fut, comme elle l'est toujours, sensible à ce qu'il souffrait ; et quand il fut devant elle, elle l'appela et lui dit : « Pourquoi, Hermann, aller » nu-pieds par un froid aussi vif ? » — « C'est, lui répondit l'enfant, que je n'ai point de chaussures. » Marie savait fort bien quelle était la misère des parents de son petit protégé ; et elle ajouta, en lui montrant du doigt une pierre peu éloignée de là : « Avance » vers cette pierre, lève-la, et tu trouveras dessous

» quatre deniers avec lesquels tu t'achèteras des sou-
» liers. » L'enfant obéit sans délai , et trouva ce que
la bonne Vierge venait de lui promettre. Il retourna
tout joyeux à son autel , et la remercia avec larmes
de ses bontés pour lui. Marie lui dit : « Toutes les
» fois qu'il te faudra quelque chose comme chaussu-
» res , tablettes , plumes , crayons ou autres objets ,
» reviens au même endroit , et tu y trouveras toujours
» la somme nécessaire à tes besoins. » Qui pourrait ,
s'écrie l'auteur qui raconte ce fait , qui pourrait rap-
porter , écrire ou croire un tel prodige si , peu de jours
avant sa mort , et alors qu'il était sur le seuil de l'é-
ternité , nous n'avions amené , par une pieuse ruse ,
le serviteur de Dieu à nous révéler ces secrets , restés
jusque-là ignorés. Mais , poursuit le même historien ,
ce qui ne va pas moins étonner nos lecteurs , c'est ce
que nous avons à ajouter encore , savoir que les ca-
marades d'Hermann l'ayant vu plusieurs fois aller à
la même place , y lever toujours une pierre et y
prendre de l'argent , allèrent aussi , à son insu , lever
cette pierre ; mais , à leur grande surprise , ils ne
trouvèrent rien dessous.

Lorsqu'il eut douze ans , il entra dans le monastère
de Steinfeld , et il y prit l'habit. Plus tard , il fut as-
socié , en qualité de réfectoier , à un frère plus âgé
que lui , et bien qu'il s'acquittât de cette fonction
avec une grande exactitude , néanmoins il souffrait
de ce que les occupations matérielles auxquelles , par

suite de cet emploi, il devait se livrer, ne lui permettaient pas de s'adonner, comme auparavant, à ses exercices de piété et à ses oraisons, soit vocales, soit mentales. Marie, s'apercevant donc de la peine intérieure qu'éprouvait son cher fils adoptif par l'effet de cette privation morale, voulut le consoler en se faisant voir à lui avec cette affabilité qu'elle lui avait si souvent témoignée dans son enfance. Lui apparaissant donc un jour, elle lui demanda avec bonté, comment il se portait. — « Fort bien, répondit-il ; » seulement je souffre beaucoup dans mon esprit de » ce que mes occupations de chaque jour ne me per- » mettent plus de vaquer, comme autrefois, à mes » prières et oraisons accoutumées, pas même à celles » que prescrit la règle de la maison. » Marie, voyant dans son cher fils un zèle véritable, mais qui n'était pas éclairé, le rappela en peu de mots à des sentiments plus justes. « Apprends, lui dit-elle, que tu » n'as rien autre chose à faire, qu'à servir charita- » blement tes frères. » Hermann, instruit et consolé par cet avertissement de sa bonne et sage mère, chercha en lui-même quel modèle il devrait se proposer dans l'accomplissement de ses devoirs envers ses frères ; et après y avoir mûrement réfléchi, ses pensées s'arrêtèrent sur l'adorable Jésus, qui, étant le Dieu des dieux, le roi des rois et le maître des maîtres, a voulu se faire et devenir le serviteur des siens. Hermann ne s'étudia donc plus, dans les ser-

vices qu'il avait à rendre à ses frères, qu'à copier et à imiter Notre-Seigneur Jésus-Christ : et il ressentit de cette pieuse et sainte pratique une telle satisfaction et une telle joie intérieure, que, quand il s'agissait de rendre à ses frères quelques bons offices, il marchait moins, il courait moins qu'il ne volait, tant l'allégresse de son cœur se communiquait à ses membres.

Il est d'usage dans l'Ordre de Prémontré que toutes les fois que, soit dans les collectes, soit dans le Symbole, soit dans la préface, soit dans la Salutation angélique qui sert d'invitatoire, ou ailleurs, on prononce le nom de la bienheureuse Vierge Marie, tous les religieux implorent le pardon, c'est-à-dire que les jours de simple férie ils se prosternent et baisent la terre, et que les jours de fête ils se baisent seulement la main. Mais toutes les fois que le dévot Hermann n'assistait pas avec la communauté, les jours de fêtes, aux exercices publics, il se prosternait humblement la face contre terre à ce nom vénérable et doux ; et il restait ainsi étendu aussi longtemps qu'il le pouvait sans se faire trop remarquer. Et comme il en agissait souvent de cette sorte, contrairement aux usages de l'Ordre, un de ses meilleurs amis lui demanda un jour la raison de cette conduite. Hermann, qui connaissait la discrétion et les qualités de son confrère, et qui crut pouvoir utilement et sans danger s'ouvrir à lui, « C'est, dit-il, que toutes les fois qu'au nom de la sainte Vierge je me prosterne à terre, il

s'exhale du sol et je respire un parfum si enivrant que je me crois au-dessus d'une corbeille composée des fleurs les plus suaves et les plus odorantes. Aussi voudrais-je pouvoir toujours rester dans cet état ; et c'est parce que j'espère jouir de cette pure et ineffable volupté, que je me jette à terre avec tant d'empressement ; et c'est parce que je la savoure à longs traits et avec délices , que j'ai tant de peine à me relever. »

La bienheureuse Vierge, voulant récompenser et honorer un jeune religieux qui lui était si dévot et qui ne songeait qu'à lui plaire et à la glorifier, lui apparut nombre de fois, et elle eut avec lui des rapports tellement fréquents et tellement intimes, qu'il n'en existe pas de plus étroits entre une mère et son fils. Aussi arriva-t-il souvent à Hermann , lorsqu'il était en prière ou en méditation en quelque endroit du monastère, d'entendre, du côté opposé où il était, la voix de sa bonne Maîtresse, et il ne s'y trompait pas ; car cette voix lui était bien connue. Aussitôt il allait vers le lieu d'où partait la voix. Puis, l'un et l'autre se retirant à l'écart, Marie l'interrogeait sur l'état de son âme, sur ses besoins, sur ses désirs, etc. ; et lui, de son côté, lui adressait toutes les questions et lui faisait toutes les demandes qu'il croyait devoir lui faire.

C'était encouragé par de telles faveurs, qu'il passait souvent les nuits entières en oraison ; c'était fortifié par une si aimable consolatrice , qu'il suppor-

tait résolument toutes les peines de la vie ; c'était éclairé et instruit par une si habile et si sainte Maîtresse, qu'il connut tant de choses cachées.

Un impérieux besoin devait un jour le conduire dans une maison de religieuses qui dépendait de l'abbaye de Steinfeld. La sainte Vierge, voulant faire connaître aussi au dehors du monastère qu'il habitait le mérite de son serviteur, prévint son arrivée, et, se faisant voir à une sœur éminemment pieuse : « Aujourd'hui, lui dit-elle, vous recevrez la visite de » mon bien aimé chapelain ; faites en sorte de l'accueillir avec honneur et respect. » L'humble et fidèle vierge crut à cette parole de la Reine des vierges, et elle en fit part à ses sœurs, qui reçurent en conséquence le religieux cher à Marie avec les plus grands égards.

Un autre trait va prouver jusqu'à quel point allait la sollicitude de Marie pour son bien aimé client. Un jour, après une saignée, Hermann s'était jeté sans grande précaution sur son lit. Il s'y était si mal placé que l'incision menaçait de se rouvrir pendant son sommeil. Marie, à l'œil vigilant et maternel de laquelle rien n'échappe, vit le danger que courait son cher fils ; elle vola donc vers lui, et, le réveillant, elle lui dit : « Prenez garde, mon fils ; car, en vous couchant » sur le bras où a été faite la saignée, vous vous exposez à vous rouvrir la veine. » En même temps, elle prit elle-même le bras de son cher malade, le

plaça convenablement et dit à Hermann comment et dans quelle posture il devait se tenir au lit pour éviter tout accident.

Les annales pieuses de ces siècles de foi rapportent plusieurs exemples de vierges qui furent mystiquement fiancées avec Jésus-Christ, et de justes qui furent mystiquement aussi fiancés avec la sainte Vierge. Hermann eut cet honneur. Une nuit qu'il pria seul dans l'église, il vit au milieu du chœur la Vierge par excellence; elle brillait d'une ineffable et ravissante beauté, et ses épaules étaient couvertes d'un manteau royal; deux jeunes gens d'une beauté extraordinaire lui servaient d'assistants et se tenaient l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. C'étaient deux anges qui étaient là tout prêts à faire la volonté et à exécuter les ordres de cette auguste Souveraine. Cette nouvelle vision excita d'abord sa surprise, et il était sous l'empire de son étonnement quand il entendit un des deux officiers ou ministres de Marie dire à l'autre : « A qui fiancerons-nous cette incomparable Vierge? — A qui, répondit l'autre, si ce n'est au frère ici présent? — Qu'il vienne donc, reprit le premier interlocuteur. » Sur un signe qui lui fut fait, Hermann s'approcha d'eux avec la rougeur au front et la modestie dans l'âme. Quand il fut arrivé en présence de la Vierge, l'un des anges lui dit : « Il faut que vous épousiez cette illustre et auguste Vierge. » A ces mots, l'humble et chaste frère fut troublé jusqu'au fond du

cœur ; sa pureté s'alarma et son humilité aussi , et il repoussa soudain l'honneur qu'on voulait lui faire en s'écriant de toutes ses forces qu'il n'en était pas digne et qu'une semblable épouse était trop au-dessus de lui. Comme il persistait dans ses résistances, un des anges lui prit la main , et la mettant dans celle de la très sainte Vierge, il le fiança en ces termes à la Reine du ciel : « Je vous donne pour épouse cette vierge » comme elle fut autrefois donnée aussi pour épouse » au juste Joseph. En la prenant pour épouse , vous » deviendrez son époux , et vous vous appellerez Joseph , du nom du patriarche auquel Dieu confia sa » virginité et sa maternité. » C'est lui-même, dit son historien , qui nous a raconté cette particularité , et le surnom de Joseph lui fut confirmé encore dans une autre vision dont voici les détails :

Une nuit qu'après de longues et ferventes prières il alla se coucher et s'endormit, il rêva ; et, dans son rêve , il se crut reporté au lieu où il avait prié. En regardant le maître-autel , il vit derrière cet autel la sainte Vierge qui tenait l'enfant Jésus dans ses bras. Elle appela Hermann d'un air de bienveillance. Hermann s'approcha donc ; et , dans son ardent amour pour le Sauveur des hommes, il dit à celle qui le portait : « O tendre et bonne Mère, donnez-moi votre » Fils. » Marie parut hésiter et se faire prier , sans doute pour rendre plus vif le désir du pieux Hermann ; puis, à la fin , elle lui tendit son cher enfant

en lui disant : « Porte mon Fils comme autrefois Joseph mon époux le porta de Nazareth en Egypte ; et » puisque tu as l'honneur qu'il eut lui-même, appelle-toi désormais comme lui. » Ce fut ainsi que Marie, souveraine maîtresse de toutes choses, confirma elle-même à son serviteur Hermann le surnom de Joseph, qu'il porta toujours depuis, que tous ses frères lui donnèrent et que l'histoire lui a laissé.

Ici nous nous rappelons , poursuit l'auteur de sa Vie, un fait éminemment capable de produire une salutaire et vive impression sur l'esprit des lecteurs. On croirait sans doute qu'un jeune homme aussi favorisé de grâces extraordinaires et dont la conversation devait , comme celle de l'Apôtre, être déjà dans les cieux , devait aller sans cesse de vertus en vertus et avancer de plus en plus dans la perfection ; il n'en fut pourtant pas toujours ainsi ; car il lui arriva une fois de se relâcher ; sa ferveur se refroidit , et , pendant quelques jours, il rendit à Marie ses hommages accoutumés avec moins de piété. Cette tiédeur , du reste, était si peu sensible, que lui-même ne s'en aperçut pas et qu'il ne se la reprocha point.

A cette même époque, des bandes de brigands forçaient et pillaient les couvents et les églises. Le bienheureux Joseph , craignant donc que le monastère qui lui était confié ne vint à être aussi volé, cessa de prier autant et d'honorer autant sa divine Maîtresse pour veiller davantage et avec plus de soin à

la garde de sa maison. Mais son auguste Bienfaitrice, ne pouvant pas souffrir que sa dévotion pour elle reçût la plus légère atteinte, quelle qu'en fût d'ailleurs la cause, se présenta au jeune religieux, qui était plus occupé du soin de veiller sur son couvent que sur lui-même. Elle avait pris, cette fois, la forme d'une vieille femme au visage couvert de rides. Joseph, l'apercevant, mais ne la reconnaissant pas, s'écria plein d'effroi et sous l'impression des terreurs que cause naturellement la nuit et qu'augmentaient les circonstances : « Qu'est-ce que cela ? » L'inconnue répondit : « Je suis la gardienne de ce lieu, » confié depuis longtemps à ma vigilance. » A ces mots, Hermann reconnut la voix de celle dont les traits étaient méconnaissables. « Est-ce vous, s'écria-t-il, ô admirable Rose ? » Car c'est ainsi qu'il l'appelait. — « C'est moi, repartit la Vierge. » Joseph resta stupéfait. — « Pourquoi donc, lui dit-il alors, » avoir pris la figure et l'air d'une vieille femme ? » La Mère de Dieu reprit : « J'apparais à tes yeux corporels telle que je suis à ceux de ton esprit ; car » j'ai vieilli pour toi, et tu ne me sers plus comme » autrefois. Quand est-ce que tu t'associes à mes » joies et à mes douleurs ? Quand est-ce que tu goûtes » une douce jouissance à méditer et à redire le salut » que l'ange m'adresse ? Où est ta ferveur d'autre- » fois ? et que sont devenus tous ces saints exercices » par lesquels tu m'honorais avec tant de piété ? Alors

» j'étais jeune pour toi et tu étais jeune pour moi ,
» et maintenant on dirait que nous sommes devenus
» vieux l'un pour l'autre. Change donc de conduite.
» Je ne veux pas que , sous prétexte de veiller plus
» attentivement à la garde du monastère, tu négliges
» en rien mon service ; sache que je suis plus que
» toi en état de bien défendre cette maison placée
» sous ma garde. » Corrigé par cette admonition
sévère, Hermann, à dater de ce jour , se reposa sur
cette toute-puissante et bonne Gardienne du soin de
veiller sur son monastère ; il compta plus sur elle
que sur lui-même ; il revint à sa ferveur première ;
et Marie, de son côté, lui rendit, comme auparavant,
ses bonnes grâces et son amitié.

Tout ce qu'on vient de lire ici prouve une fois de
plus combien étaient naïves les croyances de nos pères
et avec quel empressement , et même avec quel bon-
heur , ils accueillaienent ce que notre scepticisme re-
jette avec mépris. Encore une fois , l'Église n'a pas
apposé le sceau de son autorité à toutes ces légendes ;
elle n'en impose pas la foi. Mais quel mal y a-t-il de
croire à ces récits ? Quel dommage , quel préjudice
en revient-il à la société ? Fussent-ils faux — et loin
de nous de les regarder tous comme tels, — fussent-
ils faux , ces récits , qu'ils mériteraient encore d'être
lus comme renseignements historiques sur l'état des
esprits dans ces temps déjà reculés. Mais si quelques-
uns , dans le nombre , ont été inventés , controuvés ,

imaginés ou, comme on dit, *brodés* — et nous sommes prêts à l'admettre, — la plupart certainement ont eu lieu ainsi que les rapportent les auteurs qui nous les ont transmis ; et la preuve qu'ils ne sont pas si mauvais de leur nature, c'est que tous portent naturellement à l'amour de Dieu, au culte des bienheureux, à la pratique du bien et à la fuite du péché. Ce ne sont pas là, qu'on en convienne, de trop mauvais fruits. Donc l'arbre n'est pas mauvais par lui-même ; car, dit la Sagesse éternelle, un mauvais arbre ne saurait produire de bons fruits. Le mensonge n'a jamais fait de bien, il ne saurait en faire ; donc ces histoires des légendaires ne sont pas des impostures. Terminons ces réflexions en disant que l'Église a inscrit Hermann de Steinfeld dans le catalogue de ses saints, et assigné à son culte le vingt-troisième jour d'avril (1).

LXXXI

Apparitions aux bienheureux Hermann de Villers, Hermann d'Hemmerode, Adam de Luke, Léodat et Adolphe.

On dirait que le nom d'Hermann est tout particulièrement agréable à la sainte Vierge, et qu'elle favorise tout spécialement ceux qui le portent.

(1) Chron. SS. Deip., p. 239. Negot. sæcul. M., p. 177. Surius in Vitâ ipsius. Mgr Letourneur, Mois de Marie, p. 55.

A ces deux Hermann que nous avons déjà vus comblés de ses bontés les plus singulières, nous avons à ajouter deux autres religieux du même nom qui furent aussi l'objet, de la part de cette Vierge toute bonne, de grâces extraordinaires.

Le premier appartenait au monastère de Villers. Marie, disent les annalistes de cette communauté, lui apparut souvent, parce qu'il l'aimait et la vénérât comme l'abbesse ou supérieure de sa maison. Quand il mourut, tous ceux qui entouraient sa couche pour l'assister à l'heure suprême, virent cette bienheureuse Vierge venir chercher l'âme sainte de son fidèle serviteur et l'emmener avec elle dans la cité de paix (1).

Le couvent d'Hemmerode, en Allemagne, possédait à la même époque un religieux du même nom, mais tout à fait différent de celui dont nous venons de parler. Ses vertus, sa sainteté étaient telles que, pour l'en récompenser, Dieu lui avait soumis les bêtes les plus féroces, qui dépouillaient devant lui toute leur cruauté.

Un jour que, fatigué et harassé par un travail excessif et extraordinaire, il avait omis certaines prières qu'il était dans l'usage d'adresser, chaque jour, à Marie, et que, pressé par des occupations urgentes,

(1) Menol. Cisterc. 3 April. Chron. SS. Deip., p. 245. Negot. sæcul. M., p. 179.

il avait remis à faire après l'office des complices, la sainte Vierge lui apparut et lui ordonna d'aller prendre le repos dont il avait besoin, lui promettant de faire, à sa place, ce que lui ne pouvait pas faire. Quand il fut à la fin de sa course en ce monde, la même Vierge lui révéla l'heure où il devait mourir ; et, dans une sublime extase, elle lui fit voir la gloire qui lui était réservée (1).

Le même Ordre de Cîteaux, auquel appartenaien^t ces deux Hermann, comptait également, et dans le même temps, au nombre de ses membres un autre religieux non moins favorisé de la Mère de Dieu. Il était dans le couvent de Sainte-Marie de Luke. La piété envers la sainte Vierge sembla innée en lui ; car il était encore au berceau et il ne savait point encore parler, que déjà sa pieuse mère lui avait appris, à force de la lui faire entendre, la Salutation angélique qu'il répétait par exception et avant de savoir rien dire autre chose. Plus tard, il se trouva une fois à voyager pendant la nuit. Passant devant une église dédiée à Marie, il s'arrêta à la porte pour y faire sa prière et y offrir ses hommages à l'auguste et divine maîtresse de ce lieu. Mais, ô prodige ! tout à coup, et sans que personne y mît la main, les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes. Et, par une autre merveille, ce temple fut soudain rempli

(1) Menol. Cisterc. 7 April. Chron. SS. Deip. 248.

d'une si vive clarté, qu'on se serait cru au milieu du plus beau jour d'été. Adam, c'est le nom de ce religieux, ayant pénétré avec crainte et tremblement dans ce sanctuaire auguste, aperçut devant l'autel sept dames d'une rare beauté. Celle qui occupait le milieu, effaçait les six autres par son air de majesté. Elle appela Adam; et quand il se fut approché, elle lui dit après quelques autres paroles : « Savez-vous » qui je suis ? » Adam ayant répondu : « Non ; » — « Eh bien ! reprit cette dame, je suis la mère de Jésus, patronne de ce lieu. » Et elle continua : « Comme » vous vous souvenez sans cesse de moi, ainsi je » m'occupe tout spécialement de vous. » — Puis elle ajouta encore : « Adam, approchez davantage. » — Ce qu'Adam ayant fait, il se mit à genoux, et Marie, lui posant les deux mains sur la tête, lui dit : « Désormais vous n'aurez plus mal à la tête. » En effet, à partir de ce jour et jusqu'à sa mort, Adam, qui auparavant était continuellement en proie aux plus violents maux de tête, n'en souffrit plus le moins du monde (1).

En 1238, mourut à Agde, en Languedoc, le bienheureux Léodat, de l'Ordre des Frères Prêcheurs et singulièrement dévot envers la sainte Vierge. Aussi, lorsqu'il eut achevé sa journée de mercenaire et qu'il

(1) Menolog. Cisterc., 22 decembr. Chron. SS. Deip., p. 243. Vincentius Charron, 22 decembr. Cæsarius, cap. 25. Negot. sæcul. M., p. 166 et 178.

fut sur le point d'aller en recevoir le salaire , Marie lui apparut et lui demanda s'il voulait la suivre dans le ciel. Léodat lui ayant demandé qui elle était , et Marie ayant répondu qu'elle était la Mère de Dieu , Léodat s'écria : « Eh ! qui suis-je pour que la Reine » du ciel et de la terre s'abaisse jusqu'à moi , misé- » rable pécheur, souillé de mille crimes et digne des » plus grands supplices ? Pourtant, ô très bonne Mère, » poursuivit-il , si vous ne me jugez pas indigne de » votre affection , obtenez-moi de votre Fils le par- » don de mes fautes ; ensuite enlevez mon âme à sa » prison de chair et daignez la placer près de vous » dans la gloire. » Marie fit ce qu'il désirait, l'assura de son salut ; puis , à l'heure marquée par l'Arbitre souverain de la vie et de la mort, elle appela son serviteur dans la joie du paradis (1).

Ce ravissant séjour s'ouvrit encore dans le même temps pour recevoir dans son sein le bienheureux Adolphe , de l'Ordre des Frères Mineurs. Dans le monde, il avait été comte et gouverneur de l'Alsace, qu'il avait administrée avec gloire et succès jusqu'à un âge avancé ; et il avait été alors en grande faveur auprès de l'empereur Frédéric. Cependant il quitta le siècle et entra en religion dans l'Ordre de saint François, où il vécut dans les pratiques de la vie la

(1) Leander de Viris illustrib. Ordin. Prædicat. Ferdinand. Castell. Bzovius, Chron. SS. Deip., p. 244.

plus humble et la plus édifiante. La Patronne commune de tous les religieux, la Mère de J.-C., se fit voir à Adolphe à ses derniers moments. Un cortège d'anges l'accompagnait. A cette vue, le moribond fut saisi d'un étonnement mêlé de crainte : « Qu'avez-vous donc, mon fils, lui dit Marie, et pourquoi cette épouvante? Que la mort ne vous effraye point; venez en toute assurance; car mon Fils, que vous avez servi avec fidélité, vous prépare une couronne de gloire. » La vue de Marie, ses paroles, son air affable firent sur l'esprit d'Adolphe une telle impression, qu'il passa de la terreur que lui causait la mort non-seulement au calme et à la résignation, mais même à une douce joie, et qu'il put s'écrier, en empruntant le langage du prophète royal : « Réjouis-toi, ô mon âme, bientôt nous allons aller dans la maison de Dieu (1). »

Que par votre assistance, ô divine Marie, tel puisse être aussi mon cri à mes derniers moments !

LXXXII

Apparition à saint Sylvestre, fondateur de l'Ordre qui porte son nom

Voici comment, d'après Gonon, le P. Poiré ra-

(1) Platus, lib. 1, c. 31. Wadinghus, anno 1239, n. 14. Spondanus, n. 22. Crantzius; Albert. Stadius, Bzovius, anno 1239, n. 14. Chron. SS. Deip., p. 244. Negot. sæcul. M., p. 178.

conte cette apparition ; « Saint Sylvestre était sorti de sa cellule la nuit à dessein d'aller à l'église, où ses religieux étaient assemblés pour chanter les matines. Mais, comme il eut commencé de descendre quelques degrés, le diable le poussa si rudement sur un pas glissant, que, le pied lui ayant failli, il roula de marche en marche jusqu'au bas de la montagne. C'était sans doute un coup de dessein ; car vous eussiez dit que l'enfer avait armé le ciel et les éléments pour le faire mourir. La nuit était extraordinairement sombre ; les vents, s'entrebattant furieusement, causaient une horrible tempête ; la pluie tombait avec tant de roideur qu'on eût dit que c'était un commencement de déluge ; la saison était très froide, et parmi tant d'orages saint Sylvestre se trouvait étendu de son long, tout froissé et meurtri de coups , sans se pouvoir aider d'aucun de ses membres. Il criait à l'aide tant qu'il pouvait ; mais le tintamarre des vents pêle-mêlés avec les ravines d'eau qui tombaient violemment sur la pierre et le bruit du chœur et de la psalmodie , l'empêchaient d'être ouï des siens. Cependant le froid et l'humidité rendaient ses blessures mortelles , et il ne lui restait plus qu'un peu de chaleur et de vie qui battait autour de son cœur. Dieu sait si les démons, le voyant en cet état, se servaient de l'occasion et s'ils s'efforçaient de lui donner plus de peine au dedans qu'il n'en endurait au dehors. Ce nonobstant, notre valeureux champion tenait bon

contre tous leurs efforts , et à leurs attaques il opposait la confiance qu'il avait en la Mère de Dieu , laquelle il suppliait instamment de ne permettre pas qu'il fût si soudainement enlevé de cette vie, sans avoir auparavant fortifié de quelques bons avis ses pauvres enfants qui étaient sur le point de se voir orphelins avant que d'être sevrés de la mamelle. Il n'eut pas plus tôt achevé sa prière qu'il vit devant soi la très sacrée Vierge entourée d'une merveilleuse clarté, et pleine d'une incomparable majesté, laquelle, l'ayant exhorté à prendre courage et à relever son espérance, toucha de sa main les endroits où il était blessé, et le guérit en un instant sans qu'il restât autre marque du mauvais traitement qu'il avait reçu, que les cicatrices de ses plaies et quelques taches de sang sur son visage , et sur le reste de son corps. Elle ne se contenta pas de cela ; mais, le prenant doucement par le bras, elle le rendit à sa cellule en un moment, et le laissa plein d'une céleste allégresse et d'un extraordinaire désir d'aimer et de servir une si bonne mère, tout autrement que jusqu'alors il n'avait fait. Le service achevé, ses religieux, qui étaient en peine de lui pour ne l'avoir pas vu à l'église, accoururent à troupes à sa chambrette; et, le voyant encore chargé de sang fraîchement épandu, lui demandèrent ce qui lui était arrivé, et qui l'avait ainsi outragé. Mais le saint leur déguisa l'affaire quelques jours, jusqu'à ce que, ne pouvant plus ré-

sister à leur importunité , il leur récita par le menu tout ce qui s'était passé , et , par ses discours embrasés , leur jeta dans l'âme une nouvelle ardeur de souffrir , et une confiance toute particulière en la bonté de la Reine du ciel.

Pour lui , enflammé d'un nouveau zèle pour le service de cette bonne et glorieuse souveraine , il devint notablement plus pieux envers elle ; et elle , de son côté , récompensa par des grâces de plus en plus abondantes cet accroissement de dévotion de son fidèle serviteur. Aussi arriva-t-il qu'une nuit , après avoir fait ses prières accoutumées , saint Sylvestre s'endormit ; et dans ce sommeil plein de calme , il se crut transporté sur les montagnes et parmi les rochers de Bethléem , et introduit dans l'étable à jamais illustrée par la naissance de l'Enfant-Dieu. De là il alla , toujours en songe , dans une église et au pied d'un autel , où il se prosterna pour y répandre devant Dieu de ferventes prières. Tandis qu'il était en présence du Très-Haut , Marie , toute brillante de beauté , non-seulement lui apparut , mais lui parla , et lui dit : « Veux-tu , mon cher Sylvestre , recevoir le corps de mon Fils ? » Cette vision et la question qui lui fut adressée lui causèrent d'abord un mouvement de frayeur. Après quoi s'étant remis , il s'écria dans un transport d'amour et de bonheur : « Mon cœur est prêt , auguste Dame ; mon cœur est prêt ; faites de moi ce que bon vous semblera. » Aussitôt

cette Mère vraiment bonne, cette Vierge vraiment douce, présenta de sa main au bienheureux Sylvestre le corps sacré de son cher Fils, et cette communion le remplit d'une si vive et si abondante lumière, qu'à dater de ce moment, les livres saints n'eurent plus pour lui aucune obscurité. « Et en cela quoi » d'étonnant, s'écrie le pieux auteur du *Chronicon* » *sanctissimæ Deiparæ* ? Pouvait-il y avoir des difficultés insolubles pour celui que la Mère de la Sa- » gesse elle-même traitait avec tant de bonté et de » familiarité ? Heureux, poursuit Gonon, mille fois » heureux celui dont la glorieuse Vierge s'approcha » si amicalement ; et qui mérita que cette Reine du » du ciel et de la terre guérit d'abord son corps couvert de contusions, et remplit ensuite son âme, son » esprit et son cœur, des grâces que renferme le pain » eucharistique (1) ! »

LXXXIII

Apparition au bienheureux Simon Stock et au pape Jean XXII.

Le mont Carmel, situé entre la Méditerranée, Samarie et Nazareth, est un lieu éminemment propre à la vie contemplative et à ses aspirations. Elie l'avait choisi pour retraite, et c'était sa solitude de prédilection.

(1) Tripl. couron., t. 3, p. 116. Chron. SS. Deip., p. 253.

Une tradition ancienne porte que, dès le temps des Apôtres, des chrétiens, pour se soustraire aux mauvais traitements des Juifs, se retirèrent dans le même lieu pour y vivre selon les maximes de l'Evangile sous le regard de Dieu seul. Ils avaient emporté avec eux dans les cavernes de ces montagnes une vive admiration et une piété toute filiale pour la Mère de Jésus, qu'ils avaient connue et aimée, et que leur rappelait sans cesse le lieu où s'écoulaient leurs jours; car c'était là qu'Elie avait vu et salué, dans un nuage symbolique, la future mère du Dieu sauveur. Aussi, après Jésus-Christ, Marie avait la plus large part à leurs pieux hommages. Quelques-uns disent même que ce fut par eux que fut bâtie la première chapelle dédiée à Dieu sous les auspices de Marie. Les Frères du Carmel étaient là depuis déjà douze cents ans, lorsque les Sarrasins les chassèrent de cet asile et les forcèrent à chercher un refuge en Europe. Ce fut vers l'an 1250, et sur la terre d'exil, qu'ils élurent pour leur chef ou général un Anglais d'une haute piété nommé Simon, et surnommé Stock parce qu'un tronc d'arbre lui avait longtemps servi d'habitation ou de cellule. Regrettant les saintes et belles solitudes de la Palestine d'où son cher institut avait été banni, chaque jour il priait Marie de donner une marque éclatante de sa protection à un Ordre qui lui était si tendrement dévoué. Sa prière monta vers celle à laquelle elle s'adressait; et, un jour, elle lui apparut escortée

d'esprits célestes et tenant dans ses mains l'habit appelé scapulaire.

Mais écoutons le bienheureux Simon Stock faire lui-même le récit détaillé de cette apparition dans une lettre écrite aux membres de son Ordre et que nous ont conservée les historiens anglais :

Mes très chers frères ,

Béni soit Dieu qui n'abandonne jamais ceux qui espèrent en lui et ne méprise pas la prière de ses serviteurs ; bénie soit aussi la très sainte Vierge, Mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, se ressouvenant de ses anciennes miséricordes en faveur de son peuple, s'empresse de nous secourir au milieu des tribulations extrêmes qui nous environnent de toutes parts, et qui, pour relever le courage de ceux d'entre vous que la tentation semble affaiblir, parce qu'ils ne font pas assez d'attention que quiconque veut vivre en piété avec Jésus-Christ souffrira des persécutions, m'envoie vers vous pour vous apprendre une nouvelle consolante que vous devez recevoir dans la joie de l'Esprit saint. Je prie cet Esprit de vérité qu'il dirige ma langue, afin que je vous informe, d'une manière convenable, d'une éclatante faveur du ciel... Moi qui ne suis que cendre et poussière, lorsque je répandais mon âme en présence de Dieu et que je priais en toute confiance la sainte Vierge, ma divine maîtresse, afin que, puisqu'elle avait permis à notre

Ordre de s'honorer du titre glorieux de Frères de la bienheureuse Vierge Marie, elle voulût bien aussi se montrer notre mère et protectrice par quelque signe sensible de sa bienveillance qui nous servit de défense contre ceux qui nous persécutent ; quand tous les jours, dis-je, je lui adressais, au milieu des soupirs, cette prière : « Fleur du Carmel, vigne fleurie, splendeur du ciel, étoile mystérieuse de la mer, mère toujours vierge, daignez favoriser les enfants du Carmel d'un privilège spécial de votre protection. » Enfin la bienheureuse Vierge Marie m'est apparue, accompagnée d'une troupe céleste et tenant en main un scapulaire miraculeux. Elle m'a dit : « Reçois, mon fils, ce scapulaire de ton Ordre, désormais le signe de ma confrérie ; ce sera pour toi et pour tous les Carmes un excellent privilège, et quiconque mourra revêtu de ce saint habit ne souffrira jamais les flammes éternelles ; c'est le signe du salut, une sauvegarde dans les dangers et le gage d'une alliance éternelle. »

Saint Simon Stock écrivit cette lettre à Cambridge, en Angleterre, le jour même de la vision qui y est racontée, 16 juillet 1251, et sous l'influence de la vive impression qu'elle lui causa.

La tradition rapporte que, cinquante ans plus tard, la sainte Vierge apparut au pape Jean XXII et qu'elle l'avertit des grâces et indulgences qu'elle avaient obtenues de son adorable Fils en faveur de

tous les membres de l'Ordre du mont Carmel. Ce pape promulgua ces grâces et indulgences dans une bulle du 3 mars 1322.

Cette pièce, il est vrai, n'est pas dans le bullaire romain ; mais elle a été imprimée dans un grand nombre d'ouvrages, et on la trouve notamment dans le bullaire des Carmes publié par le P. Élisée Monsignani.

Un écrivain fort connu, le docteur Launoy, dans son ouvrage *de Simonis Stockii viso, de Sabbatinæ bullæ privilegio et de Scapularis carmelitarum sodalitate dissertationes quinque*, attaqua avec une fureur incroyable les privilèges de l'Ordre fondés sur la vision du bienheureux Simon et sur la bulle de Jean XXII. Mais deux Carmes, le P. Daniel de la Vierge Marie, dans ses deux ouvrages, *Vinea Carmeli* et *Speculum Carmelitarum* ; et le P. Paul de tous les Saints, dans l'ouvrage *Clavis aurea* ; ainsi que le P. Théophile Rainaud, jésuite, au tome 7^e de ses ouvrages, prirent vivement en main la défense des deux privilèges et établirent péremptoirement le fait de la vision du bienheureux Simon et l'authenticité de la bulle de Jean XXII.

Le savant Benoît XIV vient ici avec tout le poids de son autorité appuyer la réalité de la vision de saint Simon Stock, qu'il dit avoir été *un homme d'une grande sainteté de vie*, ce qui chasse bien loin tout soupçon d'imposture ; il admet (dans son docte traité

de Festis, part. 2, art. 73, tom. 2, p. 329 et suiv.) comme vraie la double apparition de la Mère de Dieu au général des Carmes et au pape Jean XXII, et il dit en termes formels : « La vision du bienheureux Simon Stock est véritable, et nous pensons que tout le monde doit la regarder comme telle. » Le P. Swanington, compagnon et secrétaire du bienheureux Simon, la rapporte fidèlement, et il atteste l'avoir apprise de sa propre bouche : « J'écrivais, dit-il, quoique indigne, sous sa dictée. » Il est parlé de cette vision dans le bréviaire romain (Office de Notre-Dame du mont Carmel). Enfin, nous ajouterons que le livre où Launoy attaque cette vision a été mis à l'index par un décret du 29 mai 1690. Aussi le P. Papebrock, qui d'abord sembla se ranger du côté de Launoy, l'abandonna ensuite, vivement pressé qu'il fut par le P. Sébastien saint Paul, qui dressa contre lui une accusation sévère.

La vision de la sainte Vierge au bienheureux Simon Stock a donc toute l'autorité d'un fait incontestable. Réjouissons-nous-en à cause des privilèges qui en sont la conséquence pour le salut des âmes et le bien de l'Église ; et regardons comme un impie et comme un contempteur superbe de la religion quiconque nierait les grâces précieuses qui en découlent spécialement en faveur de la confrérie du Saint Scapulaire du Marie (1).

(1) *Negot. sæcul. M.*, p. 183. *Chron. SS. Deip.*, p. 256.

LXXXIV

Apparitions au bienheureux Eustache abbé d'Hemmenrode , aux religieux d'Heisterbach et à saint Hyacinthe de l'Ordre des Frères Prêcheurs.

A cette même époque brillait , en Allemagne, par l'éclat de sa sainteté, le bienheureux Eustache, abbé d'Hemmenrode. Un jour qu'en qualité de visiteur il était au couvent d'Heisterbach, et qu'il assistait, avec les religieux de cette maison, à l'office des matines, au moment où l'on chantait le *Te Deum* avec un redoublement de ferveur, l'auguste Mère de Dieu se fit voir à tous les regards au milieu d'une clarté celeste. Elle tenait à la main l'extrémité d'une chaîne d'or. A l'autre bout de cette chaîne était une couronne de même métal, surmontée d'une pierre précieuse d'une grosseur extraordinaire et d'un éclat éblouissant. Sur cette perle on lisait : *o clemens, o pia, o dulcis Virgo, Maria!* Des rayons tout pareils à des gerbes de feu s'échappaient en tous sens du miraculeux diadème, et faisaient lire distinctement sur le cercle de la couronne les noms d'Eustache et de tous les religieux qui alors chantaient les louanges de Dieu. Puis on

Mgr. Letourneur, Mois de Marie, p. 281. Le Guillou, Mois de Marie, p. 234 ; Et. Georges, Fêtes de la B.V. M., p. 127. Manuel du Scapulaire , par M. l'abbé Sambucy, p. XVIII. Ann. de Marie, t. 2, p. 189. D'Argentan, Grandeurs de Marie, t. 3, p. 244. S. Liguori, Pouvoir de Marie, p. 171. Culte de Marie, p. 398.

entendit la Vierge dire à haute et intelligible voix :
« De même que je suis dans ma gloire, ainsi tous ceux qui sont ici seront à jamais avec moi dans la cité vivante (1). »

A peu de temps de là mourut saint Hyacinthe, de l'Ordre des Frères Prêcheurs. C'était un fidèle amant et serviteur dévoué de la bienheureuse Vierge. Aussi était-il exact à jeûner au pain et à l'eau les veilles de ses fêtes. Un jour (c'était une veille de l'Assomption) que, prosterné devant un autel de Marie, il employait toutes les puissances de son âme à méditer le mystère de cette grande solennité, et que, baigné de larmes, il soupirait de tout son cœur après les délices des cieux, il vit une grande lumière descendre d'en haut sur l'autel, et, au milieu de cette lumière, il aperçut la Reine des anges qui lui dit : « Ayez bon courage, Hyacinthe, et réjouissez-vous ; parce que mon Fils et moi nous exaucerons tous vos vœux. Tout ce que vous demanderez en mon nom, vous l'obtiendrez. » Aussitôt après ces mots elle remonta au ciel, et saint Hyacinthe entendit retentir le plus doux concert qui ait jamais charmé des oreilles mortelles. Cette vision lui inspira une si grande confiance en Dieu et en Marie, qu'il se crut dès lors assuré d'obtenir tout ce qu'il voudrait et demanderait.

(1) Menol. Cisterc., 16 maii. Cæsar., lib. 7, c. 21. Chron. SS. Deip., p. 256.

Hyacinthe découvrit en particulier tout ceci à Florian et à Godin, ses deux amis intimes et les deux confidants des secrets de son cœur. Les Tartares étant venus assiéger Kiovie, saint Hyacinthe disait la messe au moment où ils arrivèrent au pied des murs de cette ville. Dès qu'il eut achevé l'auguste sacrifice, il prit le Saint Sacrement et se mit en mesure de sortir; mais il y avait dans l'église où il venait de célébrer une magnifique statue d'albâtre représentant la Mère de Dieu, et devant laquelle le pieux Hyacinthe aimait singulièrement à offrir ses hommages à la Souveraine du monde. Au moment où cet homme de Dieu, sortant du temple, passait devant la sainte image, elle lui cria : « Hyacinthe, ô » mon fils, vas-tu donc m'abandonner à la rage et » aux avanies des fils de Mahomet? Veux-tu que je sois » humiliée, mutilée par leur cimenterre et foulée sous » leurs pieds et sous ceux de leurs chevaux? Emporte- » moi avec toi. » Hyacinthe répondit : « Comment » pourrai-je emporter une statue aussi pesante! » La voix reprit : « Prends-la, mon fils, entre tes » bras; elle deviendra légère comme une plume. » Hyacinthe s'approcha, prit la statue, qu'il trouva en effet si légère, qu'on l'aurait crue de liège. Il sortit donc portant d'une main le Saint Sacrement et de l'autre la statue de sa Mère chérie; et, riche de ces deux trésors, il s'enfuit avec ses frères par la porte opposée à celle par laquelle entraient les ennemis.

On raconte qu'à sa mort une âme sainte aperçut une grande multitude de vierges au milieu desquelles il y en avait une qui avait l'air d'une Reine et qui semblait commander à toutes les autres. Elle conduisait par la main un religieux Dominicain ; et elle chantait avec une ineffable mélodie : « J'irai à la montagne de myrrhe et à la colline d'encens avec mon bien aimé serviteur Hyacinthe. » La sainte fille qui eut cette vision, ayant demandé à une des vierges du cortège quelle était cette Vierge remarquable entre les autres et quel était le religieux qu'elle tenait par la main, il lui fut répondu que cette belle Vierge était Marie et que le religieux était saint Hyacinthe qu'elle emmenait au ciel (1).

Oh ! que ce bienheureux soit notre modèle à tous ! Lorsqu'il fuit devant l'ennemi en emportant et en dérochant aux outrages des sectateurs du Coran la personne de Jésus-Christ et l'image de Marie, il apprend à tous les chrétiens ce qu'ils doivent aimer et vénérer par dessus tout. O Jésus ! ô Marie ! soyez aussi les deux grands et incomparables objets de ma foi , de ma piété et de mon amour. Culte sacré de Jésus, culte aimable de Marie, ayez toutes mes pensées, remplissez toute ma vie mortelle et faites le bonheur de ma vie éternelle.

(1) Leander in vitâ ipsius apud Surium, 16 Augusti. Chron. SS. Deip., p. 260. Negot. sæcul. M., p. 179 et 185. Bzovius,

LXXXV

Apparitions à sainte Rose de Viterbe , à sainte Claire et à la bienheureuse Site.

Sainte Rose de Viterbe et sainte Claire furent contemporaines; elles illustrèrent l'une et l'autre, et à la même époque, le Tiers-Ordre de saint François.

La première fit, dans sa jeunesse, par suite de ses rudes et incessantes austérités, une maladie fort grave. Mais, au moment où elle semblait à l'article de la mort et sur le point de passer de cette vie à l'autre, elle se mit tout à coup, au grand étonnement de tous ceux qui l'environnaient, à haranguer les personnes qui l'assistaient de leurs bons et charitables soins, les appelant toutes par leur nom. Elle en désigna même plusieurs qui avaient trépassé avant qu'elle vint au monde, et que, par conséquent, elle n'avait pu connaître. Puis, l'auguste Mère de Dieu s'étant présentée à elle au milieu d'un nombreux et brillant cortège de vierges; Rose dit à ses proches et à ses amies : « Voici que la Reine du ciel s'abaisse jusqu'à venir visiter son humble servante; recevons-la comme il convient » ; et aussitôt, quittant son lit avec décence et modestie, elle se mit à genoux pour offrir ses hommages à la très vénérable Vierge. Celle-ci, ayant tendrement embrassé la malade, l'exhorta à s'élever de

anno 1241, n. 3. Poiré, Tripl. cour., t. 2, p. 580 et t. 3, p. 196.

vertus en vertus, à faire chaque jour de nouveaux progrès dans la perfection, à visiter les églises de saint Jean-Baptiste, de saint François et de Notre-Dame du Puy, à prendre dans cette dernière l'habit du Tiers-Ordre de saint François et à porter le cilice. Elle lui ordonna en même temps de reprendre avec énergie les vices et les désordres de ses concitoyens sans distinction de personnes, d'âge ni de rang ; à prendre toujours en main la cause et les intérêts de la religion et de la foi, et à ne point se laisser abattre par les futures épreuves qui lui étaient réservées. Une autre fois, la sainte Vierge se fit encore voir à la pieuse franciscaine, qui, en s'infligeant pendant trois jours entiers les plus incroyables tortures, ressentit en elle-même, tant dans son corps que dans son âme, ce que Notre-Seigneur avait souffert dans le cours de sa très douloureuse Passion. Sainte Rose de Viterbe mourut en 1252 (1).

L'année suivante, la bienheureuse Claire, également franciscaine, quitta aussi la terre pour aller régner au ciel. A ses derniers moments, elle fut favorisée d'une grâce singulière ; car comme elle avait les yeux fixés vers l'entrée de sa chambre, elle vit

(1) Wadinghus, t. 2 *Annalium Minorum*. Spondanus, anno 1253, n. 11. Bzovius, *ibidem*, n. 11. Spinellus, *tractat. de Virginib.*, n. 68. Vincentius Charron et Balinghem in *Calendario*, 4 septembr. Chron. SS. Deip., p. 257. *Negot. sac. M.*, p. 184.

une multitude de vierges , vêtues de robes blanches et portant sur la tête des guirlandes d'or en forme de couronnes, entrer dans sa cellule. Celle qui marchait à la tête de ces épouses de J.-C. , effaçait toutes les autres par l'éclat de sa beauté ; et , de sa couronne dont le haut affectait la forme d'un encensoir à jour , jaillissait une lumière si vive , qu'elle changea dans la chambre la nuit en un jour éclatant. Elle s'avança vers le lit où reposait la fidèle et chaste amante de J.-C. , et se baissant vers elle , elle déposa sur son front un doux et affectueux baiser ; et , par ce baiser , elle remplit l'âme de sa servante d'une ineffable joie à laquelle succéda, quelques heures après, l'éternelle joie du paradis. C'est ce qu'atteste la Vie de cette sainte, imprimée par l'ordre du pape Alexandre IV. Le P. Courcier dit de sainte Claire qu'elle était éminemment pieuse envers la Mère de Dieu ; et nous le comprenons sans peine , quand nous la voyons l'objet de faveurs du genre de celles que nous venons de raconter ; car elles ne sont ordinairement que la récompense d'une dévotion fervente , et le partage des âmes véritablement dévouées à la gloire de Dieu et au culte de Marie (1).

Une de ces âmes vivait, quelques années plus tard, et sous le nom de Site , dans la ville de Lucques en

(1) Chron. SS. Deip. , p. 258. Negot. sæcul. M. , p. 184. Wadinghus anno 1253. In Annalibus Minorum. Breviar. Rom. , 12 Augusti.

Toscane. Un jour que Site avait visité dévotement quelques lieux consacrés , hors des murs de la ville , à la majesté divine, et que , fatiguée de ce pieux pèlerinage, elle s'était vers le soir, assise pour s'y reposer, au bord d'une grande route , une dame d'une rare beauté se présenta soudain à elle, et lui demanda si elle était dans la disposition de retourner à Lucques. Site ayant répondu affirmativement, elles se mirent en chemin de compagnie, et elles arrivèrent ensemble à la porte de la ville ; mais elles la trouvèrent fermée. Cependant , ô prodige ! à peine s'en furent-elles approchées que cette porte s'ouvrit sans que personne y mît la main. Arrivée près de sa maison , Site pressa l'inconnue d'entrer chez elle ; mais cette dame disparut soudain ; et Site comprit alors qu'elle avait eu affaire, non à une femme ordinaire, mais à la glorieuse Mère de Dieu, qu'elle avait d'ailleurs toujours honorée d'un culte plein de ferveur et de dévotion (1).

(1) Chron. SS. Deip., p. 272. Negot. sæcul. M., p. 194. Tripl. cour., t. 2, p. 596. Cæsar Francotius, lib. de Sanctis diœcesis Lucensis.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME.

Épître dédicatoire.	I
Préface.	V

I

Apparition à saint Jacques le Majeur	31
--	----

II

Apparition aux apôtres peu de jours après l'Assomption.	34
---	----

III

Apparition à une dame chrétienne nommée Villa	36
---	----

IV

Apparition à une pieuse dame de Velay , à saint Evode , évêque du Puy et à saint Scrutaire, missionnaire apostolique et compagnon de saint Evode.	39
---	----

V

Apparition à saint Grégoire Thaumaturge.	47
--	----

VI

Apparition à saint Julien et à sainte Basilisc.	52
---	----

VII

Apparition à sainte Catherine.	55
--------------------------------	----

VIII

Apparition à saint Nicolas , évêque de Myre en Lycie.	59
---	----

IX

Apparition à un architecte du temps de Constantin.	61
--	----

X

Apparition à Jean , patrice de Rome, à sa femme et au pape Libère.	65
---	----

XI

Apparition à sainte Monique, à saint Basile de Césarée et à saint Martin de Tours.	68
---	----

XII

Apparition à l'abbé Cyriac .	74
------------------------------	----

XIII

Apparition et révélation à l'empereur Léon le Grand ou Léon I ^{er} .	78
--	----

XIV

Apparition à Cosmiane .	83
-------------------------	----

XV

Apparition à Théophile , économiste de l'église d'Adanas.	86
---	----

XVI

Apparition à un enfant juif.	91
--------------------------------------	----

XVII

Apparition à Narsès, général de Justinien.	96
--	----

XVIII

Apparition aux soldats qui assiégeaient Constantinople.	99
---	----

XIX

Apparition au saint abbé Théodore, devenu depuis évêque d'Anastasiopolis.	103
--	-----

XX

Apparition à une jeune chrétienne nommée Muse . . .	105
---	-----

XXI

Apparition à un juif.	109
-------------------------------	-----

XXII

Apparition à saint Ildefonse, archevêque de Tolède. . .	111
---	-----

XXIII

Apparition à saint Bonit, évêque de Clermont.	116
---	-----

XXIV

Apparition à saint Egwing, évêque de Worcester . . .	120
--	-----

XXV

Apparition à la mère de saint Étienne le jeune.	125
---	-----

XXVI

Apparition à sainte Opportune, abbesse de Montrenil. . . 127

XXVII

Apparition à Gondisalve, archevêque de Toulouse. . . 130

XXVIII

Apparition à saint Radbod, évêque d'Utrecht. . . 133

XXIX

Apparition à saint Dunstan, archevêque de Cantorbéry. 136

XXX

Apparition à un ermite des environs de Valenciennes, et
cessation miraculeuse de la peste qui désola cette ville
en l'an 1008. 142

XXXI

Apparition à Fulbert, évêque de Chartres. 145

XXXII

Apparition à saint Héribert, archevêque de Cologne. . 150

XXXIII

Apparition au bienheureux Marin, frère de saint Pierre
Damien 152

XXXIV

Apparition au bienheureux Hermann dit le Raccourci et
à saint Léon, abbé de Cave. 157

XXXV

Apparition à saint Albert, reclus. 162

XXXVI

Apparition à saint Hugues , sixième abbé de Cluny. . . 165

XXXVII

Apparition à l'abbé Helsim ou Elsin ou même Ekbert. . . 172

XXXVIII

Apparition à saint Arnoul évêque de Soissons. . . . 176

XXXIX

Apparition à la bienheureuse Ermégarde , mère de saint
Robert , abbé et fondateur de Molesme et de Cîteaux. . 180

XL

Apparition à saint Albéric, second abbé, et à saint Étienne,
troisième abbé de Cîteaux. 182

XLI

Apparition aux habitants d'Arras et origine du cierge
miraculeux de cette ville. 186

XLII

Apparition à Rupert, abbé de Tuits en Allemagne. . . 191

XLIII

Apparition à Baudoin de Bolle, ermite de l'Ordre de
saint Benoît. 193

XLIV

Vision d'un religieux de l'Ordre de Cîteaux 197

LXV

Apparition à un enfant de Crémone. 199

XLVI

Apparition à saint Bernard et lactation miraculeuse de ce saint	202
--	-----

XLVII

Apparition au bienheureux Didier, frère convers de Clairvaux, et révélation à saint Bernard au sujet de ce religieux.	212
---	-----

XLVIII

Apparition aux religieux cisterciens du monastère de Denain.	214
---	-----

XLIX

Apparition au bienheureux Fastrède ou Fastrade et au bienheureux Gui de Baudemont.	218
---	-----

L

Apparition à saint Hugues, abbé de Bonevaux et à un de ses religieux.	220
--	-----

LI

Apparition à saint Gaufroid, religieux de Cîteaux, et, depuis évêque de Sora, à des religieux de Clairvaux qui faisaient la moisson, et à Rainard ou Rainald, qua- trième abbé de Cîteaux.	223
---	-----

LII

Apparition à un religieux de l'abbaye de Melrose, à Guil- vaux, et à Gontelin, novice de Cîteaux.	229
--	-----

LIII

Apparition à saint Thomas archevêque de Cantorbéry. .	232
---	-----

LIV

Apparition à saint Godric, ermite en Angleterre. . .	238
--	-----

LV

Vision au bienheureux Eskile, évêque de Londres, primat du Danemark et légat du saint-siège pour les îles du Nord.	242
--	-----

LVI

Apparition à saint Laurent, évêque de Dublin, à saint Sylvain, moine de Cîteaux, et à sainte Elizabeth de Sconauge.	249
---	-----

LVII

Apparitions au bienheureux Pierre Monocule ou le Borgne, huitième abbé de Clairvaux.	254
--	-----

LVIII

Apparition à Adam, moine de Saint-Victor.	262
---	-----

LIX

Apparitions aux croisés qui assiégeaient Ptolémaïde, à un malade nommé Cunon, à la bienheureuse Juette, recluse de l'Ordre de Cîteaux, à la bienheureuse Asceline, religieuse du même Ordre, et à un prêtre auquel les Albigeois hérétiques avaient coupé la langue.	266
--	-----

LX

Apparition à saint François d'Assise	269
--	-----

LXI

Apparitions à saint Dominique	274
---	-----

LXII

Apparitions à sainte Lutgarde, religieuse cistercienne. . . 281

LXIII

**Apparition à la sœur du bienheureux Charles, huitième
abbé de Villers, dans le Brabant. 285**

LXIV

Apparitions à sainte Marie d'Oignies. 287

LXV

Apparition à Honorius III. 292

LXVI

**Apparitions à un religieux espagnol du monastère de
Pumann, à un frère convers nommé Hermann, à un
autre père nommé Paul, et enfin au bienheureux
Franc, dit Grottens, de l'Ordre des Carmes. . . . 294**

LXVII

Apparition à un frère convers de l'Ordre de Cîteaux. . . 298

LXVIII

**Apparition au bienheureux Réginald, à un prêtre du
diocèse de Trèves et à une recluse 302**

LXIX

**Apparitions à Reynier Capoccio, cardinal-diacre du titre
de Notre-Dame des Grès, de Viterbe, et aux parents
de saint Ange, prêtre de l'Ordre des Carmes et Mar-
tyrs 307**

LXX

Apparition à une courtisane de Rome 311

LXXI

- Apparitions au bienheureux Godefroid, du monastère de Villers; au bienheureux Jordane, deuxième général des Frères Prêcheurs, et à un autre religieux du même Ordre. 315

LXXII

- Apparition à Jacques, roi d'Aragon, à saint Pierre Nolasque et à saint Raymond de Pennafort. 320

LXXIII

- Vision d'Ermésende, comtesse de Luxembourg 326

LXXIV

- Apparition au cardinal Conrad et à une jeune juive nommée Rachel. 329

LXXV

- Apparition à Albert le Grand. 333

LXXVI

- Apparitions aux sept fondateurs de l'Ordre des Frères Servites de la bienheureuse Vierge Marie 338

LXXVII

- Apparitions aux bienheureux Raynier, Arnoult et Aband, de l'Ordre de Cîteaux. 344

LXXVIII

- Apparitions aux bienheureuses Hélène de Padoue, religieuse franciscaine, Elizabeth de Hongrie, duchesse de Thuringe et Marguerite, religieuse du Tiers-Ordre de saint Dominique. 352

LXXIX

Apparitions aux bienheureux Pérégrin, Tancrède et Philippe.	357
---	-----

LXXX

Apparitions au bienheureux Hermann, dit Joseph de Steinfeld, de l'Ordre de Prémontré.	365
---	-----

LXXXI

Apparitions aux bienheureux Hermann de Villers, Hermann d'Hemmerode, Adam de Luke, Léodat et Adulphe.	379
---	-----

LXXXII

Apparition à saint Sylvestre, fondateur de l'Ordre qui porte son nom.	384
---	-----

LXXXIII

Apparition au bienheureux Simon Stock et au pape Jean XXII	388
--	-----

LXXXIV

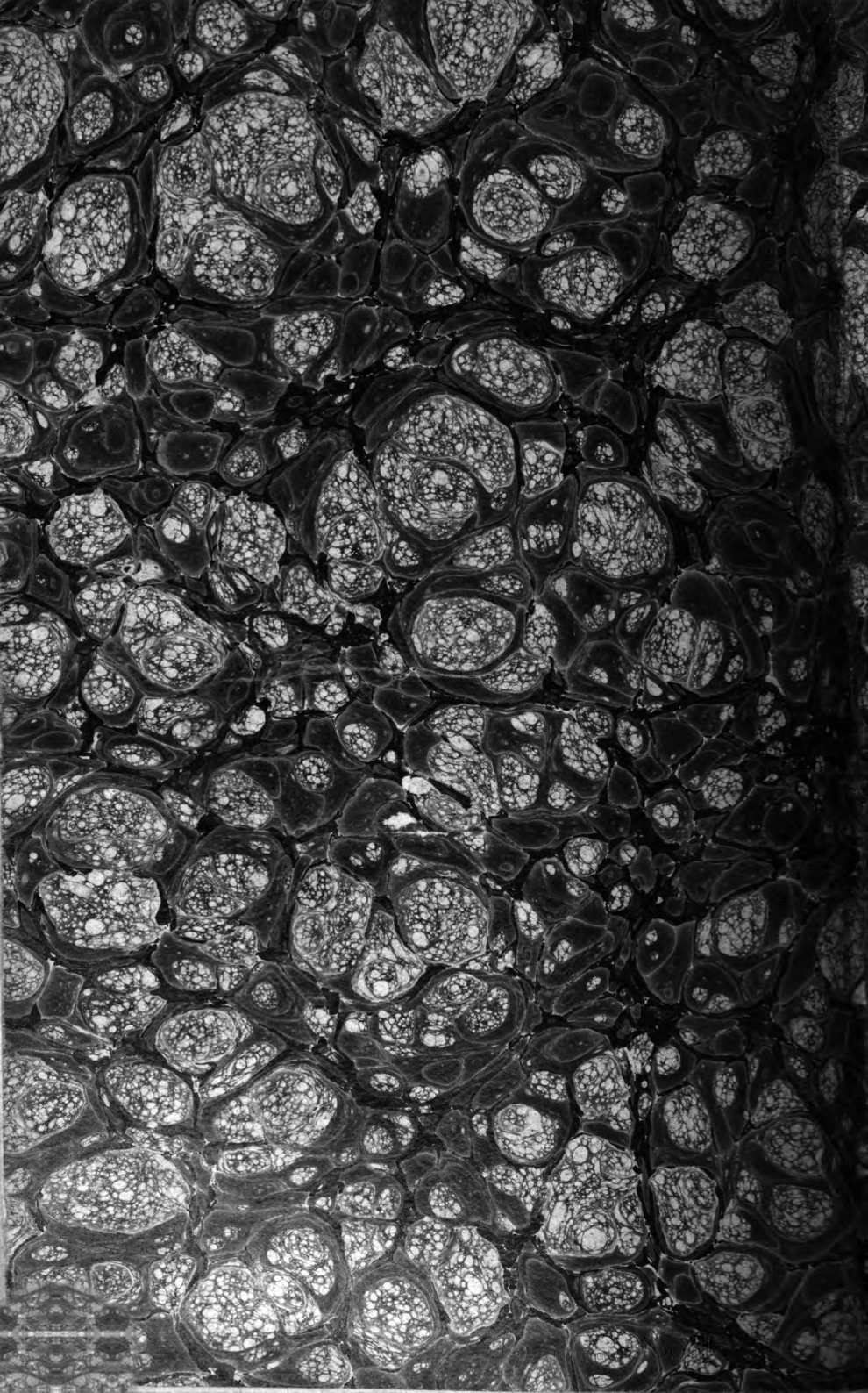
Apparitions au bienheureux Eustache, abbé d'Hemmerode, aux religieux d'Heisterbach et à saint Hyacinthe de l'Ordre des Frères Prêcheurs.	394
--	-----

LXXXV

Apparitions à sainte Rose de Viterbe, à sainte Claire et à la bienheureuse Site.	398
--	-----

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

8.



BIBLIOTECA DE MONTSERRAT



13020100017060

BIBLIOTECA

DE

MONTSERRAT

Armario XVII ^D

Estante 8

Número 100

